This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07135942 0

DF

MÉMOIRES

ET SOUVENIRS

D'UN

PAIR DE FRANCE.

Lamartine bang
DF

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 78.

motte-Langon, Etienne Léon de

MÉMOIRES

ET SOUVENIRS

D'UN

PAIR DE FRANCE,

EX-MEMBRE DU SÉNAT CONSERVATEUR.

TOME DEUXIÈME.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PARIS.

TENON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 30.

1829.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
443931 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1929 L

MÉMOIRES

ET SOUVENIRS

D'UN PAIR DE FRANCE.

CHAPITRE XXV.

La vicomtesse de Fossais. — Quelques femmes de qualité. — Ma conversation avec madame de Fossais. — Repas donné par les gardes-du-corps aux officiers du régiment de Flandre, le 10 octobre 1789. — Marat. — Son portrait. — Sa colère. — Le marquis de Favras. — Mon oncle me mène chez Monsieur. — Portrait de ce prince. — Ce qu'il me dit. — Je conduis chez lui le marquis de Favras. — Ma rencontre avec Marie-Joseph Chénier. — Je pars pour Paris.

J'avais rencontré quelquefois dans le monde, une femme de qualité que l'on appelait la vicomtesse de Fossais; elle pouvait avoir trente-six ans en 1789. C'était une de ces créatures que la providence n'a pas destinées à être jolies, et qui pourtant se conduisent comme si elles l'étaient; jamais on ne rencontra dans une femme tant de dispositions à cette galanterie positive, à laquelle

la politesse seule empêche de donner un autre nom. La vicomtesse de Fossais, grande, forte et brune foncée, avait de gros yeux noirs qu'elle croyait beaux, une bouche immense, de belles dents, de vives couleurs, des bras énormes, un pied à l'avenant, une voix de tonnerre, et des habitudes qui tenaient singulièrement de notre sexe; à ces avantages physiques, que nul ne lui contestait, elle joignait une fougue de tête qu'elle prenait pour de la vivacité de cœur; elle affichait des prétentions à l'esprit et répétait sans cesse qu'elle n'avait pas le sens commun; et sur ce dernier point elle disait vrai.

A l'entendre, elle faisait de l'amitié un culte; mais en général, elle ne prenait ses amis que parmi les hommes, et parmi ceux-ci, elle choisissait, non les plus beaux, mais ceux dont l'extérieur pouvait faire supposer qu'ils étaient susceptibles d'un sentiment solide. La vicomtesse de Fossais n'aimait pas les femmes, elle avait toujours cent horreurs à nous en raconter; les plus jeunes, les plus jolies surtout, à l'en croire, étaient des monstres dont il fallait se garder; les vieilles lui inspiraient moins d'aversion. Elle recevait la cour et la ville, l'épée et la robe, le clergé et la bourgeoisie; il y avait même des heures où cette

personne universelle admettait dans son intimité de jeunes et frais ouvriers, et jusques à son valet de chambre. Certes, personne plus qu'elle n'était fait pour opérer la réunion des trois ordres si cette réunion eût pu avoir lieu; au demeurant, elle poussait à l'excès la manie de la noblesse, et l'exagération du royalisme.

Elle comptait au rang de ces femmes qui, par leur folle conduite, faisaient tant de tort au roi et à la reine; elle compromettait ces illustres personnages par les propos les plus dangereux, leur attribuant des intentions qu'ils n'eurent jamais, et leur supposait des projets de vengeance, tandis que Louis XVI n'aurait voulu que tout concilier et tout pardonner. La vicomtesse de Fossais, ainsi que ses folles compagnes, s'était donné la charge de prêtresse de la Discorde. Elle insultait de ses regards, de ses gestes, de ses paroles, ceux qu'il n'aurait pas fallu aigrir; elle les menaçait, les pourchassait, leur supposait les vues les plus criminelles, de manière à les exaspérer et à les pousser à des extrémités auxquelles ils ne se seraient point portés, si on avait tenu à leur égard une conduite plus mesurée, plus prudente.

Depuis quelque temps, elle avait pris à tâche

de me poursuivre de ses dédains et de ses sarcasmes, et cela, d'abord, parce que je lui avais montré trop de respect dans une circonstance où elle m'aurait pardonné facilement de lui en avoir manqué; et, en second lieu, à cause de ma liaison avec plusieurs membres de l'assemblée nationale, dont les opinions n'étaient pas les siennes. Elle me tourmentait, soit dans les sociétés qui nous étaient encore communes, soit dans les jardins de Versailles, ou dans les appartements du château, d'où elle ne bougeait plus; elle était presque toujours accompagnée d'une marquise de Boulain..., qui ne valait pas mieux qu'elle, et dont je tracerai plus tard le portrait; d'une vicomtesse de Fausse-Landry, qui prenait l'extravagance pour le sentiment, et de madame de Montlez..., chanoinesse dans la force du terme.

Ce groupe errait ordinairement dans le parc, provoquant au royalisme de manière à en dégouter ceux qui étaient le mieux disposé en faveur de cette opinion, toujours vêtues de blanc, chargées de fleurs de lis artificielles, criant à tue-tête ce qu'elles eussent mieux fait de taire ou de dire tout bas, devenant rouges comme des coqs si elles passaient auprès de Mathieu de Montmo-

rency, de Clermont-Tonnerre, de Lafayette, ne les regardant que de travers, ne leur parlant point, mais tenant à leurs oreilles les propos les plus offensants. Elles me faisaient peur, je ne crains pas de l'avouer, et je les fuyais comme on fuit la peste; malheureusement on ne peut éviter sa destinée : je les rencontrai un jour face à face sur l'escalier de marbre du château de Versailles, c'était le 1er octobre, je venais d'accompagner mon oncle chez MONSIEUR, qui l'avait mandé près de lui.

Madame de Fossais, me saisissant par le bras : « D'où venez-vous, traître, me dit-elle, homme » sans honneur, et qui abandonnez ainsi le » service de Dieu, du roi et des dames? »

L'apostrophe était directe, prononcée avec aigreur et à haute voix; j'aurais dû m'en fâcher, répondre avec amertume; je n'en fis rien, et j'eus tort. « Madame, lui répondis-je, quant au » premier grief, à moins que mon confesseur ne » m'ait trahi, je ne sais pas sur quoi vous pou- » vez le fonder; je vais à la messe comme vous » le dimanche, la différence qu'il y a entre nous » deux, c'est que je n'admets pas dans mon inti- » mité les superbes grands-vicaires de nos sei- » gneurs les évêques. En ce qui concerne le

» second grief, je vous certifie que je ne laisserai » jamais le monarque pour aller cabaler loin de » lui; et, pour ce qui regarde le troisième, ma » discrétion me commande de me renfermer » dans un silence complet, que ces dames, vos » amies, sauront apprécier.

— » Vous voyez bien mauvaise compagnie, » me dit alors madame de Fausse-Landry. — » Je ne le crois pas, répliquai-je. — Cela est » pourtant, et pour vous réhabiliter dans l'opi- » nion de la bonne société, vous ne nous quit- » terez pas d'aujourd'hui. »

Si j'avais été plus méchant, j'aurais pu leur faire observer que ce qu'elles m'offraient n'était pas le moyen de parvenir à ce but; car la légèreté de leur vie privée prêtait à de singuliers propos; mais j'étais jeune, je craignais une esclandre, et je me résignai à mon sort. Madame de Fossais, qui peut-être n'avait pas renoncé à ses projets sur moi, s'empara de mon bras avant que j'eusse pu l'offrir à l'une d'elles, et nous nous mîmes à marcher presque au hasard, recrutant çà et là des hommes de bonne ou de mauvaise volonté, qui devenaient, auprès de ces dames, mes compagnons d'infortune. La vicomtesse de Fossais, s'éloignant un peu du groupe, me dit :

« Eh bien ! nous allons donc en finir avec ces » misérables démocrates (ce nom était dans sa » nouveauté) ; ce jour leur sera funeste, et » avant la fin de la semaine, on aura pendu » la moitié de l'assemblée nationale. »

Ce début piqua ma curiosité, et je la priai de s'expliquer ; elle y consentit sans peine, et poursuivit en ces termes : « Les gardes-du-corps donnent » aujourd'hui un repas aux officiers du régiment » de Flandre ; les vins ne seront pas épargnés, et » quand force bouchons auront sauté, les têtes » partiront également ; alors on proposera de » marcher contre l'assemblée rebelle, pour la dis- » soudre, et on la dispersera ; cela fait, on pous- » sera jusqu'à Paris, et malheur à tout membre » de la commune, à tout officier de la garde » nationale, ce sera de la justice bottée, ils en » seront passibles ; et Dieu sait si le grand pré- » vôt leur fera grâce. Cela fait, on expédiera » des courriers dans chaque ville, chaque bourg, » chaque village, avec l'ordre de pendre à l'heure » même tous les meneurs, et à la suite de cet » ordre vigoureux, nous rentrerons dans le » calme. »

Ceci ne me parut qu'une de ces affreuses extravagances, qu'un de ces rêves horribles que

ces femmes furibondes essayaient de faire passer pour des réalités. Cependant, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il se tramait quelque chose; mais ce n'est pas tout de vouloir frapper un grand coup, il faut avoir la main assez forte pour assurer son effet; et à Versailles, si les éléments d'une conspiration désespérée ne manquaient pas, on ne rencontrait point de caractère supérieur et propre à en diriger les mouvements; on agissait, on se remuait, mais nul n'était là pour commander avec succès.

Une table immense avait été placée sur le théâtre de la salle de comédie du château; les militaires de la maison du roi et du régiment de Flandre l'occupaient seuls; une multitude de femmes, mises avec élégance, remplissaient les loges, les galeries; une foule de gentilshommes étaient assis dans le parterre; l'illumination rappelait celle des plus belles fêtes. Le délire était à son comble : on n'entendait que des cris de vive le roi! vive la reine! vivent les princes! On répétait en chœur, et avec un enthousiasme furieux, l'air célèbre : *O Richard, ô mon roi!* Tout à coup, et pour ajouter à l'ivresse, voilà que le roi entre dans la salle, suivi de la reine, qui portait monseigneur le dauphin; tous deux

le présentent aux yeux de l'assemblée, et semblent vouloir confier à ceux qui y sont réunis la garde de leurs personnes sacrées, et le soin de leur vengeance.

Il faut avoir été témoin de l'agitation frénétique que l'arrivée de la famille royale inspira en ce moment, pour s'en faire une idée ; c'était un véritable fanatisme ; il se manifesta par des cris, des transports, des actes de folie sans pareils ; on escalada les diverses parties du théâtre, les loges, les galeries, on foula aux pieds la cocarde nationale, et l'on reprit celle qui jusque là avait été le signe de ralliement des Français. Les dames, pour en fournir à tous ceux qui leur en demandaient, n'hésitèrent pas à couper les rubans qui ornaient leurs robes et leur chevelure ; elles les distribuaient en faisant jurer à tous de combattre et de mourir pour la cause royale. Les buveurs promirent tout ; et certes, plus d'une fois, en ce moment, des agents secrets essayèrent de les entraîner dans une démarche bien dangereuse.

Madame de Fossais disait sans cesse : « Quand » donnera-t-on le signal ? à quelle heure mar» cheront-ils vers l'assemblée ?.... » Ils n'en firent pourtant rien, car, je le répète, il n'y avait

là personne pour commander ; les bras ne manquaient point, mais on avait beau chercher, on ne trouvait point de tête.

« Les imbécilles ! disaient autour de moi plusieurs dames, ils achèveront de s'enivrer, et » ils ne frapperont jamais le grand coup. » En effet, il fut en cette circonstance débité beaucoup de paroles, on étala les plus beaux sentiments du monde, et en résultat on ne fit rien. Je m'étais séparé des dames qui m'accompagnaient : au milieu de la confusion, et pour mieux observer cette bacchanale sentimentale, je montai à la dernière galerie ; là je rencontrai, à demi cachés derrière une colonne, deux personnages, l'un de ma connaissance intime, c'était Robespierre, et l'autre que je voyais pour la première fois.

Ce dernier était petit, mal fait, et d'une laideur repoussante ; ses vêtements sales et négligés ne relevaient point sa piètre physionomie ; il y avait néanmoins de la chaleur dans ses yeux, de l'expression sur son visage, et de la vivacité dans ses mouvements ; sa parole était dure, tremblante, saccadée ; les phrases qu'il employait n'étaient pas sans énergie ; il contemplait avec une sorte de rage sardonique le délire des convives, et des convulsions involontaires faisaient crisper

ses mains; on ne pouvait en le regardant, se défendre d'une sorte de dégoût et d'effroi : ce pouvait être un personnage extraordinaire, mais certes ce n'était pas un homme de bien..... c'était Marat !

Robespierre me reconnut : « Que faites-vous » ici, me dit-il? vous venez de prêter un ser» ment de mort, vous portez à votre chapeau » la marque du carnage; savez-vous qu'un tel » acte est séditieux...? »

Ce propos si peu en harmonie avec ce que je venais d'entendre me frappa d'autant plus vivement : « Je suis venu ici par hasard, ré» pondis-je ; et alors, ajouta Marat en se » mêlant à notre conversation, Monsieur, en » se voyant dans cette forêt, s'est mis à hurler » avec les loups. »

Tels furent les premiers mots que j'entendis sortir de sa vilaine bouche. Puis il poursuivit : « Mais patience, rira bien qui rira le dernier. » Je voudrais qu'on pût me dire combien, dans » deux ans d'ici, il restera de ces têtes extrava» gantes sur ces épaules qui semblent lasses de » les porter. »

Il y eut quelque chose de si atroce dans l'inflexion de sa voix, de si épouvantable dans le jeu

de ses traits, que je frémis involontairement en l'entendant parler ainsi, et, quoique je ne le connusse pas, je ne pus m'empêcher de lui répondre : « Songez à ce que vous dites, mon-» sieur, et en quel lieu vous le dites. »

Je ne sais s'il eut peur, mais il me répondit presque effrayé : « Vous avez raison, la place » n'est pas tenable ; bon soir, messieurs. » Et il sortit.

« Voilà, dis-je à Robespierre, un compère à » bonnes pensées, on ne prétendra pas qu'il » voit l'avenir couleur de rose.

— » Il le voit couleur de sang, comme il doit » être, répondit Robespierre. — Quoi ! vous » aussi ? — Ne voyez-vous pas que la Cour agit » sans aucune bonne foi ? elle nous trompe, elle » nous joue. — Le roi, pourtant ! — En bien ! » le roi peut avoir des intentions excellentes, » à quoi serviront-elles, si sa faiblesse met » obstacle à leur exécution ? Il faudra en finir » avec tous ces gens-là, et si vous voulez m'en » croire.... »

Il n'acheva pas, car ayant jeté autour de lui un regard scrutateur, il aperçut plusieurs gardes-du-corps qui venaient nous inviter à partager leur enthousiasme. Robespierre n'a-

vait pas de cocarde blanche, force fut à lui d'en accepter une, et même avec des démonstrations de contentement ; car ceux qui la lui offraient étaient échauffés à un tel point qu'un refus lui aurait attiré une affaire désagréable ; ils étaient gens à le précipiter dans le parterre pour peu que son royalisme eût paru douteux. « Allons nous-en, ne tarda-t-il pas à me dire, » il fait ici très chaud, j'ai besoin de respirer » en plein air. »

Je partis, et en sortant, je lui demandai le nom de son compagnon, il me le fit connaître. Nous descendîmes sur la place d'armes, là il arracha sa cocarde blanche avec un mouvement de dépit, et ne put s'empêcher de s'écrier : *ils me le paieront cher!* En effet, on sait de quelle manière il a puni ceux qui à ce moment n'avaient pas l'intention de l'offenser personnellement ; il me quitta pour se rendre à l'assemblée, et moi je rentrai chez mon oncle.

Il n'y était pas, mais je trouvai un individu de bonne mine qui l'attendait ; l'inconnu se nomma, c'était le marquis de Favras, homme de qualité, qui avait épousé la fille légitime du prince d'Anhalt-Schanenbourg, et dont la tête ardente ne cessait d'enfanter des projets qui lui devinrent

bien funestes. Il était revenu depuis peu des pays étrangers, et comme il avait servi dans les gardes de MONSIEUR, il voulait se rapprocher de la personne de ce prince. Mon oncle pouvait l'aider dans ce dessein, il était venu le trouver pour lui en parler. Je lui appris ce qui s'était passé presque à l'instant même, dans la salle de l'Opéra; il me demanda si MONSIEUR accompagnait son frère, ma réponse négative parut lui faire de la peine.

Mon oncle rentra, avec l'air fort inquiet, et alla au marquis de Favras avant de me parler. « Je me suis occupé de vous, lui dit-il, on » ne demande pas mieux que de vous voir et » de vous employer, on voudrait seulement » à l'avance connaître vos plans, afin de pou- » voir préjuger leur réussite.

— » Et si je les communique par intermé- » diaire, répondit M. de Favras, qui réfutera les » objections qu'on ne manquera pas de faire?

— » Vous avez raison; cependant on ne veut » vous admettre qu'après avoir lu votre mé- » moire, c'est la condition *sine quâ non*. Je » vous promets qu'il ne sortira de mes mains » que pour entrer dans celles de la personne » en question, et que j'insisterai auprès d'elle

» afin qu'elle vous tienne la parole que je suis » chargé de vous donner en son nom. »

M. de Favras promit de porter le lendemain matin son mémoire, et puis il prit congé de nous. Dès que nous fûmes seuls, mon oncle me faisant signe de passer avec lui dans sa chambre, me demanda si j'avais été à la fête, et sur ma réponse affirmative, il ajouta : « Mon » Dieu ! je crains que cela ne tourne mal, » qu'on n'en fasse un crime à la famille royale. » J'ai remarqué à l'assemblée, parmi les me» neurs, une joie qui m'a épouvanté; savez» vous quelque chose, vous qui voyez les » mécontents ? »

Je lui racontai ce que j'avais entendu. Je lui tus néanmoins le propos de Robespierre, mais non ceux de Marat. « Celui-ci, me dit-il, est un fou, » quoique savant homme; cependant, en sa qua» lité de médecin des gardes-du-corps de M. le » comte d'Artois, il devrait être plus circon» spect. Mais, qui a maintenant de la retenue? » toutes les digues sont franchies, c'est à qui » bravera les convenances le plus ouvertement. » Croyez-moi, tirez-vous de cette société, elle » vous sera plus nuisible qu'utile. On va prendre » enfin des mesures..... Dieu veuille qu'elles

» réussissent mieux que les autres ! Nous mar-
» chons à un bouleversement général. »

Le lendemain, M. de Favras revint ; il remit un rouleau de papiers assez mince et une lettre sous enveloppe, à l'adresse de MONSIEUR. Il insista pour qu'en retour de sa confiance, une audience lui fût accordée promptement. Mon oncle lui en renouvela la promesse, et tout aussitôt prit mon bras pour s'acheminer vers le château, emportant avec lui le mémoire qu'on venait de lui confier. Nous fûmes droit à l'appartement du comte de Provence, car on appelait encore ainsi quelquefois l'aîné des frères de Louis XVI. Mon oncle était connu de toute la maison, il parvint facilement jusques à M. de la Châtre, à qui il fit demander de le faire annoncer : peu après, on vint lui dire qu'il pouvait entrer. Je demeurai dans le salon voisin avec le premier gentilhomme, que je connaissais peu ; il employa le temps que nous passâmes ensemble, à me faire l'éloge de mon parent, et cela avec d'autant plus de chaleur qu'il ne l'aimait point, et qu'il redoutait son influence auprès du prince.

Au bout de vingt minutes, on sonna de l'intérieur, le comte de la Châtre rentra, il ne tarda pas à ressortir pour me dire : « S. A. R.

» vous demande, monsieur. » Je n'étais pas préparé à l'honneur de paraître devant le prince, et j'avoue que je fus extrêmement troublé; néanmoins je m'empressai d'obéir. MONSIEUR était assis dans un large fauteuil de velours rouge, il avait auprès de lui un bureau d'ébène et d'écaille, incrusté d'ornements en or et en argent. Ce bureau était couvert de papiers; je crus reconnaître dans le nombre le mémoire du marquis de Favras.

MONSIEUR avait alors trente-quatre ans, sa figure très animée et embellie par de vives couleurs, était charmante; il avait de grands yeux bleus remplis d'expression et de malice; un sourire très fin, très agréable, qui cependant en l'examinant avec soin, annonçait peu de franchise. Ce prince n'était pas aussi heureusement partagé, dans le reste de sa personne; des hanches énormes le rendaient presque difforme, il marchait avec peine et toujours en se dandinant comme tous les princes de sa famille; il parlait avec pureté et élégance; il avait de l'esprit, cherchait souvent la pointe et la rencontrait quelquefois; il suppléait au savoir par la mémoire, aimait les calembourgs, les bons mots, même ceux qui pouvaient scandaliser les oreilles pudiques, les siennes l'étaient

peu, de même que sa bouche; rien n'était graveleux comme sa conversation intime. Etudiant avec une égale prédilection Horace et Machiavel, il s'occupait à mystifier le peuple de Paris et à ourdir une foule d'intrigues, dont je me plais à croire qu'il ne voyait pas bien le but; sa passion était de jouer un grand rôle dans le royaume, le second ne le contentait pas. Il portait à tout propos sa main sur son cœur, comme pour affecter une sincérité à laquelle personne malheureusement ne croyait, et pourtant c'était sa marotte; il voulait qu'on le crût franc, et son désespoir était de ne pouvoir le persuader à personne. Enfin, il montra tour à tour; sur les marches du trône l'ambition de s'élever plus haut; dans l'exil un grand caractère pour lutter contre l'infortune; au pouvoir une grande habileté au milieu de l'effervescence des passions politiques. La Charte d'ailleurs lui assure l'immortalité, et lui donne des droits éternels à la reconnaissance de tous les Français.

Le prince vit mon embarras, et tandis que j'avançais vers lui en faisant les trois révérences d'usage, il me sourit avec grâce, m'adressa un regard bienveillant, et fit de la main un geste comme pour me rassurer. « C'est donc là votre

» neveu, dit-il à mon oncle qui se trouvait avec » lui, c'est un joli garçon (qu'on me pardonne » d'être exact à répéter son propos); et vous » dites qu'il est raisonnable? »

Mon parent se mit à faire mon éloge, de manière à me faire rougir; il vanta surtout ma discrétion. « C'est là l'essentiel, dit le prince, » et nous ne tarderons pas à en faire l'épreuve. » Monsieur, poursuivit-il en s'adressant à moi, » nous sommes dans un temps bien critique, et » dans lequel la plus légère démarche peut être » cruellement interprétée. J'ai une opération de » finances à conclure, et je vous charge de con- » duire chez moi la personne que votre oncle » vous désignera. Vous viendrez par l'entrée » qui donne dans les pièces de mes gens, et » vous demanderez toujours le comte de la » Châtre ou mon valet de chambre; ne choi- » sissez pas la nuit, toute course semble alors » suspecte; venez en plein jour, car quoique je » n'aime pas en général que l'on sache mes af- » faires, celles dont il s'agit ne sont point de » nature à être cachées. »

Je devinai au-delà de ce que Monsieur me disait; néanmoins prenant déjà les habitudes d'un courtisan, je parus ne pas douter de la

sincérité de ses paroles, et j'assurai Son Altesse Royale de ma fidélité et du mystère que je mettrais à lui obéir. Il m'en remercia avec une sensibilité de commande dont je fus dupe, et peu après je partis avec mon oncle, tout fier d'être pour quelque chose dans ce qui ressemblait à une intrigue d'état. Je n'en fis rien paraître auprès de mes amis, et je gardai fidèlement ce secret, qui m'échappe maintenant pour la première fois.

Le 4 octobre, veille d'un jour bien funeste, et tandis que les esprits s'exaspéraient, que l'assemblée nationale devenait une arène où luttaient les deux partis, et que la voix tonnante de Mirabeau menaçait d'accuser la reine; j'étais dans la maison où logeait mon oncle, occupé à recevoir ses instructions, et à me préparer pour aller joindre le marquis de Favras, qui m'attendait sur la terrasse du château, en face de l'Orangerie. Il y avait dans son impatience quelque chose de funeste qui me frappa; il me questionna sur ce que nous allions faire, et me demanda si je croyais qu'il parviendrait à parler à MONSIEUR.

« C'est par son ordre, lui répliquai-je, que » je suis venu vous chercher, et c'est devant » lui que je vais vous conduire. — Allons, me

» dit-il, si je suis écouté, je préviendrai peut-
» être de grandes catastrophes. »

Nous cheminâmes en silence après ces premiers propos et à la faveur de la connaissance que j'avais de cette partie du château, nous parvînmes jusques au valet de chambre de Son Altesse Royale, qui fut prendre les ordres du prince. Je demeurai seul pendant trois quarts d'heure environ; au bout de ce temps, M. de Favras revint, il paraissait tout à la fois fâché et content, il se parlait à lui-même, se frappait le front et me semblait singulièrement agité. Nous ressortîmes ensemble du palais, mais par le côté qui regarde la ville.

Mon compagnon parvenu en face de la grande écurie me remercia de mon assistance et me chargea de faire ses compliments à mon oncle; il ajouta qu'il ne tarderait pas à venir le voir, et il partit aussitôt pour Paris. Je lui faisais mes adieux, lorsque je fus abordé par Joseph Chénier. —« Bon jour, mon ami, me dit-il, connaissez-
» vous bien cet homme que vous quittez? —
» Non, lui dis-je, nous nous sommes rencontrés
» sur la terrasse de l'Orangerie, et je ne l'avais
» vu qu'une fois. —Méfiez-vous de lui, c'est un
» intrigant. Je connais un député qu'il sollicite

» de changer d'opinion, et qui, pour lui sou-
» tirer son secret, fait semblant de se laisser
» gagner par lui. »

Je fus charmé de ce que j'apprenais, mais ne voulant pas que Chénier pût s'apercevoir de ma joie, je changeai de propos, et lui demandai à quel jour les Comédiens français avaient fixé la représentation de sa tragédie de *Charles IX*.

« Ah ! les misérables, me dit-il, si vous aviez
» à souffrir comme moi de leur insolence, vous
» ne pourriez parler d'eux tranquillement, ils
» me rendront fou ; cependant je me flatte que
» je serai mis en présence du public à la fin de
» ce mois. »

Il ne fut cependant joué qu'au mois de novembre. Je lui promis de ne pas manquer d'aller l'applaudir, et je courus trouver mon oncle pour lui rendre compte de ce que j'avais fait. Je lui appris ensuite la fourberie de ce député qui trompait le marquis de Favras ; le bon homme en fut épouvanté, il se hâta d'écrire à ce dernier, mais la lettre écrite, il n'osa pas la confier à la poste, et il me conjura de la porter moi-même à Paris. Je lui promis de partir le soir même, et le prévins que je ne reviendrais pas à Versailles de cinq à six jours ; de tendres intérêts m'appe-

laient alors loin de cette ville. Je la quittai, ainsi que nous en étions convenus. Dès mon arrivée à Paris, je fus pour trouver M. de Favras : il n'était plus chez lui ; il venait de partir pour la Champagne, et ne devait être de retour que dans la semaine suivante. Je ne doutai pas que ce voyage précipité n'eût été entrepris dans les intérêts du comte de Provence.

CHAPITRE XXVI.

MONSIEUR pendant les journées des 5 et 6 octobre. — Robespierre me fait connaître le danger que je cours en m'unissant au marquis de Favras. — Démarche de MONSIEUR pour se justifier d'avoir mis Favras en avant. — Son discours à la commune. — Patriotisme de ce prince. — Réponse de Bailly. — Mes amours avec madame de Land.... — M. de Villeb.... — Son portrait. — Une scène de somnambulisme.

JE n'étais pas à Versailles pendant les affreuses journées des 5 et 6 octobre; je n'en dirai donc rien, je n'aurais d'ailleurs sur ce point aucune particularité secrète à réveler. Une affaire qui m'était personnelle, jointe à celle qui regardait le marquis de Favras, me retint à Paris; je n'en fus pas fâché, je n'aurais pu commander à ma sincère affection pour le roi, et peut-être aurais-je compté au nombre des victimes des assassinats, exécutés par le peuple, mais commandés par des personnages éminents. On connaît les suites de ce mouvement insurrectionnel qui amena la famille Royale aux Tuileries, et

l'assemblée nationale à l'archevêché, où elle tint ses premières séances jusqu'au moment où elle se transporta dans la salle du manége, située entre la rue Saint-Honoré et le jardin des Tuileries.

Mon oncle arriva à Paris révolté des atrocités qu'il avait vu commettre, il ne pouvait comprendre l'impassibilité du monarque ni la fermeté de MONSIEUR; ce dernier, me dit-il, durant ces longues heures d'agitation, a conservé son sang froid d'une manière inconcevable. Le 5 au soir, lorsque le château, investi par la multitude déchaînée, était sur le point d'être forcé d'un moment à l'autre, il chantait le vaudeville du maréchal ferrand :

Tôt, tôt, tôt, battez chaud;
Bon courage,
Faut avoir le cœur à l'ouvrage.

Il paraît que le tumulte de cette épouvantable nuit ne troubla pas son sommeil, et qu'il n'eut pas autour de lui un ami assez dévoué pour l'en arracher et le conduire où son devoir l'appelait, auprès de son frère. Il dormit jusqu'à huit heures du matin, s'habilla avec sa recherche accoutumée, et puis ensuite demanda,

toujours avec le même calme, des nouvelles de ce qui s'était passé. Mon oncle qui avait souffert toutes les angoisses de l'inquiétude, se demandait comment il pouvait y avoir tant de courage dans l'ame de Son Altesse Royale.

Je m'empressai d'aller chez Robespierre; son premier mot en me voyant fut celui-ci : « Eh » bien! les saturnales du premier ne leur ont » guère servi; où sont maintenant les drôles qui » me forcèrent ce soir là à prendre leur infâme » cocarde? ai-je tardé à me venger ?

— » Vous êtes trop exaspéré, lui répliquai-» je; j'espère que vous n'avez pas trempé dans » cette conspiration, car c'en est une véritable.

— » Pas plus que vous dans celle que l'on » ourdit ailleurs et dont vous êtes en sous or-» dre l'agent dévoué.

— » Voilà une inculpation que je ne mérite » pas, vous ne me l'adressez point sans motif, » et vous me direz sans doute ce qui vous porte » à me croire factieux.

— » Je ne puis m'expliquer davantage et cela » par un motif de la plus haute importance, » cependant je suis trop votre ami pour hési-» ter à vous donner un bon conseil, ne vous » mêlez en rien de ce qui concerne le tripotage

» du marquis de Favras avec un grand per-
» sonnage..... Vous me regardez avec des yeux
» surpris, je n'ai pas besoin de répéter ce que
» je viens de dire, mais tenez-vous pour averti;
» au reste, il faut tant pour vous que pour moi
» un profond silence sur tout ceci, même à
» l'égard de votre oncle; tâchez de le dégoûter
» d'une intrigue qui ne lui vaudra rien de bon,
» ne me nommez pas, de peur de me compro-
» mettre, et ne me contraignez pas à me décla-
» rer votre ennemi.

— » Vous auriez droit de l'être, lui répondis-
» je, si je vous trahissais lorsque vous cherchez à
» m'obliger; mais vous me dites des choses si
» étonnantes, que je ne sais plus où j'en suis,
» et vous me faites presque peur quoiqu'enfin je
» ne sois employé qu'à une opération de finance.

— » Vous êtes un enfant que l'on joue, si
» vous n'êtes pas un fin compère qui jouez votre
» jeu à part; laissons ce propos et parlons
» d'autre chose. »

Les sujets ne manquaient pas, la conversation fut variée. Nous nous séparâmes enfin, et je rentrai à l'hôtel, intrigué au-delà de toute expression de ce que Robespierre venait de me dire; en rapprochant son avertissement

de celui de Chénier, je m'imaginai d'abord que le premier était ce député que le second m'avait affirmé se moquer du marquis de Favras, je me trompais, c'était de plus haut lieu que Robespierre tenait son instruction.

Deux jours après, M. de Favras arriva, je lui appris ce que je savais, il ne put deviner par qui il était trahi, car il avait eu des conférences avec plusieurs membres de la majorité de l'assemblée, cependant il me promit de prendre ses mesures de manière à découvrir le traître, il me demanda ensuite si j'avais l'ordre de le conduire chez Monsieur, ma réponse fut négative, il alla trouver mon oncle, celui-ci n'en savait pas plus que moi, le prince ne lui en disait mot, mon oncle conseilla au marquis de Favras de s'adresser au comte de la Châtre, il suivit ce conseil, et depuis lors mon oncle ni moi ne sûmes rien de cette affaire que lorsqu'elle éclata; notre inquiétude alors fut extrême pendant quelque temps; nous redoutions non sans quelque sujet, d'être compromis, nous ne le fûmes heureusement pas.

Robespierre, à qui j'en parlai, me recommanda de me taire, ainsi que mon oncle; il m'assura qu'on ne songerait pas à nous si, par une agitation dangereuse, nous n'attirions sur nous

les regards des personnes chargées de poursuivre ce procès. On en connaît la suite, et on sait comment l'infortuné Favras fut la victime de son dévouement. Pour en finir, je ne puis m'empêcher de rapporter ici ce que fit MONSIEUR à ce sujet pour se laver de toute coopération aux projets de ce malheureux gentilhomme : la voix publique s'opiniâtrait à voir dans S. A. R. l'auteur et l'instigateur de ce complot ; ce bruit prenait une consistance capable de compromettre la tranquillité du prince ; celui-ci n'hésita pas à le combattre par une démarche éclatante : il se rendit à l'Hôtel-de-Ville, et en présence de tout le corps municipal assemblé à cet effet, sous la présidence du maire Bailly, il s'exprima en ces termes :

« Messieurs, le désir de repousser une calomnie atroce, m'appelle auprès de vous.....
» Vous n'attendez pas sans doute que je m'abaisse à me justifier de crimes aussi bas....
» Quant à mes opinions personnelles j'en parlerai avec confiance à mes concitoyens ; depuis le jour où dans la seconde assemblée des notables, je me déclarai sur la question fondamentale qui divisait encore les esprits, je n'ai pas cessé de croire qu'une grande

» révolution était prête ; que le roi par ses in-
» tentions, ses vertus, son rang suprême,
» devait en être le chef, puisque cette révo-
» lution ne pouvait être avantageuse à la nation
» sans l'être également au monarque ; enfin que
» l'autorité royale devait être le rempart de la
» liberté nationale, et la liberté nationale la
» base de l'autorité royale ; que l'on cite une
» seule de mes actions, un seul de mes dis-
» cours qui ait démenti ces principes et qui
» ait démontré que dans quelque circonstance
» où j'aie été, le bonheur du roi, celui du peu-
» ple a cessé d'être l'unique objet de mes vœux,
» jusque là j'ai le droit d'être cru sur ma pa-
» role ; je n'ai jamais changé de sentiments ni
» de principes. »

Ce discours applaudi par quelques-uns, parut obscur et embarrassé à beaucoup d'autres, on se demandait pourquoi MONSIEUR par un acte de popularité qui n'était pas nécessaire à raison de sa dignité, donnait un exemple dangereux pour la famille royale, et semblait provoquer le roi ou la reine à se justifier par eux-mêmes devant leurs sujets, des inculpations personnelles qu'on pourrait leur adresser. La démarche de MONSIEUR déplut généralement

en France, j'entendis une femme de beaucoup d'esprit et qui certainement se trompait sur les intentions de Son Altesse Royale, dire à ce sujet : « MONSIEUR s'imagine peut-être que la » couronne est en dépôt au greffe de l'Hôtel- » de-Ville. »

C'était de l'injustice, mais on en a eu toujours à l'égard de ce prince. Voici une anecdote qui a couru dans le temps, je voulais la raconter lorsque je me suis aperçu qu'elle était consignée dans l'histoire de France de l'abbé de Montgaillard ; elle me fut répétée par Cailhava et par le prince Ferdinand de Rohan, dans une longue conversation, à un dîner que nous fîmes ensemble en 1808, chez la comtesse Fanny de Beauharnais ; je copie l'anecdote dans l'ouvrage que je viens de citer : « Quel- » que temps après le 5 octobre 1789, on » vint avertir M. le garde des sceaux Cham- » pion de Cicé, que MONSIEUR devait se rendre » le lendemain vers midi, à l'Hôtel-de-Ville, » pour y faire hommage à la commune d'un dra- » peau tricolor, brodé par Madame, ainsi que » d'un discours éloquent en faveur de la révo- » lution. Il était onze heures du soir et M. de » Cicé ne pouvait aller à cette heure au châ-

» teau, il s'y rendit le lendemain à sept heures
» et demie du matin, et insista fortement pour
» parler au roi, quoiqu'il ne fût pas levé;
» Louis XVI en pantalon et en robe de chambre
» de molleton blanc, ouvrit la porte de sa cham-
» bre à coucher. C'est vous (dit-il) monsieur
» l'archevêque, quoi, de si bonne heure! et qu'y
» a-t-il de nouveau, que venez-vous m'an-
» noncer, de sinistre, vous avez l'air bien em-
» barrassé? Sire (répond le garde des sceaux)
» j'ai été informé hier au soir très tard, que
» Son Altesse Royale MONSIEUR, votre auguste
» frère, se propose d'aller ce matin à la ville,
» offrir un drapeau tricolor et prononcer un
» discours révolutionnaire. Quoique je pré-
» sume que Votre Majesté est instruite d'une
» aussi étrange démarche, j'ai cru de mon
» devoir de me rendre auprès d'elle, pour
» l'informer des détails qui me sont parve-
» nus et pour prendre ses ordres. Mon Dieu,
» dit Louis XVI avec un accent de douleur et en
» élevant les mains, il sera toujours le même. »
« M. Champion de Cicé a rapporté ce fait plu-
» sieurs fois devant nous, ce fait a été répété
» plusieurs fois depuis 1814, par M. Joly, mé-
» decin de M. de Cicé, et depuis 1784 son con-

» fident intime, qui a vécu sans désemparer » pendant vingt-sept ans auprès du prélat, et » lui a fermé les yeux à Aix, dont Napoléon » l'avait nommé archevêque. M. Joly accom- » pagnait le garde-des-sceaux aux Tuileries, » il était chargé du portefeuille et se trouva » placé derrière la porte, que Louis XVI tint » entr'ouverte, la reine étant au lit et le roi ne » jugeant pas à propos de laisser entrer le mi- » nistre dans l'appartement. M. Joly est connu » par un inviolable attachement à la royauté. » Il réside à Paris depuis 1814. » *Histoire de France de l'abbé de Montgaillard, tome II, pages 206 et suiv.*

Je me suis singulièrement écarté du fil de mon récit, pour placer d'une manière convenable cette anecdote assez remarquable; je m'empresse d'y revenir. Bailly écouta Son Altesse royale avec dignité et lui répondit en ces termes : « Mon- » sieur, c'est une grande satisfaction pour les » représentants de la commune, de voir parmi » eux le frère d'un roi chéri, d'un roi le restau- » rateur de la liberté française. Augustes frères, » vous êtes unis par les mêmes sentiments : » Monsieur s'est montré le premier citoyen du » royaume, en votant pour le tiers-état dans

» la seconde assemblée des notables ; il a été » presque seul de cet avis, du moins avec un » très petit nombre d'amis du peuple, et il a » ajouté la dignité de la raison à tous ses autres » titres au respect de la nation. MONSIEUR est » donc le premier auteur de l'égalité civile ; il » en donne un nouvel exemple aujourd'hui, en » venant se mêler parmi les représentants de » la commune, où il semble ne vouloir être » apprécié que par ses sentiments patriotiques. » Ces sentiments sont consignés dans les expli- » cations que MONSIEUR veut bien donner à » l'assemblée.

» Le prince va au devant de l'opinion pu- » blique, le citoyen met le prix à l'opinion de » ses concitoyens, et j'offre à MONSIEUR, au » nom de l'assemblée, le tribut de respect et » de reconnaissance qu'elle doit à ses senti- » ments, à l'honneur de sa présence, et surtout » au prix qu'il attache à l'estime des hommes » libres. »

Rien ne manqua de tout ce qui pouvait humilier le prince, mais il avait rempli son but, et les soupçons devaient tomber, du moins il le croyait ; mais il se trompait, ils continuèrent, et Favras sur l'échafaud ne parut

qu'une victime sacrifiée à la gravité des circonstances.

Je ne consacrais pas tous mes instants à la politique, et quoique l'horizon se rembrunît beaucoup, je ne me refusais pas aux distractions de mon âge ; j'allais souvent chez la comtesse de Flers.. , femme déjà loin de la jeunesse, mais très aimable, qui aimait la société, et réunissait autour d'elle des gens d'esprit et des beautés séduisantes. Parmi celles-ci, toutes faites pour plaire, il en était une qui se présenta devant moi avec le double charme des attraits du corps et des avantages de l'esprit; c'était Théodule de Land... Son ame ardente, passionnée, sensible à l'excès, passait tour à tour de la dévotion la plus outrée à la tendresse la plus expansive ; et avec le même enthousiasme, elle adorait la créature et le créateur.

Je reconnus bientôt tout le mérite de cette aimable femme ; mes sens s'embrasèrent en l'approchant, et elle ne tarda pas à leur commander en souveraine. Il ne me suffisait pas d'aimer, il me fallait obtenir un amour égal au mien. Était-ce bien de l'amour que j'avais pour elle? je n'en sais trop rien ; ma tête au moins était prise, et elle pouvait me faire croire

que mon cœur l'était aussi. Madame de Land... avait perdu son mari de bonne heure, elle était restée veuve à vingt ans, sans père ni mère, et vivait encore sous la tutelle d'une tante dévote au premier titre, qui passait ses journées à l'église, et laissait chez elle sa nièce, sous la surveillance unique de son ange gardien; la dame rentrait à trois heures pour dîner, et puis, jusqu'à minuit, se plaçait à une table de jeu, où elle perdait, perdait sans cesse, elle jouait aussi mal qu'elle aimait à jouer; ce n'est pas peu dire, car elle me paraissait capable, en certaines circonstance s de sacrifier le directeur de sa conscience à son partnaire au wisk.

Elle venait à peu près tous les soirs, accompagnée de son aimable nièce, chez madame de Flers..., où se rendait de son côté, avec non moins d'exactitude, un évêque *in partibus*, dont le nom m'échappe, jovial personnage, fort gai, fort complaisant, et qui n'avait aucune morgue de prélature. Aussi le voyait-on venir avec plaisir; sa présence n'amenait jamais la contrainte; il faisait la partie de la maîtresse de la maison, de la tante de Théodule, et d'une troisième dame, la marquise de Boul..., vrai diable incarné, et la plus méchante personne que l'on

pût trouver ; aigre, malicieuse, insolente, semant partout le trouble et la zizanie ; faisant, par ses rapports, battre les hommes entre eux, déshonorant les jeunes femmes dont elle signalait les imprudences, et calomniant sans remords celles dont la vertu lui était insupportable ; en un mot, c'était une furie sous des traits humains ; néanmoins, et malgré ses infamies, ses vices dégoûtants, et quoiqu'elle fût haïe, connue de tous et généralement méprisée, la marquise de Boul... était reçue dans le monde, parce que dans la société on éprouve rarement

. . . . Ces haines vigoureuses
Qu'inspirent les méchants aux ames généreuses.

Quant à moi, cette femme me faisait horreur ; mon imagination se soulevait à sa présence, et toute ma politesse pouvait à peine me contraindre à lui rendre ces simples civilités que l'on doit même aux femmes les plus méprisables.

Tandis que dans un coin du salon on entretenait un wisk interminable, nous prenions place dans un angle éloigné, Théodule, la fille de la maîtresse de la maison, un de ses cousins et

moi. Là s'établissait à voix basse une conversation dont l'amour faisait tous les frais, aussi nos cœurs ne tardèrent-ils point à s'entendre. J'étais loin d'apprécier jusqu'où peut aller cette passion, avant d'avoir connu Théodule; elle-même, dont l'ame jusqu'alors était demeurée tranquille, ne pouvait concevoir avec quelle rapidité elle avait avancé dans un chemin si nouveau pour elle; mais comme je l'ai dit, madame de Land.... possédait des sens ardents, et dès qu'ils furent allumés, aucun obstacle ne put arrêter les progrès de cet incendie.

De mon côté, je faisais tout ce qu'il est possible de faire pour exprimer la vivacité de mon attachement : je devins pressant; je suppliai, je conjurai, enfin je fus assez heureux pour qu'on exauçât mes souhaits; et quand je m'enivrai des délices de l'amour, mes désirs, violemment excités, restèrent toujours les mêmes. Satisfait de mon triomphe, je m'en occupai exclusivement; je donnai à Théodule tous les moments que je pouvais dérober à mes devoirs. Plus d'une fois pourtant, je fus épouvanté de sa violence et des emportements auxquels elle se livrait lorsqu'elle était animée par la jalousie. Je ne rapporterai pas ici des traits

de son caractère impétueux, afin de ne point alonger le récit, je passerai rapidement à la catastrophe qui amena notre rupture.

A la même époque, et dans la même maison, je me liai avec un homme plus âgé que moi, et qui me plaisait singulièrement par la bizarrerie de ses manières comme par le charme de sa conversation. M. de Villeb... parlait toujours à la manière des inspirés; il ne descendait jamais du trépied prophétique; les opinions les plus extravagantes paraissaient naturelles et raisonnables lorsqu'il les développait; grand amateur du magnétisme, il en racontait des merveilles, et trouvait en moi un disciple souvent disposé à le croire; car plus j'étudiais la nature, plus je devenais crédule; j'étais surtout très persuadé de l'immense pouvoir du souverain de toutes choses, de l'ignorance humaine et de l'orgueil des demi-savants, toujours prêts à nier ce que leur petite science ne leur permet pas d'expliquer.

Dans cette disposition d'esprit, je me livrai au penchant qui m'entraînait vers M. de Villeb... J'aimais les formes mystérieuses de ses entretiens, les secrets dont il me parlait sans jamais en dévoiler qu'une légère partie, ces travaux

scientifiques et dont le but était inconnu, ces espérances auxquelles il se livrait, et plus encore sa gravité ferme, sa persuasion que l'homme ne peut acquérir des connaissances supérieures que lorsqu'il est sérieusement vertueux ; toutes ces influences frappaient mon ame, et avaient pour moi un attrait que je ne décrirai jamais bien. Il ne tarda pas à connaître l'empire qu'il avait sur moi, et dès lors il en profita pour me diriger en adepte. C'est le second personnage qui ait eu un pareil crédit sur mon esprit ; le premier fut un de mes amis à Toulouse, lorsque j'étudiais le droit. Celui-ci, encore plus extraordinaire, et dont je n'ai rien dit en son temps par oubli, a laissé pourtant dans mon ame une impression qui ne s'est jamais effacée.

M. de Villeb... m'entretenait constamment du somnambulisme, plus admirable selon lui que le magnétisme animal, dont il dérive néanmoins, et je le priai de m'admettre à une des expériences qu'il faisait parfois. Voulant sans doute irriter ma curiosité, il remettait de jour en jour à me satisfaire, lorsqu'enfin, au commencement de 1790, il m'annonça un jour pour le lendemain, une séance qui serait très curieuse, ayant, dit-il, à me présenter un sujet

rare (une somnambule). « Elle lira, ajouta-t-il » ce que vous aurez caché sur vous, fût-ce dans » votre portefeuille ; ainsi apportez un livre » ancien, et bien certainement inconnu à celle » qui devra le lire. »

Je me le tins pour dit, mais je me gardai bien de prendre un volume quelconque, et je fus chercher parmi des titres de famille une lettre écrite de Rome en 1610, par un de mes parents, auditeur de rote ; j'avoue que je riais en enveloppant cette lettre, avec laquelle je me promettais de tourmenter le *sujet rare*, bien convaincu que jamais elle ne pourrait lire, ni même deviner ce que j'avais en poche. Je n'eus garde de manquer à l'heure du rendez-vous ; mon air malin fit sourire M. de Villeb...., qui me dit : « Ne nous faisons pas attendre, et jouissez à » l'avance de votre triomphe, c'est tout ce que » vous en aurez. »

Je ne lui répondis point, et nous arrivâmes chez la somnambule. Plusieurs personnes étaient déjà réunies dans le salon et autour d'elle ; la venue de mon conducteur, adepte et rose-croix par excellence, fit pousser un cri de joie ; je fus, moi-même surpris de la beauté de la principale actrice, car je croyais assister à une comédie. Je

m'étonnais de voir qu'avec tant de charmes, on se résignât à jouer un pareil rôle, et déjà j'étais peiné de la confusion que je lui préparais. Elle était régulièrement belle, grande et bien faite : sa figure pâle annonçait un état de souffrance habituelle, et il y avait une profonde mélancolie dans ses yeux bleus, d'une dimension peu ordinaire.

Mon introducteur, après lui avoir adressé plusieurs questions relatives à sa santé, la conduisit vers un fauteuil préparé pour elle. Il débuta par essayer de l'endormir; il y parvint sans peine : bientôt elle parut plongée dans un profond sommeil. Alors on commença à l'interroger, d'abord sur sa propre maladie ; elle répondit avec clarté et netteté. Mais dans tout cela je ne voyais rien d'extraordinaire ; elle pouvait à l'avance avoir préparé ses réponses. Il en fut de même des autres questions qu'on lui adressa, et qui étaient relatives à plusieurs individus qui se trouvaient devant elle : ses décisions me parurent simples, lucides, mais rien ne me contentait; ce n'était point encore là ce qu'on m'avait promis.

On passa à un autre genre d'épreuve : la somnambule devina l'heure précise que chaque

aiguille marquait à nos montres ; ceci devenait plus étonnant. On posa un livre sur le creux de son estomac, c'était un volume des *Hommes illustres* de Plutarque, traduction de Raynal; elle le lut couramment. Ici je me trouvai intrigué : mon tour arriva enfin. « Mademoiselle, lui » dit M. de Villeb...., pourriez-vous nous dire » ce que monsieur porte dans la poche gauche de » son gilet?—Il n'y a que de l'argent, répondit-» elle, cinq écus de six livres, trois pièces de » vingt-quatre sous, deux doubles louis et huit » louis simples. — Et dans celle à droite? — » Je vois un papier plié en forme de lettre et » d'une façon qui n'est pas ordinaire aujour-» d'hui ; ce papier est très enfumé, et il y pend » un reste de cachet attaché à de la soie verte. »

J'avoue que ces détails si précis, si vrais, me causèrent une vive surprise ; car cette étonnante créature venait de décrire exactement la lettre de mon grand-oncle ; c'était m'annoncer qu'elle ne serait pas vaincue par la difficulté d'en lire le contenu. M. de Villeb... l'engagea à le faire : « Je le veux bien, dit-elle, mais ces caractères » ne me sont pas familiers, l'orthographe me » semble mutilée, et puis c'est un pur griffon-» nage ; n'importe, je vais essayer. »

Elle parvint bientôt à lire sans difficulté les quatre pages de cette épitre, plus qu'à demi indéchiffrable. Après un tel prodige, car tout autre nom ne suffirait pas, je ne pus que m'avouer vaincu, surtout lorsque la dame inspirée continuant, fit le même travail sur une lettre inédite de saint François-de-Sales, qu'avait apportée un abbé de Chamons, aujourd'hui évêque de Saint-Claude, que j'adjure de dire si ce que je rapporte est faux. Pour moi, je sollicitai vivement mon ami de me mettre au rang de ses élèves. « Atten- » dez encore, me dit-il, je vous promets de vous » montrer des faits qui vous surprendront da- » vantage, » Et il me tint parole, quoique alors je ne pusse pas imaginer qu'il fût possible d'aller au-delà.

Je ne veux point passer pour un fanatique défenseur du mesmérisme ou du somnambulisme qui l'a remplacé, je raconte seulement ce que j'ai vu; mais je dois ajouter que mon corps a été rebelle à toutes les expériences magnétiques dont il a été l'objet; un personnage très ennuyeux, et qui me faisait bâiller dès qu'il prenait la parole, n'a jamais pu m'endormir, lorsqu'il l'a tenté au moyen de ses seuls gestes; il prétendait que j'étais un sujet très récalcitrant.

M. de Villeb..., que je voyais très souvent, ne tarda pas à deviner la passion que m'inspirait madame de Land... Je craignis à mon tour qu'il ne se soumît aussi à l'influence de cette belle personne; il me détrompa, et me jura qu'il ne voulait être que notre ami; c'était un serment téméraire. Cependant je continuais mes assiduités auprès de Théodule, et nous ne cessions guère de nous quereller; son caractère impétueux faisait notre tourment commun, elle me rendait malheureux, et pourtant je chérissais mes chaînes, quoiqu'elles commençassent déjà à me peser. Un matin nous nous rencontrâmes aux Tuileries, et ce fut pour y trouver l'occasion de nous brouiller : une vive querelle s'engagea; cependant, avant de nous séparer, nous fîmes la paix dans le jardin même, et je m'engageai à lui rendre, la nuit prochaine, lorsque tout sommeillerait, une de ces visites mystérieuses auxquelles nous trouvions tant de charmes; elles avaient lieu à une heure du matin. J'aurais tenu ma parole, mais en rentrant chez moi, je reçus une invitation de mademoiselle Contat, qui donnait une soirée. Je causai avec tant de monde, on dit tant de folies, qu'à qua-

tre heures du matin, je m'aperçus que le moment du rendez-vous était passé; et je n'eus rien de mieux à faire que de rentrer chez moi et de me coucher.

CHAPITRE XXVII.

Suite de mes amours avec madame de Land... — La curieuse. — La pluie et le fiacre. — Conversation avec M. de Villeb.... — Rupture avec madame de Land.... — Scène de bal masqué. — Talma ; son portrait. — Molé. — Il joue le rôle de Marat. — Fleury. — Madame Dugazon. — M. Gustave Dugazon — L'abbé de Chapt. — Le marquis de Ferrières. — Ma rencontre avec Robespierre auprès du petit Luxembourg. — Camille Desmoulins. — Conversation entre lui, Robespierre, Fabre d'Églantine et moi.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, je dois apprendre au lecteur qu'une de mes parentes étant venue du fond de sa province pour solliciter en faveur de son mari une place à sa convenance, avait reçu l'hospitalité de famille dans notre hôtel ; elle occupait avec les siens une partie de mon appartement; nous avions chacun notre chambre à coucher, séparée l'une de l'autre par une galerie de dégagement à laquelle communiquaient plusieurs escaliers. Ma parente n'était plus jeune, elle possédait d'excellentes qualités, mais sa curiosité était

extrême et elle cherchait à la satisfaire par toutes sortes de moyens ; puis ensuite, par bonté d'ame, sans doute, et afin d'éviter aux autres la peine qu'elle s'était donnée, elle se hâtait de communiquer à tout venant le secret qu'elle avait appris ou dérobé. Elle voyait la même société que moi, allait chez madame de Flers... et connaissait parfaitement Théodule.

On se rappelle que, la veille au soir, j'avais oublié, dans le délire du palais d'Armide-Contat, le rendez-vous convenu avec madame de Land., et que, vers quatre heures du matin, j'étais venu ensevelir dans un profond sommeil les remords occasionés par mon étourderie. A peine fus-je rentré, que le temps, assez beau jusques alors, se brouilla, il commença à pleuvoir vers la naissance du jour, et à sept heures du matin, l'eau inondait les rues. Je dormais profondément, lorsque l'on vint heurter à ma porte ; le bruit me réveilla, mais irrité contre celui qui, à cette heure, faisait un pareil vacarme, je me tins coi et ne répondis pas, espérant que mon valet de chambre surviendrait me débarrasser de l'importun.

Bientôt j'entends ma parente sortir de chez elle, la chère dame se levait de bonne heure, un

peu par habitude et plus encore pour être au courant de ce qui se passait dans la matinée. Ce jour là, elle n'avait pas manqué à sa coutume, et entendant frapper chez moi, elle était accourue dans la galerie commune à nos deux chambres. Elle interroge la personne qui est à ma porte, un colloque s'engage, on élève la voix ...., grand Dieu! quelle est ma confusion! j'ai reconnu la voix de Théodule, c'était elle, c'était cette femme imprudente; je m'élance hors de mon lit, et passant à la hâte quelques vêtements, je cours auprès de la porte, j'attends avec anxiété la fin de cette pénible conversation, elle s'achève enfin. Ma parente suffisamment instruite, rentre chez elle; Théodule se retire, et je puis ouvrir. Je me précipite dans la galerie, je vole vers l'escalier voisin, Théodule descendait, j'appelle doucement cette étourdie, elle se retourne, me voit, revient sur ses pas, et rentre avec moi dans ma chambre.

Alors commença une scène de reproches, à laquelle rien ne manqua, les larmes, le désespoir, les injures. J'apprends qu'indignée non moins qu'alarmée de mon absence, me croyant infidèle ou assassiné dans la rue, elle avait perdu la tête, et ne prenant conseil que de son

cœur, elle s'était évadée pour ainsi dire, de chez elle, au jour naissant; elle était partie à pied sans s'apercevoir du déluge qui tombait et dont elle ne s'occupa guère, aussi la vis-je mouillée jusques à la peau, dans un état à faire peur, et même à m'inquiéter pour sa santé. Elle me peignit sa douloureuse surprise, lorsqu'au lieu de me rencontrer, elle s'était trouvée en présence de ma parente; une foule de mensonges, plus incohérents les uns que les autres, avaient été employés pour détourner ses soupçons. Théodule ne se flattait pas néanmoins d'y avoir complétement réussi.

Après m'être humilié, avoir demandé mon pardon presque avec des larmes et rejeté sur mon oncle et sur une course politique mon crime de la nuit passée, ne songeant pas que l'occasion était favorable pour réparer le temps perdu, et plus occupé du soin de conserver la réputation de madame de Land... que de mes plaisirs personnels, j'achève de m'habiller; je descends avec elle, et au moyen d'une porte dérobée, je la conduis vers une place de fiacres voisine, nous trouvons une voiture, elle y monte, elle part, et je fais des vœux ardents pour que dans sa maison l'on ne s'aperçoive pas de cette équipée.

Immédiatement après notre séparation, je rentre et passe chez ma parente; elle me reçut avec un sourire de malice, qui me prouva qu'elle n'était pas la dupe de ce qui venait de se passer presque devant elle. Je pris la parole, et abordant la question avec franchise, je la conjurai de ne pas se fier entièrement aux apparences. J'ajoutai ensuite que quoi qu'il en fût, la discrétion lui était commandée impérieusement par notre position respective, et je lui fis remarquer combien une parole imprudente de sa part nuirait à une jeune femme, dont tout le tort, ajoutai-je, est d'ignorer les usages du monde; enfin je lui demandai le secret au nom de l'amitié et de la prudence.

Ma parente convint sans peine que j'avais raison sur tous les points. Elle me promit de se taire à jamais sur ce qu'elle avait surpris; elle s'y engagea même par serment, et force fut à moi de me fier à ses paroles. Cependant, afin d'éviter la fougue du premier moment, et pour parer à ce que la garde d'un secret nouvellement appris peut avoir de pénible pour une femme, je ne la perdis pas de vue le reste de la journée, et je m'assurai que personne n'était venu la visiter. Aussi lorsque le soir je fus chez madame de Flers... je

crus pouvoir entrer dans le salon en pleine sécurité et sans que rien eût transpiré des événements de la matinée.

J'avais compté sans mon hôte. A peine m'étais-je dégagé des premiers compliments, que M. de Villeb... venant à moi : « Eh bien ! me » dit-il, vous poursuivez donc le cours de » vos travaux sérieux et de vos délassements » agréables ? Heureux mortel ! la cour et les » belles vous favorisent également. — Qu'est-ce » à dire ? lui répliquai-je, pour moi, je n'avoue » pas cette double faveur. — De la modestie » avec des triomphes, vous êtes un homme » rare ! Par bonheur pour votre gloire, la re- » nommée veille sur vos actions et elle se plaît » à leur donner l'éclat auquel vous voulez les » soustraire. Vous ne ferez point un pas doré- » navant sans que les cent yeux et les cent » bouches de la déesse ne soient prêts à faire » leur office ; déjà elle proclame vos actes, et » ce matin, par exemple .... — Ce matin ? » eh bien ! — Vous devez me comprendre, » je vous en dis assez, et il ne convient pas » que je vous le dise à haute voix.

— » Prenez garde, monsieur, lui répondis-je, » que la renommée ne passe pour une franche

» menteuse ; elle vit plus souvent de contes
» que de vérités ; ce matin, je ne suis sorti
» de chez moi. — Cela peut être, je tombe
» d'accord avec vous que l'infatigable messa-
» gère nous donne des faussetés en plus grand
» nombre que des histoires réelles, mais ici elle
» n'a répété que ce qui s'est passé réellement.
» Nierez-vous, je vous le demande en face,
» qu'une jeune personne, sortie de la Chaussée
» d'Antin, n'ait descendu le boulevart à 7 heures,
» et traversant la rue de Richelieu, ne soit en-
» trée, dans votre hôtel? Là, avant de vous ren-
» contrer, ne s'est-elle pas trouvée en présence
» de madame de Mont..., votre parente? N'ont-
» elles pas causé ensemble, et après qu'elles
» se sont séparées, n'êtes-vous pas survenu ?...
» Ai-je besoin de poursuivre? n'êtes-vous pas
» maintenant convaincu que la renommée ne
» nous trompe pas toujours ?»

A mesure que M. de Villeb... me parlait, je me sentais confondu devant lui, et je tâchais de me contraindre de mon mieux, afin de ne pas lui laisser lire sur mon visage tout l'étonnement que je ressentais. Décidé, quoi qu'il pût me dire, et quelque preuve qu'il m'en donnât, à ne jamais avouer la démarche imprudente de madame de Land... ;

d'une autre part, assuré comme je l'étais de la discrétion forcée de ma parente, je ne pouvais m'imaginer par quelle voie un pareil secret avait été si promptement dévoilé. M. de Villeb... qui étudiait avec attention le jeu de ma physionomie, demeura piqué de l'immobilité de mes traits et du soin que je prenais à ne lui donner sur moi aucun avantage. Il me poussa plus vivement encore, entra dans d'étranges détails et alla jusqu'à me répéter les paroles que j'avais prononcées et celles de Théodule. Il me raconta l'emportement de celle-ci, le sot respect que je lui avais montré, et qu'il qualifia de froideur outrageante; bref, il m'en dit tant que je ne pus comprendre comment il avait pu connaître par des moyens naturels ce que je taisais avec tant de soin. Nous nous séparâmes mécontents l'un de l'autre, lui fâché de ma discrétion, et moi intrigué au plus haut degré par ses révélations.

Ce ne fut que long-temps après qu'il me fit connaître de quelle manière il avait été instruit de ces particularités. Qui pourrait le croire? il tenait tout de Théodule elle-même. Revenue chez elle dans un état de colère et d'exaspération dont je ne me faisais pas une idée, furieuse de mon manque de parole au rendez-

vous de la veille, de ma retenue du matin, de ce que je ne l'avais pas accompagnée jusques à son hôtel, et dans un accès de démence véritable, elle avait tout à coup cédé au besoin de soulager son cœur. M. de Villeb... qu'elle connaissait beaucoup, ami intime d'ailleurs de sa famille, étant venu la voir, elle se hâta de le choisir pour confident, lui révéla toute son imprudence, et le conjura de m'en parler afin d'éveiller mon indiscrétion de manière à ce qu'elle eût un prétexte plausible de rompre avec moi : cette satisfaction lui manqua. Instruite de ma retenue le soir même par M. de Villeb..., elle m'écrivit le jour suivant que tout était fini entre nous, et lorsque je me présentai chez elle pour m'expliquer en homme d'honneur, ses gens me dirent qu'elle venait de partir pour les pays étrangers. Ainsi, un caprice amoureux conduisit cette folle à une émigration qui n'était point dans ses principes.

Pendant les beaux jours de notre amour, j'eus une rude frayeur au sujet de cette liaison. J'étais au bal masqué, lorsqu'une femme, grande, bien faite, m'aborde et prend mon bras familièrement. Nous causons de choses et d'autres, et peu à peu elle arrive au chapitre de Théodule

sans la nommer, mais en la désignant de manière à ce que je ne pusse m'y méprendre ; elle me raconte sur notre intimité des choses à faire frémir, des détails tellement intérieurs que je ne savais où j'en étais, tant ma surprise était grande ainsi que mon embarras. Tout à coup le malin domino me dit qu'il a soif, je le conduis vers le café voisin de la salle; là, au moment où je vais lui demander ce qu'il désire, il s'adresse au garçon : « Un verre d'eau à » monsieur, il en boit un tous les soirs. » Après ces mots, le masque s'échappe, s'enfuit et se perd dans la foule, me laissant stupéfait, car chaque soir chez Théodule, je buvais un verre d'eau. C'était, pour le coup, désigner madame de Land..., de façon à m'étourdir de surprise. Je demeurai plusieurs jours fortement intrigué ; je racontai à mon amie cet incident et nous nous perdîmes en conjectures. Dix ans après, je reçois un jour la visite d'une femme dont les traits m'étaient connus, et que cependant je ne pouvais nommer. J'apprends qu'en 1790, elle était au service de Théodule, et elle m'avoue que s'étant déguisée pour venir au bal masqué, elle n'avait pu résister au plaisir de m'intriguer; à coup sûr elle y était bien parvenue. A l'époque

où elle me fit cet aveu, elle sollicitait une place dans la maison de madame Bonaparte, et mon crédit pouvait lui être utile; je m'employai pour elle, et je la fis entrer aux Tuileries, sans rancune pour le tour qu'elle m'avait joué.

Je me liai à cette époque avec un homme devenu depuis bien célèbre, et qui était alors à l'aurore de son admirable talent, c'était Talma. Il venait de jouer vers la fin de l'année précédente (1789) le rôle de Charles IX dans la tragédie de Marie-Joseph Chénier. Il y déploya une profondeur, une connaissance de l'art dramatique auxquelles on n'était pas accoutumé depuis la mort de Lekain. Talma, dès son apparition sur la scène, détrôna pour ainsi dire Larive qui y régnait alors sans partage. La nature s'empara de la tragédie sous les traits de Talma: peut-être dans sa jeunesse il s'abandonnait trop à la chaleur de son ame, il outra l'expression de plusieurs rôles, et dut à ses cris des applaudissements qu'il aurait pu mieux mériter; mais il ne demeura pas long-temps dans cette route d'exagération. Des études opiniâtres, des réflexions prolongées, un vif désir d'atteindre à une supériorité incontestable, le conduisirent à un changement total dans son jeu; il comprit que le simple, le naïf, le na-

turel sont le comble de l'art, et, depuis cette découverte, Talma s'élevant au-dessus de lui-même, marcha de succès en succès jusques au jour de sa mort. Il est peut-être le seul acteur dont on puisse dire que son dernier rôle a été celui qu'il a le mieux joué.

Talma ne se bornait pas à être excellent acteur, il était encore homme instruit; un goût particulier le portait vers la science de l'archéologie et des médailles; il lisait avec fruit, sa conversation était à la fois agréable et instructive. Bon ami, bon parent, excellent camarade, il portait dans la société un abandon, un laisser-aller qui en faisaient le charme; il aimait la bonne chère, les plaisirs de la table, les dames surtout; il était toujours jeune pour leur plaire, et ces derniers goûts ont certainement avancé sa mort. Il a laissé des regrets dans tous les cœurs, et au théâtre une place qui restera longtemps vide.

Ce fut Chénier qui me fit faire sa connaissance; je m'empressai de l'attirer chez moi où venaient Molé, encore excellent acteur, et Fleury, qui commençait à le devenir; le premier portait dans un salon les grâces qu'il se donnait sur le théâtre : c'était dans toute la force du terme, un

grand seigneur de la fin du règne de Louis XV; gâté par les hommes et les femmes de la cour, il avait contracté des habitudes d'impertinence, qui nous réjouissaient fort. Il essayait, dans sa décrépitude, de se donner encore les façons d'un homme à bonnes fortunes, et il avait toujours à raconter quelque histoire galante et mystérieuse, dont il était le héros. La manière dont les gens de qualité l'avaient traité aurait dû lui inspirer de la reconnaissance, il ne leur en témoigna point; il embrassa, au contraire avec chaleur, les principes de la révolution. Je le vis en 1793, après la mort de Marat, prendre dans une tragédie le rôle de ce monstre. J'étais dans le foyer du théâtre, à la première représentation, Molé vint à moi, et me serrant la main, il me dit d'un ton pénétré : « Plaignez-moi aujourd'hui. » Je crus qu'il éprouvait quelque honte à représenter Marat, il en avait en effet, mais elle provenait de ce qu'il lui avait fallu se grimer pour se rendre aussi laid que ce scélérat. Je me montrai peu touché de cette sorte de chagrin, et d'autant moins que celui qui le manifestait était rempli d'enthousiasme patriotique; le beau, l'élégant Molé était alors un parfait sans-culotte; quel contraste!

Fleury, son émule, et non son imitateur, me

plaisait davantage, non peut-être sur la scène, mais dans l'intimité. Il excellait à représenter la fatuité impertinente des hommes de cour, et avec lui s'est perdue la tradition de ces roués de bonne compagnie, dont par bonheur les modèles manquent maintenant. Fleury conserva toute sa vie des opinions royalistes, il fut persécuté avec mademoiselle Contat et plusieurs de leurs camarades, pendant le régime de la terreur. Molé, son antagoniste, ne s'était pas bien conduit à son égard à cette époque; aussi plusieurs années après, Fleury saisit-il adroitement l'occasion d'en tirer une petite vengeance. Ils dînaient tous les deux chez le ministre des relations extérieures, Talleyrand Périgord; quelques convives vantaient le jeu de Molé, Fleury prenant la parole leur dit : « Eh ! messieurs, il a » sans doute montré un talent supérieur dans » tous ces rôles que vous citez, mais qui ne l'a pas » vu dans celui de Marat, n'a pu l'apprécier à sa » juste valeur : allons, mon ami, tu te rappelles » peut-être encore quelques tirades, répète-les; » ces citoyens serons charmés de t'entendre. »

Molé ne répondit que par une laide grimace, et le silence général qui régna pendant quelques moments lui prouva que la malice de Fleury avait porté coup. J'avoue que je ne

pouvais plaindre le premier de ces acteurs, il s'était toujours si mal conduit à l'égard des gens de lettres, et en particulier de mon ami Cailhava, que cela me rendait peut-être injuste envers lui. J'ai vu également dans l'intimité, madame Dugazon, aussi éloquente par les gestes que par la parole : le ciel l'avait douée d'une ame sensible, qui se manifestait dans tous ses mouvements, c'était la nature personnifiée; elle arrachait des larmes aux yeux les plus secs. Il faut l'avoir vue jouer Nina, pour savoir jusques où peut aller l'expression théâtrale. Madame Dugazon, royaliste impétueuse, ne dévia jamais de ce chemin ; elle ne suivit pas son mari dans les extravagances démagogiques par lesquelles il gâta un beau talent, en voulant faire l'homme public. J'ai revu cette aimable femme à ses dernières années, chérie de ses nombreux amis, et toujours la même. Elle avait prodigieusement grossi, mais sa figure était demeurée charmante. Elle causait bien et revenait avec plaisir sur le passé. L'amour pour la maison de France était l'idolâtrie de son cœur, et nous respections ce sentiment honorable. Elle a laissé un fils qu'elle adorait, et qui la chérissait de même, M. Gustave Dugazon, musicien gracieux, homme

aimable et amateur éclairé des arts, qu'il cultive avec succès; il reconnaîtra peut-être avec intérêt la main qui trace le portrait de sa mère.

Je ne sais pourtant comment en 1790 nous avions le loisir de nous distraire. L'horizon chaque jour devenait plus sombre; le peuple soulevé brûlait les châteaux, l'assemblée nationale se lançait dans une voie de désordres, et de secrets ennemis travaillaient à la brouiller avec le roi. On continait à calomnier la malheureuse reine; on prétendait qu'elle dirigeait seule son aveugle époux, et plût à Dieu que la chose eût été vraie, et surtout qu'elle eût pu lui céder une portion de sa propre énergie! la révolution n'aurait pas été aussi sanglante. En attendant, les esprits s'exaspéraient, il y avait de part et d'autre une irritation extrême, augmentée par les intrigues naissantes de l'émigration et par les fautes multipliées des maladroits partisans de la royauté.

J'allais quelquefois avec mon oncle chez l'abbé de Chapt, son confrère à l'assemblée. Il y avait là des hommes très modérés sans doute, eh bien! le plus calme ne rêvait que supplices, que châtiments prolongés, en punition des actes hostiles de la majorité; le maître de la maison était seul raisonnable.

Chez madame de Flers..., je vis pour la première fois le marquis de Ferrières, qui nous a laissé dans ses Mémoires le meilleur ouvrage que nous ayons sur l'histoire de la constituante. Il n'en est pas de plus sage, de plus impartial, de plus modéré; c'est celui dans lequel les hommes, les événements, les actes sont appréciés le plus convenablement. Il ne dissimule pas les torts de la cour, il n'exagère pas ceux des démocrates, et pourtant cet homme si calme dans ses écrits ne l'était pas dans les actions de sa vie. Il fit partie d'abord de la majorité de son ordre, lorsque les états-généraux existaient encore, et après la vérification des pouvoirs, il passa dans la minorité royaliste.

Maintenant que je le lis, je me rappelle son courroux contre les novateurs, son aigreur à leur égard, la haine qu'il portait aux deux Lameths, à Lafayette, à l'abbé de Montesquiou, il en délirait. Mirabeau ne lui inspirait pas les mêmes sentiments, il avait au contraire pour lui une sorte de vénération qui lui était importune, mais dont il ne pouvait s'affranchir. Il y avait dans le marquis de Ferrières deux personnages bien distincts, c'était le gentilhomme féodal aux prises avec l'homme sans

passions ; la lutte fut longue, la raison enfin l'emporta, et il avait cessé d'être un personnage de parti lorsqu'il se mit à écrire l'histoire de cette époque célèbre ; il n'émigra pas et fit bien, il pensait que le devoir appelait la noblesse auprès du roi et non hors de la France.

J'allais de temps en temps me promener au Luxembourg, et souvent je rencontrais Robespierre, rôdant dans ce quartier. Un soir que j'allais faire une visite au comte d'Écherny, je vis ce député en lévite, en chapeau rond, s'introduire presque furtivement et d'un air mystérieux, dans la cour du petit Luxembourg, cette circonstance me surprit, je me promis de tirer la chose au clair, et pour cela je demeurai dans la rue. J'eus la constance de faire ainsi le guet pendant près d'une heure, enfin celui que j'attendais sortit, je marchai droit à lui, comme si j'avais passé là par hasard.

« Eh ! d'où venez-vous donc ? lui dis-je, je ne » vous savais point en accointance avec les gens » de cette maison. » Il parut fâché de la rencontre, et peu disposé à me dire la vérité ; il prétendit être venu au Luxembourg pour parler au comte d'Avaray en faveur d'une pauvre femme d'Arras qui sollicitait une pension de Monsieur. « Je ne

» puis rien obtenir, poursuivit-il, et il me » faudra reparaître devant ce monde là dix ou » douze fois peut-être encore. »

Je compris que je le désobligerais en ayant l'air de ne pas le croire. Je lui dis où j'allais, il voulut m'accompagner, et nous nous séparâmes après avoir parlé longuement dans la rue. Je fis à part moi, mes réflexions, et je ne fus plus étonné que Robespierre m'eût engagé, avec connaissance de cause, à ne pas me mêler aux intrigues du marquis de Favras. Ceci avait lieu au moment où ce malheureux gentilhomme venait de périr, indignement abandonné. Je vis que la trahison veillait à côté de la duplicité, et je pris la résolution de ne point me compromettre; il suffisait pour cela de garder un profond silence.

Le lendemain, je revis Robespierre, il n'était pas seul. Deux acolytes dignes de lui l'accompagnaient. Fabre d'Églantine était l'un, et Camille Desmoulins l'autre. J'ai déjà fait connaître le premier; le second, Picard d'origine, comptait au nombre des amis les plus intimes de Robespierre; il avait une figure agréable, de l'esprit, quelque instruction, mais une tête extravagante; il était en proie à la fièvre révolutionnaire. L'exaltation de cet homme en avait fait un scélérat, il

rédigeait un journal intitulé *les Révolutions de France et de Brabant*, dans lequel il insérait une foule d'articles incendiaires et démagogiques, et ne rougissait pas de prendre par allusion à ses déclamations furibondes, l'horrible titre de *Procureur-général de la Lanterne*. Séide de la liberté, il ne la voyait que nageant dans le sang, et sans cesse il appelait la mort sur ceux qu'il croyait n'être pas ses amis.

Camille Desmoulins bégayait, et pourtant il haranguait la multitude sans lui paraître ridicule, tant il savait l'exalter par la fureur de ses propos. Il aimait en même temps la joie, les festins, les amusements de tous genres, et professait une admiration sincère pour Robespierre, qui alors paraissait avoir pour lui de l'amitié. Je ne le voyais qu'avec peine, nos principes n'étaient pas les mêmes, et il me paraissait un véritable enragé.

Robespierre ne m'évita pas, il vint à moi le sourire sur les lèvres, tandis que son œil sévère me recommandait de me taire sur notre rencontre de la veille; je le rassurai aussitôt par un regard, et nous entamâmes à nous quatre une singulière conversation. Ils voulaient forcer la reine à sortir de la France. Camille Desmoulins préten-

dait faire signer à cet effet une pétition par un nombre immense de citoyens.

« Et pourquoi ne ferions-nous point partir avec » elle, dit ensuite Fabre d'Églantine, MONSIEUR, » dont la présence à Paris ne me convient pas? » celui-là, croyez-moi, donne aussi de mauvais » conseils à Louis XVI, et comme il est plus » habile, il sait mieux cacher son jeu.— Mais, » s'il quittait le royaume, répliqua Robespierre, » le duc d'Orléans en profiterait; le veux-tu » pour roi? — Je n'en veux d'aucune espèce, » dit Fabre, et je voudrais voir pendre tous » ceux qui entourent les princes, sans oublier » ceux qui leur donnent des conseils en secret.»

Ici je vis Robespierre tressaillir; une sorte de rougeur parut sur sa figure, il lança sur Fabre et à la dérobée un regard qui me parut significatif, et qu'il reporta ensuite sur moi, mais ce regard scrutateur ne put lui rien apprendre, j'avais eu le temps de me préparer à le soutenir. Je quittai peu après ce trio, déjà voué à l'échafaud, l'un de ses membres devait bientôt envoyer les deux autres au supplice et ne pas tarder lui-même à les suivre.

CHAPITRE XXVIII.

Barrère. — Vadier. — Conférence de mon oncle avec Mirabeau. — Lettre de la reine. — Querelle entre Mirabeau et Maury. — L'abbé de Montesquiou. — Son portrait. — Opinion de Mirabeau sur son compte. — La reine et mon oncle. — Ma conversation avec Robespierre ; — avec Mirabeau. — Monsieur cherche à éloigner le roi de ce député. — Ce que lui dit la reine à ce sujet. — Entrevue de Mirabeau avec Louis XVI et Marie-Antoinette. — Suites de cette entrevue. — Mot de Mirabeau. — Bergasse. — Brillat Savarin. — De Sèze.

Je me voyais à regret au milieu de deux sociétés différentes : dans l'une, on voulait tout l'ancien régime ; dans l'autre, moins que la royauté, et déjà des esprits mécontents appelaient de leurs vœux le gouvernement républicain. C'était certainement une folie ; mais elle prenait de la consistance, les opinions s'exaltaient par la résistance, et tel homme qui était entré dans l'assemblée constituante avec de simples idées d'améliorations à l'ordre établi, finissait par partager la furie dont quelques éner-

gumènes donnaient l'exemple. On nous avait recommandé, de Toulouse, M. le baron de Vieussac, c'était ainsi que se faisait appeler alors l'infâme Barrère, et le misérable, dissimulant encore, ne s'était montré à moi que sous les dehors les plus philanthropiques; il voulait le bien de la nation, il souhaitait surtout que l'on soulageât les misérables, et je l'ai vu s'occuper d'un travail qui tendait à l'abolition graduelle de la peine de mort.

Sa mine douceureuse, son air damoiseau, ses manières polies, son éloquence et son instruction, le rendaient très agréable dans la société. « Mon Dieu, nous disait-il un jour, combien » j'aurais béni la révolution qui s'opère, si une » seule goutte de sang ne l'avait pas tachée! » Et trois ans après, cet ami de l'humanité prenait soin d'approvisionner les échafauds de victimes.

Barrère conduisait partout avec lui un député du Comté de Foix, Vadier, déjà vieux en 1789, assez pour oser, en 1794, se vanter de ses soixante ans de vertu; cruel à froid, faisant du crime par calcul et sans enthousiasme, cet homme avait cependant parfois de bons moments, Vadier était laid, il parlait mal, son accent était par trop gascon, et il n'y avait rien d'agréable en lui. Je l'ai vu un jour à dîner chez mon

oncle avec Cazalès, Maury, l'abbé de Montesquiou, Barrère et le sublime Mirabeau. C'était là, me dira-t-on, un singulier mélange; sans doute, mais il n'avait pas eu lieu sans dessein. Tous ces orateurs, si véhéments à la tribune, étaient au fond des gens de bonne compagnie, et lorsque la discussion du moment ne les exaltait pas, ils étaient très capables de converser tranquillement, avec modération et surtout sans aigreur.

La reine, s'apercevant que ceux en qui elle avait placé sa confiance, par exemple Bertrand de Molleville, dont je parlerai plus tard, et quelques autres, n'étaient pas de force à maîtriser le torrent, avait fini par revenir de ses préjugés contre Mirabeau, et cherchait à le gagner. Elle commença l'exécution de ce projet en chargeant mon oncle de voir le fougueux tribun. Ce ne fut pas cette fois de la part d'une coterie comme auparavant, mais de la part du roi.

Afin de ne pas éveiller les soupçons, mon oncle réunit à dîner les députés que je viens de nommer; Mirabeau, à qui il avait témoigné à l'assemblée le désir de causer intimement avec lui, s'était engagé à venir de bonne heure. Il ne manqua pas au rendez-vous; je l'attendais au salon, et je le fis passer au plus vîte dans le ca-

binet de mon oncle. Il dit en entrant à celui-ci : « Nous voici de nouveau en présence, monsieur, » je présume que nous aurons à causer sérieuse» ment, et j'en suis d'autant plus charmé, que les » obstacles dont je me défiais ne sont plus en » France ; leur éloignement ne leur donnera » pas la facilité de mal conseiller. »

A la suite de ce propos, il demanda si le roi avait le dessein de l'employer. « C'est plus » en son nom encore qu'en celui de la reine, » répliqua mon oncle, que je suis chargé de » vous parler. — Oh ! répondit Mirabeau, avec » vivacité et en riant, vous allez au-delà de » mes désirs, je veux bien que le roi soit dans » ceci pour quelque chose, mais j'aime cent fois » mieux que la reine en soit aussi ; c'est une » maîtresse femme, il y a dans sa tête seule plus » de caractère que dans celles de tous les Bour» bons ensemble. Je me flatte de réussir si elle » songe à se raccommoder avec moi, mais elle » m'a traité bien horriblement. »

— « Elle vous jugeait d'après vos œuvres, lui » dit mon oncle, vous avez paru si furieux. — » Bon ! il fallait être comme cela ; autrement, » comment me serais-je fait connaître ? Au fond, » quoique je sois un gros mangeur, je ne suis

» pas un ogre ; ce n'est pas du sang qu'il me » faut, mais de l'argent, car j'ai d'immenses » besoins ; quand je dis de l'argent, ce n'est pas » tout, il y a encore la considération publique à » laquelle j'attache un grand prix ; mais voyons » ce que vous avez à me proposer, je présume » que vous n'êtes pas ici sans une manière de » lettre de créance. »

Mon oncle en avait deux : une du roi et l'autre de la reine. La première ne contenait que peu de mots, elle donnait au porteur plein-pouvoir pour traiter avec Mirabeau ; la seconde plus étendue, et que j'ai eue dans les mains, car on nous l'apporta sous cachet volant, était ainsi conçue : « Je suis, Monsieur, épouse, » mère et reine ; les Français, quoique les en- » fants d'adoption, ne me sont pas moins chers » que ceux donnés par la nature. Si je me suis » trompée dans la voie que j'ai suivie pour faire » leur bonheur, je ne me refuse pas de prendre » un meilleur chemin ; je suis prête à prendre » les conseils d'un homme d'état habile, qui » veuille comme moi conserver les droits du » trône et ceux de la nation ; de vous, Mon- » sieur, par exemple, de vous qui avez voulu » nous paraître redoutable, afin de vous faire

» connaître, et qui dans votre cœur, conservez, » tout me l'assure, les sentiments d'un gentil- » homme et d'un Français loyal ; voulez-vous » nous servir avec autant de franchise qu'on en » met à vous le demander? Notre confiance est » à ce prix ; nous voulons tout ce qui sera bien ; » mais nous n'entendons pas nous livrer pieds » et poings liés à des intrigants dont vous ne » tarderiez pas à vous plaindre vous-même. » Vous savez ce qu'on veut et à qui on en veut ; » nous vous apprendrons ce que nous voulons, » et nous n'en voulons à personne, car parmi » ceux qui nous en veulent, il y en a beaucoup » d'égarés. Je compte sur votre zèle, comme » vous pouvez être certain de notre reconnais- » sance. »

— « Voilà une lettre charmante, s'écria Mira- » beau, en la portant à sa bouche dans un » enthousiasme respectueux ; ah ! si le roi pou- » vait..... Monsieur, poursuivit-il, vous annon- » cerez à sa majesté qu'elle n'aura pas désormais » un sujet aussi fidèle et aussi complétement » dévoué. »

Mon oncle, charmé de ce propos, crut en vrai vieillard devoir ajouter en passant, un mot sur les avantages honorifiques et pécuniaires

qu'on lui réservait. Mirabeau l'interrompant aux premières paroles : « Ah ! pour aujourd'hui, » dit-il, laissez-moi rentrer dans la chevalerie, » demain nous redescendrons aux vils calculs » de la nécessité. »

Mirabeau ajouta qu'on pouvait s'adresser à lui par l'intermédiaire d'un de ses amis qu'il désigna. Il me fit l'honneur de dire à mon oncle que si l'on m'envoyait en message vers lui, il ne me repousserait pas ; mais il insista fortement sur un point, celui d'avoir promptement une audience de la reine. « Qu'elle me la donne où elle vou- » dra, je me hâterai de me rendre à ses ordres. »

La conférence finit là. Mirabeau, sortant du cabinet de mon oncle, rentra dans le salon par l'antichambre, comme s'il ne faisait que d'arriver. Tous les convives que j'ai désignés plus haut étaient déjà arrivés : il parut devant eux, non comme leur égal, mais avec cette supériorité incontestée d'un talent et d'un génie créateur. Il salua Cazalès avec estime, fit moins de façons avec l'abbé de Montesquiou, dit à Barrère, à Vadier, un mot familier, et s'approchant de Maury : « Saint homme, lui dit-il, com- » bien de fois m'excommuniez-vous en disant » la messe ? »

— » Pas autant que vous le méritez, mais as-
» sez pour vous rendre sec comme un pendu,
» si Dieu entendait ma voix. — Il est sourd pour
» vous, riposta l'interlocuteur. — En ce cas,
» je m'adresserai à la Vierge. — Non, Monsieur
» l'abbé, elle aurait peur de vous, elle vous
» connaît ainsi que vos œuvres. »

La société se mit à rire, et la conversation se tourna bientôt sur une thèse générale. Il faut avoir assisté aux dîners dont de tels convives faisaient le charme, pour avoir une idée du plaisir que l'on y trouvait. J'aimais à entendre Cazalès, on reconnaissait qu'il agissait par sentiment et non par ambition; son éloquence partait du cœur, celle de Maury venait de la tête. Quant à l'abbé de Montesquiou, il faisait preuve d'un beau talent, mais c'était tout; sa parole mielleuse, ses expressions châtrées, l'élégance de ses phrases, faisaient dire : voilà un discoureur agréable; mais il soutenait froidement la cause qu'il avait embrassée, et cela parce qu'il n'y avait rien dans son âme.

L'abbé de Montesquiou était à la fois prêtre et philosophe : le caractère de l'un nuisait aux opinions de l'autre. C'était là le cas de dire qu'il fallait être chair ou poisson; sacerdotal dans la force du

terme, ou complétement sans préjugés; l'étrangeté d'un mélange de principes si divergents sautait aux yeux et faisait une singulière dissonance. Tout prêtre ne peut être que prêtre, sans cela il se déconsidère et ne fait rien gagner au parti qu'il embrasse; s'il y a un avantage dans cette défection, il le donne à son adversaire. Je préférai Maury quoique coureur de filles, parce qu'il était franchement de son ordre à la tribune, et que nous n'avions que là le droit de le juger. Mirabeau avait sur ce point des idées très arrêtées ; il disait un jour à mon oncle, en parlant de l'évêque d'Autun et de celui dont je m'entretiens ici, « Ce sont deux p..... qui veulent » conserver tous les vices de leur robe et mordre » à nos vertus de citoyens; par ma foi! ils ne » mâcheront que de la m....» Mirabeau, il faut en convenir, avait une singulière façon d'exprimer sa pensée.

Mon oncle se hâta de rendre compte à la reine de son entretien avec Mirabeau; elle parut flattée de l'enthousiasme qu'il avait manifesté, puis faisant un retour sur elle-même, « Le » croyez-vous sincère, demanda-t-elle? — Oui, » Madame, tout me répond de lui; sa vanité, » son ambition et son orgueil nobiliaire, non

» moins que son amour de la dépense et du jeu.
» — Il tiendrait aux priviléges de son ordre ?
» — Beaucoup plus, Madame, que ceux qui
» les défendent contre lui. »

Marie-Antoinette dit qu'elle parlerait au roi et qu'elle ferait connaître la décision de Sa Majesté. Je rapporterai plus tard la suite de cette intrigue si légitime.

Robespierre, le lendemain du dîner de mon oncle, vint me voir de grand matin, je me levais, « Vous voilà de bonne heure, lui dis-je ? —
» — Jamais assez tôt quand on peut servir
» son pays, me répondit-il ; vous avez eu hier
» nombreuse compagnie ?—Quelques députés.
» —Oui, Cazalès et Mirabeau, Maury et Vadier,
» l'eau et le feu, le soleil et la nuit. Votre oncle
» serait-il alchimiste par hazard, et voudrait-
» il faire sortir de cette fusion la pierre philo-
» sophale ? — Je ne le pense pas. Les uns sont
» ses amis, les autres lui ont été recommandés.
» — Mirabeau est venu ? — Le dernier.

— » Mon ami, poursuivit Robespierre, je
» vous le répète, n'intriguez pas, vous vous en
» trouverez bien. — Moi ! intriguer à mon âge.
» — On dirait que vous avez quinze ans. —
» J'en ai vingt-six. — Mais votre oncle en a

» soixante-dix peut-être, il pense pour vous et » vous marchez pour lui ; je vous veux du » bien, tenez-vous tranquille. — Il me semble » qu'on vous a bien vite parlé de ce dîner. — » Oui, on surveille Mirabeau, et on ne veut pas » croire à l'innocence de ses démarches. »

Je compris que nous avions été dénoncés par un de nos convives, peut-être par trois, mais il me fut prouvé qu'on n'avait pas soupçonné que Mirabeau était arrivé avant eux. Je fus lui conter, dès que Robespierre m'eut quitté, ma conversation avec celui-ci. « Le drôle, me dit-» il, voilà un beau métier ! veut-il seul se mêler » de cabaler ; qu'il ne me fasse pas monter la » moutarde au nez ; car je pourrais bien lui » demander en face de toute l'assemblée ce qu'il » va faire nuitamment au petit Luxembourg.— » Vous croiriez, m'écriai-je ?— Mon jeune ami, » me répliqua Mirabeau avec gravité, le roi est » bien malheureux, et si une main puissante » ne le tire de là, il est perdu ! ce pauvre » prince est seul, oui seul avec la reine. »

Après avoir ainsi parlé, il se promena à grands pas, et s'appuyant sur la tablette de la cheminée, il se mit à refléchir profondément, puis se tournant vers moi. « Allez

» dire à votre oncle que je me dévoue plus que » jamais à mon nouveau parti ; il n'y a que moi » qui puisse venir utilement au secours de cette » famille. »

La reine, qui appréciait sa position, demeurait convaincue que l'assistance de Mirabeau lui était nécessaire ; elle parla dans ce sens à Louis XVI ; ce dernier ne partageait pas entièrement son opinion, beaucoup de gens avaient cherché à le prévenir contre cet homme extraordinaire qu'il avait redouté d'abord, et qu'alors il méprisait, ce qui était pis. MONSIEUR, à qui le roi, sans le mettre dans toute sa confidence, s'était contenté de faire part de son désir de se rapprocher du député ; MONSIEUR, dis-je, avait fait de son mieux pour porter son frère à changer de résolution, il lui parla même un jour à ce sujet avec tant de chaleur, qu'il surprit la reine présente à la conversation ; elle lui demanda s'il avait des motifs personnels d'en vouloir à Mirabeau, et si celui-ci l'avait offensé particulièrement.

MONSIEUR, surmontant son embarras, répliqua que non ; mais qu'il ne pouvait s'empêcher de se méfier d'un personnage dont la conduite était si peu en rapport avec sa naissance, que

d'ailleurs il le croyait vendu à la maison d'Orléans. « Eh bien ! dit la reine, puisqu'il se » vend, on peut espérer de l'acheter une autre » fois, et il nous serait facile de le payer à un » tel prix, que nul ne nous le disputerait ; au » reste, il faut avant d'en venir là, ajouta-t-elle » avec beaucoup de prudence, savoir si une fois » acquis il n'y aurait pas de danger à l'em- » ployer, car vous conviendrez que ce n'est pas » un homme de petite capacité. »

La conversation finit à ces derniers mots, et Mirabeau parut être oublié, mais la reine revint à la charge auprès de son époux, elle lui fit parler par M. de la P.... dont il estimait la probité ; on lui montra si bien la nécessité de surmonter un éloignement qui n'était plus de saison, qu'on parvint enfin à le décider ; il consentit à ce que le député fût admis en sa présence ; mon oncle reçut par M. de la P.... l'autorisation nécessaire, je fus chargé de la transmettre à Mirabeau ; mais où pouvait avoir lieu cette entrevue importante, comment s'y prendre pour que les espions des ennemis de la royauté n'en fussent pas instruits ? il fallut chercher le moyen de les tromper, et voici ce que l'on imagina.

Quand la nuit arriva, on laissa ouverte une grille du jardin des Tuileries; Mirabeau enveloppé d'un immense witschoura, vêtement de saison, car nous étions dans les derniers jours du mois de janvier, rôdait à l'entour dans une voiture de place; il mit pied à terre sur le quai de la Terrasse, et s'introduisit furtivement par un passage qui donnait du côté des cuisines; il fut conduit ensuite à travers plusieurs corridors dans une sorte de chambre ou plutôt de cave dépendante de l'office, c'est là qu'il attendit la venue du roi, qui arriva bientôt avec la reine.

A la vue de ces augustes personnages, Mirabeau, se mit presque à genoux, Louis XVI le releva, en lui disant: « Monsieur, ces marques » de respect sont de trop, j'aime néanmoins » à croire qu'elles partent de votre cœur. — » Sire, répliqua Mirabeau, mon cœur vous » est dévoué ainsi qu'à S. M. (il montrait la » reine) et à la monarchie. Je voudrais vous » servir tous également, mais pour le faire avec » succès et surtout avec conviction, souffrez » que je vous fasse une question. Est-ce avec » franchise que vous adoptez la constitution, » ou bien prétendriez-vous reconquérir votre » ancienne autorité? dans ce dernier cas, je dois

» vous dire que, comme je crois impossible que
» vous y parveniez jamais, je ne me hasarde-
» rais point à me jeter dans une route où nous
» nous perdrions tous.

— » Monsieur, répliqua le roi, je pense de
» même ; je vois, au point où en sont les cho-
» ses, que je ne puis régner que constitution-
» nellement, et si le pacte que je formerai
» avec mes sujets est bon, de manière à ne pas
» compromettre ma sûreté personnelle, celle
» de ma famille, et à me donner assez de force
» pour bien gouverner, je m'y tiendrai, je vous
» l'affirme.

— » En ce cas, Sire, j'appartiendrai dorénа-
» vant sans réserve à V. M., je me flatte de lui
» offrir des conseils utiles et de la diriger de
» telle sorte qu'elle puisse arriver à bon port.

— » Monsieur, dit alors la reine, on nous fait
» craindre qu'il n'y ait un parti pour porter
» au trône une autre branche de notre famille.

— » Un parti ? Madame, répliqua Mirabeau,
» il y en a deux. — Deux! s'écrièrent le roi et la
» reine. — Oui, Sire, oui Madame, deux, l'un
» dépense beaucoup d'argent pour vous nuire
» et préparer les événements, l'autre est mé-
» nager du sien et se flatte de profiter des

» circonstances; le premier agit presque ou-
» vertement; peu de gens soupçonnent le se-
» cond, au reste, moins dangereux que l'autre,
» parce qu'il est peu nombreux, et timide, il
» y en a un troisième qui s'amuse à rêver la
» république comme si la belle couronne de
» France pouvait tomber de votre tête sans
» qu'il se trouvât une main prête à la retenir
» avant qu'elle se brisât; nous avons trop d'ha-
» bitudes de salons pour devenir jamais répu-
» blicains, l'absence d'une cour consternerait
» le dernier de la populace, il nous faut quel-
» que chose à voir passer de temps en temps,
» et en vingt-quatre heures, on ne déshabitue
» pas une nation de ce qu'elle a aimé pendant
» des siècles. »

Après ce début, Mirabeau entra plus avant dans la matière, il fit connaître à leurs Majestés ceux qu'elles pouvaient investir d'une partie de leur confiance, ceux dont elles devaient se méfier, les députés faciles à gagner, ceux qui seraient incorruptibles; non que parmi ces derniers il n'y en eût pas de sincèrement attachés à la royauté, mais ils voulaient qu'elle existât débarrassée de l'influence du favoritisme. L'orateur déploya dans cet entretien toute la supériorité de ses

vues, toute l'étendue de son génie, de telle sorte que la reine enthousiasmée, ne put s'empêcher de lui dire : « J'entends enfin parler politique » pour la première fois, non que j'adopte toutes » vos idées, mais vous êtes, monsieur, un vé- » ritable homme d'état.

— » Madame, répliqua Mirabeau, nous » sommes tous perdus si je n'ai pas entière- » ment votre confiance; je vois les choses sans » préjugés, et je crains que les vôtres ne vous » trompent. »

Ici s'engagea une longue discussion où chacun des deux interlocuteurs, la reine et Mirabeau, soutinrent leur thèse en présence du roi, la première termina en disant : « Au reste, » monsieur, comme nous vous avons appelé, ce » n'est pas pour nous méfier de vous, et nous » tâcherons de nous conformer à vos avis, au- » tant qu'il sera en nous de le faire.

— » Au moins, Madame, répliqua Mira- » beau avec vivacité, pas de correspondance » étrangère, et ne demandez pas au-delà du » Rhin ce qu'il convient de faire à Paris. »

La reine, à ce propos hardi se prit à rougir, un éclair brilla dans son œil et laissa voir ce qui se passait dans son ame; le député

s'en aperçut, et continuant de parler : « Oui, » Madame, je vous demande de ne point prendre d'avis de gens qui n'étant pas sur les » lieux, ne pourront juger de la gravité des » circonstances ; songez qu'ils sentent autrement que nous ne sentons, leur manière de » voir n'est pas la nôtre, et la crainte de perdre » votre faveur peut les porter à exposer le repos » de la France. »

Marie-Antoinette en répondant, prit avec chaleur la défense de ses amis, le roi alors prenant la parole : « Je pense comme monsieur, » on nous a donné de bien méchants conseils, » et ceux qui ne sont pas ici ne peuvent que » mal voir les choses, d'ailleurs il faut nous décider entre nos anciens et nos nouveaux conseillers. — Je ferai, répondit la reine, tout ce » qui vous sera agréable, tout ce qui sera utile.

— » Et alors, dit Mirabeau, nous marcherons » droit au succès. » La conversation touchait à sa fin, le député, avec une liberté respectueuse, s'adressant à la reine, la conjura d'imiter Marie-Thérèse, son auguste mère, qui n'admettait pas un de ses sujets devant elle, sans lui accorder la faveur de baiser sa main royale. L'auguste princesse lui tendit la sienne avec grâce

et avec un sourire bienveillant ; Mirabeau, pour cette fois, se précipita à genoux, et reçut avec transport l'honneur qu'on lui faisait ; il renouvela ensuite les assurances de sa sincérité et de son dévouement, et il sortit. Dès qu'il fut parti, la reine dit au roi : « Voilà un vrai » gentilhomme, il en a les manières, puisse-t-il » en avoir la loyauté ! au reste, je suis très » satisfaite de lui.

— » Il nous a dit de fort bonnes choses, ré» pondit Louis XVI, et je regrette beaucoup » qu'il ne m'ait pas été connu plus tôt. » Marie-Antoinette fut dès ce moment sous le charme que Mirabeau répandait sur tous ceux qui l'approchaient, elle espéra beaucoup de son secours et elle s'exprima en termes très flatteurs sur son compte, dans une lettre qu'elle écrivit à M. de Bombelles, l'un de ses confidents, lettre dans laquelle elle faisait le récit de cette entrevue. Mirabeau de son côté ne pût garder entièrement le silence, il conta tout à une dame fort spirituelle qu'il voyait souvent, qui lui dit prudemment en retour de sa confidence : « Pour » votre repos et pour le mien, j'oublierai le rêve » dont vous me faites le récit. »

Il ne tut d'ailleurs à mon oncle aucun de ces

détails dont je puis garantir l'exactitude. Quant à moi je ne fus pas admis dans toute sa confiance, j'y comptais cependant, car je l'avais accompagné au rendez-vous; et, en vérité je pouvais me vanter d'avoir eu quelque part à ce grand rapprochement, car c'était moi qui avais choisi le fiacre. Mirabeau en sortant du château, me pria de le conduire à la porte de la Comédie-Française et de faire ses compliments à mon oncle, il m'annonça qu'il viendrait le lendemain lui demander à dîner. « Ayez soin, poursuivit-il, » de lui faire entendre que les secrets du roi ne » sont pas ceux de MONSIEUR. » Je compris parfaitement ce qu'il voulait me dire, et je m'acquittai avec soin de cette commission.

Un peu plus tard, et après avoir rempli mon message envers mon parent, qui en pleura de joie, je revins aux Français où j'assistai dans le foyer à une dispute semi-littéraire, semi-politique, entre le député Bergasse et son collègue Brillat Savarin; le premier vit encore. C'était à cette époque un impétueux avocat, toujours prêt à prendre la parole et toujours avec éloquence, sa dialectique était forte, concise et convaincante, il serrait son interlocuteur comme s'il l'eût tenu dans un étau. Le

terrible Beaumarchais s'était mal trouvé d'avoir un tel adversaire dans son procès contre Kornmann, il en était sorti tout meurtri, et il entendit plus d'une fois depuis répéter autour de lui ce mot si énergique de Bergasse. « Cet » homme sue le crime. » Bergasse comptait parmi les défenseurs de la monarchie, et il avait autant d'énergie que de capacité.

Brillat Savarin, avec non moins d'esprit, possédait des manières plus douces, plus communicatives, il ne cherchait pas à lutter à la tribune contre qui que ce fût, mais à table, et devant une chère exquise, il professait *ex cathedra*. C'était un gourmand, ou si l'on aime mieux, un gourmet par excellence, digne d'avoir été admis dans l'*ordre des Côteaux*, s'il eût vécu du temps de Louis XIV, et digne par conséquent de figurer plus tard aux séances du jury dégustateur, présidé par le spirituel Grimod de la Reynière. Il travaillait dès cette époque à digérer dans de longues méditations son important ouvrage, *la Physiologie du Goût*, livre remarquable surtout comme sorti de la plume d'un magistrat. Jusqu'ici ceux qui s'étaient assis sur les fleurs de lis ne nous avaient donné que de graves traités de ju-

risprudence, il appartenait à Brillat Savarin, quelque temps avant sa mort, de nous enrichir de ses savantes réflexions sur l'art culinaire.

La querelle entre les deux députés était vivement engagée, ni l'un ni l'autre ne cédait un pouce de terrain, et l'on faisait cercle autour d'eux; là, parmi les juges du camp, je remarquai le froid Marmontel, le malin Lebrun, le penseur Condorcet, le peintre David, Cailhava le comique, Fabre d'Eglantine qui tendait à le devenir, et l'enragé Camille des Moulins; à quelques pas de ce groupe, était un homme d'environ quarante ans, grave, quoique sa physionomie exprimât la douceur et la bonté, on voyait qu'à des connaissances supérieures, il joignait une fermeté de caractère peu commune, non celle qui entraîne au milieu des périls, mais celle qui porte à ne pas les éviter, à ne pas craindre surtout de rencontrer la mort, si elle se trouve sur le chemin de la gloire. Sa figure calme et réfléchie s'animait par fois, ses manières étaient polies et gracieuses, tout en lui, annonçait qu'il parlait souvent en public, on le devinait facilement aux mouvements de sa tête et aux gestes de ses mains. Je ne le con-

naissais pas et toutefois son attitude me frappa, j'étais auprès de lui, et tandis que je l'examinais, il fut abordé par un individu qui le frappant sur l'épaule, le fit sortir de cette contemplation dans laquelle il paraissait plongé, et qui en même temps lui adressant la parole, lui dit avec amitié : « Bon jour, de Sèze ! » Celui qui parlait était Lally Tollendal.

CHAPITRE XXIX.

Bertrand Molleville. — Ses intrigues. — Ce que Mirabeau pensait de lui. — Montmorin. — La Luzerne. — Saint-Priest. — Latour Dupin Gouvernet. — Mathieu de Montmorency propose l'abolition de la noblesse. — Ce qu'en dit Mirabeau. — Mots de Maury à ce sujet. — Réponse du maréchal de Ségur à la vicomtesse de Laval. — Le chevalier de Cubières. — Mes amours avec la comtesse Rusmenska. M. de Fa... — Anecdote qui le concerne. — Fâcheux dénouement de mes amours avec madame de Rusmenska. — Disgrâce de mon oncle.

Depuis ce moment Mirabeau, tout en conservant en apparence une attitude hostile à la royauté, devint cependant en secret le régulateur de la conduite du roi; il se flattait de parvenir au ministère, dès que l'assemblée nationale aurait terminé sa session, car on n'avait pas encore porté le décret qui devait l'en exclure à jamais; décret qui fut rendu plus tard et aux approches de sa mort, sur la proposition de ses anciens amis devenus ses ennemis. Mais malgré son génie puissant, cet homme extraordinaire ne pouvait

diriger les affaires complétement et à sa fantaisie, il ne pouvait pas non plus vaincre le caractère défiant de la reine, qui, après lui avoir montré d'abord une confiance entière, était revenue à ses premiers errements, écoutait ceux qu'elle aurait dû éloigner, et par de petites, de mesquines intrigues, dérangeait les combinaisons et les plans gigantesques de Mirabeau.

Il y avait surtout à cette époque un personnage de mérite très médiocre, mais à grandes prétentions, qui commençait à prendre sur l'esprit du roi et de la reine, un crédit qui bientôt n'eut plus de bornes. C'était le marquis de Bertrand-Molleville, descendant du garde-des-sceaux Bertrandi, et lui-même ancien intendant de Bretagne, poste qu'il avait rempli avec autant de morgue que de faiblesse; il comptait au rang de ces hommes dépourvus de hautes idées, et qui prennent pour de vastes conceptions de petites manœuvres toujours impuissantes en face du danger; il voulait à toute force se croire un grand homme, il en demeurait convaincu, et se montrait en même temps indigné que le public ne partageât pas cette opinion; il voulait lutter contre la révolution avec des jouets d'enfant, et il faut voir dans ses mémoires

ce qu'il dit à ce sujet, et la vanité qu'il tire de ses minces espiégleries à l'aide desquelles il se flattait pourtant de replacer la royauté sur le trône dont elle était presque descendue.

Ce Bertrand-Molleville, véritable intendant, portait à l'extrême la confiance en lui-même, il ne voyait que lui, n'entendait que lui, ne comprenait que lui, et plus d'une fois, je pense, il se surprit lui-même à se regarder passer, il vivait dans cette plénitude d'un sot égoïsme qui fait faire tant de fautes et qui détruit l'effet de toute bonne qualité. La reine le rapprocha de sa personne auguste, le croyant sur sa parole en possession du spécifique propre à renverser la révolution; elle le chargea de diriger sa police secrète bien avant l'époque qu'il assigne dans ses mémoires, assez agréables à lire, mais défigurés par une passion délirante qui ne lui a pas permis de juger sainement des choses; c'était au reste un homme tout dévoué à la famille royale; il la servait avec zèle, affection, intégrité, et de tous ses moyens, il ne reculait pas devant la violence de ses adversaires. Il fut appelé l'année suivante au ministère de la marine, le temps de son administration ne fut qu'une longue lutte avec l'assemblée nationale, et sa fausse posi-

tion ne lui laissa pas la possibilité de rendre service à la noble cause qu'il avait embrassée si franchement.

C'était donc lui que la reine écoutait, et Bertrand-Molleville était trop médiocre pour ne pas haïr démesurément un colosse comme Mirabeau ; le tribun l'écrasait, et cet ascendant lui devenait insupportable ; aussi pour s'en débarrasser, il employa toutes les ressources d'une basse et petite intrigue, il tâcha de semer contre lui des inquiétudes dans l'esprit des deux augustes personnages, et s'il ne parvint pas à l'éloigner entièrement d'eux, il diminua singulièrement son influence; on se cacha de lui, on cabala sans lui en faire part, et souvent on contrecarra ses mesures par de fausses démarches. Bertrand-Molleville facilita la correspondance avec les Polignac et les autres ex-favoris, il aida à l'exécution des conseils imprudents que donnaient tous les émigrés, et jamais il ne put se décider à voir que les événements ayant amené un nouvel ordre de choses, il n'était plus possible de gouverner comme par le passé.

Mirabeau appercevait à peine dans la foule Bertrand-Molleville, il se moquait de lui journellement, l'appelait le Pantalon français, le mi-

nistre en bavette, l'enfant politique, et faisait sur lui cent mauvaises plaisanteries, ne se doutant pas que ce pauvre homme détruisait la nuit à l'exemple de Pénélope, ce que lui Mirabeau avait ourdi le jour avec tant d'art ; on sent qu'une machine ainsi réglée où l'on tirait à la fois en avant, et en arrière, ne pouvait cheminer long-temps; les conseillers en sous-ordre de la famille royale, avec de très bonnes intentions, ne faisaient non plus que de l'eau claire. Monsieur de Montmorin, placé aux affaires étrangères, était incapable de fournir quelque secours, ses intentions était excellentes, mais c'était tout; encore engoué de Necker, il ne voyait que par les yeux du Génevois, un porte-feuille était inutile dans ses mains, et loin de diriger le torrent, il s'y laissait entraîner tout en criant qu'il fallait remonter le fil de l'eau; il y a des gens qui restant les bras croisés, croyent avoir tout fait quand ils ont parlé à leur aise, M. de Montmorin était de ce nombre, il ne faisait rien, et encore par fois il s'essuyait le front comme s'il eût puissamment travaillé.

Le comte de La Luzerne, son collègue, chargé du département de la marine, était son véritable pendant, mêmes sentiments, même attache-

ment pour la personne du roi, mais aussi même incapacité; qui voyait l'un, voyait l'autre, les deux faisaient la paire, et on aurait entre eux décidé difficilement lequel était le moins propre aux fonctions importantes dont on les avait revêtus.

Le comte de Saint-Priest, chargé de la maison du roi, avait quelque envie de bien faire, et peut-être l'aurait-il pu en d'autres circonstances, mais dans celles où on se trouvait il aurait fallu une de ces ames fortes et supérieures, dont la nature a toujours paru avare à l'égard du cabinet français. Le comte de Latour du Pin Gouvernet, placé à la guerre, se laissait aussi traîner à la remorque par la révolution.

Necker restait encore aux finances, mais il y restait inaperçu, sa vaste popularité s'était évanouie, on avait sondé son génie et on l'avait trouvé d'étoffe un peu mince; celui qui s'était flatté d'être le tuteur du roi, de la nation, de l'assemblée nationale, était noyé au milieu des embarras suscités par les circonstances, le tiers-état se moquait de lui, et Necker pour se consoler, l'accusait d'ingratitude; le temps approchait que le peuple, qui par des cris de fureurs l'avait rappelé forcément au ministère, l'en ver-

rait sortir non-seulement avec indifférence, mais même avec plaisir. Necker s'appercevait de ce nouveau sentiment et il en était désolé, car il avait plus de vanité que d'ambition : il tenait moins à être puissant qu'à être aimé, lui qui n'aimait rien que lui-même ; il fournissait dans cette révolution un exemple frappant de la mobilité des affections publiques ; naguère on l'écoutait comme un oracle, maintenant on lui contestait toutes ses propositions ; cette résistance à ses volontés impérieuses, le mettait au désespoir, et sa fille commençait à beaucoup moins aimer la révolution, depuis qu'il n'en était plus le suprême régulateur ; l'intérieur de cette famille était vraiment comique à voir ; chaque jour son enthousiasme patriotique perdait quelque chose de son énergie. Madame Necker, avec une simplicité parfaite, demandait souvent comment on pourrait faire pour se passer de son mari.

Certes, ce n'était pas avec un tel ministre que Louis XVI pouvait opposer une résistance calculée et profitable aux empiétements des meneurs révolutionnaires, on lui faisait faire fautes sur fautes et il demeurait seul, abandonné de tout le monde. Le temps s'écoulait et n'amenait aucune amélioration ; la noblesse ayant déjà renoncé à ses

priviléges utiles, acheva le 19 juin de cette année, de se porter le dernier coup à elle-même; ce fut le vicomte Mathieu de Montmorenci qui se hâta de la frapper au cœur, en demandant l'abolition de ses honneurs, distinctions, titres, décorations, armoiries, livrées, et qui eut la triste gloire de l'obtenir. Mirabeau, tout en ayant l'air de l'applaudir avec enthousiasme, disait à son voisin : « Il lui est bien facile de renoncer aux grandeurs » des Montmorenci, lorsqu'il n'a plus de cette » race illustre que le nom et le blazon. » L'abbé Maury plus brutal, l'accusait publiquement à la tribune, de ne pas être même du sang généreux des Mathieu, des Thibaud, des Bouchard, des Anne et des Henri; cet abbé, peu de temps après le décret du 19 juin, gesticulant avec force, au sujet de je ne sais quelle proposition, frappait le vicomte de Montmorency, placé devant lui à la tribune, mais un peu plus bas; celui-ci se tourne, en lui disant : « Monsieur l'abbé, vous me donnez des coups de » pied dans les reins. — Montez une marche » de plus, lui répliqua Maury, et vous les re» cevrez dans le derrière. »

Je ne puis dire tout le tort qu'une pareille conduite fit à M. de Montmorenci, et la déconsi-

dération qu'elle jeta sur lui. On se rappela alors plus que jamais la réponse du maréchal de Ségur à la vicomtesse de Laval : cette dame, lasse de solliciter infructueusement le grade de colonel pour son fils, avait écrit au maréchal, dans un moment de dépit, « qu'il était maintenant plus » difficile à un Montmorenci d'obtenir un ré- » giment, qu'il ne lui aurait été autrefois de » devenir connétable de France. — C'est, » madame, que dans tous les temps les Mont- » morenci ont été mis à leur place, avait ré- » pliqué le vieux militaire. »

La reine fut personnellement indignée de cette démarche. M. de Montmorenci ne venait plus au château depuis qu'il avait affiché une exagération d'opinions qui ne convenait pas à sa position, et cependant elle lui fit défendre d'y paraître, ajoutant en même temps, disait-on, ces dures paroles : « On ne l'y souffrait qu'à cause de son nom, » et comme il y a renoncé, sa présence ne pour- » rait que nous être désagréable. » Il y avait certainement de l'exagération dans la manière dont on rapporta ce propos. Ce bon, mais inepte seigneur n'en possédait pas moins toutes les vertus d'un honnête homme, mais, ce n'était pas assez ; il y a des délicatesses, des

443931 A

convenances de rang dont les qualités les plus excellentes ne peuvent tenir lieu, et auxquelles on ne peut renoncer qu'en portant atteinte aussitôt à sa considération personnelle.

J'avoue que j'aurais ri d'entendre proposer l'abolition de la noblesse par un nouveau noble, mais de la bouche d'un Montmorenci, cela m'indigna. On remarquait aussi avec mépris la conduite des Robans qui, pour se venger de l'affaire du collier, se jetaient en étourdis dans toutes les intrigues qui pouvaient déplaire à la cour; et celle du duc d'Aiguillon qui, en suivant la même voie, espérait blanchir sa famille de ses méfaits passé, et qui ne parvenait qu'à la salir davantage. Il y avait encore un petit gentilhomme de province, déjà à demi fou, dont l'ingratitude à l'égard de la famille royale éclata dans cette circonstance.

Je ne sais comment j'oserais exquisser son portrait, après celui effroyablement ressemblant qu'en a tracé madame Roland dans ses Mémoires, : « Cubières, dit-elle, fidèle au double » caractère d'insolence et de bassesse, qu'il porte » au suprême degré sur sa répugnante figure, » prêcha le *sans-culotisme*, comme il chantait » autrefois les *Grâces*; fit des vers à Marat,

» comme il en faisait à Iris, et sanguinaire
» sans fureur, comme amoureux sans tendresse,
» il se prosterna humblement devant l'idole du
» jour; fut-ce Tantale ou Vénus, peu lui im-
» porte, pourvu qu'il gagne du pain. Plat cour-
» tisan, faible complimenteur, sottement
» avantageux et bassement poli; il étonne le
» bon sens et déplaît à la raison plus qu'aucun
» être qui se soit rencontré. »

Madame Roland n'a pu voir le chevalier de Cubières dans sa vieillesse, et par conséquent donner le dernier coup de pinceau à ce chef-d'œuvre de vérité et de ressemblance. Je l'ai rencontré à cette dernière époque, et j'aurai occasion d'en parler plus loin; il avait déjà, en 1789, fait voir combien il était peu digne des bontés de madame la comtesse d'Artois, qui l'avait fait élever, et plus tard, vers la fin de 1790, il commença à se vautrer tellement dans la fange qu'il ne s'en releva plus.

Certes, je ne désapprouve pas ceux de l'ordre de la noblesse qui, sincèrement persuadés de la nécessité d'une réforme, ont travaillé à l'obtenir; il y avait en eux du désintéressement et du courage, mais que par bassesse d'âme, ou pour se venger, on ait contribué au renversement

de la monarchie, c'est là ce que je ne louerai jamais, et ce qui me paraît au contraire digne de blâme. Il est à remarquer que dans la conflagration générale, la noblesse de province, celle dont à la cour on se moquait, fut la plus digne dans la manifestation de ses sentiments, la plus compacte dans sa défense; elle n'abandonna le trône qu'à la dernière extrémité et lorsque le trône s'abandonna lui-même.

Je passai toute cette année dans les agitations de la jeunesse et les inquiétudes que me donnait l'avenir. Mon oncle, non moins tourmenté que moi et plus prévoyant, se hâta de vendre les rentes qu'il conservait, ainsi qu'une terre, et fit passer en Angleterre les fonds qu'il en retira. Il n'augurait pas bien de la marche des choses, et il voulait se réserver quelque ressource en cas de catastrophe. Je ne voyais dans cet acte de prudence que le moyen de diminuer sa fortune : je n'imaginais pas en 1790 les excès où la révolution se porterait.

Malgré les graves pensées dont j'étais préoccupé, je ne refusais aucune partie de plaisir, et dans le cours de mes folies je m'attachai au char d'une fort jolie personne, qui n'était ni dame ni demoiselle, ni fille ni veuve, mais un peu de

tout cela, et dont un profond mystère environnait l'existence ; elle se disait Polonaise, et elle avait l'accent italien ; riche, et elle paraissait presque pauvre ; sensible, et je ne la trouvais qu'étourdie ; elle aimait les arts sans s'y connaître, le théâtre, où elle allait dormir chaque soir ; elle fuyait les douceurs d'une liaison intime, et elle s'ennuyait si dix ou douze hommes ne venaient pas folâtrer autour d'elle. Je n'ai jamais vu femme plus bizarre, et dont les paroles fussent moins en harmonie avec ses actions.

Elle était parvenue, par je ne sais quelle voie, à se rendre intéressante aux yeux de madame de Genlis, qui l'a cependant oubliée dans ses Mémoires ; on la nommait madame Rusmenska ; mais ni ce nom, ni l'extérieur de la dame ne me portaient à la croire née sur les bords de la Vistule. Le feu de ses yeux noirs, le brillant de ses cheveux d'ébène, ses magnifiques épaules, la teinte presque brune de sa peau, la vivacité de ses gestes, la lenteur qu'elle mettait à prendre un parti, ce besoin de rester couchée et sans rien faire une portion du jour, tout me portait à croire qu'elle était née à Rome, ville qu'au reste elle paraissait connaître parfaitement.

Madame de Genlis était enchantée de cette dame ;

cela me paraissait naturel. La comtesse Rusmenska se montrait sans cesse en admiration devant elle, baisait ses mains, vantait ses grâces, son èsprit, ses livres, et ce nez, ce nez si bien fait, si digne des passions qu'à lui seul il a si souvent inspirées. Ma compatriote assurait gravement que l'étrangère avait des idées d'un ordre supérieur; quant à moi, il me semblait qu'elle les arrêtait fixement sur un seul objet, l'amour, qui était son unique culte, mais un amour violent, impétueux, que rien ne retenait. J'avoue qu'au premier abord elle me plut; je le lui dis, je cherchai à le lui prouver; elle répondit favorablement à mes avances, et depuis ce moment nous ne nous quittâmes plus. Mais si j'avais eu à me plaindre de Théodule de Land..., si la tyrannie de cette femme charmante n'avait pas tardé à me devenir insupportable, ce fut bien pis dans cette nouvelle inclination.

La comtesse Rusmenska ne se contentait pas de vouloir que je fusse uniquement à elle, il me fallait lui rendre compte jour par jour, heure par heure, minute par minute, de mes actions, de mes paroles et de mes pensées, lui dire où j'allais, ce que je faisais, chez qui je dînais; elle interrogeait ma bouche, mes yeux,

mes mouvements, elle m'environnait d'espions, de surveillants; je ne pouvais voir ni mes parentes, ni les femmes de mes amis; toute société où elle n'allait pas m'était interdite, et elle pleurait de rage en pensant que je paraissais au spectacle sans elle. Elle m'étouffait à force de m'aimer, et jamais il ne fut tendresse plus propre à me jeter dans le désespoir.

Je ne savais vraiment de quelle manière m'y prendre pour échapper à ce débordement de sentiment, lorsque je reçus la visite d'un de mes anciens camarades de l'Université de Toulouse. Ce jeune homme, M. de Fa..., avec un caractère singulier, une taille colossale et l'extérieur le plus calme, avait parcouru en deux ans le cercle de toutes les extravagances possibles; c'était un fou à froid; on le voyait le premier dans les disputes, dans les coups de main, soit au parterre du théâtre, soit contre les jeunes gens de la ville, et il ne se retirait que le dernier; il employait avec flegme sa force prodigieuse, et se colletait avec son adversaire sans qu'aucun muscle de son visage éprouvât la plus légère contraction.

Ce fut lui qui vint me voir à Paris, à l'époque où j'étais le plus tourmenté par ma Sarmato-Ita-

lienne; j'avais d'ailleurs quelque raison de croire qu'elle ne se mêlait pas uniquement d'affaires d'amour, et qu'elle y joignait aussi la politique. J'avais cru deviner en elle une agente de l'Angleterre, et je ne m'accommodais pas plus de ses intrigues de circonstance que de l'exagération de son attachement; j'étais dans un jour de colère, lorsque je vis M. de Fa... je me sentais le besoin de me plaindre, et lui contai tout ce qui me tourmentait.

« Vous voilà bien à plaindre, me dit-il? que » ne rompez-vous? — Et le moyen de le faire » sans allumer une fureur que je ne me sens » pas capable de soutenir en face; je voudrais » que quelqu'un se chargeât de dire à ma» dame Rusmenska qu'il m'est impossible de » vivre de cette manière, et que je veux abso» lument en finir avec elle. — S'il ne faut que » cela pour vous obliger, je suis votre homme, » me répond M. de Fa... — Je vous en laisse » le maître, lui dis-je en riant, et croyant ne » faire qu'une plaisanterie, elle loge rue de » Ménars, nº 11. »

Cela fait, nous parlâmes d'autre chose. M. de Fa... sortit et je ne tardai pas à faire comme lui. Je rentrai à deux heures. Mon valet de cham-

bre me remit un billet de madame Rusmenska; elle me priait de passer chez elle, toute affaire cessante, si je ne voulais pas la porter à un acte de désespoir. Je la connaissais capable de toutes sortes d'extravagances, et ne devinant pas ce qui agitait sa tête, je me rendis à son appel. Quand on m'annonça, elle vint à moi dans un état de rage inexprimable; ses traits étaient renversés, son corps tremblait étrangement, à peine quelques paroles injurieuses parvenaient à s'échapper de sa bouche; elles m'apprirent ce qui s'était passé. M. de Fa ... était venu de ma part, et, sans préambule, sans préparation, avec le ton calme qui lui était ordinaire, lui avait dit que j'étais fatigué de sa pétulance, de sa passion furibonde, et qu'elle devait renoncer à moi.

Je demeurai confondu de ce trait de caractère: cependant, poussé dans mon dernier retranchement, et voulant, quisque l'éclat était fait, en profiter, je me justifiai d'abord, et puis convins ensuite que notre liaison ne me présentait plus de charmes, et que ce n'était pas exister qu'être aimé ainsi. A cette déclaration précise, il me fut répliqué avec plus de véhémence encore qu'on n'en avait témoigné jusque là; les gestes se joigni-

rent aux propos offensants, et pour ne pas être complétement battu, au pied de la lettre, force fut à moi d'effectuer une prompte retraite; je me sauvai en jurant de ne plus m'exposer à pareille fête.

Le surlendemain, je reçus une lettre fort polie, de M. Laloy, autant que je puis m'en souvenir, qui présidait ce mois-là le comité des recherches, véritable inquisition d'état, formée dans l'assemblée nationale, par cette lettre ce député me prévenait qu'il avait à causer avec moi d'un fait qui me regardait personnellement. Surpris au dernier point de ce message, je m'empressai d'y déférer. M. Laloy me reçut à merveille, mais il me prévint en même temps que je venais d'être dénoncé au comité comme agent secret de l'Angleterre. Je frémis à cette odieuse inculpation, que je repoussai avec toute la chaleur d'une âme étrangère à d'aussi basses intrigues. « Je suis » porté à vous croire, me dit-il, quoique vous » ayez pour accusateur votre propre complice. » Je me récriai plus que jamais, demandant d'être confronté à ce personnage, qui, soit que je lui fusse connu ou inconnu, n'oserait pas soutenir devant moi cette odieuse inculpation.

Alors on me nomma la comtesse Rusmenska.

Elle avait eu la folie d'aller se dénoncer elle-même, de donner même la preuve de ses intelligences avec l'Angleterre, et cela dans l'espérance de me perdre ou au moins de me déshonorer. Par bonheur, le comité des recherches se trouva renfermer quatre ou cinq députés de ma connaissance, devant lesquels je pus rétablir facilement la vérité des faits; je leur prouvai que le seul égarement d'une passion insensée avait conduit cette femme à me calomnier; je parvins à les en convaincre, et comme elle-même était recommandée à des gens qui prirent ses intérêts avec chaleur, elle en fut quitte pour avoir à sortir de France, et moi, fort heureux d'une telle fin, je suivis le conseil que me donna mon oncle, de me retirer pendant quelque temps à Bourg-la-Reine, auprès de deux aimables parentes qui habitaient là un château, où autrefois, disait-on, avait demeuré Gabrielle d'Estrées.

Le dénouement d'une pareille intrigue me mit de mauvaise humeur, on le croira sans peine; aussi à mon retour à Paris vers le mois d'août, je ne fus pas empressé de rechercher la société des femmes de bonne compagnie qui n'avaient pas émigré, je me défiais de toutes depuis ma dernière aventure. Pendant cette

absence forcée, quoique je fusse resté bien près de Paris, je fus presque oublié d'une foule de gens dont j'avais fait la connaissance. Robespierre seul me demeura plus attaché que les autres; il venait dîner avec moi presque tous les dimanches, et nous passions le temps à parler politique, chacun à notre manière.

Mon oncle, de son côté, fut éloigné de la confiance de la famille royale par je ne sais quelle tracasserie; car au milieu du tourbillon politique, il se trouvait encore des courtisans dont toute la vie s'écoulait à cabaler. On dressait des embûches au château des Tuileries, à l'heure même où le trône croulait, contre ceux qu'on n'aimait pas, avec la même tranquillité qu'on aurait pu le faire à Versailles au jour de la toute puissance de Louis XIV. Monsieur, particulièrement, se montra opposé à mon oncle, après lui avoir voulu beaucoup de bien. Cependant, et plus tard, lorsque je le revis en 1814, ce prince me parla de mon parent avec estime et avec une apparente affection, je dis apparente, car malgré la franchise qu'affichait Louis XVIII, il était très difficile de connaître à fond son véritable sentiment.

Mon oncle, de fort mauvaise humeur de sa

disgrâce, commençait à ne plus se soucier de rester en France, et il se laissa prendre par la fièvre de l'émigration. Mais avant de dire ce que nous fîmes à cette époque, il est quelques anecdotes que je veux raconter, certains événements dont il me faut suivre le fil, et des hommes dont je veux tracer le portrait, j'en ai connu beaucoup, et je me complais dans les souvenirs de ma jeunesse; les vieillards sont parfois radoteurs, je le sais, et pourtant je fais comme les autres.

CHAPITRE XXX.

Dîner avec Robespierre, Pétion et Manuel. — Propos de table. — Mot terrible de Robespierre. — L'abbé Sieyes. — Je le compare à M. de Bonald.—Visite à Bailly, avec Manuel.— Théroigne de Méricourt. — Son interrogatoire. — Faiblesse de Bailly. — Conversation avec Mirabeau.—Madame B.....—La France divisée en départements. — Constitution civile du clergé. — Mot profond de Maury. — Danger d'avoir des cardinaux en France. — Franchise de Maury. — Plaisanterie de mon oncle.

Robespierre m'ayant un jour invité à dîner avec lui, je me rencontrai avec deux convives avec lesquels je ne m'étais pas encore trouvé ; je connaissais de vue l'un d'eux, que j'avais entendu pérorer à l'assemblée nationale et chez madame de Genlis, avec laquelle il était intimement lié. Je fus loin de lui accorder, quand je le retrouvai là, tout l'esprit dont notre amphytrion s'était plu à le gratifier en me l'annonçant. Pétion ne m'a jamais paru qu'un homme ordinaire, sa violence et sa méchanceté le faisaient remarquer dans la foule, sans le placer néanmoins dans un rang

très élevé. Né de parents obscurs, fils d'un petit procureur au siége présidial de Chartres, il s'était poussé dans le monde on ne sait trop comment; il ressemblait à l'épée de Charlemagne, car il était long et plat : jamais il ne fût parvenu à fixer sur lui les regards de la multitude, s'il ne se fût agité comme un démon, en se jetant dans les exagérations les plus extravagantes; on le nomma le *vertueux* Pétion, de même que Robespierre s'appela l'*incorruptible*. Je ne sais jusqu'à quel point le dernier méritait cette honorable épithète, quant au premier, son impassibilité lors des massacres de septembre, et sa conduite atroce à l'égard de la famille royale, ne l'ont pas rendu digne de celle qu'on lui donnait.

Le second convive, était le fameux Manuel, depuis procureur-syndic de la commune de Paris, dont alors il était l'un des administrateurs; et qui devait cette charge à son ouvrage intitulé *la Police dévoilée*. Manuel était moins méchant que Pétion, parce qu'il n'était pas envieux; mais il était dévoré du désir de faire parler de lui, et en sa qualité d'homme de lettres il se croyait nécessairement appelé à jouer un rôle. Il n'avait aucune habitude du monde, et ne connaissait rien aux convenances : il osa dire

un jour à Louis XVI : « Sire, je n'aime pas les » rois. » Ce n'était pas son sentiment sincère qu'il exprimait, mais en prononçant cette grossièreté il s'imagina produire un grand effet, et donner de lui une haute opinion au malheureux monarque. Au reste, il changea de conduite à l'égard de celui-ci quand il le vit descendu au dernier degré de l'infortune, et il se déclara *son ami*. Cette variation lui devint funeste, et il périt comme son maître, sur l'échafaud.

En 1790, on ne prévoyait pas encore la marche que les affaires prendraient définitivement; Pétion et Manuel me voyant étroitement lié avec Robespierre, me crurent de la même opinion et ne se gênèrent pas devant moi; ils parlèrent à cœur ouvert de leurs projets, de leurs espérances, qui tendaient à l'établissement d'une république, car déjà on commençait à concevoir l'impossibilité de s'accommoder franchement de la maison de Bourbon. « Il ne peut entrer dans la » cervelle de quiconque raisonne, disait Pétion » à ce sujet, que des gens accoutumés au pou- » voir absolu consentent à régner en vertu d'un » pacte fondamental qu'ils ne pourront pas en- » freindre : la noblesse et le clergé les ap-

» puieront, et tôt ou tard l'édifice que nous » construisons sera renversé.

— » Oui, répliqua Manuel, une bonne répu- » blique serait préférable, avec deux présidents, » de la paix et de la guerre, c'est-à-dire, l'un » pour les travaux intérieurs, l'autre pour les » relations à l'étranger. — Et le dernier, ajouta » Robespierre, investi du commandement de » l'armée, aurait bientôt mis l'autre à l'écart; » leur rivalité forcée appellerait l'un d'eux néces- » sairement à l'usurpation; il vaut mieux que le » gouvernement soit composé du président de » l'assemblée nationale, assisté des présidents » de chaque bureau et du conseil des ministres.

» — On pourrait créer, reprit Pétion, un co- » mité directeur de huit ou dix membres: et » vous, monsieur, en s'adressant à moi; quelle » est votre opinion? — Elle serait, lui dis-je, » pour la monarchie constitutionnelle, à cause » de l'hérédité qui pare à une multitude d'in- » convénients, et qui surtout ne laisse aucune » porte ouverte à une trop haute ambition. Je » crains que la république établie, ne mène » au despotisme militaire: car, tout état sem- » blable a fini par être la proie du premier sol- » dat heureux. »

La manière froide et presqu'indifférent avec laquelle je développai ma pensée, ne les irrita pas contre moi, je ne fus à leurs yeux qu'un monarchien, et c'était alors une opinion comme une autre. « Si le gouvernement républicain était » ferme, me répliqua Robespierre, si de même » qu'à Venise, il s'environnait de terreur, et » qu'il ne balançât pas à sacrifier à la sureté gé- » nérale tout militaire qui commencerait à de- » venir dangereux, il n'y aurait plus le péril » que vous redoutez; une prison d'état suffit au » régime d'une monarchie, dans les républi- » ques la hache du bourreau doit toujours être » sanglante? »

Ces paroles remarquables furent prononcées d'un ton de voix tellement âpre, qu'elles produisirent sur nous trois un effet singulier : elles nous réduisirent au silence. Il semblait que Robespierre avait tranché le nœud de la question, et qu'il nous menaçait déjà de ce supplice, auquel moi seul de tous ceux qui étaient là, devais échapper. Car, si Pétion ne se fût pas empoisonné, il aurait monté sur l'échafaud de Manuel : et qu'on ne croie point que parce que j'écris après l'événement, je prête aux autres et à moi, des sensations que

nous n'éprouvâmes point, celle qui nous frappa alors fut comme électrique.

Pétion pour changer de propos, me demanda s'il y avait long-temps que je n'avais été chez le *gouverneur* des enfants d'Orléans ; ce fut de cette manière qu'il désigna la comtesse de Genlis ; je l'avais vue la veille, je le lui dis, et l'interrogeant à mon tour. « Ne compte-t-elle pas faire » avec vous un voyage en Angleterre ? — Oui, » me dit-il, nous avons formé ce projet, que nous » effectuerons beaucoup plus tard, et après la » clôture de la session de l'assemblée constituante. — C'est une femme singulière, elle » recommande la propreté aux autres, et elle » n'en a guère elle-même. — Elle croit que le » précepte suffit, et se dispense de l'exemple, » mais vous ne contesterez pas ses vertus révolutionnaires, certainement vous l'avez entendue tonner contre les vices de la cour. Au » reste, elle nous prépare un ouvrage charmant, un roman de chevalerie, où elle » mettra toute sa science du monde, et vous » savez si elle en a. »

Comme Robespierre et Manuel n'allaient pas chez madame Genlis, et qu'ils n'avaient lu aucun de ses écrits, ce qu'ils ne rougirent pas

d'avouer, nous ne prolongeâmes pas notre colloque sur un sujet qui leur était étranger, j'appris cependant de Pétion que la bonne intelligence était rompue entre cette dame et madame la duchesse d'Orléans; cette dernière formait des plaintes très graves contre la comtesse, qui, abusant de son ascendant sur le prince, se conduisait fort mal.

L'abbé Sieyes étant venu à entrer chez le restaurateur, ordonna que l'on plaçât son couvert à côté du nôtre, car, pour nous conformer aux principes d'égalité que l'on cherchait à établir, nous dînions patriotiquement dans la salle commune.

Sieyes est encore un de ces hommes, selon moi, fort au-dessous de leur réputation; il avait eu dans sa vie une bonne fortune, celle d'avoir écrit sa fameuse brochure : *Qu'est-ce que le tiers?* elle lui fit tout à coup une réputation immense, car le tiers qui ne savait pas trop encore ce qu'il était, voulut le savoir, et demeurant très satisfait de la part qu'on lui faisait, il fit à son tour et par reconnaissance, un génie supérieur de l'abbé Sieyes; il est possible que celui-ci ait eu des vues étendues, mais il les noya bientôt dans la métaphysique

politique la plus extravagante. Je lui trouve, dans ses ouvrages, beaucoup de ressemblance avec M. de Bonald, tous deux sonnent creux, tous deux entortillent leurs pensées de manière à les rendre inintelligibles, ce qui les fait paraître profondes aux yeux des sots. Il y a une foule de gens possédés de la manie de louer ce qu'ils ne comprennent pas; ce sont là ceux qui donnent la renommée de penseurs à des écrivains dont l'obscurité fait tout le mérite. Sieyes et Bonald sont dans ce cas; l'un rêve les *absorbements* comme principe conservateur d'une république, l'autre ne voit que la famille dans la monarchie, et pour achever la ressemblance, maintenant on ne lit plus ni le premier ni le second, l'un s'est souillé par le régicide, et l'autre s'est immolé lui-même des ciseaux de l'ignoble censure.

L'abbé Sieyes, sans courage moral, sans véhemence, sans chaleur et très certainement sans ame, n'a jamais pu parvenir, à aucune époque de la révolution, à gouverner en première ligne; on le mit toujours de côté malgré ses efforts pour s'emparer de la suprématie. Ce fin politique fut la dupe de la Gironde, des Montagnards, de l'évêque d'Autun, du directeur Barras, et il termina sa carrière publique en se

laissant mystifier par un lieutenant d'artillerie, devenu le général Bonaparte, et qui en savait plus à lui seul que n'en auraient su cent Sieyes ensemble. L'ex-directeur, autre point de ressemblance avec M. de Bonald, parlait sans cesse et parlait surtout de lui, il avait la même vénération pour son mérite personnel, et par conséquent une égale incapacité morale; il ne trompait que les hommes à courte vue, ceux qui jugent sur parole, sans prendre la peine de lire dans le cœur humain.

Sieyes avait ce charlatanisme ordinaire qui emploie les formes mystérieuses, il parlait à voix basse et par sentences, il semblait faire une confidence en disant : il fait beau temps; ses phrases, toujours obscures, donnaient à penser, car enfin, il fallait réfléchir pour les comprendre, et comme il glaçait ses auditeurs, ceux-ci avaient la bonhomie de se croire en contemplation. Je me suis trouvé en face de cet abbé défroqué jusqu'en 1814, et plus je l'ai connu, plus je l'ai vu ressemblant au portrait que je trace de lui ; nul ne me l'a dicté, je cède en écrivant à mes inspirations, et je ne m'en rapporte pas à celles des autres.

Sieyes qui s'était mis à côté de nous, s'empara

de la conversation de manière à nous rendre muets, ceci m'ennuyait, j'en conviens, je fis signe à Robespierre de lever la séance, il pensait comme moi et nous partîmes; tandis que Sieyes n'en avait pas fini encore avec son potage; tant il s'était montré généreux à notre égard de son temps et peut-être de son appétit.

Nous nous séparâmes sur la porte du restaurant; Robespierre et Pétion furent à l'assemblée nationale, et je pris le chemin de la maison de Bailly, logé alors à l'hôtel de la Mairie, rue des Capucines; Manuel y vint avec moi. Nous trouvâmes cet homme excellent avec sa femme, non moins respectable, jouant tête à tête au noble jeu de l'oie, c'était la récréation favorite du savant académicien et du maire de Paris. Bailly ne pouvait se donner de distraction plus innocente, et certes il en avait besoin : c'était l'homme de bien par excellence, et son cœur était navré quand il voyait la tournure que prenaient les affaires. Bailly venait de chez le roi, et il lui avait fallu essuyer une verte réprimande de la reine, justement exaspérée des outrages qu'on lui prodiguait et que la police ne prévenait pas; elle avait été ce jour là même insultée indignement, en se mettant à la fenêtre

de sa chambre à coucher, par une créature que l'on nommait Théroigne de Méricourt.

Bailly après avoir supporté de son mieux la bourrasque royale, était revenu chez lui souffrant et de mauvaise humeur, et il avait envoyé chercher cette fille publique, car ce n'était que cela. Déjà depuis l'année précédente, les meneurs avaient jeté leur dévolu sur elle et mis à profit sa beauté, qui était vraiment surprenante, et la vivacité de ses passions, qui dégénera enfin en une folie complète. J'étais chez Bailly lorsqu'elle lui fut amenée, et je demandai en grâce à lui et à Manuel de me permettre d'assister à l'interrogatoire de cette fille. « Dans ce cas, me dit le premier en riant, vous prendrez la plume et vous » nous tiendrez lieu de secrétaire de la commune. — Très volontiers, lui dis-je, à la » signature près, car je ne veux pas me faire de » querelle avec la justice. »

Peu après, un des agents de la police municipale, dont Manuel était l'un des conseillers administrateurs, vint prévenir le maire que Théroigne était arrivée, Bailly ordonna qu'on la fît entrer, et nous passâmes avec Manuel dans la salle où le maire donnait ses audiences particulières.

Je ne sais quel âge avait précisement à cette

époque Théroigne de Méricourt, elle paraissait entrer dans sa vingt-quatrième année; c'était une femme petite, plutôt svelte que forte, et faite supérieurement; elle avait de longs et magnifiques cheveux blonds, une main admirable, un pied petit, long, effilé, de grands yeux bleus, mais une voix dure, une démarche hardie et un air passablement effronté; elle portait pour vêtement une sorte d'amazone en drap rouge, brodé en or, une jupe de soie bleue, brodée en noir et à festons, un chapeau d'homme garni d'une ganse tricolore et d'une énorme cocarde.

Sa taille était pressée par une ceinture aux trois couleurs, dans laquelle elle avait placé deux paires de pistolets à deux coups; elle était chaussée avec des espèces de brodequins noirs, brodés d'or, et ayant un gland qui pendait sur le cou-de-pied, elle tenait une badine d'ébène, garnie en or, et une manière de cravatte ou de fichu roulé serrait négligemment son cou; cette femme était belle, il faut en convenir, mais elle n'avait point cette beauté qui plaît aux ames délicates, et ne pouvait enflammer que des libertins. Elle entra fort cavalièrement, tira son chapeau avec grâce, salua Bailly et Manuel, et me prenant pour ce

que je n'étais pas, se contenta de me regarder avec une sorte d'intérêt, comme si elle eût cru nécessaire de se ressouvenir de mes traits et de l'ensemble de ma personne.

« Vous m'avez fait appeler, M. le maire, dit-» elle, sans montrer le moindre embarras, » puis-je savoir ce que vous me voulez, tout » me porte à croire que c'est par erreur que » l'on est venu me chercher de votre part.

— » Mademoiselle, répondit Bailly, vous » êtes accusée d'avoir indécemment insulté, » ce matin, une personne que nos respects de-» vraient environner. — Ah ! c'est pour cela » que vous m'avez fait appeler, j'ai dit la vé-» rité, j'ai dit ce que je pense, et si on se fâche, » qu'on me fasse un procès, je donnerai mes » raisons et fournirai mes témoins, il n'y a » plus de bastille, j'ai eu l'honneur de danser » sur les ruines avec monsieur (et elle désigna » Manuel).

— » Vous êtes coupable, lui dit Bailly, je » vous engage à être plus circonspecte. — Et » moi je vous engage, répliqua-t-elle, à vous » souvenir davantage que vous devez au peu-» ple votre nomination, et que cette femme là » vous ferait pendre si elle le pouvait. »

Quand j'ai commencé le récit de cette scène, je n'en avais pas calculé toutes les difficultés, mais à mesure que ma mémoire m'en a rappelé les détails, j'ai frémi d'horreur au souvenir des infamies que cette malheureuse osa vomir, et que je ne répéterai pas ici. Bailly n'osa pas la faire arrêter, il la congédia après lui avoir fait une semonce dont elle ne profita nullement, et à laquelle elle répondit par des propos aussi audacieux que celui que j'ai rapporté. Dès que Théroigne fut sortie, je ne pus m'empêcher de dire au maire qu'il avait agi bien mollement.

« Pouvais-je faire autrement? Avant ce soir, » elle serait sortie de prison plus furieuse que » jamais, elle compte parmi ses protecteurs des » gens puissants, elle règne sur des députés, il » y en a un de votre connaissance intime qui » brûle pour elle, vous en savez quelque chose, » monsieur Manuel. » Celui-ci m'apprit que Robespierre était son amant caché. « L'un de ses » amants, ajoutai-je, car certainement un ne » lui suffit pas, toutefois il ne m'a point pris » pour confident de cette honorable passion. — » Ah! il ne vous dit pas tout ce qu'il fait en » amour et en politique, répliqua Manuel avec » vivacité. »

la retenaient un peu malgré elle, sa famille, de mauvaise humeur, et son mari presque fâché, venait le remercier des soins qu'il s'était donnés pour elle; je crus convenable de me retirer, ignorant quelle étendue pouvait avoir la reconnaissance de la jeune femme.

Robespierre, de son côté, détestait cordialement Mirabeau, il le calomniait quand il était las d'en médire, et certes si j'eusse voulu les contraindre à s'égorger l'un l'autre, malgré leur poltronnerie, cela m'aurait été facile en leur rapportant l'opinion qu'ils avaient réciproquement sur leur compte. Cependant Mirabeau, au demeurant, criait beaucoup et ne mordait point. Robespierre faisait moins de bruit et nuisait davantage.

Cette année fut fertile en grands événements, la France cessa d'être divisée en provinces, les départements furent sous-divisés en districts et en cantons communaux, ce fut une grande faute, on y gagna sous le rapport de la centralisation, mais on y perdit sous celui de l'esprit patriotique. L'habitant de Nantes et de Rennes était breton; celui de Montpellier et de Toulouse, languedocien; de Dijon et d'Auxerre, bourguignon; d'Aix et de Marseille, provençal;

et par conséquent tenait à sa province, qui était comme une patrie dans la patrie et dont l'importance était d'ailleurs assez grande pour le protéger; mais dès que les noms de rivière ou de montagne eurent été adoptés, il n'y eut plus de citoyens de la Touraine, de l'Auvergne; mais seulement des habitants du Cher, du Var, de l'Aude, du Puy-de-Dôme, du Cantal. Les Français perdus dans l'immensité de la France, devinrent en quelque sorte cosmopolites, et n'eurent pour ainsi dire plus de patrie. La centralisation favorisa singulièrement le despotisme en détruisant l'esprit de municipalité, si propre à soutenir l'indépendance d'un peuple.

Les vœux monastiques furent supprimés, et avec raison, on ne doit pas souffrir qu'un homme fasse à perpétuité l'abandon de sa liberté : des vœux annuels sont plus que suffisants.

Le droit de faire la paix et la guerre fut enlevé à la couronne, c'était la déconsidérer au dedans, au dehors c'était la dépouiller de son dernier prestige de majesté.

Au milieu de ces importantes innovations, la fédération eut lieu le 14 juillet, jour anniversaire de la prise de la Bastille, et époque

véritable de la fondation de la république; ce fut une cérémonie grande et solennelle, on put croire ce jour là que la révolution était terminée et qu'il n'y avait plus qu'à jouir de ses bienfaits. Des députations de tous les départements, de toutes les villes, de toutes les gardes nationales, vinrent se lier par un serment unanime que le roi prêta lui-même en ces termes : « Moi, roi des Français, je jure à la nation » d'employer tout le pouvoir qui m'est délé- » gué par la loi constitutionnelle de l'état, à » maintenir la constitution et à faire exécuter » les lois. »

La messe fut célébrée par Charles-Maurice Talleyrand Périgord, évêque d'Autun, assisté de l'abbé Louis et de plusieurs autres, tous en habits sacerdotaux et ceints de rubans tricolores, ainsi que deux cents prêtres qui les accompagnaient. On ne peut maintenant s'imaginer à quel point était porté l'enthousiasme pour le nouveau régime, avec quelle joie on accueillait la régénération de la patrie, comme on jouissait de ne plus être sous le régime tyrannique du bon plaisir; aujourd'hui des esprits chagrins représentent les choses autrement qu'elles n'étaient vues universellement, la preuve de

l'adhésion générale c'est que nulle des villes du royaume ne repoussa la constitution, que partout au contraire elle fut accueillie avec transport; elle avait des défauts majeurs sans doute, elle limitait trop le pouvoir royal, elle avait éloigné le principe modérateur de deux chambres, mais l'expérience y aurait amené des améliorations, et si de part et d'autre on l'eût bien observée, nous ne serions pas tombés dans l'abîme où nous ne tardâmes pas à nous précipiter.

Les parlements dont la cour n'avait jamais pu attaquer l'inviolabilité sans ébranler le repos du royaume, furent détruits avec une facilité extrême, nulle voix ne s'éleva en leur faveur, ils ne songèrent à aucune résistance, et toute leur colère s'exhala en de vaines protestations que dans la suite on leur fit payer bien cher.

La constitution civile du clergé, le serment que l'on exigea de chacun de ses membres, amenèrent des résultats funestes : le pouvoir de l'assemblée nationale expira dès qu'il s'attaqua aux consciences, la religion parut menacée, on voulut la défendre, de là naquit un schisme qui divisa l'église de France en deux partis ennemis; celui qui se soumit à la loi fut déconsidéré, l'autre prit l'attitude que donne la persécution,

et de fort mauvais prêtres se donnèrent des airs de martyrs, la majorité des évêques resta de ce côté ; Talleyrand Périgord, Brienne, les évêques de Bethléem et de Lyda, *in partibus*, furent les seuls qui prêtèrent le serment exigé, et comme leur conduite après ne fut pas meilleure qu'avant, ils flétrirent la cause qu'ils venaient d'embrasser, tandis que, par une conséquence naturelle de la proscription, des prélats peu réguliers devinrent tout à coup d'excellents évêques.

Je pourrais grossir indéfiniment ces Mémoires, si je voulais raconter toutes les anecdotes, tous les faits curieux qui sont venus à ma connaissance sur cette époque célèbre, mais ce récit me conduirait au-delà des bornes que je me suis imposées ; je ne puis cependant m'empêcher de rapporter ici un mot de l'abbé Maury ; à la suite d'une séance où il s'était montré orateur dans la force du terme, il vint dîner chez mon oncle, qui, enthousiasmé de son beau talent, le complimenta avec chaleur. « Ma foi, » dit Maury, je crois que je viens aujourd'hui » de conquérir le chapeau rouge, et je serai » peut-être le seul jusqu'à présent qui l'aurai » obtenu par la bonne voie, c'est-à-dire sans

» trahir la France directement ou indirecte-
» ment. »

Ce propos me frappa, je me rappelai les souvenirs de l'histoire, je comptai sur mes doigts, et je dis à l'abbé, « Vous pourriez avoir raison, » car je ne connais pas un seul cardinal de près » ou de loin ayant touché à la cour ou au minis- » tère, qui n'eût pu être condamné sur fortes » preuves, comme coupable de lèze-Majesté au » premier chef. — Mon enfant, répliqua Maury, » en se penchant à mon oreille, si j'étais roi ou » chef du gouvernement, je ne souffrirais pas » de cardinaux dans mes états, mais ne répé- » tez point ce propos, parce que je me sens du » bois dont on fait les ministres. »

Les fumées de quelques vins excellents lui inspiraient cet aveu plein de franchise, il n'aurait pas été sans doute aussi sincère, s'il eût été à jeûn; cependant en général il dissimulait mal sa fougue provençale l'emportait sur toute retenue. L'abbé Maury, malgré la force de sa résistance, ne déplaisait point au peuple; et cela parce qu'il jouait franc jeu; il y a dans la sincérité quelque chose qui impose, même à ceux qu'elle blesse ou à qui elle déplaît.

CHAPITRE XXXI.

Alix Romanet. — Robespierre se déchaîne contre Mirabeau. — Il est un de ceux qui empoisonnent cet orateur célèbre. — Détails inédits sur ce crime. — Noms de ceux qui y prirent part. — Mirabeau se sent empoisonné. — Sa mort. — Ce qu'en pense le marquis de Ferrière. — Ce qu'en dit Chénier. — Douleur de la reine. — Elle la manifeste à mon oncle. — Elle questionne mon oncle sur ma liaison avec Robespierre. — Ma visite à la reine.

Dès le commencement de 1791, sans être taxé de misanthropie ou d'humeur mélancolique, on pouvait prévoir des malheurs prochains. Cependant, je ne laissais pas que de m'étourdir selon le privilége heureux de mon âge, et je trouvais dans les passions de mon cœur des diversions à mes inquiétudes politiques. L'amour venait quelquefois me faire oublier les affaires. Un soir je quittais Bailly, qui plus que moi encore, était épouvanté de l'avenir, car son âge et sa haute expérience lui permettaient de mieux voir les choses, lorsqu'en errant

presque au hazard, et comme perdu dans mes réflexions, je quittai la rue Neuve-Saint-Roch pour entrer dans celle d'Argenteuil.

A deux ou trois pas devant moi, je distinguai une femme d'une taille élégante, coiffée simplement et vêtue avec la modestie d'une petite ouvrière d'alors, c'est-à-dire de manière à paraître bien ridicule à nos demoiselles de comptoirs, à nos jeunes élèves en modes, en lingerie, et même à nos couturières d'aujourd'hui. Elle regardait çà et là, et marchait avec cette indécision qui prouve ou que l'on attend quelqu'un, ou que l'on a perdu son chemin. Je fus bientôt convaincu que ce dernier accident était celui qui occupait la jeune fille, car je l'entendis se dire à elle-même assez distinctement : « Mon Dieu ! que vais-je devenir, » je ne retrouve pas ma rue ! »

La voix qui s'exprimait ainsi était d'une douceur remarquable. Je vis en même temps à la lueur d'un reverbère, que la pauvre égarée était très jolie; elle avait surtout cette coupe de visage qui, formant un ovale presque arrondi, donne aux traits une apparence si virginale, si naïve. Je ne crus pas devoir laisser cette belle enfant dans l'embarras; je vins à elle, et le

plus poliment qu'il me fut possible, je lui demandai si elle avait perdu son chemin. En parlant ainsi, j'avais mon chapeau à la main, je baissais à demi la tête, cherchant à ne pas effrayer celle que j'abordais ; elle tressaillit néanmoins lorsque je prononçai les premiers mots ; mais bientôt me répondant avec un sourire angélique, elle me dit que depuis un mois qu'elle était arrivée de Sens, lieu de sa naissance, pour recueillir à Paris le petit héritage d'une sœur de sa mère, elle avait dépassé à peine six ou sept fois la porte de sa maison. Je sus que ce soir là elle avait voulu aller dans l'île Notre-Dame faire une emplette, et que depuis ce moment elle allait sans savoir où, demandant son chemin, qu'on lui expliquait mal, ou dont elle ne comprenait pas bien l'itinéraire, enfin, qu'elle courait depuis trois heures peut-être, ayant fort à craindre de passer la nuit dans la rue.

« Cela ne sera pas, mademoiselle, lui ré-
» pliquai-je, et si vous voulez me dire où vous
» logez, je me ferai un plaisir de vous y con-
» duire. — En vérité, me dit la petite syrène,
» toujours avec cette douce voix qui allait à
» l'ame, je vous serais bien obligée d'avoir cette

» complaisance ; je demeure rue du Foin-
» Saint-Jacques, nº 12, en sommes-nous bien
» loin ? » Ma réponse fut affirmative ; elle avait passé la rivière à la faveur des ponts qui, chargés de maisons, lui en avaient dérobé la vue. « Je vous récompenserai de vos peines,
» dit la jeune fille avec une naïveté charmante,
» je ne veux pas vous faire faire tant de chemin
» pour rien. — Sur ce point, soyez tranquille,
» lui répartis-je, je ne vous demanderai que la
» satisfaction de vous obliger. — Vous êtes bien
» honnête, monsieur. »

Je lui offre mon bras, innocente ou rusée elle accepte, et nous voilà partis. La route était longue, j'en employai une partie à reconnaître avec qui je pouvais être, et je fus bientôt convaincu que ma compagne ne me déguisait rien, la vérité parlait par sa bouche. Elle possédait tous les attraits qu'on peut désirer dans une femme, sans avoir encore la fausseté ou la dissimulation si commune à ce sexe. Elle me raconta son histoire; elle se nommait Alix Romanel. Ses parents bons jardiniers avaient quelque aisance, mais une famille considérable. Une tante, marraine d'Alix, domiciliée à Paris, lui avait laissé en mourant tout ce qu'elle possédait ; elle était donc au dessus

du besoin ; elle avait ce qui est indispensable aux premières nécessités de la vie. Son travail lucratif lui procurait le reste ; elle ravaudait les bas de soie, aidée d'une ouvrière plus âgée, qui faisait les commissions et prenait soin du ménage. La jeune fille ne sortait pas, avait peu de connaissances, et elle était pour la forme sous la surveillance de la femme d'un avocat au parlement, Sénonaise comme elle. Alix ne désirait rien, se montrait satisfaite du présent, ne se tourmentait pas de l'avenir ; simple à l'excès, elle croyait les autres bons, parce qu'elle était parfaite ; possédait des idées peu étendues, mais n'en avait du moins aucune dont elle eût à rougir.

Dès le premier moment de notre rencontre, je ne pus la connaître assez pour apprécier dignement son ame, ce fut après notre liaison que je reconnus son mérite, il était au dessus de sa position. Lorsqu'elle eut avec une pleine ingénuité, satisfait à toutes les questions que je m'avisai de lui adresser, elle me demanda à son tour avec franchise qui j'étais, et pourquoi je me trouvais aussi tard dans la rue ; il pouvait être dix heures environ. J'avais déjà préparé ma réponse, une idée m'avait souri ; je voulais me

donner comme appartenant à cette classe estimable qui travaille pour contenter nos goûts, nos fantaisies ou nos besoins. Je pensais qu'en me rapprochant d'elle par le rang, j'exciterais moins sa défiance, et que j'en serais plus tôt aimé. C'est un aveu que je fais humblement, je ne dissimule pas aujourd'hui combien cette roueric était coupable, mais alors je n'y songeais pas. Il me semblait que parler au cœur de cette jeune fille était quelque chose approchant du bonheur.

Je lui confiai que j'étais compagnon relieur, travaillant chez un maître, logé dans la rue d'Argenteuil, où je l'avais rencontrée, et qu'étant ce jour là en vacance faute d'ouvrage, je m'étais habillé convenablement pour aller voir mes amis. J'avançai ce fait pour expliquer une sorte d'élégance peu commune dans la classe ouvrière à cette époque, quoique ce fût un dimanche; d'ailleurs, plus nous avancions dans la révolution et moins on se vêtissait avec somptuosité. On cherchait à se confondre parmi le peuple, afin de n'être pas insulté par la canaille. J'ajoutai que je revenais chez moi, rue Richelieu, et je donnai ma véritable adresse, mais point mon nom, je pris celui d'Auger Dumeil, mon valet de chambre. Je terminai mon récit en suppliant

mademoiselle Romanel de me permettre de lui procurer de l'ouvrage et de le lui apporter moi-même. Nous arrivions en ce moment devant la porte de sa maison, elle me répondit en me faisant une belle revérence, « Je serais bien » peu reconnaissante, M. Auger Dumeil, si je » ne recevais pas avec une égale satisfaction vos » visites et l'ouvrage que vous m'apporterez. » Puis elle ajouta, on m'avait fait les hommes » si méchants à Paris, qu'ils me faisaient peur; » vous êtes le premier à qui j'aie parlé long-» temps hors de chez moi, et certainement » vous ne m'avez pas donné une mauvaise » opinion de la jeunesse du pays. »

Je ne voulus pas détruire cette heureuse croyance en cherchant à baiser sa jolie petite main, j'en avais cependant bien envie, mais je craignis par cet acte respectueux, peu en usage parmi les gens de sa classe, de lui inspirer des soupçons dangereux pour la réussite de mes projets: Un modeste garçon relieur ne devait pas connaître ces délicatesses de la haute société. Je la quittai en lui souhaitant une bonne nuit, et descendis la rue de la Harpe, en me rappelant avec délices cette douce Alix, si pure et si belle, et les attraits qui se réunissaient en elle pour faire de

cette charmante créature une séduisante enchanteresse ; le ciel lui avait tout accordé, hors cette noblesse de sang qu'il jette quelquefois à des ames bien basses et bien dépravées.

Je ne pus remettre plus tard qu'au surlendemain la visite que je brûlais de faire à ma protégée du dimanche. Je me vêtis convenablement pour ce rôle que j'allais jouer, et je partis pour la rue du Foin-Saint-Jacques. Mon cœur (je l'ose dire à peine aux belles dames qui me liront) battait d'une étrange manière tandis que je montais l'escalier pour arriver au quatrième étage, où logeait la jeune ouvrière. Je ne sais quel sentiment m'agitait alors, mais prêt à paraître sous un déguisement qui me plaçait dans une position qui ne m'appartenait pas réellement, il me semblait dès lors que je sentais décroître mon assurance, et que la modestie de ma profession prétendue passait tout à coup dans mon cœur.

Je devinai la porte de l'appartement d'Alix à la propreté qui la distinguait de celles du même palier. Cette porte était entr'ouverte, je la poussai et je passai dans une petite pièce fort bien tapissée d'un papier commun mais neuf. En face était une autre chambre, celle d'Alix,

où elle travaillait ; je crois la voir encore avec son lit blanc et à franges ; quelques chaises brillantes de propreté, deux fauteuils de velours jaune, une commode, une armoire en beau bois de noyer, des rideaux blancs aux croisées, des fleurs dans des vases de verre bleu et plusieurs images de dévotion achevaient l'ameublement et la décoration de la chambre.

Avant d'entrer, j'avais légèrement heurté à la porte, j'entendis avec plaisir sa voix harmonieuse et presque émue donner la permission de venir à elle. Je parus, elle rougit, sembla chercher à me reconnaître, me reconnut bientôt, puis enfin se rassura (elle était seule), et comme elle m'accueillit avec un délicieux sourire, je compris que mon empressement ne lui déplaisait pas. Je la priai de m'excuser si j'avais mis tant de hâte à profiter de ses bontés, j'ajoutai que j'avais la certitude de lui procurer beaucoup d'ouvrage, et que j'en avais demandé à nombre de gens, en disant que c'était pour une de mes parentes. « Je vous remercie de votre bienveil-» lance, monsieur Dumeil, me dit cet ange de » candeur, elle m'eût fait plus de plaisir encore » si vous eussiez exprimé toute la vérité. Je n'ai » pas l'honneur d'être votre parente, et, même

» pour faire le bien, il ne faut pas mentir. »

Je reçus avec humilité cette leçon, donnée de l'air le plus gracieux du monde, je promis d'en faire mon profit, et je sortis des poches de ma lévite une demi-douzaine de bas de soie blancs que je venais d'acheter. Je prétendis qu'ils appartenaient à un jeune monsieur logé dans ma maison, et que d'autres viendraient à la suite. « Bon, dit Alix, joyeuse, voilà de la » besogne qui vient bien à propos ; vous êtes » un excellent ami, monsieur Dumeil, et néan- » moins il y a peu de temps que nous nous » connaissons ; j'ai parlé de vous à mademoi- » selle Anne, je lui ai conté avec quelle obli- » geance vous étiez venu à mon secours, elle » a fini, je vous le certifie, par vous juger » comme je l'avais fait. »

Ceci me laissa croire que l'opinion de mademoiselle Anne ne m'avait pas d'abord été favorable, je le dis à la belle fille. « Oh ! répliqua-t- » elle en rougissant, mon ouvrière est de Paris, » et elle prétend que dans cette ville les hommes » sont des trompeurs ; je gage que vous n'y » êtes pas né ? » Ma réponse fut un mensonge, et bientôt la conversation s'engagea ; je m'aperçus sans peine que l'instruction d'Alix n'était pas

étendue, elle en convint en me disant qu'elle était honteuse de son ignorance, et qu'elle voudrait apprendre, mais qu'un guide éclairé lui manquait.

« Qu'à cela ne tienne, lui dis-je, si vous » voulez me donner votre confiance, je vous » offre de vous aider à compléter votre éduca- » tion; ma position actuelle me permet de dis- » poser de quelques heures à certains jours de » la semaine, il me serait doux de vous les » consacrer.

— » Vous aurez beaucoup à faire, me dit- » elle, je sais lire, très peu écrire et mal compter, » je connais un peu d'histoire sainte et rien de » plus. » J'écoutais avec un plaisir inexprimable, et je ne crus pas rendre un mauvais service à ce trésor d'ingénuité, en l'arrachant à sa complète ignorance; je lui fis le détail de ce que je pouvais lui enseigner, elle consentit à tout. Mais en rougissant, elle ajouta : « Vous êtes comme » moi un ouvrier, M. Auger Dumeil, je ne puis » accepter votre temps sans me rendre indis- » crète; convenons donc de ce qu'en retour, » je puis faire pour vous » Je ne pus obtenir de sa délicatesse, qu'elle voulût bien accepter mes services gratuitement, et pour terminer

notre débat, elle me demanda si j'avais ma mère ou des sœurs, et sur ma réponse négative, elle décida qu'elle remplirait leur place en prenant soin de mon linge, qu'elle marquerait, blanchirait, raccommoderait, etc.

J'acceptai cette proposition, toujours dans le dessein de ne pas la détromper sur mon compte, et je la remerciai, me contentant d'ajouter que mes hardes achetées nouvellement, étaient dans un état excellent. Tout en causant avec moi, Alix n'avait pas cessé de faire aller son aiguille, elle travaillait avec attention et activité, chacun de ses mouvements devoilait une grâce nouvelle, le sourire du contentement habitait sans cesse sur sa bouche fraîche et petite, et lorsque ses yeux se reposaient sur moi, je les voyais remplis d'une sérénité bienveillante qui m'inspirait de douces rêveries.

Qui pourrait me rendre raison de cet enchantement délicieux que jette dans l'ame tout ce qui se rapproche de la simplicité ou de la vertu. Le jeune homme commence à se dépraver lorsqu'à la vierge timide il préfère la bacchante désordonnée; on se plaît sans doute avec la femme spirituelle et passionnée, qui a joué un rôle brillant dans le monde; mais on choisit

pour épouse la fille qui a passé dans la société sans se faire remarquer. Je faisais ces réflexions en m'éloignant d'Alix, et, je puis le dire avec orgueil, elles m'inspirèrent la noble pensée de ne pas chercher à troubler la paix de ce cœur innocent, ou du moins à ne rien faire de ce qui pourrait le porter au remords. Cette résolution arrêtée, je m'attachai à ma jeune élève avec un attrait que j'essairais en vain de peindre. Je ne manquais pas, deux fois par semaine, de lui donner des leçons claires et à sa portée, et toujours en présence de son ouvrière, qui finit réellement par perdre ses préventions contre moi. J'éloignai d'Alix tout ce qui aurait éveillé l'amour, je ne prétendais qu'à son amitié; ma conduite honorable, j'ose le dire, détourna la flamme qu'une assiduité empressée aurait peut-être allumée dans ses sens. Je me complaisais dans mon ouvrage, j'aimais à voir la rapidité des progrès de cette élève séduisante, et sa confiance en moi devenait entière.

Un jour je lui parlai mariage, et lui demandai du ton le plus calme, si elle n'avait pas fait un choix. « Non, dit-elle, tous les hommes me » sont indifférents, excepté vous. Je sens néan- » moins qu'il faut me marier, mais comment

» ferai-je pour choisir, je ne connais personne? » soyez en ceci mon guide, comme vous l'avez » été pour tout le reste. » Je fus singulièrement flatté de cette haute marque de confiance, je la méritais et je m'étais déjà mis en mesure de la justifier complétement. J'avais un frère de lait alors militaire, homme rempli d'honneur, de probité, d'intelligence, et animé du désir de faire son chemin, il n'était encore que sous-officier. Je lui parlai d'Alix, et lui appris ce qui avait eu lieu; il ne me fit qu'une question, je lui répondis en affirmant sur ma foi, que j'étais demeuré l'ami de cette aimable créature.

« Eh bien! dans ce cas, me dit-il, elle sera ma » femme. » Je le conduisis chez Alix; l'habit qu'il portait effraya d'abord la jeune fille, mais lorsque je lui eus répondu de S...., elle consentit à l'écouter; d'autant mieux que grâce au nouvel ordre de choses, il avait l'espérance d'un prompt avancement. Le mariage eut lieu, et le matin de la cérémonie, Alix, devant son époux, me prit la main: « Monsieur, me dit-elle, je » vous dois le bonheur, je vous dois aussi » ma vertu; vous auriez pu abuser de la sim» plicité d'une pauvre fille, bien des hommes

» de votre rang ne s'en seraient pas fait » scrupule.—De mon rang?—Oui, monsieur, » le hasard vous a fait connaître à moi pour » ce que vous êtes peu après notre liaison. » Je n'osai vous en parler, vous ne démen- » tîtes pas votre première conduite, et ma con- » fiance continua. Je puis vous répondre de » ma reconnaissance. Mon mari et moi saurons » vous la témoigner. »

Je l'embrassai pour la première fois, à la suite de cet aveu qu'elle fit avec une grâce charmante. Son époux sut apprécier le trésor qu'il possédait, et lorsque ses talents, son courage et la fortune l'eurent élevé à de hautes dignités militaires, il ne regretta jamais d'avoir pris Alix; et s'honora toujours d'une telle femme. J'ai resserré la durée de cette aventure, qui occupa à peu près toute l'année 1791; il est temps de revenir aux événements politiques et à des récits plus importants.

Robespierre que je continuais à voir, et qui, vers cette époque, proposa dans l'assemblée constituante l'abolition de la peine de mort, ne me cachait pas la haine qu'il portait à Mirabeau. « C'est un traître, me disait-il; j'ai la certitude » qu'il est vendu à la cour, et maintenant il va

» nous devenir plus dangereux qu'utile. Il y a
» un prince qui le connaît bien et qui ne l'aime
» pas. — Cela pourrait être à charge de re-
» vanche, répartis-je. — En ce cas, ils se ren-
» dent justice tous les deux ; je voudrais que la
» nation cessât de voir en Mirabeau son idole,
» ce culte qu'on lui rend lui coûtera cher. »

Je ne donnai pas de suite à ce propos, n'en soupçonnant point toute la portée, et certes je ne pouvais croire qu'il y eût dans l'assemblée nationale des êtres assez pervertis pour recourir au poison. La chose eut lieu cependant, et voici ce que je sais de science certaine à ce sujet. Robespierre, en 1793, dans un moment d'expansion, ne craignit pas de se vanter de la participation qu'il avait prise à ce crime. Deux partis travaillaient à la perte du roi, un troisième la désirait sans oser le déclarer ; tous virent avec peine que Louis XVI tendit à se rapprocher franchement de la constitution, et tous redoutèrent les conseils habiles que Mirabeau pouvait lui donner ; on savait que cet homme était seul capable de diriger les affaires de manière à maintenir les factions dans les bornes qu'elles espéraient franchir, et comme il formait le seul obstacle qu'on pût leur opposer, ce fut contre lui qu'on

dirigea tous les efforts. Le dépopulariser était incertain ; le tuer valait mieux, mais on ne trouva pas d'assassin, il fallut donc employer le poison : Marat en donna la recette, ce fut sous sa surveillance qu'on le prépara, et il répondit de l'effet.

On ne savait d'abord de quelle manière l'administrer, on imagina enfin de choisir le tumulte d'un repas pendant lequel on placerait les ingrédients vénéneux soit dans le pain, soit dans le vin, soit même dans une certaine partie de deux ou trois plats qu'on savait être préférés de Mirabeau. Robespierre et Pétion se chargèrent de conduire au dernier terme cet exécrable attentat, ils furent aidés de Fabre d'Églantine et de deux ou trois orléanistes en sous ordre. Mirabeau n'eut aucun soupçon de cette perfidie, le mal jeté dans ses entrailles ne tarda pas à se manifester à la suite d'une partie de plaisir qu'il ne refusa pas après ce dîner funeste, et dans laquelle il se signala par son intempérance en tous genres. Il reconnut bientôt la présence du poison, et s'en expliqua avec ses amis intimes, avec Cabanis, notamment, à qui il dit : « Vous cher-
» chez la cause de ma mort dans mes excès phy-
» siques, vous la trouverez plutôt dans la haine

» que me portent ceux qui veulent le boule-
» versement de la France, ou ceux qui redou-
» tent mon ascendant sur l'esprit du roi et
» de la reine.

» Dites à la reine, ajouta-t-il à mon oncle,
» venu pour le voir, que je meurs son servi-
» teur dévoué, que je lui donne pour tout
» conseil de n'en prendre de personne, il ne
» reste autour d'elle que des imbécilles ou des
» malveillants. »

On ne put jamais lui faire sortir de la tête que sa mort n'était pas naturelle, mais on s'arrangea de telle sorte que cette opinion n'éclatat pas dans le public. Tout Paris, toute la France s'intéressa à la maladie de cet homme extraordinaire, sa perte occasionna un deuil général. L'assemblée constituante, son président à la tête voulut assister à l'enterrement de Mirabeau. Cette lugubre cérémonie, qui se prolongea bien avant dans la nuit, eut un éclat inconnu jusqu'alors aux funérailles d'un particulier. La haine et l'envie expirèrent sur la pierre sépulcrale qui renferma ce grand citoyen, ce profond publiciste, cet homme d'état supérieur, et après sa mort ceux qui l'aimaient le moins furent forcés de lui rendre justice; écoutons

ce que dit en parlant de cet événement le marquis de Ferrières qui certes ne partageait point les sentiments de Mirabeau :

« La mort de Mirabeau fut une perte irré-
» parable pour le roi, pour la monarchie, pour
» les aristocrates eux-mêmes, qui le craignaient
» et qu'il contenait ; ni les uns ni les autres ne
» la sentirent dans le moment, ils furent même
» tentés de se réjouir. La cour eut quelques
» inquiétudes que l'on ne trouvât parmi ses
» papiers des renseignements sur le traité secret
» qu'elle avait passé avec lui. M. Delamarck,
» son exécuteur testamentaire, eut le soin de
» tout soustraire.... Personne n'osait s'emparer
» du sceptre que Mirabeau laissait vacant; ceux
» qui le jalousaient le plus paraissaient les plus
» embarrassés. S'agitait-il une question impor-
» tante, tous les yeux se tournaient machinale-
» ment vers la place qu'avait occupée Mirabeau :
» on semblait l'inviter à se rendre à la tribune
» et attendre, pour se former une opinion, qu'il
» eût éclairé l'assemblée. »

Cette place resta vacante pendant toute la durée de la session, et il ne se trouva pas un amour-propre assez robuste pour oser l'envahir. Chénier que je vis le lendemain de la mort de

Mirabeau, me dit : « Voilà, mon ami, la pre-
» mière victime que la raison d'état révolution-
» naire s'immole ; si on eût laissé faire ce
» gaillard, il nous aurait repoussés vers la mo-
» narchie absolue. — Vous croyez donc que le
» poison... — Je ne crois rien, je devine, je
» calcule, et je touche au doigt la vérité. Il ne
» faut pas dans les temps où nous vivons de ces
» hommes si fort au-dessus des autres et dont
» la volonté fasse loi, ils tendent trop à la ty-
» rannie. »

Je rapporte ce propos pour prouver qu'à cette époque on était convaincu que le trépas de Mirabeau n'était pas naturel. Mon oncle fut chargé par M. Delamarck d'aller rassurer la reine en lui remettant la liasse de papiers dont l'existence l'inquiétait. Il trouva cette princesse vivement affectée et les larmes aux yeux ; elle s'écria dès qu'il entra. « A quel degré
» de malheur suis-je tombée, puisque vous me
» voyez pleurant le comte de Mirabeau! Il nous
» avait fait beaucoup de mal, et il meurt au
» moment de nous servir! »

Mon oncle s'acquitta de sa double commission, des adieux du mourant et de la remise des papiers. La reine éprouva une vive douleur à

cette preuve non équivoque du dévouement de Mirabeau, elle ne se cacha pas pour la témoigner. « Je pense comme lui, dit-elle, ceux qui me » sont fidèles n'ont à m'offrir que de bonnes » intentions, le génie leur manque; les autres » sont plus habiles, mais où me conduiraient-» ils? »

Plusieurs jours après, elle fit demander mon oncle, le questionna sur mon compte et sur ma liaison avec Robespierre. Mon parent tâcha de me justifier, assurant à Sa Majesté que cette amitié n'altérait en rien mon zèle pour le service de la famille Royale, et il avait raison. « Puis-» que vous me le dites, je dois vous croire, et » pour vous le prouver, envoyez-moi demain » votre neveu; il demandera madame Campan, » qui le fera entrer par la porte de mon appar-» tement qui s'ouvre dans les couloirs de ser-» vice; j'ai quelque envie de le questionner, » peut-être irai-je jusqu'à l'employer. »

Mon oncle, transporté de joie, et augurant beaucoup pour moi de ces paroles, se hâta de me les rapporter. Elles me causèrent une vive allégresse, je ne le dissimulerai pas, et je me promis à l'avance d'obéir à tout ce que la reine exigerait de moi : car ce n'était pas au

temps de son infortune que je lui aurais refusé la preuve de mon dévouement, je n'avais pas encore appris à marcher au secours du vainqueur.

CHAPITRE XXXII.

Madame Campan. — Mon entrevue avec la reine. — Elle veut que je gagne Robespierre. — Je porte ses propositions à celui-ci. — Il les refuse. — Son mot sur Marat. — Danton ; son portrait. — Mot de Mirabeau sur Danton.—Colère de la reine contre Robespierre.—Fuite de la famille Royale.—Madame Campan en instruit M. de Lafayette.— Comment celui-ci s'y prend pour assurer le secret.— Chénier m'apprend la fuite du roi.—Ma conversation avec David le peintre et Fabre d'Églantine ; avec Robespierre. — Il se plaint de Monsieur. — Bailly à la journée du 17 juillet. — Ses nobles réponses. — Il proclame la loi martiale. — Lafayette, par son ordre, fait tirer sur le peuple au Champ de Mars.

Il y a dans les infortunes royales je ne sais quoi de touchant et de prestigieux que n'ont pas les malheurs particuliers. Habitués que nous sommes à voir les souverains revêtus de tout l'éclat de la puissance et de toute la pompe du commandement, nous nous attendrissons malgré nous si la fortune leur devient contraire, et comme ils doivent souffrir plus que d'autres, nous leur accordons aussi plus de compassion. Mais si cette pitié, d'autant plus vive que la chute est plus pesante, se fait sentir à tous les

cœurs, il en est bien peu qui cèdent à ses inspirations, et tandis que la foule des flatteurs et des courtisans abandonne l'idole renversée, c'est à peine si quelques ames bien placées, maltraitées peut-être aux jours de la prospérité, cèdent à une noble sympathie pour la grandeur déchue, et osent se déclarer les amis du malheur. C'est pourtant à cette dernière classe (j'ose le dire avec orgueil) que nous appartenions mon oncle et moi. Nous avions certainement à nous plaindre de la légèreté avec laquelle le roi et la reine avaient méconnu notre dévouement et oublié nos services, et pourtant à mesure que je me rapprochais du château des Tuileries, le souvenir du passé s'effaçait en moi, et je me trouvais animé du désir de convaincre ses nobles hôtes que je leur étais demeuré aussi fidèle qu'aux plus beaux temps de leur puissance.

Je voyais avec peine que la reine accordât tant de confiance à madame Campan; sa sincérité m'était un peu suspecte, et, grâces à mes liaisons avec les ennemis de la cour, je m'étais procuré des lumières, qui me faisaient voir clair là où les autres n'apercevaient qu'une obscurité profonde. Certes cette opinion contre

madame Campan pourrait passer pour calomnieuse si telle dame avait été réellement ce que ses Mémoires nous la représentent; mais ces Mémoires, comme je l'ai déjà dit, ne sont pas d'elle, on en a conservé les faits en leur donnant une autre physionomie. Je suis bien persuadé qu'on ne pourrait pas mettre sous nos yeux l'original écrit de sa main, sans que nous y trouvassions de notable différence avec ce qui a été publié.

Madame Campan, à l'époque dont je parle, était imbue des principes de la révolution, elle dissimulait de son mieux, et la reine trompée, lui accordait toute sa confiance; cette princesse n'hésita même point à la mettre dans le secret de sa fuite. Aussi M. de Lafayette en fut-il promptement instruit; mais, loin d'en profiter pour nuire à la famille Royale, il arrangea les choses de manière à ce que cette tentative pût réussir, et si elle échoua, ce fut par des causes indépendantes de sa volonté. Au reste, je reviendrai sur ce point quand il en sera temps.

Arrivé au château, je demandai madame Campan, conformément à mes instructions. Ce ne fut pas sans difficulté que je parvins à elle; j'insistai, on se décida à me conduire vers son

appartement. Elle était prévenue, elle m'attendait, et pourtant, en intrigante habile, n'avait pas jugé à propos de donner des ordres en conséquence; elle voulait se réserver le droit, en cas de besoin, de repousser par le simple exposé des faits, tout ce qui aurait eu l'air de la préméditation. Elle me reçut d'un air enjoué, me demanda des nouvelles de mon oncle, puis ajouta : « Il » vous forme à sa manière et comme un autre » Elie, veut que son esprit se repose sur vous; je » tâcherai, répliquai-je, nouvel Elysée, d'être » digne au moins du don de son manteau. »

Après ces premiers propos, je parus désirer de paraître devant la reine, madame Campan sortit alors, elle revint peu après et me guida dans ces couloirs qui font un véritable labyrinthe du centre du palais des Tuileries; Marie-Antoinette était seule dans un cabinet voisin de sa chambre, elle portait une simple robe de soie gris de perle, un bonnet négligé couvrait ses cheveux, un mouchoir de soie ou fichu de couleur feuille morte, flottait sur son cou, il n'y avait plus rien là de cette splendide magnificence de Versailles. Je n'avais pas vu depuis long-temps le visage de Sa Majesté; quand je dirai qu'il me parut flétri, je n'étonnerai per-

sonne, les chagrins qui la consumaient étaient bien capables de produire cet effet. Elle avait les yeux rouges et cernés, ses joues étaient pâles, quoiqu'elle portât une légère teinte d'un coloris étranger, mais l'infortune en frappant ses traits n'avait rien enlevé à la force de son ame, à la dignité de son maintien, à la grâce imposante, à la majesté de sa tête, et la même fierté brillait dans son regard.

Je m'inclinai devant elle, tandis que par son geste elle m'engageait à me relever, et quand je lui eus obéi, mes yeux se trouvèrent inondés de larmes, elle les vit et m'en sut gré. « Vous nous » aimez donc encore, me dit-elle avec une » douce émotion. — Ah ! madame, j'ai toujours » été dévoué à Votre Majesté, et le roi n'a pas » ailleurs un sujet plus fidèle. — Lui en don- » nez-vous la preuve, répliqua-t-elle avec une » apparente sévérité, en fréquentant journel- » lement des personnes qui lui sont bien con- » traires? — C'étaient mes amis, lui dis-je, avant » que nous entrassions dans les troubles poli- » tiques, ils ne se sont pas éloignés de moi, » quoique je ne pense pas comme eux sur beau- » coup de points, et dès-lors je n'ai pas cru » avoir de motifs pour en venir à une rupture.

— » Et parmi ces hommes, n'en serait-il au-
» cun qui pût aider à réparer la grande perte
» que le roi et moi venons de faire? — Je ne le
» pense pas, madame, car ils sont d'une exa-
» gération qui rend tout rapprochement im-
» possible. — On m'en disait autant du comte
» de Mirabeau, et néanmoins il était revenu à
» nous. — Parce que c'était un homme supé-
» rieur qui, en vous combattant, voulait moins
» vous déplaire qu'assurer dans l'avenir votre
» bonheur et celui de la France, tandis que
» ceux qui lui survivent ont de la méchanceté
» dans le cœur, et pas de hautes vues dans l'es-
» prit. — Vous croiriez donc impossible d'en
» ramener aucun, par exemple M. de Robes-
» pierre? »

Et elle fit un effort visible pour parvenir à prononcer ce nom. « Celui-là moins que tout
» autre, répondis-je, car il aspire à devenir un
» tribun du peuple, et d'ailleurs tout me porte
» à croire qu'il a des engagements auxquels il ne
» demeure pas fidèle. — Je sais qu'on le soup-
» çonne d'avoir donné sa parole à..... »

La reine s'arrêta sans achever sa phrase, je ne parus pas y faire attention, elle continua bientôt: « On ne risque rien néanmoins à le sonder, il est

» des avantages que nous pourrions lui faire,
» des faveurs dont on le comblerait; est-il riche?
» — Je ne le crois pas. — Eh bien, le roi ne ba-
» lancerait point à récompenser *grassement* ses
» services, il aurait une haute place dans la ma-
» gistrature, le cordon noir, enfin il serait sa-
» tisfait de nous si nous l'étions de lui; vous
» chargeriez-vous de lui parler? — Mon devoir
» est maintenant de vous obéir, dussé-je vaine-
» ment l'entreprendre. — Il pourrait vous faire
» connaître ceux de l'assemblée dont on aurait à
» solder le dévouement. — Je rendrai compte à
» Votre Majesté de ses intentions et de sa ré-
» ponse. — Ne perdez pas de temps. — Je le verrai
» aujourd'hui même. » Je recommençais mes saluts, quand la reine me dit, non sans em-barras. « Et vous monsieur que pourrions-nous
» trouver qui vous fût agréable? — De m'em-
» ployer toujours à vous servir, madame, ré-
» pondis-je en cherchant à cacher mon mé-
» contentement. »

Après cette conversation je sortis du cabinet; madame Campan m'attendait dans le couloir, elle me ramena vers sa chambre, et là parut attendre que je la misse dans la confidence de ce qui venait d'avoir lieu; je n'en fis rien, elle

n'osa pas insister, et en me congédiant elle me recommanda la discrétion du ton d'une personne fâchée qu'on n'en ait pas manqué à son égard. Je croyais convenable de taire un secret qui ne m'appartenait point, et d'ailleurs, je le répète, ma confiance en elle était trop faible pour que j'eusse la moindre envie de le lui révéler.

Je savais que ce jour là Robespierre, légèrement indisposé, ne devait pas aller à l'assemblée nationale; je fus chez lui, rue Saint-Honoré, en face de l'Assomption; il logeait chez le boulanger Duplay, à qui il devint funeste plus tard, en l'entraînant dans les exagérations fanatiques de son républicanisme, exagération qui conduisit ce misérable à l'échafaud, lors du 9 thermidor; je trouvai Robespierre dans sa chambre avec une des filles de son hôte, qui ne tarda pas à devenir sa maîtresse; il m'avait aperçu venant du château des Tuileries, par la rue Neuve du Luxembourg, et il me demanda d'abord si je sortais de l'assemblée, je répondis négativement et j'attendis pour m'ouvrir davantage que mademoiselle Duplay se retirât, ce qu'elle fit bientôt après. Dès que nous fûmes seuls j'abordai franchement la question, car plus d'une fois déjà je m'étais convaincu qu'il y a plus de finesse

qu'on ne pense dans la franchise et que presque toujours elle sert mieux que la ruse la plus habilement ourdie.

Je pris mon texte de la mort de Mirabeau, de la place qu'il laissait à remplir, soit à la tribune, soit ailleurs; du besoin que l'on avait au château des Tuileries, d'un homme habile, propre à en diriger les habitants; je passai de là à la confiance qu'inspireraient les talents de Robespierre, au désir qu'on aurait de les employer, et aux avantages dont on le récompenserait. Il m'écouta avec un profond silence, conserva une impassibilité de physionomie qui ne me laissa rien préjuger de ses sentiments secrets, et me laissa parler tout à mon aise; quand il vit que je me taisais et que j'attendais sa réponse, il me prit la main :

« Mon ami, dit-il, je ne vous en veux pas » de ce que vous venez de me dire, vous avez » agi en homme dévoué à une cause perdue, et » à votre place j'aurais fais comme vous; nous » sommes seuls, je puis m'expliquer sans dé- » tour; peut-être si en août 1789, vous m'a- » viez tenu le même langage et fait de pareilles » propositions, elles m'eussent séduit et alors » je me serais engagé dans une autre voie;

» mais depuis ce temps, nous avons fait bien
» du chemin, j'en ai même pris un qui ne me
» permet pas de reculer sans imprudence, sans
» vouloir exposer ma vie, à laquelle je tiens, et
» ma popularité que je préfère à ma vie; je
» me suis mêlé comme vous de ces petites in-
» trigues de cour; mon Dieu! qu'elles sont
» gauches et mesquines, j'en ai bientôt été
» dégoûté, on ne taille en grand que lorsque
» l'on a affaire au peuple, je refuse donc tout
» ce que vous me proposez, oublions-le vous
» et moi, ce sera le mieux, et n'en parlons
» plus, car enfin je me défie de tout le monde;
» rapportez ma réponse à qui vous voudrez,
» vous n'en obtiendrez pas d'autre. »

Il me tint ce propos d'un ton à me fermer la bouche. Je ne pus que faire un geste de regret et de résignation, alors il me demanda : « Avez-vous été aperçu de madame Campan » dans le château? — C'est elle, répliquai-je, » que j'avais ordre de demander, c'est elle qui » m'a conduit et ramené ensuite. — Raison » de plus, s'écria Robespierre, pour que je » persiste dans mon refus. Savez-vous, mon » ami, qu'en bonne politique je devrais même » renoncer à vous voir; il n'en sera rien toute-

» fois, car je prouverai à la tribune que si vous » remplissez auprès de moi l'office du tenta- » teur, du moins vous n'êtes point parvenu à » me faire mordre à la pomme d'Ève. »

Marat, Camille Desmoulins, Fabre d'Églantine, alors les inséparables de Robespierre, entrèrent en ce moment, Danton était avec eux, Danton, avocat au conseil du roi et l'un des principaux Titans de la révolution; sa taille était colossale, sa figure laide, sa voix tonnante, ses petits yeux lançaient des éclairs, il possédait une activité fatale qui le porta à se jeter dans tous les excès de la révolution. C'était un de ces hommes à qui le crime a été moins insupportable que la vertu en repos; il lui fallait des agitations violentes pour alimenter le feu de son ame, il devint révolutionnaire fougueux, parce qu'il put dans ce parti crier, agir, se démener, et fuir cette tranquillité qu'il craignait plus que la mort; aucun forfait ne le fit reculer, parce que s'y livrer était se donner des émotions, il parcourait depuis 1789 les rues de Paris, les Tuileries, le Palais-Royal, les salons, pour enflammer les esprits, pour les exaspérer, et se créer à la faveur de sa popularité une grande fortune; il avait, avec les formes

d'un cyclope, les goûts d'un sybarite; sa philosophie était toute épicurienne; mais de cet épicuréisme égoïste, qui rapporte tout à soi et qui ne craint pas de faire le mal, si le mal doit lui procurer une jouissance agréable. Cependant tout n'était pas à repousser en cet homme, il y avait peut-être au fond du cœur de Danton, des règles de justice, un amour d'ordre, une sévérité qui, bien dirigée, serait devenue de l'équité; il tombait avec force sur toutes les résistances, mais il voulait de la tolérance pour tout ce qui ne combattait pas; il fut un de ceux que le mouvement des choses entraîna bien plus loin qu'ils n'auraient voulu aller, un de ces hommes, qui décidés à faire un grand bruit, auraient voulu épouvanter sans frapper, et que des circonstances indépendantes de leur volonté conduisirent à répandre un sang que par inclination ils eussent épargné. Danton avait fait ses premières armes sous la direction de Mirabeau. « C'est un marteau dont je me sers, disait celui-» ci, et certes il n'en est pas de meilleur pour » applatir le fer sur l'enclume. »

J'avais aperçu Danton plusieurs fois; mais je ne m'étais pas rencontré avec lui chez des amis communs; curieux de le mieux connaître, je

serais demeuré là, dans une autre circonstance, mais dans celle-ci, vivement fâché de n'avoir pas réussi dans ma négociation, je m'éloignai laissant ces hommes pervers conspirer sans doute contre cette autorité royale que je soutenais au péril de ma vie ; de retour chez moi, je trouvai mon oncle, il m'attendait, très impatient de connaître ce qui s'était passé, je lui en fis part, je commençai par le récit de mon entrevue avec la reine, je terminai par le refus de Robespierre, et par la révélation de sa méfiance pour madame Campan; mon oncle ne la partageait point, il voyait dans cette dame une personne très fidèle, très dévouée, et tout ce que je pus lui dire à ce sujet ne le fit pas changer de sentiment.

Je ne me sentais pas le courage d'aller annoncer à la reine le renversement de ses espérances, mon parent prit ce soin, il fut la trouver le lendemain matin, ses entrées lui ayant été rendues depuis la mort de Mirabeau ; Marie-Antoinette l'écouta avec une sorte de colère : « Eh bien! dit-elle, en parlant de Robespierre, » puisque cet homme ne veut pas nous servir, » on se passera de lui, et s'il se plaint un jour » lorsque justice sera faite, il ne pourra accuser que lui-même de son sort. »

Dès ce moment la famille Royale ne s'occupa plus que de sa fuite, elle voulait sortir de Paris, espérant qu'elle retrouverait sa puissance, dès qu'elle aurait dépassé la barrière; on la berçait encore de la flatteuse idée que tous les factieux étaient réunis dans la capitale, et que l'esprit des provinces était demeuré excellent; ce ne fut pas une petite affaire que ce départ important, je n'en dirai rien, trop de gens en ont raconté jusques aux moindres détails, d'ailleurs, je n'y jouai personnellement aucun rôle; je rappellerai seulement que madame Campan, qui en était instruite, donna un rendez-vous secret au marquis de Lafayette, pour lui apprendre ce qu'elle savait. Le commandant de la garde nationale, si indignement calomnié par les ennemis de la liberté et par la tourbe des imbécilles, répondit à madame Campan, qu'il la remerciait de sa confiance, et que, comme il pensait qu'elle ne s'était adressée à lui que pour lui procurer l'honneur de s'opposer à une démarche imprudente, il la suppliait d'en faire un secret à tout le monde, et de croire qu'il prendrait les mesures convenables.

Madame Campan, trompée par ces paroles, et persuadée que monsieur de Lafayette pensait

comme elle, ne révéla rien à d'autres; c'était ce que voulait le sincère ami du roi; certain d'être le seul qui sût ce qui se tramait, il arrangea les choses de manière à ce qu'elles pussent réussir, écartant les personnes dangereuses et faisant le guet lui-même aux environs des Tuileries, où il rencontra la reine sans paraître l'avoir reconnue, quoiqu'il l'eût aperçue parfaitement. Si la fuite du roi manqua son but, ce ne fut pas par l'effet de la trahison, mais par le concours de mille incidents qui se réunirent contre elle, je ne les détaillerai pas, on les retrouve dans cent ouvrages, et certes, M. de Lafayette fut un de ceux qui éprouvèrent la plus vive douleur de l'arrestation du roi à Varennes

J'ignorais le moment de cette fuite, quoique tout me la fît prévoir; voilà tout à coup Chénier qui se précipite dans ma chambre, en criant: « Les oiseaux sont dénichés, sauve qui peut, la » France est perdue! » Je compris son propos et lui demandai si la nouvelle était vraie. « Elle ne » l'est que trop, me répondit-il, les Tuileries sont » libres, c'est maintenant une maison à louer, » voulez-vous que nous nous en accommodions » pour le reste de l'été? — Vous êtes un fou, lui

» dis-je, qui vous amusez à plaisanter lorsque » nous sommes sur un volcan. Gare la lave ! »

Je me levai aussitôt et je fus joindre mon oncle, qui venait d'apprendre la grande nouvelle, il était plus mort que vif, et agenouillé devant un crucifix à la ruelle de son lit, il cherchait des forces dans la prière; il demeura plongé dans la plus vive anxiété, tant qu'il ignora le résultat de cette tentative; mais son désespoir fut extrême quand il apprit qu'elle n'avait pas réussi, il n'eut ce jour ni le suivant le courage de paraître à l'assemblée nationale; et de ce moment il forma le projet de sortir de la France, aussitôt qu'il le pourrait. Je ne me renfermai pas comme lui, je courus de tous côtés pour m'informer de ce que l'on disait et de ce que l'on se disposait à faire. Une stupeur générale semblait avoir engourdi Paris, ce n'était pas néanmoins de l'épouvante, mais plutôt de la tristesse, on prévoyait de grands malheurs et tous les déchirements de la guerre civile.

On ne doutait pas que le roi n'eût bien pris ses mesures, et qu'il ne fût en position d'attaquer l'assemblée; celle-ci en majorité était décidée à ne pas abandonner son ouvrage, à le

soutenir plutôt de toutes ses forces, et à ne pas hésiter d'engager la lutte s'il le fallait; elle manda les ministres devant elle, leur ordonna de travailler en son nom, et la royauté demeura suspendue. Cette fuite eut lieu dans la nuit du 21 au 22 juin 1791. Je ne m'appesantirai pas sur le mémoire, sur la proclamation laissée par le roi, sur les fautes qu'il commit et qui compromirent la réussite de son voyage; je ne le montrerai pas ramené en criminel, prisonnier aux Tuileries, monarque sans souveraineté, déjà détrôné de fait, et à qui on ne rendit un moment la couronne, que pour prouver à tous qu'elle ne pouvait plus tenir sur sa tête; le respect pour le malheur m'interdit de semblables détails.

Le 22 juin au matin, je rencontrai sur la place du Carrousel Fabre d'Églantine et David le peintre, le premier avait la figure toute renversée; il paraissait frappé à mort: « Vous savez » ce qui se passe, me dit-il, le roi est parti, gare » ses vengeances, tout m'assure que je suis sur » la liste des proscrits, cependant, je n'en ai » pas plus fait que les autres, n'est-ce pas? »

Et la politesse m'arracha une réponse conforme à la question. « Au reste, poursuivit d'É- » glantine, je vais partir, je m'en retourne à

» Carcassonne, je gagnerai l'Espagne et j'atten-
» drai une amnistie.—Quant à moi, dit David,
» j'avais envie de faire de la politique, je me
» contenterai de faire des tableaux. —Et votre
» Serment du Jeu de Paume, lui dis-je en riant?
» —Je composerai, me répliqua-t-il, la rentrée
» du roi à Paris, mes pinceaux me sauveront;
» avez-vous vu Robespierre?—Pas encore, je
» passerai chez lui ce soir.—C'est moi qui lui ai
» appris la nouvelle, il en est devenu plus blanc
» que son linge, et ce n'est pas peu dire. »

Nous nous séparâmes, et j'admirai combien il y a dans les hommes peu de courage moral; le 19 juin, Robespierre avait été élu accusateur public du tribunal criminel de Paris, et Pétion président; cette charge étoit très importante, elle servoit utilement l'ambition de mon ami. Je fus chez lui le soir comme je l'avais annoncé à David, il se promenait à grands pas dans sa chambre. « Suis-je un sot
» ou un Fabricius, me demanda-t-il, dès qu'il
» me vit entrer, faisant allusion aux proposi-
» tions de la reine et à son refus?—Je ne sais
» trop que vous en dire, et ne pourrai vous ré-
» pondre pertinemment que dans quelques
» jours.—Dans tous les cas, puisque nous

» avons passé le Rubicon, les uns et les autres,
» il ne s'agit plus de le repasser; la guerre est dé-
» clarée, nous la ferons chaudement, resterez-
» vous avec nous, ou irez-vous à l'étranger?
» — Quoi qu'il arrive je ne porterai pas les
» armes contre ma patrie. — A la bonne heure,
» vous êtes un digne Français; cependant vous
» aimez beaucoup et vous servez d'affection
» cette famille. — Je l'aime, sans doute, mais
» je ne la servirai l'épée à la main, qu'en deçà
» des frontières, et s'ils n'ont pas avec eux un
» seul Autrichien ou Prussien. »

Robespierre me détailla ensuite toutes les mesures que l'assemblée avait prises et la presque unanimité de sentiments qui l'animaient : il faut long-temps parmi nous pour mettre la nation en mouvement, mais une fois qu'elle s'y est mise, on ne la dirige pas aussi facilement qu'on pourrait le croire.

Mon oncle, le lendemain, me parut consterné plus encore que la veille, il avait vu par lui-même qu'il ne fallait pas compter sur la terreur pour amener l'assemblée à résipiscence et qu'elle se défendrait avec vigueur, il s'apercevait qu'elle n'était pas comme pensaient les vieillards et les courtisans de l'époque, qui se figuraient tous

qu'une botte autrichienne feroit tout rentrer dans le devoir; on ne croira jamais que lors du départ du comte d'Artois, on se berçait de l'idée que l'entrée de six mille Piémontais sur le territoire suffiroit pour changer la face des choses. S. A. R. sortit remplie de cette idée, qu'au reste sa saine raison ne tarda pas à lui faire abandonner. Une foule de royalistes vinrent chez mon oncle partager notre inquiétude et nous demander des renseignements que nous ne pouvions leur donner, nous sûmes que MONSIEUR avoit pris le chemin du nord et que le comte d'Avaray étoit son unique compagnon de route; on sait de quelle manière le prince sortit de France, nous tenons de lui-même les détails de sa fuite, il nous en a dotés peu d'années avant sa mort, et ce récit ne fut pas la moins singulière de ses productions littéraires. Plus heureux que le roi, il se sauva. Sa femme, qui ne partit pas avec lui, eut aussi le même bonheur. De toute la famille, le sol de la France ne devait dévorer que Louis XVI, Marie-Antoinette, Madame Elisabeth et le jeune dauphin.

Robespierre, dans notre première entrevue, ne m'avait rien dit de MONSIEUR, il fut plus communicatif à la seconde, je ne me crois pas obligé de rapporter tout ce qu'il avança d'of-

fensant contre S. A. R., qui, prétendait-il, l'avait trompé sur tous les points. « Mais, lui dis-je, » n'était-ce pas aussi un peu à charge de re» vanche? — Il pourrait en être quelque chose. » —Alors pourquoi vous plaignez-vous?—Parce » que si l'on aime à jouer les autres, on a honte » d'avoir été joué soi-même. » Marat nous joignit sur ces entrefaites, il était avec Camille Desmoulins, et encore sous le poids de la frayeur; c'était une chose hideuse à voir que la furibonderie de ce petit homme, demandant déjà les massacres, voulant que des têtes tombassent de toutes parts; il me faisait horreur, je m'aperçus qu'il venait de se lier plus intimement qu'auparavant avec Robespierre, et j'augurai mal des opinions de celui-ci, lorsque je le vis s'appuyer sur un auxiliaire aussi dégoûtant que forcené; lorsque je lui en dis plus tard quelque chose, il me répondit: Marat est un vertueux patriote, on serait heureux de penser comme lui. Voilà où le menaient et où mèneront toujours les exagérations du fanatisme, de quelque part qu'il vienne.

Près d'un mois après, et le 17 juillet, à la suite de la seconde fête anniversaire de la prise de la Bastille, les meneurs en sous-ordre ameu-

tés par Marat, sous son commandement et sous sa direction, conduisirent la populace au Champ de Mars, pour signer sur l'autel de la patrie une pétition à l'assemblée nationale, à l'effet d'obtenir la déchéance de Louis XVI et son jugement, ainsi que l'organisation d'un nouveau pouvoir exécutif, j'étais chez le vertueux Bailly; au premier bruit de cette émeute, un de ses amis lui conseilla d'agir avec ménagement et de ne pas se compromettre en face d'une multitude qui pouvait devenir dangereuse.

« Je me croirais coupable, répliqua-t-il, » de ne pas employer pour rétablir l'ordre, le » pouvoir que je tiens de la loi. » Et comme on insistait. « Mon ami, dit-il, quand je fis » prêter le serment du Jeu de Paume, je ne » reculai pas devant la majesté royale, et ici » je montrerais plus de crainte devant des fac- » tieux! — Mais votre popularité. — J'y tiens » sans doute, mais moins encore qu'au vœu de » ma conscience. »

J'admirais dans un silence respectueux cette supériorité d'un grand caractère sur les petites combinaisons d'une ambition vulgaire; le marquis de Lafayette, en sa qualité de commandant de la garde nationale, vint prendre les ordres

de Bailly. « Allons au Champ de Mars, lui dit-» il, là nous verrons ce qu'il y aura à faire. » Ils sortirent tous les deux, je leur demandai permission de les suivre ; quand nous arrivâmes les mutins étaient groupés autour de l'autel sur lequel Danton lisait à haute voix l'insolente pétition. Camille Desmoulins, Marat, Fabre d'Églantine, de Saint-Hurugues, qui se retrouvait là et quelques autres forcenés, haranguaient la populace. Le corps municipal précédé du drapeau rouge et ayant à sa tête Bailly son maire, arrivà escorté de douze cents hommes de gardes nationales et de trois pièces de canon. A la vûe de ce développement de la force légale, les factieux essaient d'entamer un combat, ils résistent d'abord, bravent les premiers coups de fusils qui n'étaient chargés qu'à poudre, et tirent eux-mêmes sur la garde nationale; la rebellion était flagrante, la loi martiale fut proclamée, les trois sommations faites. Un long intervalle de temps s'écoule, l'audace de la canaille redouble, elle lance des pierres, tire des coups de pistolets. « Notre devoir est rem-» pli, dit Bailly, d'un ton d'une douleur profonde, » le vôtre, monsieur le commandant de la force » publique, ajouta-t-il, en s'adressant au mar-

» quis de Lafayette, est de dissiper cet attrou-
» pement par tous les moyens qui sont à votre
» disposition. »

A ces mots, l'ordre de faire feu est donné, une décharge terrible foudroie les séditieux, la terreur les saisit à la vue de leurs camarades qui tombent frappés à mort, tous fuient, tous se dispersent. La révolution pouvait encore être vaincue dans cette journée, on la laissa debout, et elle se hâta de désigner de nouvelles victimes. Bailly fut du nombre, sa proclamation du Champ de Mars fut son arrêt de mort, et plus tard ce vertueux citoyen tomba aussi sous la hache dévorante.

CHAPITRE XXXIII.

Déclaration de Pilnitz. — Le roi prête serment à la constitution. — Intrigues pour détourner Louis XVI de cette démarche. — Ce qu'il en dit à M. de Montmorin. — Défiance de la reine et du roi contre les princes. — La reine envoie mon oncle vers Monsieur. — J'émigre avec lui. — Propos de Robespierre. — Nos compagnons de route. — Mademoiselle de Marsanc..... — Mon voyage. — Arrivée à Coblentz. — Conversation avec le comte de Vaudreuil. — Délire des émigrés. — Détails sur l'émigration. — Madame de Balby. — Le comte d'Avaray. — Le comte de Blacas. — Le duc de La Châtre. — Le duc de Grammont. — Monsieur.

Tandis qu'en France la couronne glissait peu à peu de dessus la tête du roi, ses frères complotaient à l'étranger avec les monarques de l'Europe le renversement des travaux de l'assemblée constituante, le rétablissement de la royauté sur sa base antique, et son affranchissement des entraves qu'on lui avait imposées. Monsieur tout nouvellement sorti de France, parut ne pas prendre d'abord une part active à ce grand projet; M. le comte d'Artois se chargea seul de la responsabilité.

Ce prince, depuis qu'il avait quitté Versailles, dans la nuit du 15 au 16 juillet 1789, avait travaillé activement à susciter des ennemis à l'assemblée nationale, mais pendant deux ans environ, le succès n'avait pas répondu à ses tentatives. Je l'ai dit, et je le répète, l'opinion générale dans les cabinets étrangers, était que la révolution française reculerait aussitôt que les puissances coalisées paraîtraient en armes sur les frontières; ils avaient d'ailleurs l'arrière-pensée de laisser augmenter les embarras de Louis XVI, afin de lui faire acheter plus cher le secours qu'on lui accorderait, aussi ne se pressaient-ils pas. Enfin, le comte d'Artois ayant quitté Turin, où il n'avait pu obtenir que des marques d'un intérêt stérile, passa dans le nord de l'Allemagne, pria, sollicita avec tant d'instance l'empereur Léopold, qui venait de succéder à Joseph son frère, et le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, héritier dégénéré de l'aigle de la maison de Brunswick, qu'il parvint enfin à les décider à tenir ce qu'ils lui avaient promis si souvent. Ces deux souverains se donnèrent rendez-vous au château de Pilnitz, dans les états du roi de Saxe. Là, après plusieurs conférences avec le prince français,

impatient de reparaître aux yeux des factieux, à la tête des phalanges allemandes, ils signèrent, le 27 août 1791, le fameux traité dont le résultat fut si différent de ce qu'ils en espéraient.

Par ce traité, les deux monarques déclaraient entre autres choses qu'après avoir entendu les représentations de MONSIEUR et du comte d'Artois, ils espéraient que les puissances dont les secours seraient réclamés, ne refuseraient pas d'employer les moyens les plus efficaces pour mettre le roi de France en état de poser, avec une parfaite liberté, les bases d'un gouvernement monarchique *également convenable aux droits des Souverains et au bien-être de la noblesse française*, ils s'engageaient à agir d'un mutuel accord pour obtenir le but proposé.

Cet acte maladroit, dans lequel il n'était pas question des intérêts du peuple français, anima la nation au dernier degré, et l'affermit plus que jamais dans la résolution de conserver les nouvelles lois fondamentales que ses députés lui avaient données. La constitution étant achevée, une députation la porta au roi, qui, dès le 13 septembre, fit connaître ses intentions par une lettre adressée au président de l'assemblée. Le lendemain 14, il vint lui-même au sein de la

représentation nationale prêter en ces termes son serment à ce pacte désormais sacré : « Je viens, » Messieurs, consacrer solennellement l'accep- » tation que j'ai donnée à l'acte constitutionnel, » en conséquence, je jure d'être fidèle à la » nation et à la loi, d'employer tout le pouvoir » qui m'est délégué à maintenir la constitution » et à faire exécuter les lois. Puisse cette grande » et mémorable époque être celle du rétablis- » sement de la paix, de l'union, et devenir le » gage du bonheur du peuple et de la prospé- » rité du royaume ! »

Avant d'en venir à cette reconnaissance solennelle, Louis XVI avait été plus d'une fois sollicité de tenir une autre conduite ; ses frères, qui n'étant pas en France ne pouvaient juger qu'imparfaitement l'état des choses, ne cessaient de lui écrire de résister en face à des ennemis, que cependant eux-mêmes ils avaient reconnu ne pouvoir combattre avec succès, puisqu'ils avaient pris le parti de la retraite ; le clergé qui, par l'acceptation de la constitution, perdait la dernière espérance de rentrer dans ses biens, faisait envisager au roi sa démarche comme un sacrilége ; le peu de noblesse qui n'avait pas abandonné le monarque, déplorait dans le château

des Tuileries la perte irrévocable de ses priviléges ; la reine enfin, la reine, digne fille de Marie-Thérèse, comprenait plus facilement les affronts de la captivité, les peines de l'exil et les horreurs de la mort, qu'une acceptation qui était à ses yeux un véritable acte de déchéance ; elle essaya de faire passer ses sentiments dans le cœur de son époux, mais il était loin de partager ses craintes et ses répugnances.

Tous les efforts qu'on employa, tous les ressorts qu'on fit jouer ne produisirent rien sur l'esprit de Louis XVI. Il sembla occupé d'une seule idée, celle de donner par la promptitude de son acceptation un gage de la sincérité de ses intentions, et d'obtenir en retour que désormais on le laissât tranquille en récompense de toutes ses concessions. Ceux qui vivaient dans son intérieur ont affirmé que jamais ils ne le virent plus satisfait qu'à son retour de la séance ; il dit au ministre Montmorin : « Grâce » à Dieu, tout est fini, et je puis dormir à » présent sur l'une et l'autre oreille ; ma » femme est un peu fâchée, elle finira par » prendre son parti. Quant à mes frères, qui ne » tiennent pas la queue de la poêle, ils m'y » laisseraient frire, en me criant de tenir bon.

» Je veux, moi, du repos, du calme, j'en aurai,
» Dieu aidant; qu'on ne me rompe plus la tête
» par des représentations que je n'écouterai
» point. »

M. de Montmorin rapporta le soir même à mon oncle cette singulière allocution. On voit combien peu le roi était porté à se conformer aux désirs de ses frères. Il en avait principalement un motif que j'ai quelque regret de développer ici. Il est prouvé malheureusement que depuis l'émigration surtout, il ne restait plus aucune union entre les membres de la famille royale; la reine, par exemple, aimait moins que jamais MONSIEUR, et elle avait fini par se détacher aussi de l'amitié qui la liait au comte d'Artois. On lui avait fait craindre pour ses enfants l'ambition de ses beaux frères. Elle donna de telles preuves de ces craintes ainsi que le roi, que les princes furent contraints de faire dans l'étranger une déclaration solennelle de la loyauté de leurs sentiments; sans doute ils étaient nobles et purs ces sentiments, mais leurs Altesses Royales avaient pour entourage des gens avides qui les poussaient à des démarches imprudentes, à des actes qu'on pouvait mal interpréter, et que les personnes placées auprès du roi et de la reine ne manquaient pas d'enve-

nimer, de sorte qu'il y avait aux Tuileries une défiance générale contre tout ce qui venait de Coblentz. Ce fut un très grand malheur, car il n'y eut point d'ensemble, et l'on ne marcha pas d'accord tandis que l'union aurait été si nécessaire.

Après l'acceptation de la constitution, la reine placée entre Louis XVI, qui voulait maintenir ce qu'il avait juré, ses propres désirs, différents de ceux de son époux, et les importunités de ses proches ; instruite d'ailleurs que MONSIEUR prétendait déjà se faire nommer régent du royaume, attendu, disait-il, l'état permanent de captivité où se trouvait son frère, voulut avoir auprès de ce prince un agent qui lui rendît compte de ses actions. Elle fit choix de mon oncle et l'ayant appelé devant elle, dans le plus grand secret, lui demanda s'il ne songeait pas à émigrer. « L'envie ne me manque point, lui répliqua » ce vieillard, mais je ne puis me décider à m'é- » loigner du roi et de vous, madame, tant que je » croirai pouvoir vous servir utilement en France. — » Je suis charmée, dit la reine, de vous » voir dans ces dispositions, elles me rendront » moins pénible ce que je vais vous annoncer. » Vous ne pouvez plus me servir à Paris, comme » vous l'entendez, et votre fidélité me sera plus

» avantageuse au delà du Rhin, où je désire » que vous vous rendiez promptement. » Mon oncle apprit, à la suite de ces paroles, ce que l'on attendait de lui, et il assura Sa Majesté qu'il se dévouerait à ses intérêts avec le zèle le plus ardent; il reçut en conséquence, ses instructions, et immédiatement après, se prépara à partir. Je m'attendais depuis long-temps à ce voyage; je lui avais fait la promesse de ne pas l'abandonner, quoique je ne fusse nullement porté à l'émigration; mais enfin, je devais beaucoup de reconnaissance à ce vieillard, qui m'avait tenu lieu de père, et je n'aurais pas consenti à le laisser entreprendre seul une course qui, au point où en étaient les choses, présentait un véritable danger dans son exécution.

Je tins notre départ secret; je dis seulement à mes amis les plus intimes que je retournais dans le midi, où m'appelaient des affaires de famille. Les indifférents ne s'embarassaient pas si je parlais franchement; Robespierre seul me dit: « Je ne crois pas un mot de tout cela; vous » êtes un fou, vous émigrez contre votre opi- » nion, mais par respect pour votre oncle, » c'est, mon cher ami, une véritable extrava- » gance dont vous vous repentirez, soyez-en sûr.

» Au demeurant, je ne vous demande aucune » confidence, afin de pouvoir vous défendre » lorsque viendra le moment de le faire. »

Ces dernières paroles retinrent mon épanchement, je le quittai, et le lendemain nous étions en route. Ce ne fut point sans courir de grands dangers que nous atteignîmes la frontière. Chaque municipalité était en insurrection; partout on se méfiait de ceux qui tournaient le dos à Paris. Nous n'avions pas voulu nous distinguer en partant dans une chaise de poste, nous nous étions contentés de deux places dans le carrosse d'un honnête voiturier qui allait à Strasbourg, et qui gagnait des sommes considérables à conduire des émigrants au-delà du Rhin. Quatre voyageurs occupaient les autres places, c'était une famille complète, le père, la mère, le fils, et la fille, ils faisaient comme nous, sans nous l'avouer. C'était une branche respectable d'une maison noble de Guienne, qui abandonnait une fortune considérable pour répondre à l'appel des princes. M. de Marsanc.., ancien militaire, était rempli de vertu et de probité, mais jamais deux idées ne s'étaient rencontrées dans son cerveau, il ne comprenait pas qu'il ne dût plus être seigneur de son village.

Il n'avait pas digéré encore, au moment où je fis sa connaissance, le dernier morceau de pain béni qu'on ne lui avait offert dans son église, qu'après en avoir présenté au maire et aux autres officiers municipaux du lieu : ce grief lui paraissait énorme et méritait à ses yeux que pour le redresser seulement, les puissances coalisées prissent les armes.

Sa femme, sortie d'un famille de finance, était plus encore que lui, entichée de ces priorité nobiliaires qu'on leur avait enlevées, sa vanité souffrait de rentrer dans cette classe bourgeoise dont elle s'était séparée en se mariant. N'être plus dame de paroisse lui devenait insupportable, et elle nous contait à ce sujet des choses qui me faisaient rire *in petto*. Elle avait des bouffées d'amour-propre incroyables, et certainement la reine de France ne détestait pas plus cordialement la révolution. Son fils, grand garçon de vingt-deux ans, et sous-lieutenant d'infanterie, pleurait presque en pensant qu'il émigrait si tard, tous ses camarades avaient pris ce parti depuis au moins quinze jours, et cela leur donnait sur lui une supériorité dont ils ne devaient pas tarder à lui faire sentir le désagrément.

Mademoiselle Clarisse avait dix-huit ans, elle

était jolie comme la plus jeune des Grâces, mais elle ne savait rien, elle sortait du couvent, et par conséquent comptait parmi les filles les plus ignorantes de France; en revanche, elle possédait un cœur ardent, curieux de s'instruire sur certaines notions, je le compris du moins au mouvement de ses yeux, car eux seuls parlaient. Un ordre maternel avait enjoint à sa bouche le plus rigoureux silence.

Pour moi, qui trouvais les beaux yeux de mademoiselle Clarisse très éloquents, je me contentai d'abord de me servir du même langage, pour lui faire entendre ce que je ressentais à son égard; et je puis assurer sans fatuité, qu'elle ne tarda pas à me comprendre; la conséquence de cette interdiction de la parole fut la nécessité de recourir aux gestes, et quoique nous fussions placés sur le devant de la voiture, chacun à un angle opposé et séparés par monsieur son frère, nous entamâmes dès le second jour, avec nos pieds et nos mains, une conversation qui me donna les plus belles espérances; j'ai toujours remarqué dans le cours de ma vie, toute d'observation, que les jeunes personnes élevées dans les couvents ou par leur famille d'une manière presque tyrannique, sont celles qui font le

plus d'étourderies, celles surtout qui cèdent avec le plus de facilité; il semble que rien ne retienne les femmes obsédées par une surveillance perpétuelle, et que leur droit naturel dans ce cas sait s'abandonner, dès qu'elles en trouvent l'occasion, à ce qu'on leur interdit avec tant de despotisme; j'ai vu le contraire dans celles admises à jouir d'une honnête liberté, elles reconnaissent en général par une conduite sage, la confiance qu'on leur témoigne. Je pourrais citer mille faits à l'appui de ce que j'avance, et tous les jours on peut s'en assurer en regardant autour de soi.

Notre première couchée fut à Meaux; mon oncle nous parla de Bossuet, je fus le seul à le comprendre, la noble famille ne connaissait pas même le nom de ce grand prélat et s'occupait fort peu de son histoire et de ses œuvres.

A Châlons nous étions déjà, mademoiselle Clarisse et moi, de la meilleure intelligence, à chaque repos dans les auberges nous cherchions à nous rapprocher, et nous y parvenions toujours malgré la mère, assez peu confiante cependant dans des excellents principes que sa fille avait dû recevoir au couvent.

A Bar-le-Duc, M. de Marsanc.. se fit presque une querelle, non avec sa femme, mais avec

un officier municipal, ce qui aurait pu avoir des suites plus dangereuses; la prudence de mon oncle pacifia les esprits et l'homme public voulut bien se contenter des explications que nous lui donnâmes et des excuses que lui fit, d'assez mauvaise grâce, le gentilhomme gascon.

Mademoiselle Clarisse s'avisa dans cette ville de me demander pour la première fois à quel moment je m'adresserais à ses parents. « Eh! » ma chère amie, lui dis-je, devons-nous » songer à notre bonheur quand celui de la » France est compromis, c'est lorsque de re- » tour à Paris où la victoire nous aura ramenés, » nous verrons le roi en paix sur son trône, que » je remplirai ma promesse. — Je veux bien at- » tendre jusques à cette époque, me dit-elle, » d'ailleurs ma mère me gronderait si je me » mariais en pays étranger, mais pour cela nous » ne nous quitterons point. »

Je m'engageai à ne pas me séparer d'elle à moins que l'honneur des chevaliers français ne l'exigeât, et depuis lors en excellente royaliste, elle cessa de me parler de mariage; elle m'aurait fort embarrassé en insistant; j'avoue mes torts en ceci, je me conduisis fort mal; mais je dois jeter une partie de la faute sur les circonstances

qui amenaient une nouvelle manière d'être; ces voyages, cette émigration, ces agitations politiques nous rendaient moins délicats et nous plaçant plus souvent en présence des jeunes personnes, nous portaient à mal faire par un entraînement involontaire et presque forcé.

Nous ne séjournâmes pas à Nancy : arrivés tard nous en sortîmes de bonne heure, mais dans ce peu de temps on ne cessa de nous parler du roi Stanislas, dont les vertus vivront perpétuellement dans le cœur du peuple de la Lorraine; ce souvenir triomphait de l'exagération républicaine, et on nous répétait sans cesse : « Ah! si » celui-là avait juré la constitution, certainemeut » il la maintiendrait. » Je dois ajouter que dans toute la route nous trouvâmes les esprits disposés à bien penser du roi et à mal juger la reine; on était parvenu à leur montrer Marie-Antoinette comme l'ennemie de la nation, comme dévouée à l'Autriche, à laquelle elle faisait, disait-on, passer d'immenses trésors; on la représentait occupée sans relâche à saper l'édifice constitutionnel. Ces calomnies avaient produit un funeste effet dont nous ne pouvions assez gémir.

A Sarrebourg, nous soupâmes à table d'hôte, car tout voyageur qui alors se faisait servir à

part, se rendait suspect. Nous eûmes pour convive un homme visiblement envoyé par les jacobins de Paris, pour répandre des nouvelles alarmantes, afin d'exaspérer les esprits. Il nous conta que quatre cent mille Allemands de toutes nations, cent mille Italiens et Piémontais, cent mille Espagnols et deux cent mille Turcs allaient envahir la France sur tous les points; que les princes leur avaient demandé de ne faire grâce de la vie, à part les prêtres et les nobles, qu'aux seuls enfants du tiers-état qui n'auraient pas douze ans; qu'on brûlerait les villes, afin qu'il n'y eût que des châteaux féodaux et des villages. Pourrait-on croire maintenant que des cris de rage répondaient seuls à ces extravagances, et que nul n'osait les contredire, sous peine de passer pour un aristocrate, un ennemi de la révolution et un émissaire caché des princes?

Nous entrâmes à Strasbourg, et là il fut décidé, dans un conseil tenu entre la famille de Marsanc... et la nôtre, que nous continuerions de cheminer ensemble jusques à Coblentz. Ce ne fut qu'avec des précautions infinies que nous quittâmes le sol de la France; nous prîmes un bateau qui descendait le Rhin, et à la faveur de cette navigation, nous parvînmes au but de

notre voyage. Les inquiétudes qui m'agitaient ne me rendirent cependant pas insensible au charme des paysages variés que nous offraient les bords du fleuve, à ces tableaux vivants et à ces perspectives délicieuses qui animent ses rives.

En débarquant à Coblentz, nous fûmes abordés sur le rivage par le comte de Vaudreuil, ami de mon oncle, qui le reconnut aussitôt. « Enfin » vous voilà, nous dit-il, vaut mieux tard que » jamais, vous devez vous attendre à une assez » mauvaise réception. — Et pourquoi s'il vous » plaît, demanda mon oncle, ne suis-je pas » royaliste autant que vous tous? — Vous voulez » rire, répliqua M. de Vaudreuil, est-ce qu'il » y a des royalistes en France, nous n'y recon- » naissons que des scélérats, que des traîtres » dont nous nous vengerons; vous croyez être » un homme d'honneur, vous par exemple, » eh bien! vous vous trompez, vous devez » vous estimer très heureux si on ne vous range » point dans la classe des Jacobins les plus » enragés.

— » Quel est mon crime, monsieur le comte, » en quoi ai-je démérité? — Vous avez préféré » le roi aux princes; c'est là un tort qu'on ne » vous pardonnera pas. — J'avoue que je ne m'at-

» tendais guère à ce que l'on m'en fît un repro-
» che, je crois même encore que le château des
» Tuileries devrait être le point de ralliement de
» tous les Français. — Miséricorde! s'écria le
» comte de Vaudreuil, en se bouchant les oreilles,
» que seriez-vous devenu si un autre que moi
» avait entendu ce blasphème; écoutez, mon
» digne ami et toute plaisanterie à part, vous
» marchez sur une terre qui vous est incon-
» nue, veillez sur vos propos, supportez les
» sottises de ceux avec qui vous allez vivre;
» quant à vous, monsieur, poursuivit-il en
» s'adressant à moi, je vous recommande la
» plus haute circonspection; vous êtes jeune,
» ne commettez aucune imprudence, vous de-
» vez vous résigner à supporter l'arrogance de
» ceux qui sont arrivés huit jours avant vous,
» le dédain de ceux qui vous ont devancés de
» deux ou trois semaines, et le mépris de ceux
» qui sont venus ici l'an passé. »

Nous eûmes de la peine à croire d'abord, mon oncle et moi, que M. de Vaudreuil ne se jouât pas de nous, tant il nous paraissait inconcevable que dans la même cause on se divisât et subdivisât en catégories aussi ridicules, lorsqu'un accord sincère, une union compacte pou-

vaient seules amener à bien le projet commun ; mais, il faut l'avouer, l'instruction, les grandes vues, la connaissance des hommes et des choses manquaient complétement à la noblesse française, son ignorance était extrême ; perdue dans les châteaux ou dans l'oisiveté militaire, elle n'avait rien appris ; chaque gentilhomme se regardait comme supérieur à son voisin, et si en-deçà du Rhin on se classait par rang de naissance, les amours-propres au-delà du Rhin s'étaient arrangés de manière à se classer par échelle de dévouement, ce qui ne faisait qu'ajouter à la foule des prétentions les plus extravagantes, et qu'à mettre tout sens dessus dessous.

J'appris que le prince de Saint-Mauris, fils de M. de Montbarrey, avait été repoussé outrageusement parce qu'il était venu trop tard ; Cazalès, cet homme de génie, cet intrépide défenseur de la royauté, reçut un tout aussi mauvais accueil d'une foule d'imbécilles qui, ne pouvant l'imiter, le jalousaient sottement, et qui par leurs impertinences se vengèrent de sa gloire ; il avait quitté la France après son duel avec Barnave, il y rentra au commencement de 1792, et ne s'éloigna de nouveau qu'après l'arrestation du

roi. Je ferais rire de pitié, si je n'excitais pas une juste indignation, en racontant les actes de brutale insolence que des gentillâtres, des anoblis, des gens de réputation plus que suspecte, se permirent à son égard, quand il parut au milieu d'eux; Marat ou Robespierre en personne, n'auraient pas été plus mal reçus. Cette rage des émigrés d'outrager tous ceux qui ne les avaient pas devancés, fit beaucoup de tort à la cause des princes, et fit passer du côté de la révolution des esprits supérieurs dont la coopération aurait été indispensable.

Il n'y avait plus de cour à Paris, j'en retrouvai deux à Coblentz, toutes les deux complètes en ambitions, en brigues et nécessairement en nullités; deux femmes les présidaient, et ce n'étaient pas les princesses du sang; là on retrouvait tout ce qui caractérise les courtisans, les cabales, les complots obscurs, les commérages, les attaques détournées, les sollicitations, et surtout le désir de piller les coffres publics.

Madame de Balby n'avait jamais été très jolie, mais elle possédait de l'esprit, de la vivacité et un besoin d'agir incroyable: intrigue d'amour, intrigue de politique, rien ne l'effrayait; mais si elle était habile à conduire la première, sa faiblesse

se manifestait dans la seconde, elle avait la volonté de faire, mais le génie lui manquait; c'était une Pompadour au petit pied, cependant elle ne reculait devant aucun des moyens qui devaient la maintenir dans sa haute influence.

Autour d'elle se groupaient le comte d'Avaray, esprit léger et superficiel, fidèle Achates de MONSIEUR, lequel au fond ne s'en souciait guère, mais qui croyait se donner des airs de sensibilité en prenant un ami; le jeune comte de Blacas, personnage plus qu'ordinaire, perdu dans les amusements frivoles, et jetant déjà les fondements de la haute fortune qu'il devait faire plus tard. Le duc de la Châtre, très dévoué à MONSIEUR, mais conseiller peu habile, fort agréable dans un salon et inutile dans le cabinet. Le duc de Grammont, dont toutes les intentions, toutes les pensées étaient excellentes, sans qu'il lui fût possible d'arriver à les mettre à exécution. Le comte de Vaudreuil, spirituel, aimant les arts, les plaisirs, et possédant une instruction peu commune, il avait même des idées plus libérales que ses pareils n'en possédaient alors, il était du nombre des amis de la reine, et tout me porte à croire qu'il conservait encore la confiance de cette princesse, du moins venait-il voir

souvent mon oncle, qui le visitait aussi, et ils passaient des heures entières en conférence.

Monsieur avait conservé dans l'exil les habitudes de Versailles, il voulait qu'on fût aimable autour de lui, il cherchait de douces distractions dans d'intimes familiarités, et madame de Balby lui était sur ce point d'un grand secours; il travaillait beaucoup, entretenait avec l'étranger et la France une correspondance active, et tâchait d'augmenter son importance par ses prétentions, qu'il poussait jusqu'à vouloir être reconnu en qualité de régent, titre qu'il était impatient de s'adjuger lui-même.

CHAPITRE XXXIV.

Madame de Polastron. — Le Bailli de Crussol. — Calonne. — Le baron de Breteuil. — Le maréchal de Broglie. — Tableau de l'émigration. — Dilapidation des agents supérieurs. — Basse flatterie d'un courtisan. — Idées des émigrés. — Quelques exemples de leurs erreurs. — M. de Fa,... et madame de Poulpry. — Le comte de la Chapelle. — Avidité des intrigants. — Opinion des émigrés sur MONSIEUR. — Sur le comte d'Artois. — Le comte de Vauban, — Ce qu'il me dit. — Querelle entre le duc de D.... et le comte d'E.... — L'abbé Maury. — Son opinion sur ce qui se passe à Coblentz. — Conférence de mon oncle avec MONSIEUR. — Audience que ce prince m'accorde. — Formation des corps militaires. — Les émigrés et les Allemands.

Madame de Polastron, objet de l'attachement d'un autre personnage illustre, était bien préférable à madame de Balby : elle avait moins de méchanceté, plus de grâce et de qualités du corps et de l'esprit ; elle méritait d'inspirer un attachement sérieux : ce n'était pas sans doute une Lavallière, c'était peut-être mieux qu'une Montespan, elle aimait ses amis et en était aimée, elle les servait avec chaleur et intérêt, tandis que madame de Balby ne soutenait les siens que lorsqu'ils pouvaient lui devenir utiles. La première

avait moins d'ambition que d'envie de briller, elle aurait voulu jouir de sa faveur à Versailles, mais sans intrigues et sans trop de calcul ; ce n'est point qu'elle n'eût parfois aussi ses bouffées d'orgueil féminin ; et quand elle tombait dans ces accès, ou lorsqu'elle croyait que l'on cherchait à la faire déloger du cœur où elle régnait en souveraine, il ne faisait pas bon la rencontrer sur son chemin; son premier mouvement était brusque, elle ne le calculait pas, mais plus tard elle revenait à elle, sa violence s'apaisait, son obligeance naturelle reprenait le dessus, et elle tâchait de réparer le mal qu'elle pouvait avoir fait.

Le Bailli de Crussol, capitaine des gardes du comte d'Artois, le comte de Puységur, le comte François d'Escars, étaient les trois chefs militaires de la maison de ce prince; leur dévouement égalait leur envie de faire parler d'eux, c'est tout ce que l'on peut dire de ces trois personnages; ils tâchaient de se rendre importants en faisant jouer un rôle principal à S. A. R., tandis que ce prince, abhorrant les détails de l'administration et les querelles des courtisans aurait voulu passer sa vie dans la tranquillité. Il écoutait volontiers les avis de l'ancien contrô-

leur-général Calonne, qui accouru de Londres, était venu prendre auprès de lui la première place, que le baron de Breteuil lui disputait, fort d'un plein-pouvoir donné par Louis XVI en 1790 et révoqué ensuite.

Calonne avait conservé beaucoup d'ascendant sur l'esprit de son S. A. R.; c'était lui qui faisait à Coblentz les fonctions de ministre des finances, et de lieutenant-général de police; il s'acquittait de ces fonctions à sa manière accoutumée, c'est-à-dire fort mal; mais il parlait avec grâce, il promettait des merveilles, et par conséquent il plaisait; ses bureaux offraient l'apparence d'une extrême activité; il connaissait le fort et le faible de la France; ils savait par où les émigrés devaient y pénétrer, la route à suivre, le nom des démocrates sur lesquels il faudrait frapper des contributions; enfin on aurait cru, à l'entendre, qu'il n'y avait qu'à marcher en avant pour changer le royaume constitutionnel en une monarchie absolue.

Le baron de Breteuil, méchant, vindicatif, opiniâtre, n'ayant aucune grande vue, mais au fond plus diplomate que Calonne, tâchait de lui nuire tant qu'il pouvait. Monsieur l'écoutait volontiers, mais ne suivait pas ses avis,

et monsieur de Breteuil en éprouvait une véritable colère. Tandis que son rival négociait avec l'Angleterre, il prenait à tâche d'amener l'Autriche à donner secours et protection à l'émigration armée ; il employait pour arriver à ce but une foule de petites ruses, de petits moyens, de machinations ministérielles bien étroites, bien mesquines, telles enfin qu'il les trouvait dans sa tête, et il demeurait étonné de ce qu'elles ne produisaient pas l'effet qu'il en attendait. J'ai dit que Louis XVI, en 1790, lui avait donné une autorisation très étendue pour traiter en son nom avec les puissances de l'Europe, les âneries du baron de Breteuil contraignirent bientôt le roi à lui retirer cette marque de confiance; il ne rendit apparemment pas son titre, ou du moins il fit tout comme, car il continua d'agir de la même manière que s'il l'eût toujours possédé.

Le maréchal de Broglie, quoique déjà parvenu à une vieillesse avancée, conservait encore l'impétuosité de la jeunesse, une tête qui ne s'affaiblissait point, et un dévouement extrême pour le malheureux Louis XVI, c'était lui qui remplissait à Coblentz la place de ministre de la guerre. On tâchait de créer une armée, les officiers ne manquaient pas, mais on ne trou-

vait point de soldats pour leur obéir, et il fallut qu'eux-mêmes le devinssent. C'était à la fois un objet de pitié et de ridicule que de voir avec quelle habilité certains hommes se créaient chefs de corps, et comment par les manœuvres les plus adroites, ils parvenaient à en remplir les cadres. Les petits nobles, militaires ou non, les bourgeois qui, pour se faire confondre avec la noblesse, s'étaient arrachés à leurs foyers pour passer le Rhin, les médecins, les avocats, les juges de petites judicatures, revêtaient l'uniforme, passaient des revues, et devenaient partie d'une sorte de bataillon sacré où leur amour-propre trouvait à se satisfaire.

Mais tandis que cette foule d'émigrés épuisaient loyalement leurs faibles ressources, les hommes, les femmes qui environnaient les princes, pillaient à qui mieux mieux; leur avidité incroyable n'était jamais rassasiée, on voyait disparaître en un tour de main les trésors que l'on envoyait de France et les subsides payés par les souverains étrangers. Quand on eut tout dévoré, on se mit à pressurer les misérables que leur confiance amenait à Coblentz; on emprunta à l'un son argenterie pour la mettre en gage, après quoi, on ne s'occupa plus de lui;

à l'autre, les diamants de sa femme; à celui-ci ses derniers vingt-cinq louis; à un autre, ses lettres-de-change; tout était bon pour grossir, disait-on, la caisse des princes, mais les favoris n'y laissaient rien, et se partageaient tout entre eux.

L'administration chargée de l'approvisionnement des vivres de l'armée, prit si bien ses mesures, que les émigrés se trouvèrent, au pied de la lettre, sans pain; un grand nombre d'entre eux dut vivre de pommes de terre; croira-t-on qu'il se trouva des flatteurs qui, à la vue de cette misère osèrent dire à un de nos princes : « Oh ! monseigneur, comme vous êtes aimé, » il y a ici de braves gentilshommes qui, plu» tôt que de vous quitter, mangent pour toute » nourriture des pommes de terre. »

Son Altesse fut assez bonne pour admirer ce dévouement, mais elle oublia de s'informer si ce n'était pas une abstinence forcée et nécessitée par la friponnerie de ses agents. On vendit à deux reprises différentes, et comme hors de service, tous les effets de campement, avant qu'ils eussent servi, et deux fois on racheta ce que l'on venait de réformer. J'ai vu emprunter des chevaux de toute taille, de tout poil, de tout prix, pour la revue de l'inspecteur, qui ne reconnais-

sait pas la fourberie, soit parce qu'il ne savait pas son métier; soit parce qu'on achetait sa complaisance. J'ai entendu beaucoup parler d'honneur dans l'émigration, c'est un mot qu'on répétait à satiété, et je puis affirmer ne l'avoir pu appliquer légitimement qu'à la foule des émigrés pauvres; ou nobles ou roturiers, et non à ceux qui occupaient un rang élevé dans ces cours improvisées, où l'on retrouvait tous les vices de l'ancienne.

Je ne fus pas trop bien traité par les émigrés de ma connaissance; cependant, comme je n'avais pas servi militairement en France, ils ne poussèrent pas leur insolence à l'excès, on se contenta de me persifler sur ce que j'arrivais tard, je voulais sans doute disait-on, prendre ma part au gâteau quoique je n'eusse pas aidé à le faire cuire. Il est bon de savoir que messieurs les émigrés se croyaient toujours à la veille de rentrer en France; ils espéraient obtenir d'énormes récompenses en retour de leur dévouement, et la vue de ceux qui accouraient plus tard, sans doute avec le même but, les mettait en colère; ils les regardaient comme des intrus qui, sans s'être donné de mal, leur escamoteraient une partie du prix dont on solderait leurs services.

Les émigrés se faisaient de singulières illusions ; sortis à peine de France, on aurait cru à les entendre, qu'ils n'y avaient jamais paru, tant ils erraient sur tout ce qui avait lieu dans leur patrie ; je riais de leurs propos et de leur vanité incurable. Un d'entre eux, le chevalier de Renaud, mon ami d'enfance, dont j'ai déjà parlé, me demandait un jour avec beaucoup de sang-froid : « Avez-vous à Paris assez de monde » pour former une soirée entre gens de bonne » compagnie. » Une autre fois, il me priait de lui dire s'il était resté un carrosse de maître dans cette immense ville, et si on n'y était pas réduit aux seuls fiacres. Ce garçon si indécis dans toutes les habitudes de la vie était devenu un énergumène attaché à une idée fixe, celle de mettre à feu et à sang un royaume où l'on s'avisait de prétendre être libre. Nous faillîmes deux fois nous quereller, de manière à en finir par un duel.

Je rencontrai chez madame de Poulpry, femme très à la mode à Paris et à Versailles, et qui n'avait pas voulu abdiquer à Coblentz cette sorte de souveraineté ; M. de Fa..., calme et tranquille personnage que jusque là rien n'avait ému, et qui à cette heure ne savait que

s'emporter et que fulminer contre ses compatriotes. Madame de Poulpry respectait son enthousiasme chevaleresque, d'autant plus que la taille presque gigantesque de monsieur de Fra... , et sa force à l'avenant le rendaient aussi très important aux yeux de la dame : qui, animée d'une flamme royaliste, tâchait d'animer contre la France tous ceux qui végétaient à Coblentz.

Le comte de La Chapelle, brave militaire autant que mauvais politique, et attaché particulièrement à monsieur le comte d'Artois, venait tous les jours chez madame de Poulpry ; à l'entendre la révolution serait finie dès que l'armée des princes serait en mouvement ; il traçait la route des bords du Rhin à Paris, où il nous faisait arriver par journées d'étape. Je n'ai jamais vu plus de confiance et d'irréflexion ; son refrain était toujours : « Comment voulez-» vous que les soldats se battent, ils n'ont plus » d'officiers. »

On ne l'aurait pas fait sortir de là ; on ne pouvait faire entrer dans sa tête qu'à défaut de chefs nobles, l'armée en prendrait d'autres dans ses rangs. « Un sergent, un caporal, un fourrier, » s'écriait-il, usurperaient les épaulettes, mor-» bleu, il me faudra le voir pour le croire ; au

» demeurant si la chose a lieu, je me présente » en face du premier régiment que je rencontre. » Portez armes, les armes à terre, à la salle » de discipline, leur dirai-je, et pas un seul, » je vous jure, ne manquera d'obéir. »

Tous pensaient, tous disaient de même; tous se pressaient autour du prince, afin d'en obtenir des faveurs hypothéquées sur l'espoir de la rentrée en France. On pourrait faire d'immenses catalogues de toutes les nominations en herbe que les chanceliers de Monsieur et du comte d'Artois expédiaient chaque jour; il n'était pas en France une place, grande ou petite, vacante ou non, qui n'eût son titulaire à Coblentz; on avait établi en principe, afin de contenter toutes les ambitions d'outre-Rhin, que quiconque était demeuré dans le royaume, avait par le fait abdiqué; on ne tenait nul compte de la fidélité à Louis XVI, car Louis XVI n'était plus le roi des émigrés : ce monarque jacobin, comme on osait l'appeler publiquement, n'aurait rien de mieux à faire, au retour des vainqueurs, que de céder la régence à l'un de ses frères.

Je dis à l'un, parce que l'on n'était pas d'accord sur les droits de ceux-ci. La naissance rendait Monsieur supérieur de fait au comte

d'Artois; mais MONSIEUR n'était pas aimé, il avait, aux yeux des fanatiques, une teinte de jacobinisme qui ne s'effaça jamais complétement. On lui reprochait amèrement sa conduite pendant les années qui avaient précédé sa sortie; il s'était prononcé disait-on dans la première assemblée des notables pour des réformes odieuses à la noblesse; dans la seconde, il avait voté pour la double représentation du tiers; on s'obstinait à ne pas le croire innocent de la mort du marquis de Favras, et on tenait une note exacte de ses paroles et de ses actes qu'on qualifiait de révolutionnaires.

« Il ne nous est venu, disait un maréchal » émigré, que quand il n'a pu rester; son » émigration a été forcée, et nous ne devons » lui en savoir aucun gré. »

S. A. R. monseigneur le comte d'Artois était, par les motifs contraires, l'objet de l'amour des émigrés; hommes et femmes voyaient en sa personne le type du prince et du gentilhomme français; on trouvait en lui la bravoure, l'esprit, la galanterie des preux sans peur et sans reproche. Il était, comme eux, beau, fier, impétueux, superbe, prodigue, affable, généreux; il ne voulait des richesses que pour les

répandre; du pouvoir, que pour le confier à ses amis ; il était dévot au milieu de l'effervescence de la jeunesse. Le clergé, qui le connaissait bien, faisait un grand fonds sur ses sentiments religieux ; on savait qu'il ne changerait ni dans la bonne fortune ni dans le malheur, et qu'on le retrouverait toujours le même à quelque époque ou en quelque position que ce fût.

Je me liai à Coblentz avec un des aides-de-camp de ce prince, le comte de Vauban : c'était un homme de beaucoup de mérite, mais taciturne, frondeur, voyant tout du mauvais côté, et assez froid pour échapper à tout enthousiasme; il était sans pitié envers les ridicules, les dilapidations et les forfanteries des émigrants ou des émigrés, comme on les appelait indifféremment alors; il m'avait pris en affection.

« Vous me paraissez presque le seul raisonnable, me disait-il, au milieu de cette nuée de fous et d'écervelés qui nous environnent. Vous les entendez crier et jurer à Dieu et à leur dame qu'ils feront avant peu des prodiges ; n'en croyez rien, ils se gabent, ils font les vœux du paon, pour parler leur langage, mais ils s'éparpilleront quand il faudra ne former qu'une masse compacte.

» Leur héroïsme est tout en paroles, vous n'en » trouverez point dans leurs actes. Ces malheu- » reux piétons se feront tuer, j'en suis certain; » mais tous nos grands seigneurs prendront la » volée au premier coup de canon, s'ils voient » la France ce ne sera qu'en perspective, et ils » feront en face du péril comme Louis XIV au » passage du Rhin, chacun se *plaindra de la* » *grandeur qui l'attache au rivage* : Je com- » mence à les connaître, et je demande à Dieu » de me tromper sur leur compte. »

M. de Vauban me raconta une dispute singulière qui s'était élevée quelques jours avant entre le duc de D... et le comte d'E.....; MONSIEUR, disait-on, avait promis au premier la charge de maître de la garde-robe, dont on dépouillait sans façon le marquis de Chauvelin, en ce moment ambassadeur à Londres pour la monarchie constitutionnelle; on assurait que d'un autre côté le comte d'Artois voulait gratifier le comte d'E..... de cette place : les deux concurrents s'étaient vivement reproché leur avidité réciproque, et avaient failli en venir aux mains. Pareille querelle, et comme pour en faire la parodie, avait eu lieu entre je ne sais plus quels magistrats qu'on investissait en même temps du même brevet de

maître des requêtes. C'était chaque jour de pareilles étourderies, et l'on ne disposait pas avec plus de discernement des charges militaires que de celles de la couronne ou de la magistrature.

Nous déjeûnions un jour, tête à tête avec mon oncle, lorsqu'un gros homme, à la forte tête, au visage enluminé, à la voix dure et rauque, entra familièrement. « Eh f..... vous voilà! » nous dit-il, que diable êtes-vous venus faire » dans cette galère, dans ce coupe-gorge gentilhommier? à votre place je serais resté à Paris. » —Pourquoi, l'abbé, dit mon oncle, ne nous » avez-vous pas donné cet exemple? — Parce » qu'il ne me plaisait pas d'être fait évêque » constitutionnel, et que moi, qui ai pourtant la » foi robuste, je me serais cru damné à tout jamais, si j'avais consenti à me laisser sacrer » par monseigneur d'Autun. Le j... f..... fait » des siennes, il ira loin. Quant à moi je me » respecte, j'ai trop parlé dans un sens pour agir » dans l'autre, et quand j'ai vu qu'il fallait se » décider, je leur ai dit adieu à Paris, et je » suis venu en Allemagne, mais pas pour long-» temps, je vous jure! — Est-ce que vous » comptez rentrer, dis-je à mon tour à l'abbé » Maury (car c'était lui), regrettez-vous vos

» habitudes de la rue du Jour? — Non, mon
» enfant, me répliqua-t-il ;

» Ce sont là des péchés dont je fais pénitence.

» Je ne reviendrai à Paris que lorsqu'il n'y aura
» plus de lanternes ; mais je me jeterai plutôt
» la tête la première dans le Rhin que de con-
» tinuer à séjourner dans cette fourmilière,
» c'est bien la cour du roi Pétaut en nature
» vivante. On ne sait ce qu'on y dit, ni ce qu'on
» fera. Demandez-leur ce qu'ils veulent, ren-
» trer en France; par quels moyens? en sabrant
» les mécontents ; l'un veut tout finir avec
» six francs de corde ; l'autre prétend remettre
» aux parlements la punition des coupables :
» c'est à faire pitié, ils ne se doutent de rien,
» ne comprennent rien, ne sont à la hauteur
» de rien. Je ne fais que passer ici, eh bien ! ils
» m'ont déjà hébété, en m'appelant seulement à
» ce qu'on appelle le conseil. Figurez-vous des
» cruches, frisées, poudrées et l'épée au côté ;
» Calonne dit des absurdités, le baron de Breteuil
» en fait ; j'ai bien mauvaise opinion de l'a-
» venir, si pour les diriger il ne se présente
» pas d'autres hommes.

— » Et où allez-vous? demanda mon oncle. » — Belle question : où je vais, dans la seule » ville où je puisse trouver à faire mes affaires, » à Rome, mon vieil ami, où le chapeau rouge » m'attend. Vous verrez que ce sera moi qui » retirerai la plus belle épingle du maudit » jeu que nous nous sommes avisés de jouer. »

L'abbé Maury était lancé, et à la suite de ces propos, il nous témoigna plus sérieusement ses regrets de l'ineptie, de l'ignorance complète, de l'avide ambition de ceux qui environnaient les princes. « On perdra Leurs Altesses Royales, » on les déconsidérera, ajouta-t-il, par les fausses » démarches dans lesquelles on les engagera. » Il n'y a là ni homme capable ni probité à la » Sully; ceux qui sont honnêtes sont des imbé- » cilles; ceux qui savent faire quelque chose, » savent prendre encore mieux. N'espérons » rien de bon de ce qui se passe ici; d'ailleurs » ce n'est pas le moyen d'arriver à Paris, que » de pénétrer en France les armes à la main, » et en la compagnie des étrangers. Il fallait, » pour sauver le royaume avec honneur et faci- » lité, organiser une guerre civile; c'est entre » soi qu'il convient de blanchir son linge sale, » et non en appelant à cet effet le concours

» de nos ennemis naturels. Avez-vous de quoi » vivre, dit-il ensuite à mon oncle?

— » Oui, répondit celui-ci, j'ai placé en » temps utile quelques fonds sur la banque de » Londres. — Eh! le meilleur parti que vous » puissiez prendre, c'est de traverser la Manche » et de vous retirer en Angleterre. Vous perdrez » ici votre temps et votre argent; car si on » vous en soupçonne, on s'adressera à votre » cœur pour arriver à votre cassette. Oh! rien » ne leur coûte ni ne les arrête, quand il s'agit » de remplir leur bourse aux dépens de celle » des autres. »

Nous comprîmes, par ce que nous débitait l'abbé Maury, qu'il n'avait pas été content de la réception des deux Cours. Il était en effet un homme bien nouveau pour être là quelque chose; il s'était peut-être figuré que c'était du mérite qu'on voulait dans l'émigration; il s'agissait bien de cela! On n'avait émigré que pour rétablir dans toute sa pureté le règne des priviléges, des abus, des distinctions puériles; on ne voulait plus souffrir que le génie s'élevât à sa place naturelle. Je suis persuadé qu'on aurait cru récompenser magnifiquement l'abbé Maury, en lui donnant quelque bonne

et grasse cure de campagne ou de ville ; mais faire de lui un évêque, un cardinal, un ministre, c'est à quoi l'on ne se serait jamais décidé.

Maury avait trop de connaissance du monde pour ne pas être frappé de cette vérité. Il était venu à Coblentz, non dans l'intention de s'y fixer, mais seulement pour faire acte de présence, pour dire je me suis montré à vous, je vous ai rendu ce que je vous devais ; mais les saluts terminés, je vous quitte ; ce n'est point parmi vous que je ferai mon chemin. C'est ce qu'il nous laissa entendre dans les diverses occasions où nous nous trouvâmes ensemble. Bientôt après il prit sa volée, et fut à Rome chercher une meilleure fortune, dans ce pays où la faveur n'est pas tout, et où le mérite est compté pour quelque chose.

Mon oncle, conformément aux instructions secrètes de la reine, s'était rapproché de Monsieur, qui lui faisait un bon accueil. Il lui avait communiqué ce que le prince devait savoir des volontés royales, et alors commença une suite de conférences dont je ne pus apprendre que peu de détails ; il fallait amener son Altesse à s'expliquer sur ses intentions ultérieures, con-

naître de lui-même ce qu'il prétendait faire s'il rentrait triomphant; ce point ne put jamais être bien éclairci. MONSIEUR donna toujours des réponses générales, il se renferma dans son profond respect pour le roi, ce qui en résultat ne voulait rien dire. Je fus presque mêlé dans les négociations; MONSIEUR, à qui j'avais été faire ma cour en public, me fit dire par mon oncle, de venir le trouver un matin.

Je ne manquai pas le rendez-vous; le prince déploya une grâce extrême et beaucoup de gaîté; il me demanda si je ne regrettais point Paris et les personnes que j'y avais laissées. — « Monseigneur, repartis-je, c'est avec regret » que je les vois exposées à la tempête révolu- » tionnaire. — Mais dans le nombre, dit-il, » toutes ne sont pas très royalistes; il en est » qui n'ont rien à redouter de la colère aveugle » du peuple, et celles-là sont non moins que » les autres dans votre intimité. »

Ce propos me fit deviner sur-le-champ pourquoi S. A. R. m'avait appelé devant elle; je lui répondis sans hésiter que quelque temps avant mon départ, j'avais rompu tout commerce avec ceux dont je suspectais les sentiments. Ce n'était point la vérité : mais je crus devoir parler

ainsi afin de couper court à des négociations dans lesquelles on aurait peut-être cherché à me mêler. Le prince me parut fâché de ma réplique; il hésita un moment, puis il me dit presque en rougissant : « Nul ne vous a donné de lettre » pour moi, ni ne vous a chargé de le rappeler » à mon souvenir? — Non, monseigneur. — On » a singulièrement calomnié mes intentions » et abusé de ma bonne foi. — C'est ce qu'ont » toujours cru les personnes attachées à votre » Altesse Royale. — Et vous êtes du nombre? — » Je m'en fais gloire.

— » Monsieur, me dit encore le prince, » connaissez-vous quelqu'un qui ait cherché à » flétrir ma conduite par d'odieuses insinua- » tions ? — Je n'en connais pas qui eussent » osé le faire, ou de qui je l'eusse souffert. — » Je voudrais avoir beaucoup de serviteurs qui » vous ressemblassent. » MONSIEUR causa long-temps encore avec moi. Je voyais son dessein caché, je me tins sur mes gardes, et je ne lui avouai rien de ce que l'on m'avait appris ni de ce que je soupçonnais; enfin, il me renouvela, en me congédiant, les assurances de sa protection particulière. Il voulut savoir dans quel corps je servais; car je dois dire ici que tout

émigré arrivant à Coblentz devait, sous peine d'être considéré comme suspect, s'enrégimenter dans un des corps que l'on formait.

On avait rétabli l'ancienne maison militaire du roi ; le marquis Le Tourneur commandait les gardes-du-corps ; le marquis du Hallay les mousquetaires ; le comte de Montboissier les chevau-légers ; le marquis de Virieu les grenadiers à cheval ; le marquis d'Autichamp les gendarmes ; le comte de Vergennes organisa les anciens gardes de la porte, sous le nom de compagnie de Saint-Louis. Le comte de Bussy fit de la sienne le régiment de la Couronne ; le vicomte de Mirabeau s'en donna un pareillement. Il n'y eut pas jusqu'au vieux et imbécille marquis de Polignac, qui de sa vie n'avait été un militaire tant soit peu ordinaire, à qui on ne donnât les honneurs d'un commandement supérieur. Je m'étais fait inscrire sur le contrôle des chevaliers de la Couronne ; et, en attendant l'instant de me mettre en campagne, je me fis instruire par un sergent-major, gascon de naissance, facétieux personnage, qui m'avoua, un jour qu'il était en train, qu'il n'avait émigré que pour rire aux dépens des gens de robe et de la bourgeoisie que l'on improvisait soldats.

Malgré mon attitude belliqueuse, je me maintins dans ma première pensée, celle de ne jamais porter les armes contre la France, et au bout de trois mois d'émigration, j'avoue que j'en avais plus que je n'en pouvais porter. J'admirais d'une part, la bonne foi de la plus grande partie de mes compagnons, la manière noble dont ils supportaient déjà toutes les privations qui venaient les assaillir; d'une autre part, je m'indignais de tant de nonchalance, de niaiserie, d'avidité. Je voyais se passer sous mes yeux des choses révoltantes, je ne pouvais souffrir la légèreté avec laquelle on s'exposait à compromettre l'existence, ou tout au moins l'intégrité du royaume, et la résignation funeste qui portait à souffrir les arrogances de l'étranger.

Les émigrés, en présence des militaires allemands et des diplomates anglais, paraissaient de petits garçons révoltés contre les professeurs de leur collége, et qui demanderaient asyle et secours aux maîtres d'une autre maison. La morgue, la hauteur, l'insolence des protecteurs, rien n'y manquait : ils nous humiliaient à plaisir, se délectant à nous faire sentir le poids de notre dépendance. On en a eu mille preuves; on a vu combien ces présomptueux personnages

traitaient lestement nos princes, leur accordant à peine la préséance, et les outrageant de cent façons.

Je ne me sentais pas toute l'abnégation nécessaire pour endurer de tels affronts ; je me disais sans cesse, mieux vaut mourir de la main d'un Français et en France, que d'être nourri en Allemagne du pain de l'opprobre, et de servir de satellite à ceux qui ne désirent que la ruine de ma patrie. Je déguisais ces sentiments, afin de ne pas trop affliger mon oncle, qui, cependant, se montrait peu satisfait de ce qu'il voyait, et parfois se surprenait à regretter de m'avoir amené avec lui. Nous passâmes ainsi une portion de l'année 1792.

CHAPITRE XXXV.

Orgueil de la noblesse dans l'émigration. — Le gentilhomme et le roturier. — Histoire tragique. — Mort de mon oncle. — Je rentre en France avec de faux papiers. — Situation de Paris. — Le comte de Goyon. — La reine m'accorde une audience. — Ce qu'elle me dit sur Monsieur et sur l'émigration. — Ma conversation avec M. Bertrand de Molleville. — Quelques Réflexions.

Coblentz était devenu le refuge de tout ce qui, en France, tenait encore à l'ancien ordre de choses; il n'est donc pas étonnant que cette ville fût comme le quartier-général des vieilles idées et des prétentions nobiliaires; en vain des hommes qui n'appartenaient pas à la noblesse par leur naissance, étaient venus offrir à la cause des princes leurs bras et leurs épées, on ne leur tenait compte qu'à regret de ce dévouement, d'autant plus noble cependant qu'il était plus désintéressé. On s'était imaginé que la révolution avait pris naissance par cela seul qu'en France la noblesse s'était rapprochée trop fa-

milièrement de la bourgeoisie, en conséquence on se promettait, dès qu'on serait de retour en France, de rétablir la ligne de démarcation qui existait autrefois, et déjà même on s'essayait à le faire chez l'étranger; en présence d'un malheur qu'elle partageait, on voulait que la roture se tînt à une distance respectueuse, et on inventa pour elle la distinction odieuse de *messieurs du commun*, consignée je crois en toutes lettres, dans les Mémoires de M. d'Ecquevilly; on ne la recevait dans les salons qu'à de certaines conditions propres à lui faire sentir son infériorité, et on ne lui épargna aucune de ces ridicules et insolentes humiliations, bien propres à la faire repentir de sa fidélité à une cause qui, au fond, n'était pas la sienne, puisque le tiers-état gagnait tout à la révolution, et que ses pertes devaient être immenses dans le cas du rétablissement complet de l'ancien régime.

Ces idées développées et appliquées, furent cause d'une aventure tragique dont les tristes détails firent sur l'émigration non titrée, une impression bien douloureuse. La famille de Saint-Anselme, composée du père, de la mère, d'un fils et d'une fille, voulait quitter la France, mais les moyens pécuniaires lui manquaient;

elle ne possédait qu'une terre de médiocre valeur, et elle ne put jamais ramasser les fonds nécessaires pour effectuer son projet; le fils, Henri de Saint-Anselme, avait pour ami un jeune bourgeois de son âge, *chapeau noir* dans leur petite ville, mais sans aucune illustration et allié à des marchands en détail, quoique son père eût possédé les honneurs de l'échevinage. Julien Robert, admis dans la maison de Saint-Anselme, n'avait pu voir mademoiselle Sophie sans l'aimer tendrement : il était beau garçon, bien élevé, homme d'honneur, aussi la jeune fille n'avait pas tardé à sentir s'allumer dans son cœur cette flamme qui brûle indistinctement nobles et roturiers.

Julien Robert, sans être riche, possédait cependant une aisance supérieure à celle des Saint-Anselme, et ceux-ci, au moment de la révolution, faisant taire leur orgueil de caste, avaient presque consenti à donner leur fille à l'*honnête bourgeois*. Mais voici venir la manie de l'émigration, une marquise du voisinage, qui ne partait pas, avait déclaré qu'elle ne recevrait plus ceux qui ne se mettraient point en route; de vieilles demoiselles du lieu présentèrent, un dimanche soir, une quenouille et des fuseaux

à Henri de Saint-Anselme ; partout cette famille entendait dire que l'honneur appelait à l'émigration, et qu'ils seraient dégradés de noblesse s'ils restaient en France. La mode, si puissante chez nous, la mode s'en mêla, et il fut décidé chez les Saint-Anselme, qu'il fallait aller se réunir aux princes.

Le jeune Robert, dès qu'on lui eut communiqué ce projet et l'embarras où l'on était pour l'effectuer, déclara d'abord qu'il prendrait le même parti, puis il mit en vente sur-le-champ sa maison de ville et sa ferme, dont il ne tira qu'un prix inférieur à ce qu'elles valaient, et vint apporter cette somme dans les mains de sa future belle-mère ; on apprécia cette belle action à sa juste valeur, et tous cinq s'éloignèrent sans plus attendre. Coblentz fut la ville où ils se rendirent d'abord, ils s'y établirent, firent des connaissances et reçurent du monde. Mademoiselle de Saint-Anselme était une belle personne dans toute la force du terme ; elle ne tarda pas à être entourée d'adorateurs, tous pris parmi la première noblesse ; un personnage placé dans l'un des plus hauts rangs de l'émigration, daigna même laisser tomber sur elle un choix dont plus d'une fille de bon lieu se serait trouvée très honorée,

mais qui ne toucha pas l'ame de l'amante de Julien.

Les nouveaux amis, les nombreux prétendants s'aperçurent bientôt de l'existence et des prétentions de Julien Robert. « Est-il *né?* » demanda-t-on tout d'abord; et sur la réponse négative, quand on sut que la roture le débordait de tous côtés, ce fut un *tolle* général, une indignation universelle contre le projet d'alliance avoué par les Saint-Anselme. On ne leur cacha pas combien leur conduite paraissait entachée de jacobinisme; on leur cria que l'*honneur* ne leur permettait pas de persister à conclure une union en quelque sorte sacrilége. Chacun, d'un autre côté, faisait mauvaise mine à Julien; on lui fermait les portes qui d'abord lui avaient été ouvertes; en l'humiliant par ces procédés, on se flattait de le déconsidérer dans l'esprit des Saint-Anselme.

D'une autre part, les jeunes gentilshommes qui venaient de se lier avec Henri, ne cessaient de lui reprocher sa familiarité avec un homme de rien, un va-nu-pieds qu'il aurait dû rougir d'admettre dans son intimité. Vainement répondait-il que c'était un ami d'enfance, qui s'était sacrifié pour lui et les siens, qu'il devait à

Julien de l'attachement et de la reconnaissance; on tournait ces sentiments en ridicule, et l'on parvint peu à peu à changer le cœur de Henri. On essayait bien aussi d'inspirer à Sophie de l'éloignement pour son amant, mais c'était un travail plus difficile; elle l'aimait avec la passion de son âge, et les hochets de l'ambition ne la séduisaient point; elle ne voyait que la honte attachée au titre de favorite, à une liaison avec un personnage qu'elle ne pouvait épouser, et il lui semblait plus honorable d'être la femme de Julien Robert, que la maîtresse d'un prince.

Mais son père était faible, sa mère ne l'était pas moins, son frère le devint davantage, on arriva à les faire rougir de leur liaison avec le roturier, et à leur inspirer des scrupules au sujet de l'alliance que l'on devait contracter avec lui. Dès ce moment sa présence parut désagréable, et on se décida à frapper un grand coup. Robert avait été contraint, par la règle établie, de s'enrôler dans un corps composé de *communs;* l'ordre lui vint de partir dans les vingt-quatre heures pour aller auprès du prince de Condé, alors à Worms, et qui préparait tout pour la prochaine campagne, dont les résultats furent si malheureux, et où cependant ce prince acquit

tant de gloire personnelle, car la gloire est indépendante de la bonne ou mauvaise fortune.

La douleur de Robert fut excessive; cependant, comme il possédait un cœur aussi loyal que celui du meilleur gentilhomme, il ne balança pas à obéir; il partit, et la famille Saint-Anselme lui renouvela à son départ des promesses qu'on était bien décidé à ne pas tenir. Dès qu'il fut éloigné, de nouvelles séductions environnent la jeune fille; on la pousse vers le précipice, elle résiste, on redouble d'efforts, et moitié par force, moitié par la puissance du respect et par une sorte d'égarement dont elle ne peut repousser le délire, elle fait une faute, elle se dégrade à ses propres yeux. Son père, en récompense de sa turpitude, obtint un grade supérieur; son frère fut également placé d'une manière avantageuse. Cependant, que faisait Robert? il servait avec chaleur la cause de ceux qui le flétrissaient, et qu'il avait embrassée avec tant de loyauté.

Une lettre anonyme, dictée par cette basse méchanceté qui n'est satisfaite que quand le mal qu'elle fait est complet, tira Julien Robert de ses illusions vertueuses; on lui apprenait avec une malice infernale, ce qui se passait, et com-

ment son épouse future s'était entièrement déshonorée. Le désespoir que lui causa cette affreuse nouvelle le conduisit sur-le-champ chez le prince de Condé, héros accompli et dont le beau caractère éclata si dignement dès qu'il eut à lutter avec le malheur; là, sans rien craindre, et assuré d'être entendu du prince dès qu'il s'adresserait à son honneur, Robert lui montra cette missive cruelle et en même temps lui raconta son histoire, les engagements des Saint-Anselme envers lui, et ce qu'il avait fait pour eux.

Le prince, après l'avoir écouté, lui prit la main en lui disant avec vivacité : « Mon ami, au » nom de Dieu ne croyez pas que j'aie trempé » dans cette infamie! je tiens à votre estime » autant qu'à celle de l'empereur d'Allemagne; » et si vous êtes roturier, vous êtes Français et » de naissance et de sentiment : que puis-je » faire pour vous? — Me donner mon congé en » forme, monseigneur, je ne servirais plus avec » sincérité la cause que j'ai embrassée, et je ne » paraîtrais plus dans ses rangs qu'avec le be- » soin de la trahir; je vais chercher dans le » Nouveau-Monde une retraite où je n'enten- » drai jamais prononcer un nom que j'ai main- » tenant en horreur. »

Son Altesse était digne de comprendre ce qui se passait dans l'ame de ce jeune homme ; il ne lui fit aucune observation, se couvrit un instant le visage avec ses mains, et ne sortit de ses réflexions que pour signer un congé conçu dans les termes les plus flatteurs, et qui devenait pour Robert le meilleur titre de noblesse. Celui-ci remercia le prince comme il le devait, et partit bientôt après pour Coblentz. Aussitôt après son arrivée, il se transporta sans délai chez Sophie de Saint-Anselme, que l'on venait de faire nommer chanoinesse, afin qu'elle pût loger seule et tenir *décemment* une maison indécente ; c'était une sorte de sacrilége alors très commun. L'aspect de Robert fut un coup de foudre pour Sophie ; moins coupable au fond qu'elle n'était égarée, elle se précipita aux pieds de son amant, avoua sa faute, implora son pardon et lui proposa de fuir avec lui.

« Cela n'est pas possible, lui dit-il avec une » froideur apparente, je ne vous estime plus » assez pour vous donner mon nom, tout rotu- » rier qu'il est, et je vous aime trop pour faire » de vous ma concubine. » Ces cruelles paroles portèrent la mort au cœur de Sophie. « Vous » avez raison, lui répondit-elle, je ne suis

» qu'une misérable créature dont la fréquenta-
» tion avilirait un homme d'honneur; mais il y
» a un moyen de me réhabiliter, et je le ten-
» terai. »

Robert ne donnant pas à ces paroles toute l'étendue qu'elles pouvaient avoir, crut qu'elle comptait prendre le voile, et n'eut plus la force de soutenir le ton sévère qu'il avait pris; il songeait même à se retirer, lorsque Henri de Saint-Anselme entra chez sa sœur : il demeura étrangement surpris de la présence de Julien, et marchant à lui la tête haute, il lui demanda ce qu'il venait faire dans cette maison. La réponse fut dure; elle échappa involontairement à Robert, et mortifia son ancien ami, qui lui en demanda raison. « Je ne suis pas noble, répliqua Robert
» avec une amère froideur.—Aussi êtes-vous un
» lâche, dit Henri qui ne sut pas se contenir. »
— » Pas plus que le voleur de la fortune d'un
» ami! pas plus que le Mercure de sa sœur! »

De semblables paroles rendaient indispensable la mort de l'un ou de l'autre, et Sophie tenta vainement de rapprocher deux adversaires désormais irréconciliables. Cependant, le croira-t-on? Henri osa dire encore : « Je sais que je me dé-
» grade en me mesurant avec un paysan, mais

» dussé-je devenir aussi vil que lui, je ne sup-
» porterai pas des outrages. »

Sophie essaya vainement de les retenir; « Eh
» bien! leur dit-elle, puisque vous persistez à
» descendre, je serai dans la rue avant vous. »
A ces mots, elle courut à la fenêtre de sa cham-
bre, l'ouvrit, et se précipita; l'étage d'où
elle tomba était élevé, elle se brisa sur le pavé,
sans cependant mourir sur le coup. Cet affreux
incident suspendit la fureur de Julien et de Ro-
bert; ils la continrent pour voler au secours de
cette infortunée, qui passa deux nuits et deux
jours dans des douleurs atroces, avant que de
terminer sa misérable existence. Mais après sa
mort, et malgré les serments solennels que sur
son lit de douleur elle avait arrachés à son frère
et à son amant, ceux-ci ne purent retenir plus
long-temps la rage qui les dévorait, ils cou-
rurent au combat; le fer de Julien perça le
cœur de Henri, il le vit tomber. « Saint-An-
» selme, lui dit-il, ta sœur est vengée, mais je
» ne dois pas rester sans punition; elle a voulu
» mourir pour me prouver son repentir, et moi
» je dois la suivre. » Alors il courut vers le
Rhin, et sans que les témoins de ce duel pussent
l'en empêcher, il se noya dans les eaux du fleuve.

Cette épouvantable catastrophe répandit pendant quelques jours une sorte de stupeur sur toute la ville, on ne regretta pas les Saint-Anselme, et ceux-là même qui les avaient engagés à mépriser Julien, furent les premiers à blâmer leur conduite indélicate envers ce jeune homme, digne d'un meilleur sort. Je ressentis vivement tout ce que ce malheur avait d'affreux; mais je ne pouvais guère porter ma sensibilité sur des personnes qui m'étaient entièrement étrangères, au moment où moi-même j'allais être frappé du plus rude coup : mon oncle, mon second père, le guide de ma jeunesse, m'allait être enlevé; son grand âge, les malheurs de la France, les chagrins de l'exil, tout se réunit pour abréger sa carrière, que peut-être, et grâce à l'excellence de sa constitution, il aurait poussée plus loin; je le voyais décliner rapidement, et il ne tarda pas à reconnaître lui-même que ses forces l'abandonnaient.

« Mon ami, me dit-il, je touche au terme de » mon existence, je la finirais avec désespoir si » je vous savais dans la pauvreté; mais grâce à » Dieu, vous n'en êtes pas réduit là; outre nos » propriétés en France, que vous ne manquerez » pas de retrouver lorsque la révolution sera

» finie, vous posséderez les vingt mille livres » de rente que je m'étais faites en Angleterre, et » que je vous donne ainsi que tous mes autres » biens : aimez votre Dieu, votre roi et votre » pays ; je crois que c'est en cela que consistent » tous les devoirs d'un honnête homme. »

Ce respectable vieillard continua presque jusqu'à sa dernière heure à me donner les plus sages avis, je les reçus avec le vif désir de m'y conformer, mais pénétré en même temps une douleur amère de notre séparation inévitable et prochaine; il expira sans souffrir, et fut dans un meilleur monde chercher les récompenses dues à la vertu. MONSIEUR eut la bonté de me faire complimenter sur cette perte par le comte d'Avaray, il me fit prier en même temps de visiter les papiers de mon oncle, afin de voir s'il n'y en aurait pas quelques-uns qui le concernassent; j'engageai son envoyé à prendre avec moi ce soin, et tout ce que nous trouvâmes d'important fut mis à part, scellé de mon cachet et remis au comte d'Avaray, pour qu'il le portât à son Altesse Royale. Mon oncle, à ses derniers moments, avait brûlé lui-même les pièces qui regardaient la reine, et les titres en vertu desquels il agissait en son nom à Coblentz.

Demeuré seul, et maître de mes actions, je ne craindrai pas de dire que je me sentis vivement porté à séparer ma cause de celle de l'émigration ; ma conscience n'était pas tranquille, je me reprochais sans cesse d'avoir abandonné le roi, je sentais que le devoir d'un sujet fidèle était de combattre pour sa personne sacrée, mais auprès de lui, et qu'en définitive les périls à courir dans l'étranger étaient moindres que ceux réservés en France, aux véritables amis de la royauté. J'étais dans ces dispositions, lorsque les journaux nous annoncèrent l'attentat du 20 juin 1792, et le danger auquel avaient été exposés le roi et la reine.

Je pris aussitôt la résolution de revenir à Paris ; et bientôt je partis, mais en secret, car on m'aurait maltraité parce que je voulais être fidèle. J'usai de plusieurs moyens détournés pour quitter Coblentz et rentrer dans le royaume. Mon embarras n'était pas médiocre : je devais être considéré en France comme émigré et puni comme tel ; la Providence vint à mon secours. Un jeune homme de Nîmes, que je rencontrai sur la route, et qui avait mon âge et à peu près mon signalement, consentit à me vendre ses papiers, qui ne lui étaient plus nécessaires, puis-

qu'il s'établissait à Lunéville, où nous nous arrêtâmes. Ainsi muni de titres civiques, je m'acheminai vers Paris, où j'arrivai sans malencontre vers le milieu de juillet.

Je trouvai cette malheureuse ville dans les convulsions de la plus affreuse anarchie; Pétion en était le maire, et ne l'était que pour la désorganiser; la royauté devenait insupportable aux factieux, ils ne voulaient plus la souffrir, et pour l'abattre ils se préparaient à l'attaquer à forte ouverte; déjà des bandes de brigands désignés sous le nom de Marseillais, et qui appartenaient à toutes les parties du monde, affluaient dans la capitale, elles étaient soudoyées par les jacobins et dirigées principalement par Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine, Saint-Hurugue, Marat, Saint-Just, le général Santerre et autres misérables qui étaient alors en possession du pouvoir.

Mon premier soin en arrivant à Paris, fut de me présenter aux Tuileries, où je rencontrai le comte de Goyon, officier aux gardes, que je connaissais beaucoup; il n'était pas du nombre des fuyards, aussi s'était-il signalé au 20 juin, en défendant aux Tuileries la famille Royale. C'était alors un élégant petit-maître, fort instruit,

calme, froid et préludant déjà à ce qu'il deviendrait plus tard ; il vint à moi et me demanda d'où je sortais, je le lui dis, et lui témoignai mon désir de parler à la reine ; il me conduisit à travers les salles, et je parvins, grâce à lui, jusqu'à madame Campan ; cette dame ne se rappela pas ma figure, ou du moins affecta de ne pas me reconnaître ; je fus enfin obligé de dire mon nom avant qu'elle m'accueillît comme je devais l'être.

Contrainte alors d'aller prendre les ordres de la reine, elle ne tarda pas à revenir me dire que Marie-Antoinette consentait à me recevoir ; je la suivis le cœur rempli d'émotions pénibles, et quand je parus devant cette princesse, quand je me précipitai à ses pieds, des larmes inondaient ma figure ; la sienne était singulièrement flétrie, on reconnaissait sans peine combien elle avait souffert et combien elle souffrait encore. « Vous voilà, me dit-elle, » eh ! que venez-vous faire à Paris, malheureux » jeune homme? que ne restiez-vous avec votre » oncle? je vous plains d'être rentré. — Mon » oncle, lui dis-je, madame, a cessé de vivre ; » sans ce malheur, peut-être je ne me serais » pas séparé de lui ; mais après sa perte, je me

» suis souvenu que mon devoir me rappelait » ici, où je devais me consacrer à la défense » du roi et à la vôtre. »

Mon dévouement et la franchise avec laquelle je m'exprimais parurent lui faire plaisir, mais elle me montra un profond chagrin de la mort de mon parent, elle regretta un homme dont le zèle était extrême et qui n'avait jamais dévié dans la faveur ni dans la disgrâce ; puis ensuite elle me questionna sur ce qui se faisait à Coblentz, sur MONSIEUR en particulier, sur son attitude publique ; et comme je lui dis qu'il représentait d'une manière digne de sa naissance. « Oui, répliqua la reine, avec une » sorte d'amertume, il s'essaie à faire le roi. » Je compris par ces paroles que la défiance n'était pas éteinte dans ce cœur royal contre son beau-frère ; la reine poursuivit :

« Toute notre ressource est maintenant dans » l'émigration ; et combien peut-être nous fera- » t-on payer cher notre délivrance ; je frémis » quand je songe aux exigeances que nous au- » rons à contenter. » Elle continua à m'interroger, elle n'oublia ni madame de Balbi, ni madame de Polastron, et fut peu contente de ce que je lui appris de la manière dont on di-

lapidait les fonds qui auraient dû être employés mieux ; elle ne me dissimula pas qu'elle n'avait qu'une bien faible espérance que la guerre pût être d'un résultat avantageux. Je pensais ainsi qu'elle, et je n'osais pas le lui dire, il m'eût été affreux de lui enlever sa dernière illusion ; elle me conseilla de ne point me mettre en avant, et d'user d'une extrême prudence. « C'est par égoïsme que je parle ainsi, ajouta-» t-elle avec une bienveillance dont je sentis » tout le prix, le nombre de nos serviteurs fi-» dèles est si petit, que je ne veux pas qu'il » diminue. » Elle me dit ensuite de lui laisser mon adresse, qu'elle réunirait à celles des personnes sur qui elle pouvait compter en cas de besoin, et je me retirai, bien résolu de ne pas reculer à l'heure du péril.

Le lendemain matin, on m'annonça la visite de M. de Bertrand-Molleville : je le connaissais peu, je ne l'avais jamais rencontré que dans le monde où, malgré sa présomption, il ne jouait alors qu'un rôle secondaire. Devenu ministre de la marine en octobre 1791, il fut obligé de se retirer dans le mois de mars 1792 ; mais il ne perdit pas la confiance du roi, qui la lui conserva au contraire tout entière, et le chargea de sa police

secrète. M. de Molleville, en entrant chez moi, et après ses premiers compliments, qu'il abrégea beaucoup, se mit à m'interroger sur mon voyage à Coblentz, du ton qu'il aurait mis vis-à-vis d'un coupable amené devant lui; ceci me parut non moins inconvenant que ridicule, et je le lui dis sans façon.

Mon propos un peu brusque le fit descendre de son illusion de supériorité sociale, surtout quand j'ajoutai que je ne lui connaissais aucun droit d'agir ainsi à mon égard, et que s'il voulait me montrer un ordre du roi, je verrais alors ce j'aurais à faire. Le pauvre homme n'en avait pas; il s'était mis dans la cervelle qu'il m'imposerait beaucoup en m'abordant ainsi, et que je tomberais foudroyé en face de tant de majesté. Trompé dans son calcul, il essaya de me faire des excuses, je les reçus bien, et à mon tour lui demandai ce qu'il me voulait et quel motif me procurait l'honneur de sa visite.

J'en sus alors la cause : il voulait savoir si j'avais pris part aux intrigues de la double cour de Coblentz, et jusqu'à quel point il lui serait facile de détruire dans l'esprit de Leurs Altesses Royales, messieurs de Calonne et le baron de Breteuil. Ce bon monsieur de

Molleville s'était mis en tête de gouverner tous les Bourbons ; mais en sa qualité d'esprit faible, tout le monde lui faisait peur, cependant son ambition était tellement extravagante, qu'à la veille de la chute totale de la monarchie, il songeait à en régenter les chefs. Je devinai son projet : voulant le tourmenter quelque peu, je me divertis à lui représenter le baron de Breteuil tout-puissant auprès de MONSIEUR, et l'ex-contrôleur général des finances jouissant d'un pouvoir non moins étendu sur le comte d'Artois.

Ceci déplut souverainement à monsieur de Molleville, plus encore lorsque j'eus ajouté que j'avais entendu dire que les princes ne l'aimaient guère. « Cependant, me dit-il, je » les instruis de tout ce qui se passe ici. » Cet aveu imprudent me donna la mesure de ces fastueuses fidélités, qui n'étaient, pour la plupart que des voiles brillants, dont ceux qui s'en paraient, recouvraient leur ambition personnelle. Il m'avoua ensuite que la reine me voulait du bien, et m'offrit sa protection auprès d'elle.

« Grand merci, lui dis-je, mais je ne prends » mes protecteurs que dans la famille Royale, » et ailleurs je ne demande des services qu'à

» mes amis. » Là finit notre conversation : M. de Molleville me quitta tout désappointé et certainement très peu disposé à m'être utile ; quant à moi, qui commençais à réfléchir sérieusement, je demeurai convaincu que la couronne était perdue, puisqu'elle n'avait plus que de pareils conseillers. La maison de Bourbon n'a pas été heureuse depuis 1780, dans le choix qu'elle a fait des hommes appelés à l'honneur de sa confiance.

CHAPITRE XXXVI.

Je revois Robespierre. — Propos effrayant. — Anecdote sur Vadier. — Je retrouve Casimir de Puymaurin. — Reboul. — Cambon. — Le général Desperrières. — Le garde-du-corps Pâris. — Dîner chez Robespierre. — Condorcet. — Barbaroux. — Hérault de Séchelles. — Couthon. — Ingrand. — Lettre de Piorry. — Propos de table. — Mot de Marat. — Ma conversation avec Chénier. — J'instruis la reine du complot que l'on prépare. — Ce qu'elle me répond. — M. Mandat. — Détails de notre entrevue. — Opinion de M. Mandat sur le roi.

Je ne tardai pas à reconnoître autour de moi tous les symptômes d'une désorganisation complète. Petion, qui avait été suspendu de ses fonctions de maire, à cause des événements du 20 juin, Petion fut remis en activité par la volonté expresse du peuple. L'assemblée législative ne comptait, pour ainsi dire dans son sein, que des ennemis de la famille Royale, et supportait à regret le joug de la royauté; elle avait apporté avec elle une propension républicaine qui éclatait dans tous ses actes. J'étais profondément affligé de cette disposition ; mais je comprenais en

même temps l'impossibilité de les arrêter. Les royalistes n'avaient pas cessé de marcher de fautes en fautes ; leur jactance, leur folle présomption, leur manie d'exaspérer par des coups d'épingle ceux qu'il aurait fallu rallier à la bonne cause, leur fuite intempestive hors du royaume, les menaces que de loin ils ne cessaient de proférer contre les rebelles, et leur volonté bien connue de ramener la monarchie au despotisme primitif, avaient poussé à bout des gens qui avaient tout à craindre d'une contre-révolution.

J'hésitai d'abord si je verrais Robespierre, dont les opinions de plus en plus prononcées, dépassaient dès lors l'exagération, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Néanmoins, après de mûres réflexions, et dans la crainte que les troubles ne parvinssent à un excès que je n'osais prévoir, mais qui fut au-delà de ce que mon imagination avait redouté, je pensai que j'aurais tort de me priver de l'appui que je trouverais peut-être dans son amitié ; je me rendis donc chez lui à l'heure où je savais qu'il était seul. On ne me fit pas attendre, car il logeait dans la même maison d'où il ne sortit que pour aller à l'échafaud, et une simplicité extrême l'environnait lors même qu'il tenait dans sa main

le gouvernement de la France. Il était six heures du matin, et déjà il travaillait, quoique mademoiselle Duplay fût encore dans sa chambre ; il me reconnut, se leva avec empressement, et venant à moi :

« Vous revenez à propos, me dit-il, encore » quelques jours, et votre délire élevait entre » vous et la France une barrière éternelle. » — Mais, lui répondis-je en riant, vous ou» bliez que j'étais en province, et pas une, » encore que je sache, n'a été mise hors la » loi. — En province ! oui, vous avez raison ; » soutenez à tous que vous venez de l'intérieur, » même à ceux qui seraient le mieux infor» més : cependant, confiez-moi ce que vous » avez vu, ce que l'on fait, ce que l'on prépare ; » je ne vous demanderai pas leurs espérances, » je suis convaincu qu'ils les portent bien » loin ; mais, morbleu ! nous les déjouerons ; » ils apprendront à leurs dépens ce qu'est une » nation quand elle se réveille. »

Je ne lui tus rien de tout ce qui agitait l'émigration ; je la lui peignis sous des couleurs j'ose dire véritables. « Il y a dans votre récit, » me répliqua-t-il, quelque chose de si positif, qu'on ne peut en douter ; les gens que

» nous avons envoyés nous ont menti dans un » sens, comme les royalistes nous mentent dans » un autre ; je vois parfaitement leurs préten- » tions, et tout me porte à croire que leurs ex- » travagances, leurs dilapidations, les folies » qu'ils se permettront s'ils mettent le pied sur » le territoire, nous serviront mieux encore que » les troupes que nous pourrions leur opposer ; » ce sont des gens perdus ; le seul parti raison- » nable qu'ils auraient à prendre serait de se » soumettre à la nécessité ; dans ce cas, on au- » rait pitié d'eux, on ne leur refuserait pas du » pain, et quelque chose de plus ; car, enfin, » un sacrifice n'est désavantageux que lorsqu'il » est inutile, et dans cette occurrence, si l'on » pouvoit compter sur leur bon sens, on ne re- » grettérait rien pour les contenter largement. »

A la suite de ce propos il me prit la main, et me regardant entre les deux yeux avec une expression de férocité qui me fit frémir. « Écoutez » à présent ce qui vous concerne ; vous mar- » chez, et vous marcherez plus certainement » encore sur des charbons ardents ; soyez tran- » quille, point criailleur, point cabaleur ; ne » vous lancez pas dans des conspirations que » nous dissiperons en faisant tomber, s'il le

» faut, des milliers de têtes; le salut de la chose » publique passe avant tout. Je puis vous » soutenir, et j'en ai bonne envie; un mot, un » geste, un acte imprudent arrêteraient l'effet » de ma bonne volonté; je connais vos accoin- » tances avec le château; renoncez-y, elles » vous mèneraient à la mort. »

J'ouvrais la bouche pour lui répondre, il me coupa la parole. « Vous êtes averti, me dit-il, » ainsi vous ne pourrez accuser que votre mau- » vaise étoile, si vous périssez comme tant d'au- » tres périront. — En sommes-nous donc là, » m'écriai-je! — Oui, là précisément; une ré- » volution ne se fait pas avec des politesses : » d'ailleurs, pour nous défendre contre ce qu'on » nous prépare de l'autre côté du Rhin, il faut » que nous poussions les choses si loin, que » toute la nation soit compromise à notre exem- » ple; l'esprit public a fait d'immenses progrès » depuis votre départ. J'ai besoin de travailler, » je vous renvoie sans façon; venez demain dî- » ner avec moi; où logez-vous? — Dans la mai- » son de ma famille. — Vous avez tort; louez la » ou vendez la, et sans perdre de temps, puis » cherchez un appartement modeste autour de » mon quartier; je ne serai pas fâché de vous

» avoir sous le canon de ma surveillance. »

Après ces derniers mots, je me retirai, bien persuadé que Robespierre, au milieu de sa rage fanatique, avait de bonnes inspirations. Je pose en fait à ce sujet, que parmi tous les scélérats qui ont répandu tant de sang en 1792, 1793 et 1794, il n'en est pas un seul qui n'ait rendu d'importants services et sauvé quelques-uns de ses amis. J'en citerai pour exemple un fait que je tiens de M. Pagès, magistrat distingué autant que publiciste habile. Le féroce Vadier était venu dans le département de l'Arriège, pour y poursuivre les prêtres et les émigrés; il ne cessa de leur faire une chasse sévère. Ses courses l'amenèrent dans la maison de l'abbé Pagès, respectable ecclésiastique, et qui avait été lié avec lui; ce prêtre surpris à l'improviste, ne peut s'évader, il monte au grenier et se blottit dans un coffre immense. Vadier après avoir parcouru toute la maison pénètre dans le grenier, va lui-même droit au coffre, soulève le couvercle; il aperçoit M. Pagès, laisse retomber lourdement la planche. « Il n'y a rien ici, dit-il, sortons »; et il emmena sa troupe avec lui : certainement il avait vu l'homme caché, mais un sentiment de

pudeur dont il ne put se défendre, le détourna d'arrêter lui-même l'un de ses amis.

Persuadé que Robespierre ne m'abandonnerait pas, je me conformai extérieurement à toutes ses recommandations; je mis mon hôtel à louer ou à vendre, et je fus assez heureux pour m'en défaire à un prix avantageux. Le 1er août suivant, je me séquestrai de toute société qui eût pu me compromettre, me réservant pour le service spécial du roi ou de la reine, s'ils me faisaient l'honneur de réclamer ma coopération à leur défense : ce fut le seul cas où je me promis de désobéir complétement à celui dont, selon toute apparence, ma vie allait dépendre. Vers cette époque, je rencontrai chez un des restaurateurs du Palais-Royal, un ancien camarade de ma jeunesse, Casimir de Puymaurin, alors à Paris pour affaires de famille. Nous nous embrassâmes avec effusion, je pris place à côté de lui, et de deux autres personnages qui m'étaient étrangers; l'un se nommait M. Reboul, originaire de Pézenas; il avait de l'esprit, des connaissances profondes en chimie, mais déjà une exagération de principes qui ne fit que s'accroître. Membre alors de l'assemblé législative, il avait à plusieurs reprises

attaqué le ministère à la fin de 1791, et au commencement de 1792 il s'opposa à ce que les prêtres réfractaires fussent déportés à la Guyane. On lui donna plus tard, et en 1798, la charge d'organiser la république romaine. Il était homme d'honneur, et cependant la fatalité le lança contre ses intentions secrètes dans une route qu'en suivant son penchant il n'aurait pas prise. Le second était Cambon, l'un des votants de la mort du roi, qui devint peu après ministre des finances, tous les deux, malgré la divergence de leurs opinions politiques étaient liés avec Puymaurin qui, ferme dans ses idées, avait cependant cette facilité de caractère, cet abandon et cette tolérance de fait, propres à le rendre toujours cher à ceux même qui combattent le fanatisme de ses propos.

Cambon ne se montrait pas encore ce qu'il fut depuis ; il avait cependant beaucoup parlé à l'assemblée législative, il se mêlait de finances. Il nous conta force fables; je crus qu'il exagerait, et c'était moi qui me trompais. « Nous trouve» rons, nous dit-il, de grandes ressources dans la » bourse de tout le monde, et comme nous pren» drons à tous, nul ne se plaindra. » C'était là raisonner à la Terray ou à la Vil... Ce propos nous fit rire ; je quittai ces messieurs en

promettant à Casimir de Puymaurin, qui logeait alors rue de Cléry, de le revoir. « Ce sera pour » peu de temps, me dit-il, Paris n'est plus une » ville habitable, on est mieux dans les provin- » ces, quoique l'on y soit assez mal. — Eh ! où » est-on bien, lui repartis-je ? croyez-vous » que ce soit chez l'étranger? détrompez-vous ; » la vie de l'émigration est affreuse, elle se passe » à souffrir les plus rudes privations et à » maudire la patrie. »

Ce jour-là devait être pour moi celui des reconnaissances. Je me trouvai face à face, au milieu du Palais-Royal, avec un jeune homme plein d'esprit, de vivacité, de courage et d'irréflexion. Fils d'un ancien médecin du roi, Poissonnier-Desperrières, avait pris la carrière des armes, et comme la nature, en lui donnant une bravoure brillante, l'avait destiné à être habile tacticien, il était appelé à de hautes destinées. Sa tête en ordonna autrement, et parvenu au grade de maréchal-de-camp, il n'a pu pousser plus loin sa fortune. Il était, en 1792, beau garçon, fort couru des dames, et il venait le 20 juin précédent, de se signaler au château par un acte de dévouement, digne d'être cité : il était entré avec les assassins, et

s'étant emparé de la personne de monseigneur le Dauphin, l'avait préservé de la fureur de la populace. Desperrières, que j'avais vu autrefois avant mon émigration, me raconta avec un orgueil bien légitime son action généreuse ; il en était fier comme il devait l'être, et son œil se remplit de larmes pendant qu'il nous peignait les horreurs de cette affreuse journée.

« Parbleu, me dit-il, nous ne nous séparerons pas sans boire un coup ensemble. Entrons au prochain café, nous porterons une » santé au roi, et nous ferons avaler notre » épée à celui qui ne nous en fera pas raison ! » —Ce serait, lui dis-je, un acte de folie auquel » je ne me prêterai pas ; un coup d'épée donné » ainsi, loin de servir à Louis XVI, ne ferait » que lui nuire beaucoup ; il y a de meilleurs » moyens pour prouver à cette auguste famille » l'amour que nous lui vouons. — Vous avez » raison, Monsieur, me dit alors la personne » qui accompagnait Desperrières, et que j'ai » oublié de signaler, il ne faut rien faire de » nuisible au roi tant qu'on peut espérer de le » défendre utilement.— Allons, Pâris, répliqua » Desperrières, toi aussi tu fais le plongeon, » je t'ai connu plus brave. — Dieu veuille que

» toi et moi ne soyons pas mis à quelque rude
» épreuve qui puisse prouver quel est celui
» de nous deux qui craint le moins la mort »

Tandis que cet individu parlait, je le regardais avec attention. Sa haute taille, ses formes athlétiques, une sorte de résolution grave et de taciturnité impérieuse, et surtout la fixité de ses yeux le rendaient très remarquable; il avait cette expression de figure qui appartient principalement aux hommes extraordinaires; son sourire était mélancolique et son regard singulièrement expressif. Je n'eus qu'à le voir une seule fois pour l'apprécier. Il n'y avait rien en lui de cette physionomie franche et riante de Desperrières; mais lorsqu'on l'avait vu, lorsque l'on avait causé avec lui, son portrait restait gravé dans la mémoire, et on ne l'oubliait plus.

M. Pâris avait été garde-du-corps; c'est lui qui frappa d'un coup de sabre, le 20 janvier 1793, le député régicide Lepelletier-Saint-Fargeau. Il se montra bien moins énergique dans la demi-querelle qu'il eut avec le bouillant Desperrières, et conserva un calme que j'admirais. Chacun des deux amis avait sa manière différente d'aimer le roi et de vouloir le lui prouver. Enfin nous l'emportâmes M. Pâris et moi, et nous contrai-

gnîmes Desperrières à se tenir tranquilles pendant que nous vidâmes notre bowl de punch, liqueur qui commençait à devenir à la mode. J'ai depuis rencontré cinq ou six fois M. Pâris, et toujours je l'abordai avec plaisir ; je le vis le matin même de son action désespérée, et je rapporterai quand il en sera temps la conversation que nous eûmes ensemble.

Je ne manquai pas le lendemain de me rendre à l'invitation de Robespierre ; il nous donna à dîner non chez lui, mais au Palais-Royal, Suivant l'usage de l'époque ; nous étions douze convives, y compris l'Amphitrion. J'avais à ma droite Caritat, ex-marquis de Condorcet, philosophe de la première volée et alors républicain furieux ; il faisait comme tous ceux que l'on enlève à leur rôle véritable, il se jetait dans une exagération qui faisait pitié. Homme bien né, aimable et de bonne compagnie, savant estimable, ce n'était pas à lui qu'il convenait de prendre part à tous les excès de la révolution. Il y a des écrivains qui le défendent encore, parce qu'ils sont sous l'influence de la passion du moment, mais plus nous nous éloignerons de ces temps où s'agita l'esprit de parti, et plus on jugera impartiale-

ment ceux qui comme lui sortirent des bornes de la modération. Je ne connais aucun cas, aucune circonstance qui permette à la sagesse individuelle de répandre le sang ; et pour que nous puissions sans crime disposer de la vie d'un de nos semblables, il faut que cela nous soit ordonné par la loi d'une manière bien positive. Condorcet me parut un insensé, qui jouait avec une arme dont il ne tarderait pas à être atteint.

Barbaroux était à ma gauche ; c'était la représentation vivante de l'Apollon du Belvédère : on trouverait difficilement sur un plus beau corps une plus superbe figure, elle était animée encore par un enthousiasme dont le fanatisme n'était point sans vertu. Barbaroux suivit une mauvaise voie, mais du moins il n'y marcha que par erreur, il croyait bien faire ; il y avait des républicains de bonne foi, des jacobins qui se trompaient : Barbaroux était du nombre. Ses fautes ou ses crimes, comme on voudra les appeler, furent le fruit d'une erreur ; il s'imagina que la royauté était incompatible avec le bonheur de la France, et il agit en conséquence de cette fausse manière de voir.

Le quatrième convive était Hérault de Séchelles, membre de la haute magistrature ; avant

la révolution, avocat du roi au Châtelet et neveu de madame de Polignac; la haine que ceux de sa robe portaient à la cour, avait étouffé en lui les préjugés de son rang et les affections de famille; jeune et beau, d'une figure douce et gracieuse, distingué par l'urbanité de ses manières, déjà instruit quoiqu'il lui restât beaucoup à apprendre, il comptait parmi les plus furieux; et ses propos atroces me faisaient frémir. Je remarquai que les siens et ceux de Condorcet étaient hors de toute comparaison avec ceux des autres membres de l'assemblée législative qui assistaient à ce dîner.

Couthon, le féroce Couthon, cet homme de sang, dont je ne puis écrire le nom sans éprouver un frémissement involontaire, était aussi avec nous; sa figure ignoble, son rire sardonique, la grossièreté de ses formes et de son langage, inspiraient un dégoût que ne contribuait pas à faire cesser la présence de Marat, son voisin de table et son émule en fureurs sanguinaires; tous deux étaient nés pour le crime, et tous deux ont depuis accompli leur destinée. Je ne me rappelle qu'avec répugnance leur figure, leur mise et leurs propos; ils exhalaient tous deux une odeur fétide qui leur était propre,

et qui faisant soulever le cœur, semblait être un avertissement donné par la nature, pour que l'on eût à se garder de ces deux monstres.

Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine, Marie Joseph Chénier, Danton et le citoyen Ingrand, complétaient la table. Ce dernier non moins cruel que ses collégues les conventionnels, se souilla d'actes sanguinaires dans les diverses missions qu'il remplit; et, pour le peindre d'un seul trait, il déplora l'infortune de Carrier lors du jugement de ce monstre, dont il soutenait que les intentions avaient été excellentes. C'est à son sujet que Piorry, autre misérable de l'époque, écrivait à la société populaire du département de la Vienne : « Vous avez paru dé-
» sirer dans votre sein un bon b..... de repré-
» sentant, qui n'ait jamais dévié des principes,
» un véritable montagnard; vous posséderez
» le citoyen Ingrand parmi vous; songez, braves
» sans-culottes, qu'avec le patriote Ingrand
» vous pouvez tout faire, tout obtenir, tout
» casser, tout juger, tout déporter, tout guil-
» lotiner, tout régénérer. » On peut croire combien j'étais déplacé en pareille compagnie; je jurai bien que l'on ne m'y reprendrait plus, dussé-je, en m'en éloignant, appeler leur ven-

geance sur moi ; cependant, je dois dire que, même à la veille du 10 août, ces hommes de sang n'avaient pas encore ce délire furieux que plus tard ils manifestèrent avec tant de véhémence; on pouvait à cette époque les supporter pendant quelques heures, mais c'était tout. Il ne fut question pendant le repas que des mesures à prendre pour parvenir au renversement de la royauté. La conspiration était publique; on ne s'en gênait pas.

« Il n'est pas temps encore, dit Fabre » d'Eglantine ; nos Marseillais ne sont pas » tous arrivés ; ceux qui sont déjà ici veulent » attendre que leurs camarades soient venus. » *Capet* (c'était la première fois que j'entendais » donner ce nom au roi de France) serait en » mesure de nous repousser. Ses Suisses, ses » chevaliers du poignard, avec une portion de » la garde nationale, marcheraient à son appel. » Le balaiement patriotique aura lieu un peu » plus tard. — Que fait Sillery? demanda Hé- » rault de Séchelles. — Il s'est logé au faubourg » Antoine, lui répondit-on, pour diriger les » masses de ce grand quartier. Laclos lui donnera » un coup de main au besoin.—Ah ça! Mes- » sieurs, interrompit Marat en rugissant, rappe-

» lez-vous tous qu'il faut casser force œufs pour » faire une bonne omelette. — Ou plutôt pour » qu'elle soit de taille à contenter un immense » appétit, fit observer Couthon. — Le mien, re- » prit Marat, ne sera pas satisfait que trois cent » mille têtes ne soient tombées, surtout celles du » dernier noble et du dernier prêtre ; en excep- » tant la vôtre, toutefois, M. de Condorcet ; la » votre monsieur de Séchelles.—Et la mienne, » lui cria Robespierre, je ne vous l'aban- » donnerai pas. — Nobles, noblions, gentils- » hommes, gentillâtres, répliqua Marat, en » écumant, vous y passerez tous. — Amen, » dit Couthon, en lui faisant la révérence ; tandis qu'une nuance d'embarras, fruit d'une réflexion rapide éclata simultanément sur les fronts de Condorcet et d'Hérault de Séchelles.

Je me retirai avec Joseph Chénier. « Marat » est un énergumène, me dit-il. — Il est re- » pliquai-je, ce que devient un homme dont » le fanatisme s'exalte, ce que nous pourrions » être vous et moi avant peu. — Je réponds » de ma personne et je prends à l'avance l'en- » gagement de ne me laisser entraîner dans » aucune exagération. — Je le désire mon ami, » lui dis-je, mais je ne l'espère pas ; vous êtes

» maintenant révolté des horreurs qu'a vomies » ce méchant homme, et cependant vous le » suivrez de loin dans le sentier qu'il a tracé.» Chénier se récria plus que jamais contre ma prédiction, me jura qu'il était trop philosophe pour se laisser entraîner à des excès qu'il détesterait.—« Avant d'être Platon, lui répartis-je, vous serez Marius. « C'est horrible d'avoir » de moi cette opinion. — Soit, grondez-m'en, » mais prenez garde de la justifier. » Nous nous séparâmes ensuite; je voulais dès le lendemain me rendre au château des Tuileries, pour communiquer à la reine ce que j'avais entendu au dîner de Robespierre. J'y allai aussitôt que je crus pouvoir être admis, et ce fut encore madame Campan qui fut mon introductrice. La reine ne m'attendait pas, elle débuta par me dire que j'avais tort de me compromettre en venant au château sans y être mandé.

« Madame, lui répondis-je, il est des cir- » constances qui ne me permettent pas de de- » meurer tranquille, un grand péril vous » menace et je me serais imputé à crime mon » inaction.» Je lui dévoilai ensuite les complots des révolutionnaires; elle n'en parut pas excessivement effrayée, soit que la permanence

du danger l'y eût accoutumée, soit qu'elle le fût également aux terreurs exagérées de ses serviteurs; elle me répliqua, que tout ce que l'on pourrait faire n'arrêterait pas l'impétuosité du torrent, puisqu'on ne lui opposait pas la seule digue qui le pût arrêter. « Laquelle, » Madame? osai-je lui demander. — La force, » me répondit-elle, avec tant d'énergie et avec » des yeux si étincelants, que je fus enthou» siasmé, la force, monsieur; et tout à coup » elle baissa la voix pour achever d'un ton mé» lancolique, et je ne trouve autour de moi » que la faiblesse. »

Fâchée d'avoir laissé échapper ce dernier propos, elle me congédia en ajoutant : « Allez » voir monsieur Mandat, c'est un honnête » homme; vous l'obligerez en lui procurant » des lumières qu'il n'a peut-être pas. »

Je me retirai : ce furent les dernières paroles que j'eus l'honneur d'entendre sortir de sa bouche, ce fut la dernière fois que je l'approchai d'aussi près; je repris lentement le chemin du jardin, réfléchissant à ce que je devais faire, et n'étant pas persuadé que M. Mandat pût tirer un bon parti de mes révélations. Tandis que je balançais ainsi, la Providence mit fin à

mon indécision en m'envoyant M. Mandat lui-même; c'était un homme doux et simple, mais doué de cette bravoure calme et froide qui ne recule pas devant les dangers; sincèrement attaché au roi, convaincu que son devoir était de défendre la cause de ce prince, nul plus que lui ne devait rester inébranlable à son poste, d'où la perfidie qui voulait sa mort, put seule l'arracher quelques jours après. Je le connaissais de vue, et je me décidai à l'aborder; il n'avait avec lui qu'un aide-de-camp, son ami d'enfance.

« Monsieur, lui dis-je, je voudrais vous » parler un instant d'un objet qui vous est » personnel. — Puisque cela ne regarde » que moi, me répondit-il, je vous prie » de remettre à tantôt notre entrevue; le ser- » vice de S. M. m'appelle dans ce moment. » — Vous seriez fâché du moindre délai », dis-je, en insistant, et je le pris par la main pour l'éloigner de deux pas de son compagnon, dont je ne connaissais pas les opinions, et à qui, par conséquent, je ne voulais point me confier. Il hésitait à me suivre; je lui dis à l'oreille, « C'est de la part de la reine. » Il m'entendit et nous entrâmes dans le bois sous

la terrasse du bord de l'eau, lieu alors entièrement solitaire, car depuis l'attentat du 20 juin, le peuple était exclu de la libre promenade du jardin.

Quand nous fûmes à couvert de la chaleur étouffante qu'il faisait ce jour-là, et des regards curieux des personnes placées sur la terrasse des Feuillants, ouverte au public, qui respectait comme une barrière un simple ruban tricolore, placé par les jacobins le long de la muraille, afin d'isoler le jardin; quand nous fûmes là, dis-je, mettant de côté toute réserve, et taisant seulement le nom de celui à la table de qui j'avais entendu éclater les projets hostiles contre la royauté, j'appris au commandant de la garde nationale ce que j'ai rapporté plus haut.

« Je vous remercie, me dit-il, votre intention est bonne, mais je sais depuis quinze » jours ce que vous me racontez; ces coquins » ne font pas un mystère de leur complot, ils » le crient sur les toits; je me suis mis en mesure autant que cela m'a été possible, je me » flatte de pouvoir repousser toute attaque » avec avantage et avec succès, si le roi me » seconde. — S'il vous seconde, lui dis-je, en » doutez-vous? — Oui, j'en doute, ou, pour

» mieux dire, j'ai la certitude qu'il nous aban-
» donnera. — C'est impossible. — Je l'étudie,
» il a toute la fermeté de l'inertie, mais il n'a
» pas une étincelle de courage actif. — En ce
» cas, m'écriai-je, la monarchie est perdue.
» — Elle l'est, croyez-moi, et elle nous en-
» traînera sous ses ruines. »

Ce malheureux officier ne se doutait pas qu'il tomberait avant elle, et que son sang serait le premier répandu dans la journée du 10 août. Nous continuâmes à nous promener ensemble quelques minutes; il monta bientôt au château, et moi je sortis par la cour des Tuileries.

CHAPITRE XXXVII.

La baronne de Reich, émissaire de Coblentz. — Madame de Tourzel; son portrait. — Elle refuse de recevoir l'émissaire des princes. — Je conduis madame de Reich chez M. de Laporte. — Elle disparaît le lendemain. — Madame Roland; son portrait. — Je lui suis présenté par Barbaroux. — M. Roland. — Les Girondins. — Auteurs du 10 août. — Les Marseillais arrivent à Paris. — Ce que l'un d'eux dit à mon valet de chambre. — Le 10 août. — Je vais au château. — M. Mandat est appelé à la commune. — Il y va malgré mon avis. — Le roi nous abandonne. — Mon frère de lait m'enlève du château. — Je parcours la ville. — Propos singulier d'un inconnu. — Je vais chez Robespierre. — Son attitude en ce moment.

Le 2 août, et comme je faisais emporter de ma maison, que fort heureusement j'avais vendue la veille, quelques meubles que je voulais conserver, je reçus la visite d'une dame étrangère, qui me remit avec grand mystère une lettre du comte de Vaudreuil. Ce seigneur recommandait à ma galanterie madame Steibelt, que des affaires de commerce amenaient à Paris. « Eh madame! dis-je à celle-ci, quel triste » temps choisissez-vous pour étendre jusqu'ici

» des relations commerciales? nous sommes » dans une agitation qui nous détourne de tout » intérêt spéculatif, et dont les résultats ne se- » ront pas sans danger, surtout pour le négoce.»

» Le mien, me répondit-elle, convient à » l'époque, et vous en jugerez lorsque je vous » aurai nommé la personne avec laquelle il est » indispensable que vous me mettiez en rap- » port : c'est, ajouta-t-elle en se rapprochant » de mon oreille, c'est la reine de France. — La » reine! m'écriai-je, y songez-vous, madame? » et moi qui ne la connais point, comment » pourrai-je faire pour vous conduire jusqu'à » elle? — Vous vous y prendrez de la même fa- » çon que vous vous y êtes pris en 1789, lors- » que vous conduisîtes auprès de l'aîné de ses » beaux-frères, et au château de Versailles, un » homme qui voulait traiter avec lui d'une opé- » ration de finance. Je viens pour le même » objet, et je suis la mandataire de la même » personne. »

Ce propos me confondit; il me rappelait Monsieur et le malheureux marquis de Favras; il me prouva que madame Steibelt était une envoyée des princes, puisqu'elle était instruite d'un secret qui n'avait été connu que de son Altesse

Royale, de mon oncle et de moi. Je me décidai alors à lui demander si elle avait quelques lettres de créance. « Oui, me répondit-elle, je les porte » toujours sur moi, et cachées de manière à ce » qu'elles ne puissent être découvertes. Vous » voyez l'importance de ma mission, facilitez-» moi les moyens de la remplir heureusement. » — Tout ce que je puis faire, lui dis-je, c'est » d'aller au château trouver madame Campan : » il faut, de toute nécessité, qu'elle soit de » moitié dans notre secret.

— » On m'a dit de me méfier d'elle ; ne se-» rait-il pas possible de parvenir directement à » madame de Tourzel ? — C'est ce que je vais » tenter. » Je me rendis aussitôt au château ; ce fut avec beaucoup de peine que je parvins jusqu'à la respectable gouvernante des enfants de France. Madame de Tourzel, née Croï-d'Havré, possédait une de ces ames fortes qui se déploient avec tant de grandeur dans l'infortune. Attachée d'affection à la famille Royale, elle s'y consacra davantage encore aux temps des calamités. La reine n'avait pas de meilleure amie, de femme plus dévouée, avec un cœur plus ferme ni plus énergique; on pouvait compter sur elle et on devait être certain que nul péril ne la ferait reculer. Après

avoir accompagné ses maîtres dans leur fuite à Varennes, elle les suivit au 10 août dans le sein de l'assemblée législative, abandonnant pour ses augustes élèves, sa propre fille, qu'elle laissa au château des Tuileries, sous la garde de Dieu, qui ne la délaissa point. Elle entra avec la famille Royale au Temple, et la violence put seule l'arracher d'auprès d'eux. Conduite à la Force, sauvée par Manuel des massacres de septembre, madame de Tourzel n'émigra pas, elle resta au milieu du danger le plus imminent, parce que ses pupilles s'y trouvaient encore; elle parvint à communiquer avec MADAME, et, emprisonnée de nouveau, ne sortit des fers que pour être exilée. J'ai vu cette dame respectable, dans ses malheurs et à son retour; elle avait ces vertus qui appartiennent aux grandes ames; on trouvait en elle quelque chose du vieux sang romain, et la maison qui lui donna la naissance doit être fière de lui appartenir.

Madame de Tourzel, dont j'avais l'honneur d'être connu, me parut peu disposée à introduire auprès de la reine la messagère de Coblentz. « Savez-vous qui elle est, me demanda-t-elle? » — Je l'ai vue ce matin pour la première fois, » mais elle m'a confié une particularité telle- » ment secrète, que je dois la croire véritable-

» ment chargée d'une mission de MONSIEUR. —
» Êtes-vous assuré, dit madame de Tourzel, que
» la véritable personne qui nous était envoyée
» n'ait pas été arrêtée, et que celle-ci ne soit
» pas une fourbe qui cherche à nous tromper.
» Retournez vers elle, questionnez-la de nou-
» veau; voyez si elle se coupe, et ensuite re-
» venez auprès de moi. »

J'allai exécuter ce que me conseillait la gouvernante des enfants de France. J'annonçai à madame Steibelt que je n'avais pu parler à madame de Tourzel; ce qui la contraria beaucoup; puis, prenant son parti, elle me pria de la conduire chez M. de Laporte, intendant de la liste civile. Je ne pus me dispenser de le faire, et dans le chemin (elle logeait rue Dauphine) je tâchai de l'amener à parler sur le but de son voyage. Elle ne me parut pas embarrassée, et ne démentit rien de ce qu'elle m'avait dit précédemment. Nous arrivâmes chez M. de Laporte; là elle me remercia; et comme on l'introduisit sur-le-champ, elle me dispensa de rester pour la ramener. Je passai à son hôtel le lendemain, elle n'y logeait plus, et je perdis sa trace dès ce moment. J'avoue qu'alors je tombai d'accord avec moi-même que madame de Tourzel avait agi fort

prudemment en se méfiant de cette femme; néanmoins nous la jugions mal : j'ai su depuis que c'était une baronne de Reich, femme connue dans l'émigration par son dévouement sans bornes à nos princes. Elle avait voulu, dans cette circonstance, venir à Paris à travers mille obstacles, pour proposer au Roi et à la Reine un nouveau plan d'évasion. La manière dont M. de Laporte accueillit son offre, et le refus formel du Roi d'y consentir, la décidèrent à repartir le soir même. Elle ne pouvait se dissimuler le danger qu'il y avait pour elle à prolonger son séjour à Paris. Ces détails me furent révélés par le frère de M. de Laporte, évêque de Carcassonne en vertu du concordat de 1801, homme d'esprit, vertueux et bon, que je retrouverai dans le cours de mes Mémoires, et que je peindrai tel qu'il mérite de l'être.

Le 3 août (je puis préciser ces dates, elles sont empreintes trop profondément dans mes souvenirs pour que je les oublie), Barbaroux, que je rencontrai sur la place Vendôme, me proposa de me conduire chez la célèbre madame Roland; aucune offre ne pouvait m'être plus agréable; je désirais vivement connaître cette femme devenue fameuse par la supériorité

de son caractère, et que la postérité admirera toujours avec respect. Madame Roland, née dans une classe commune, était d'une haute taille, d'une rare beauté, et joignait aux avantages physiques toute l'élévation d'une ame destinée aux grandes choses; mais elle n'avait pu acquérir cette noblesse des manières, apanage inexplicable de la bonne compagnie; ses grâces étaient triviales, rien de relevé ne la distinguait dans ses gestes, dans ses mouvements, dans son parler ou dans son sourire, tout y sentait la bourgeoisie; mais, sous ces dehors vulgaires, la nature avait placé un cœur comme on en rencontre rarement sur la terre.

Madame Roland ne possédait aucun des défauts de son sexe; elle n'en avait ni la coquetterie, ni la frivolité, ni la malice; elle ne se sentait point possédée de ce besoin perpétuel de plaire qui, en général, préoccupe tant les femmes; on pouvait vanter une autre femme devant elle sans la faire grimacer, elle ne disait point de mal de celles qui passaient pour jolies, et n'allait pas répétant que la bonté ou l'esprit sont l'apanage de la seule laideur; son amour-propre, si elle en avait, était porté sur d'autres points. Elle aurait voulu remplir, dans toute leur étendue,

les devoirs de fille, de mère, d'épouse et de citoyenne; oui, de citoyenne, je le répète, dût rire plus d'un lecteur; elle ne croyait pas que la femme dût s'anéantir dans l'État, elle savait l'influence de son sexe sur les hommes, et elle prétendait employer cet empire à faire de nous de véritables Français. Le vice l'indignait, elle avait été toujours pure, et elle se révoltait à la vue de l'immoralité de la haute société; cette opinion exagérée la rendit injuste à l'égard d'une auguste victime, indignement calomniée. Cette sévérité de principes et de mœurs, la croyance où elle était qu'il fallait, pour le bonheur public, se soustraire à toutes les séductions de l'ancien régime, ont fourni des armes contre elle; mais, qui oserait outrager sa mémoire, lorsque l'on a vu son courage, sa grandeur d'ame, sa résignation en face de la mort? quel cœur n'a point palpité, quel œil s'est trouvé sans larmes à la lecture de ses Mémoires, écrits en présence du supplice, empreints du feu du génie et de tout le parfum de la vertu?

La révolution française a révélé des mérites extraordinaires, elle a montré au monde quelques femmes qui seront la gloire éternelle de notre patrie. Madame Roland, Charlotte Corday,

mesdames de Bonchamp, de La Roche-Jacquelein, de Tourzel, mesdemoiselles Fernig, et quelques autres qui, sous des bannières différentes, ont également conquis à juste titre l'estime de leurs contemporains, et qui demeureront un objet d'admiration pour la postérité. Dans leurs rangs, madame Roland aura une première place; c'est notre Cornélie, c'est celle que nous opposerons avec orgueil aux matrones les plus vénérables des beaux temps de la république romaine. Elle avait trente-huit ans lorsque je la vis pour la première fois, et sa beauté remarquable n'était point flétrie, car de honteuses passions n'agitèrent jamais ses sens. On disait d'elle, qu'elle avait de nombreux amis; la malignité la plus exagérée ne lui donna jamais un amant; nul sentiment criminel ne lui fut connu, et sa sévérité, en la sauvant du vice, la rendit peut-être trop peu indulgente pour la faiblesse de celles de son sexe qui ne s'élevaient pas à sa hauteur.

Elle me reçut avec une politesse froide et cérémonieuse, car elle ne me connaissait pas; je n'étais pas moi-même médiocrement gêné en sa présence, je la jugeais d'après les préventions des individus qui la dénigraient; je m'attendais à

voir en elle une précieuse politique, je ne tardai guère à sortir de cette erreur. Une conversation d'une heure, à laquelle je pris part, me révéla toute sa supériorité. Je sympathisai sans peine avec les émotions d'une ame qui s'enflammait pour tout ce qui était grand ou généreux; je vis que l'amour de la patrie la consumait, et tout à la fois je pus juger que, dans la naïveté d'un orgueil bien légitime, elle ne se croyait pas inutile au bien de la chose publique; ce n'était point là cet amour-propre de femme de cour, déguisant une ambition excessive sous la forme trompeuse d'une fausse modestie, c'était un cœur franc et droit, qui se disait : J'ai tout ce qu'il faut pour bien faire, et je fais tout ce qui dépend de moi pour y parvenir. Telle me parut madame Roland, telle je la représente, tant pis pour ceux à qui ce portrait ne plaira pas.

Son mari était un honnête homme, mais un honnête homme fort ennuyeux; il avait peu d'esprit et beaucoup de suffisance, un orgueil de bourgeois gourmé très déplaisant; il avait mis dans son étroite cervelle, que pour être bon citoyen il ne fallait pas convenir au roi, et chaque jour il s'exerçait à contrarier ce prince, et à le mécontenter. Soufflé par sa femme, il

n'aurait rien été sans elle. Madame Roland écrivait et son mari copiait les inspirations de ce beau génie ; il fut peut-être du nombre de ceux qui commirent tant de fautes avec les meilleures intentions, parce qu'il manqua de tact et de mesure. C'était un Necker en raccourci, il avait les mêmes prétentions, la même bouffissure, mais beaucoup moins de connaissance des hommes et des choses.

Dumouriez raconte qu'un valet de chambre du roi, voyant entrer Roland chez Louis XVI avec des souliers attachés avec des cordons au lieu de boucles, s'était écrié : tout est perdu, et Dumouriez en rit. Je ne pense pas comme lui, et tout me sembla perdu, je l'avoue, lorsqu'un ministre du roi osa se montrer chez le monarque dans un négligé que le respect aurait dû lui interdire. Certainement le sort de la monarchie ne dépendait pas d'un cordon ou d'une boucle ; mais il était décidé, dès qu'on se permettait d'oublier auprès du roi cette étiquette et ce respect, dont le prestige seul peut soutenir les trônes.

Les Girondins venaient en foule chez madame Roland ; c'est là que j'ai pu connaître ces républicains si supérieurs et pourtant si faibles ;

hommes et femmes tour à tour, qui ne surent être vertueux ou coupables qu'à demi, qui n'osèrent ni s'accommoder franchement avec le roi, ni s'enfoncer complètement dans la fange sanglante de la révolution ; ils imitèrent Démosthènes, soit en tonnant comme lui à la tribune, soit en fuyant, à son exemple, devant la commune de Paris, ainsi qu'il avait reculé devant Philippe à la bataille de Chéronée. Spéculateurs d'une république impossible, après avoir fait et laissé faire force mal, dans l'espérance d'arriver au bien, ils furent arrêtés dans la route et traînés au supplice par ces brigands, avec lesquels ils avaient contracté une si coupable alliance. Peut-être les retrouverai-je un peu plus loin et parlerai-je d'eux si j'en ai l'occasion et le loisir.

Je ne renouvelai pas de quelque temps mes visites à madame Roland, les événements prirent une marche si désastreuse, qu'ils m'absorbèrent entièrement. Ces Marseillais, ces bandits, attendus avec tant d'impatience par les meneurs, étaient arrivés à Paris dans les derniers jours de juillet ou dans les premiers d'août; aussitôt les conspirateurs avaient formé un comité où l'on n'avait admis que des hommes al-

térés de sang et de rapine ; on y voyait figurer Santerre, l'agitateur du faubourg Saint-Antoine, surnommé le général *Mousseux*, parce qu'il vendait ou fabriquait de la bière ; Alexandre, son ami et son émule, scélérat qui ne fit pas moins de mal, et dont la mémoire a pourtant péri ; Lazouski, polonais, qui, n'ayant pas su défendre sa patrie, venait agiter la nôtre ; le folliculaire Carra, Fournier l'Américain, Camille Desmoulins, Fabre d'Églantine, Danton, Antoine et quelques autres ; ils s'assemblèrent d'abord au Soleil-d'Or, méchant cabaret borgne auprès de la Bastille, puis dans la salle des jacobins, et enfin chez Antoine, dans la propre maison de Robespierre.

Celui-ci, instruit de tout ce qui se tramait, paraissait néanmoins étranger au mouvement ; il cacha sa coopération même à la fille Duplay, sa maîtresse, qui, effrayée de ces conciliabules demanda à l'un des conjurés si c'était à la vie de Robespierre qu'on en voulait. Pétion était l'ame de cette assemblée tumultueuse, il en dirigeait les ressorts, et ce fut lui qui fixa le jour de l'attaque contre le château. Je ne répéterai pas ici ce que l'on trouve dans tant d'ouvrages sur la journée du 10 août. Je m'ar-

rêterai aux seuls faits dont je fus le témoin ou auxquels je pris part.

Dans la matinée du 8 août, Auger, mon fidèle domestique, qui était resté à Paris pendant mon voyage *en province*, entra dans ma chambre en affectant un air mystérieux : « Monsieur, me dit-il, je crois que vous feriez » bien d'aller passer quelque temps à la cam- » pagne, il se brasse je ne sais quoi dont vous » ne serez pas content, et dont le contre- » coup pourrait bien vous atteindre. »

Surpris de ce début, je le priai de s'expliquer ; il me conta alors qu'un Marseillais ou prétendu tel, son camarade d'enfance, lui avait dit la veille chez un marchand de vin où ils étaient entrés ensemble, que s'il n'aimait pas le tapage, il se hâtât de sortir de Paris, parce que la grande danse ne tarderait pas à commencer. « Je l'ai questionné, poursuivit Au- » ger, et il n'a rien voulu m'apprendre de plus, » il a seulement ajouté qu'il ne ferait pas bon » sous peu à loger au château des Tuileries ni » à se promener dans les rues, vêtu d'un habit » vert. — Et pourquoi vert? dis-je à Auger. — » Parce qu'on prétend que tous ceux qui por- » tent des vêtements de cette couleur, sont

» dévoués au comte d'Artois, dont c'est la » livrée. »

Le rapport de mon domestique augmenta mon inquiétude, qui fut bientôt portée au comble par le mouvement insurrectionnel de Paris, pendant la journée du 9. Je me décidai à me rendre de bonne heure le 10 au château de Tuileries; j'y trouvai M. Mandat, commandant en chef la garde nationale; il faisait des préparatifs de défense, devenus légaux par l'ordre fallacieux donné par la commune, de repousser la force par la force; il me montrait cet ordre lorsque M. D..., membre de la municipalité de Paris, et que je ne veux pas nommer par égard pour sa famille, vint prévenir M. Mandat que le maire le demandait.

Il hésita à se rendre à un tel appel, dont il ne voyait pas l'opportunité, lorsque surtout sa présence au château était si nécessaire; mais Rœderer, qui était là en qualité de procureur-syndic de la commune, le pressa d'obéir; M. D... ajouta : « Vous serez de retour dans moins d'une » demi-heure. —Reviendrai-je monsieur, lui » demanda cet homme respectable? — Je vous » l'assure, monsieur. » J'étais là, et je ne pus m'empêcher de dire à la victime que l'on trom-

pait, « restez ici.—Ils croiraient que j'ai peur, » fut la réponse de M. Mandat, qui partit aussitôt. On sait le reste; on sait qu'accusé à l'Hôtel-de-Ville, arrêté et conduit à l'Abbaye, il fut égorgé sur la place de Grève, avant l'attaque du château.

Cependant les Suisses, la garde nationale, et quelques individus dévoués au roi, se mettaient en défense. Tandis que les brigands s'avançaient, nous attendions Louis XVI, nous ne doutions pas qu'il ne se mît à notre tête : il n'en fut rien, il se livra. Je ne saurais exprimer ce que nous éprouvâmes. Dans ce moment je me sentis saisi à bras-le-corps, je regardai celui qui m'entraînait, c'était S..., mon frère de lait, le mari d'Alix Romanel. « Pourquoi restez » vous, me dit-il, puisqu'ils ont abandonné » la place, est-ce à vous à faire mieux qu'eux?» Je ne répliquai rien, je le suivis en silence, honteux de ce qui venait de se passer, la tête perdue et ne sachant plus où j'en étais; nous sortîmes par un des guichets du Louvre, nous côtoyâmes la rivière et nous traversâmes le Pont-Royal; mon habit de garde national fut ma sauve-garde. En débouchant dans la rue du Bac, je rencontrai Chénier avec Collot

d'Herbois; ils ameutaient la populace, ils la poussaient vers le château; Chénier ne me vit pas, j'en fus charmé pour lui, et je continuai ma route, cheminant au hasard, et ayant toujours S... auprès de moi.

« Où allons nous? lui dis-je. — Où vous » voudrez, chez moi, cela vous convient-il? me » répondit S...—Non pas, chez vous, peut-être » vous compromettrais-je. — Qu'importe? — » Ah! beaucoup pour moi, je vais tâcher de re- » venir dans mon appartement, en faisant le » plus long détour possible.» S... voulait m'accompagner. « Non, lui dis-je, votre femme doit » être inquiète, laissez-moi, ces quartiers sont » déserts et je ne crains plus rien. » Nous nous séparâmes; je pris la rue de Grenelle dans toute sa longueur, la rue du Four, la foire Saint-Germain; je fus rejoindre l'Ecole de Médecine, la rue des Mathurins, je débouchai ensuite sur la place Maubert, je longeai le Quai Saint-Bernard, je traversai l'Ile Saint-Louis, et dans tout ce trajet la ville ne me présenta qu'une vaste solitude; toute la population s'était portée aux environs du château.

Je continuai ma route à travers le Marais, l'enclos du Temple, l'abbaye Saint-Martin et

par le haut de la rue Saint-Denis ; je voulais suivre par le boulevard, mais une multitude furieuse le couvrait ; j'entendais des expressions de rage, des hurlements et des menaces contre tout ce qui était honnête. Je sentis qu'il y avait de l'imprudence à me mêler dans cette foule, et je repris l'intérieur de la ville, en rentrant dans la rue de Cléry. Arrivé en face de l'hôtel de Normandie, où logeait Casimir de Puymaurin, l'idée me prit de le demander ; il y était, non chez lui, mais dans une salle commune où une vingtaine de personnes de tout sexe étaient rassemblées, la stupeur régnait sur les figures ; on entendait avec une horreur inexprimable les coups de canon qui annonçaient une affreuse catastrophe. Mon ami me serra la main ; à peine si sa douleur lui permit de me raconter que, comme il se rendait au château, i avait été repoussé à l'entrée de la rue Traversière, par des hommes qui ne laissaient rien passer ; on avait presque à ses yeux pendu un individu dont tout le crime consistait à porter un habit vert ; je reconnus à ce dernier trait que mon domestique ne m'avait pas trompé.

Nous étions donc là tous remplis du même sentiment, lorsqu'un personnage que nul de

nous ne connaissait, entre dans la salle et sans s'adresser à aucun en particulier, nous dit à tous : « Soyez sans crainte, ceci finira bien, » la maison de Bourbon sera détrônée, mais » nous aurons le duc d'Yorck pour roi. » Et à la suite de ce propos, il s'éloigna avec tout aussi peu de cérémonie, nous laissant confondus de son apparition, non moins que de ce qu'il nous avait dit, qui ne rimait à rien et ne devait avoir aucune suite. Je partis peu de temps après, avançant avec précaution par la rue du Croissant et le haut de celle Montmartre; enfin je parvins non chez moi, mais chez Robespierre, que je croyais à l'assemblée; il n'y était pas, je le trouvai dans sa chambre, pâle et blême. Son frère, que je connaissais peu, était avec lui; il tressaillit en me voyant.

« D'où sortez vous? me dit-il, il y a de la » folie à se promener lorsque la ville est sens » dessus dessous; tout est-il fini au château? » qui en est le maître? — Ne le savez-vous » pas, lui répondis-je, je vous croyais parmi » les vainqueurs. » Il sourit alors, et se tournant vers son frère, « Augustin, lui dit-il, » sortons, allons voir ce qui se passe. » Puis s'adressant à moi : « Voulez-vous venir avec

» nous. — Non, lui dis-je, je vous demanderai » la permission d'attendre ici pendant quel- » ques heures, que tout soit décidé. — Faites » comme vous voudrez, vous perdez néanmoins » une bonne occasion de prouver votre civisme. »

Je ne lui répondis pas; ils s'éloignèrent et je demeurai seul, occupé à réfléchir sur la chûte de la monarchie, qui se consommait en ce moment, et sur les fautes, les erreurs, les fausses mesures qui avaient décidé cette catastrophe. Je déplorais le sort du roi, quoiqu'il ne tombât que parce qu'il l'avait voulu, et je bénis le ciel d'avoir appelé mon oncle à lui avant cette épouvantable journée. Vers les cinq heures du soir, je crus pouvoir rentrer chez moi. Les événements qui venaient d'avoir lieu me jetèrent dans un accablement tel que je tombai cette même nuit dans le délire d'une fièvre ardente. Je demeurai très malade pendant quatre jours, et lorsque je pus vaquer à mes travaux ordinaires, il n'y avait plus de royauté; il n'y avait pas encore de république, nous étions dans un interrègne de toute autorité, où tous étaient à la fois sujets et maîtres; c'était l'anarchie dans toute sa laideur.

CHAPITRE XXXVIII.

J'écris à Robespierre. — Sa réponse. — Mon entretien avec lui. — Venue de Barrère. — Le passeport dangereux. — Ce que pense le conventionnel Cambon des souverains de l'Europe. — Le chevalier de Brissac, le massacre et le violon. — Discours de Billaud Varenne aux égorgeurs de septembre. — Quelques conventionnels. — Madame Roland. — La convention nationale. — Conversation avec Chénier. — Avec le garde-du-corps Pâris, le 20 janvier 1793. — Mort du roi. — Charlotte Corday. — Ma dernière rencontre avec Camille Desmoulins et Fabre d'Églantine.

Je passai plusieurs jours sans songer à me rappeler au souvenir de qui que ce fût, je ne pouvais guères concevoir une continuation de liaison avec des hommes qui venaient de jouer un rôle si criminel; d'un autre côté ils étaient les maîtres de Paris et de la France, et comme je m'étais promis de ne plus émigrer, quoi qu'il arrivât, et à quelque extrémité que je me trouvasse réduit, la prudence au moins exigea que je me misse en mesure de me conserver, sinon leur amitié, du moins leur protection; en conséquence, et vers le 20 août, j'écrivis à Robes-

pierre; dans cette lettre je me plaignais de ne l'avoir pas vu depuis le 10 août, et le priais de me tracer un plan de conduite qui me permît de conserver mon existence et mon honneur; je lui mettais aussi sous les yeux le danger de sa position, si les ennemis qui venaient d'entrer en France, réussissaient dans leur entreprise, et je lui proposais de travailler à un accommodement.

J'envoyai cette missive au député; il la lut en levant les épaules et en souriant avec dédain; il me répondit sur-le-champ, de la manière suivante :

« Je n'ai pas pu vous voir parce que je vous » avouerai que je n'ai pas eu le temps de songer » à vous; j'ai eu tort, excusez-moi, car je sais » être ami, croyez-le bien; mais vous, qui êtes » vous? un insensé ou un mauvais citoyen; vos » offres m'offenseraient si je n'en connaissais » pas le motif; ne vous occupez plus des autres, » vous avez à tirer votre épingle du jeu, et » vû les circonstances et votre conduite, ce ne » sera pas une petite affaire; restez chez vous le » plus que vous pourrez, évitez les lieux publics, » ne vous montrez que rarement; nous entrons » dans une crise terrible, je ne sais plus où

» elle finira. Peut-être en vous épargnant fais-
» je mal, puisque je sacrifie mon affection par-
» ticulière à l'intérêt de ma patrie; mais, de
» par le diable, ne faites aucune imprudence qui
» m'empêcherait de veiller sur vous. Un parti
» vous resterait à prendre, celui de vous rallier
» franchement à la révolution, je vous invite
» à ne pas le repousser; alors ma vertu et mon
» amitié ne seraient pas tourmentées à votre
» sujet; un grand acte national ne tardera pas
» à avoir lieu, et, certaines têtes à bas, qui
» pourra se flatter de conserver la sienne? Voulez-
» vous faire partie de la convention qui va rem-
» placer la législative? je puis vous faire nommer;
» comprenez bien tous les dangers d'un refus.

» Vale.

» *P. S.* Brûlez ma lettre. R. »

Je la brûlai effectivement après en avoir pris une copie; les propositions qu'elle contenait ne me tentèrent point, je ne répondis pas à son auteur, et vers le 30 du mois je passai chez lui pour le remercier de sa protection menaçante. « Vous
» n'avez pas voulu être des nôtres, me dit-il,
» tant pis pour vous, il vous en arrivera mal,

» je le crains, mais si vous périssez, ce sera » votre faute. — Au train dont vont les choses, » lui dis-je, il peut se faire que nous périssions » tous. — C'est probable, me répliqua-t-il avec » mélancolie; mais morbleu, avant de porter » ma tête sur l'échafaud, j'en aurai fait tom- » ber bien d'autres. »

Barrère de Vieussac vint le voir sur ces entrefaites, il me reconnut et me demanda si j'étais député. Robespierre prenant pour moi la parole, répliqua avec vivacité: « Non, il n'a pas été heu- » reux, les électeurs n'ont pas rendu justice à son » patriotisme... » Je regardai cette défaite comme un avertissement dont je fis mon profit; j'adressai quelques compliments de bienvenue à Barrère et je sortis. En rentrant chez moi je trouvai Puymaurin qui venait me faire ses adieux; il espérait sous deux ou trois jours quitter Paris.

Il avait pris à la mairie un passe-port pour sortir de cette ville; mais averti par Manuel, que Petion avait fait placer sur cette pièce fallacieuse un signe convenu qui exposait le porteur à une arrestation inévitable, il s'était décidé à partir sous l'habit de volontaire, avec Payan son ami et l'abbé Bonamy, grand-vicaire de l'archevêque d'Auch, sous le prétexte

d'aller défendre les Pyrénées, menacées par les Espagnols.

J'allai le 4 septembre lui faire mes adieux; je trouvai dans sa chambre le conventionnel Cambon; on venait de recevoir la nouvelle de la prise de Verdun; Cambon, en se frottant les mains, demanda à Puymaurin: « Que croyez-» vous qu'il arrivera de tout ceci, à Reboul et » à moi? — Reboul, lui fut-il répondu, sera » sauvé parce qu'il a fait plus de bruit que » de mal; quant à vous et consorts, il est fort à » craindre qu'on ne vous pende; voici les coa-» lisés en pleine marche, ils seront à Paris avant » peu, et alors, messieurs les rebelles, tenez-» vous bien, car ni les Prussiens, ni les Autri-» chiens ne vous feront grâce.

» — Je n'ai pas autant de peur que vous l'ima-» ginez, répliqua Cambon, ces ennemis sont » peu redoutables: l'empereur d'Allemagne est » un imbécille, plus occupé de ses lapins et de » faire à Vienne de la cire d'Espagne (c'était » son passe-temps), que de se mêler des affaires » d'état; le roi de Prusse est un illuminé, un » fou par conséquent, et avide par dessus le » marché, en le payant on le fera reculer; le » roi d'Espagne est le jouet de sa femme et de

» son favori ; le roi de Naples pêchera au lieu » de se mettre en mesure ; il est d'ailleurs trop » éloigné de nous et trop faible pour nous » mordre ; le roi d'Angleterre n'est bon qu'à » mettre aux petites maisons ; la *Catin* du » Nord n'a pas assez d'argent pour payer à » la fois ses amants et ses troupes ; deux seuls » souverains étaient à craindre à cause de leur » caractère : celui de Sardaigne, c'est un » pygmée, celui de Suède, *et nous nous en* » *sommes défaits ;* enfin, nos relations sont im- » menses, elles embrassent l'Europe, et nous » avons dans les cabinets étrangers plus de » crédit qu'on ne peut le croire. »

Ces propos nous parurent singuliers, Cambon parlait sans aucune jactance et en homme sûr de son fait ; la suite prouva qu'il ne nous en imposait point. Le lecteur s'apercevra que je laisse sous silence les événements affreux des 2 et 3 septembre, je ne pourrais que remettre sous ses yeux des tableaux qui lui sont déjà connus ; on a tout écrit sur ces exécrables journées ; je les passai d'ailleurs dans une angoisse inexprimable, dans un état de stupeur facile à comprendre ; je me contenterai seulement de rappeler ici ce trait tout français de l'un des prisonniers de l'Abbaye, le

chevalier de Brassac, véritable fou, s'il en fut jamais ; il venait d'être acquitté par Maillard, chef des assassins ; au lieu de fuir ce théâtre de carnage, il osa rentrer dans la prison pour prendre son violon, qu'il avait oublié ; son frère, aussi heureux et sauvé pareillement par un coup de la fortune, portait dans ses poches pour une somme énorme de diamants, on ne s'en douta pas, et l'avide canaille ne demanda point sa mort.

Une ère sanglante avait commencé pour la France ; la convention nationale, qui venait de s'assembler, ne lui promettait pas des jours plus heureux ; une foule de scélérats vinrent y prendre place : on y distinguait et à part ceux que j'ai déjà signalés, Billaud-Varennes, ce monstre qui, le jour du 3 septembre, et monté sur les cadavres des victimes, haranguait ainsi les égorgeurs : « Braves gens, bons citoyens, » vous immolez les ennemis de la liberté ; la » patrie reconnaissante vous tiendra compte des » sacrifices que vous faites pour elle. La com- » mune voudrait vous récompenser d'une ma- » nière proportionnée à vos services. Sans doute » le butin et la dépouille de ces scélérats (les » victimes) appartiennent à ceux qui nous en » ont délivrés ; mais vous prendrez en considé- » ration la pénurie des fonds de la commune ;

» *quiconque* aura *travaillé dans une prison*, » recevra un bon d'un louis, payable à la » caisse. Respectables citoyens, continuez » votre ouvrage et la patrie vous devra des hom- » mages. »

Biroteau, non moins féroce ; Lebon, qui sous des traits humains cachait les habitudes d'un tigre; Carrier, dont le nom seul réveille d'affreux souvenirs ; Saint-Just, jeune Séïde de Robespierre, et non moins criminel que lui ; Bourdon, le terrible ennemi d'Orléans, et le décimateur de cette ville malheureuse ; Anacharsis Clootz, Prussien frénétique, qui se fit Français pour avoir le plaisir de répandre notre sang; Payne l'Américain, insensé et altéré de crimes ; le capucin Chabot, devenu homme d'état pour le malheur de l'humanité, fanatique révolutionnaire, qui consentait à se laisser assassiner par un de ses collègues, dans l'espérance de mieux soulever les passions de la multitude; Dubois de Crancé, demi-noble, demi-bourgeois, prétendant tour à tour n'être ni l'un ni l'autre, ennemi du roi, ministre de la république, plat flatteur de Napoléon, qui ne voulut pas de lui, mort de peur à la rentrée des Bourbons ; et tels étaient les monstres appelés à régénérer politiquement la France.

Je pourrais grossir la liste de ces hommes pervers, mais, je ne veux pas faire de ce livre un catalogue; je dois continuer le récit que j'ai commencé. M. Roland rentra au ministère après le 10 août; sa femme ne l'en détourna point; elle rêvait encore le bien au milieu du carnage et de la révolte; elle croyait le trouver dans l'établissement d'une république, et elle appelait cette institution de tous ses vœux, ne soupçonnant pas que l'hydre la dévorerait elle-même. Son aveuglement sur ce point étant extrême, elle voyait tout en beau, même le meurtre; elle donnait un grand exemple de ce fanatisme de parti qui excuse tout, voit tout en bien et se refuse à l'évidence. Depuis, j'ai vu dans tous les partis des hommes honnêtes, des femmes qui ne l'étaient pas moins, prendre part à des excès affreux, le tout avec un calme, une bonne foi, une conviction parfaite de la justice du crime, qu'ils décoraient du nom d'acte légal.

La convention nationale installée le 20 septembre, décréta le 21, et sur la proposition de Collot-d'Herbois, l'abolition pleine et entière de la royauté; c'était ne pas perdre de temps; le 28 du même mois, fut rendu un décret qui déclara la France république, une et

indivisible ; toutes ces résolutions furent enlevées pour ainsi dire d'enthousiasme, et sans délibération; il semblait que l'on fût impatient de se débarrasser d'une monarchie dont le chef n'avait pas su porter la couronne ; la faiblesse de Louis XVI avait tué la royauté avant qu'on fît monter le roi à l'échafaud.

Le jour même de ce décret je rencontrai Chénier dans la petite rue Saint-Pierre, qui donne dans la rue Notre-Dame-des-Victoires ; je ne l'avais pas vu depuis le 10 août. « Vous êtes donc » en vie? me dit-il en riant, je craignais que » vous n'eussiez péri avec les défenseurs de la » liberté.—C'était vous plutôt qui deviez trou- » ver la mort dans leurs rangs; car je vous ai vu » à leur tête.—Vous vous êtes trompé.—Non, » vous étiez avec Collot-d'Herbois, et vous dé- » bouchiez de la rue du Bac sur le Pont-Royal. » —Il fallait bien en finir.—Ah! vous appelez » cela finir, c'est plutôt commencer, j'ai tout lieu » de le craindre. — Mon ami, me répliqua Ché- » nier, il se pourra que vous ayez pris le meilleur » parti.— C'est au moins le plus sage, et vous, » Chénier, où vous arrêterez-vous? — Je n'en » sais plus rien, en peu de temps on fait aujour- » d'hui tant de chemin. — Un grand crime se

» prépare ! — On le dit. — Vous en êtes cer-
» tain; que ferez-vous dans cette circonstance?
» — Je ne prononcerai jamais la peine de mort.
» Dieu vous entende. — Comptez-y bien. »

Nous nous séparâmes, et bientôt Chénier devint régicide. Il ne fut pas le seul qui, venu à l'assemblée avec de bonnes intentions, ait changé subitement; on le séduisit avec des phrases républicaines; on lui montra le rôle de Brutus comme digne de lui, et un tel acte comme devant assurer une gloire éternelle à ceux qui y participeraient « Oui, me disait-il dans la
» suite, j'ai cru rendre mon nom immortel, j'y
» suis parvenu, mais c'est par la mauvaise voie;
» mon ami, j'ai toujours devant moi la figure
» de Louis XVI; que l'homme est faible, même
» celui que l'on croit fort! »

Je ne voyais plus Robespierre que rarement; ses travaux multipliés ne lui laissaient pas le temps de songer à moi; mais au milieu de la terreur générale et toujours croissante, je vivais sous sa sauve-garde, je ne puis m'empêcher de lui rendre justice et de le proclamer, il ne faut pas être ingrat, même envers les méchants. Tant que Louis XVI et sa famille demeurèrent au Temple, je tâchai de m'unir

à ceux qui tentèrent de les délivrer ; nous ne pûmes y parvenir, il nous fallut endurer la douleur poignante de voir monter sur l'échafaud le meilleur des hommes, le plus respectable des princes. La nouvelle de sa mise en jugement me frappa comme un coup de foudre, je ne pouvais m'imaginer qu'il trouvât des juges et moins encore des bourreaux.

Le 20 janvier 1793, je sortis vers sept heures du matin, pour errer dans les rues et chercher au milieu de leur mouvement, cette distraction qui alors me devenait nécessaire, et que je ne rencontrais point dans la solitude de mon appartement. Je traversais la place des Victoires, lorsqu'une personne vint à moi, nous nous heurtâmes en nous croisant ; par un acte machinal ayant regardé en arrière, nous nous reconnûmes et nous nous rapprochâmes.

« C'est vous, monsieur Paris, vous êtes en » course de grand matin. — J'ai passé, me dit- » il, la nuit à me promener, je ne puis éteindre, « malgré le froid de la saison, la chaleur qui » me dévore, je ne suis plus à moi, mon cœur » frappé à mort met ma tête en délire. »

Je le compris et lui serrai la main ; il appréciait mes sentiments, les siens m'étaient con-

nus. « Les monstres, me dit-il, et nous ne les » anéantirons pas. — Ils ont le pouvoir ! — Et » nous le nombre ; ils sont sept cents, eh bien ! » pourquoi sept cents hommes de bien n'en frap- » pent-ils pas chacun un. — C'est impossible. » — Je donnerai l'exemple. — Ne vous exposez » pas. — Pensez-vous que je consente à laisser » traîner au supplice mon roi, mon bienfai- » teur, mon chef militaire, sans le venger ; j'en » tuerai un ; oui, je le ferai, Dieu me soit en » aide, et cela avant peu, je vous en réponds. »

Il ne m'en dit pas davantage, nous nous quittâmes. Je ne regardai ce propos que comme une de ces vanteries que l'on se permet lorsque l'on est vivement exalté, je rentrai chez moi, et dans la soirée j'appris par la voix publique, que l'ancien garde-du-corps Pâris avait assassiné le conventionnel régicide Lepelletier Saint-Fargeau. Je ne passai pas une nuit tranquille, j'étais tourmenté par le souvenir de ma rencontre avec lui dans la matinée, je craignais qu'elle n'eût eu des témoins, et je conservai plusieurs jours mon inquiétude ; elle se dissipa après la mort de ce vengeur de Louis XVI, qui se tua lui-même pour ne pas tomber aux mains de ses ennemis.

Tandis que ce monarque périssait juridique-

ment assassiné, je demeurais en proie à toutes les angoisses du désespoir; je me flattais que le peuple ne souffrirait pas le sacrifice de cette auguste victime, et dans cette espérance je me tenais prêt à seconder un généreux mouvement. Il n'eut pas lieu, nous restâmes terrifiés, nous laissâmes le forfait se consommer sans avoir rien tenté, nous aurions dû cependant entreprendre un coup désespéré, son résultat manqué aurait du moins sauvé l'honneur de la nation. Je m'accuse de ce tort comme j'accuse tous les royalistes. Ah! si les émigrés fussent restés à Paris, Louis XVI n'aurait pas ainsi perdu la vie, ce fut leur fuite qui le livra à ses bourreaux.

Plus que jamais, depuis cette funeste journée, je me concentrai en moi-même, je rompis toutes mes liaisons avec ceux dont l'opinion ne cadrait pas avec la mienne, et pour ne compromettre personne, je me renfermai dans une solitude complète. Bientôt les conventionnels se dévorèrent les uns les autres: Marat partit le premier; une femme, une héroïne digne des plus beaux siècles antiques, délivra la France de ce monstre qui la souillait. Charlotte Corday possédait et les charmes du corps et les vertus de l'ame; intrépide envers la mort, elle ne s'occupa

que du soin de conserver sa pudeur, et de témoigner sa reconnaissance à son avocat, qui la défendit en avouant son crime; car on ne pouvait à cette époque la louer autrement.

La division mise une fois dans la montagne, amena sa dissolution; ses chefs marchèrent tous à la mort. Danton avait fui pour ainsi dire, en se faisant donner une mission dans la Belgique qu'il comptait dilapider; Robespierre l'y atteignit et le contraignit à rapporter sa tête à Paris; il fut supplicié le même jour que Camille Desmoulins et Fabre d'Eglantine. Ces deux derniers, peu de temps avant leur arrestation, me trouvèrent aux Tuileries, sur la terrasse du bord de l'eau : « Je vous croyais au-delà du Rhin, me » dit le premier, il y a un siècle qu'on ne vous » a vu. — Je vais très rarement, lui dis-je, » chez Robespierre. — Ah! vous êtes toujours » son ami, reprit d'Eglantine, eh bien! mon » cher, préparez-vous à la mort, c'est un ca- » deau qu'il réserve à ses plus intimes. — » Pouvez-vous parler ainsi, vous qu'il aime » tant? — Et voilà pourquoi Fabre tient ce lan- » gage, dit Camille, il le connaît, et vous nous » verrez bientôt *à quia* si nous ne le gagnons » pas de vitesse. — En êtes-vous à ce point

» d'exaspération les uns contre les autres?—Oh!
» nous allons vite, nous voulons que la chose
» marche, les uns vers la liberté, les autres vers
» la tyrannie, Robespierre tend à celle-ci. —
» Qui? lui, l'incorruptible. — L'incorruptible,
» dit Fabre d'Eglantine en riant amèrement,
» allons donc, vous voulez plaisanter; au surplus
» le sobriquet lui en restera peut-être.—Encore,
» se prit à dire Camille Desmoulins, et avec un ac-
» cent de mélancolie qui me frappa, s'il consen-
» tait à me laisser partir avec ma jeune et jolie
» femme; mais non il nous veut dévorer, car il
» est comme l'ogre de l'Arioste, il n'a de plai-
» sir à manger les gens, que lorsqu'ils ont eu
» toutes les horreurs de sa présence. »

Ces paroles me firent frémir; je connaissais la haine ardente que Robespierre leur portait, je savais qu'il désirait les punir de leur résistance; ses complices lui devenaient odieux, d'autant plus que ses espérances s'élevaient davantage. Je raconterai, dans le chapitre suivant, des particularités très intéressantes et qui seront révélées au public pour la première fois, elles feront connaître l'histoire secrète des derniers mois de la vie de Robespierre, et ce n'est pas la moins importante de celle des temps modernes.

CHAPITRE XXXIX.

Mort de la reine. — Mort de madame Roland. — Mon entretien avec les commissaires de ma section. — Je vais au club. — Description de ses séances. — Bizarre dénonciation faite par le club d'Aurillac. — Visite de mon boulanger. — Portrait de Robespierre jeune. — Notre conversation. — Son billet à Fouquier-Tainville. — Le chiffre mystérieux. — Je vais voir celui-ci. — Son portrait. — Horrible mot de lui. — Notre conversation. — Albertine P.... — Je l'accompagne au Luxembourg. — Mon amour pour elle. — Je fais sortir son père de prison. — Elle refuse de m'épouser. — J'en veux savoir le motif. — Fatale révélation.

Plus encore peut-être que la mort du roi, celle de Marie-Antoinette me frappa douloureusement; j'avais eu le bonheur d'approcher de cette auguste princesse, de recevoir d'elle des preuves éclatantes de sa bonté et de sa protection; elle aimait mon oncle, et elle avait donné à toute ma famille des marques si nombreuses de sa bienveillance, que je ne pouvais m'empêcher de lui être attaché de cœur et d'ame. Ma reconnaissance ne périt pas avec elle, j'en conserverai le sentiment tant que je vivrai, et j'espère

en donner la preuve chaque fois que l'occasion s'en présentera.

Je ne me rendais pas compte de l'insistance que Robespierre mettait à la faire périr; c'était avec impatience qu'il supportait l'existence de cette princesse, et tout ce que je pus lui dire pour l'adoucir, ne fut que de vaines paroles; non qu'il me repoussât en m'exprimant franchement sa haine pour elle, mais il employait les grands mots vides de sens, d'intérêt public, de sûreté de l'état, qui servent si souvent à colorer les crimes. A travers son hypocrisie, je voyais clairement sa fureur, et je frémissais que la nécessité me plaçât sous la protection d'un pareil être; je ne pus même continuer à le voir à cette époque, et quoi qu'il dût m'en arriver, je me séparai de lui, et je me promis de ne plus mettre les pieds dans sa demeure.

Peu après la mort de la reine, je vis périr aussi madame Roland. Prisonnière depuis plusieurs mois, elle supportait son infortune avec le calme de la vertu et le fanatisme de la liberté; elle employait ses journées à tracer ces immortels mémoires, qui devraient faire tomber la plume des mains de tous ceux qui veulent l'imiter; elle marcha à la mort comme y aurait

marché la mère des Gracques; elle se montra sur l'échafaud ce qu'elle avait été dans sa vie privée et politique, grande, sublime même, et sa perte me causa un sincère chagrin. Madame Roland a eu des torts envers la reine, cette erreur est la seule tache de son existence et elle en a été cruellement punie. Son mari en fuite à ce moment, et caché dans une ville de province, apprenant qu'elle était tombée sous la hache du bourreau, ne voulut pas lui survivre; il quitta l'asile où il s'était mis à couvert de la rage de ses ennemis et fut se tuer sur une grande route. C'était une affreuse époque que celle-là, on ne peut aujourd'hui s'en faire une idée; l'épouvante, la nécessité de lutter sans cesse contre le besoin ou contre la mort, nous avaient tous démoralisés et nous donnaient une sorte de courage qui nous faisait envisager le trépas avec indifférence, et le supplice comme la conséquence de ce qui se passait autour de nous.

Je ne croyais plus revoir Robespierre, lorsqu'une circonstance imprévue nous rapprocha. J'étais tranquille chez moi au commencement de 1794, lorsque tout à coup je vois entrer des commissaires de ma section, qui me demandent pourquoi je ne fréquente pas la société popu-

laire; je leur réponds que la délicatesse de ma santé s'y oppose, et que d'ailleurs mes travaux scientifiques ne m'en laissent guère le temps.—« Ah ! me dit l'un d'entre eux, tu es un » scélérat, puisque tu étudies; les nobles, les ri» ches et les érudits sont tous des ennemis de la » république. — Mes travaux, citoyens, leur » répliquai-je, sont purement spéculatifs, ils » ne regardent pas ce qui vous occupe, et j'en » rends un compte exact au citoyen Robes» pierre.—Tu connais ce bon b..... de patriote? » — Voilà plusieurs années que nous sommes » liés. — Eh bien ! prends-le pour modèle; ne » f... plus le nez dans ce tas de livres que mé» prisent les francs montagnards, et qui ne » peuvent qu'être dangereux aux sans-culottes; » viens faire ton devoir de citoyen à la société » populaire, et si tu t'y refuses, tu seras gran» dement suspect. »

Une telle invitation était un ordre, je m'y soumis avec répugnance, mais enfin je m'y soumis. Je n'avais eu jusque là aucune idée de cette effroyable caverne de brigands, je fus effrayé en la voyant; chaque fois que j'y pénétrais, je craignais de n'en pas sortir avec ma bourse, mon mouchoir, ou même avec tous mes membres.

Qu'on se figure un lieu encore tout empreint du caractère de sa première et religieuse destination; grand, élevé, mal éclairé, et dans lequel de nombreux piliers projetaient de longues ombres dans lesquelles se cachaient ou les honteux comme moi ou les espions du club. La séance s'ouvrait par des hymnes patriotiques, tantôt la *Marseillaise*, tantôt la *Sans-Culotte*, ou le *Chant du Départ*, composé par Chénier. A ces airs, à ces paroles graves ou furieuses, on substituait parfois et l'on ajoutait toujours des chansons tout ensemble républicaines et dégoûtantes par le cynisme de l'expression.

On lisait ensuite le procès-verbal de la séance précédente, ainsi que des fragments de la correspondance avec les jacobinières de la France. Bon Dieu! que d'horreurs, que de turpitudes, d'atroces calomnies, de lâches dénonciations contenaient ces lettres furibondes! on y accusait les aristocrates de tous les méfaits possibles, les plus ridicules même. J'entendis le soir de mon début, et je l'affirme sur l'honneur, la lecture d'une lettre du club d'une petite ville de l'Auvergne (Aurillac), dans laquelle on se plaignait sérieusement de ce que, depuis deux années, la grêle et les inondations dévastaient par pré-

férence les terres des patriotes, ce qui provenait, disait-on, des secrets magiques employés par les nobles et les prêtres. Je dois dire que cette pièce amusa singulièrement les jacobins de Paris, et qu'au milieu des éclats de rire unanimes, on proposa diverses mesures plaisantes en faveur des habitants d'Aurillac; ce fut la farce dans l'intervalle de deux tragédies.

La déclaration que j'avais faite à propos de mon intimité avec Robespierre, fit de moi, dans mon quartier, un personnage important; je pus m'apercevoir que les gros bonnets du sans-culottisme me saluaient avec une sorte de respect, tout semblable à la vénération que l'on portait, dans l'ancien régime, aux amis des dépositaires du pouvoir; on venait de temps à autre se recommander à moi, et forcément on m'engagea à revoir un homme qui ne m'inspirait plus que de l'horreur. Voici le récit de la circonstance qui contribua le plus à me rapprocher de lui.

Mon boulanger vint un matin m'apporter le pain de la journée, de meilleure heure que de coutume. J'étais dans mon cabinet de travail; il demanda à Auger s'il ne pourrait pas me voir; nous étions à une époque de politesse forcée, où les gens comme moi ne se rendaient

pas invisibles pour ceux dont ils avaient à redouter la mauvaise humeur; et comme *mon officieux*, c'était le titre donné par la république aux domestiques, afin d'éloigner toute idée de servitude; et comme mon officieux, dis-je, connaissait le patriotisme exalté du citoyen Ambert, il l'introduisit sur-le-champ auprès de moi; je lui fis un accueil obligeant, avant que de lui demander ce qu'il me voulait, j'allais y venir pourtant, lorsqu'il me devança.

« Citoyen, me dit-il avec l'accent de la franchise, quoique l'on aime la république, on » n'a pas pour cela une âme moins tendre pour » les malheureux; il y a dans ma maison une » jeune citoyenne bien infortunée; son frère » est émigré, sa mère est morte de chagrin, et » son pauvre père est dans la prison du Luxembourg, attendant de jour en jour son jugement et sans doute sa condamnation. Il était » notre locataire depuis douze ans, nous ne l'avons connu que sous de bons rapports; c'était » un homme doux et paisible, républicain comme » il les faudrait tous; mais on a prétendu qu'il » faisait partie de ces enragés de modérés, et on » l'a incarcéré il y a un mois; la jeune fille se » désole, elle ne peut ni obtenir la liberté de

» son père, ai même le voir, j'ai pensé que vu ta
» liaison avec notre incorruptible Robespierre,
» tu ne refuserais pas de demander à celui-ci
» une autorisation pour cette citoyenne, afin
» de communiquer avec son vieux père. »

A ces mots, le boulanger Ambert me remit une supplique adressée aux membres du comité de salut public, et une lettre à mon adresse, signée Albertine P...; dans cette lettre, un style simple, mais non dépourvu d'élégance, des expressions parties du cœur, émurent ma sensibilité; je n'y pus plus tenir quand le citoyen Ambert s'avisa de me dire que la solliciteuse, âgée de vingt-deux ans, était belle comme un ange, et modeste comme la vertu. Ceci gâta, je l'avoue, tout le mérite de ma bonne action. Je sus en outre que cette famille, non noble, appartenait à cette classe de marchands, retirés avec une fortune honnête, mais singulièrement ébréchée, par la réduction des rentes, la fuite du fils et la prison du père.

Muni de ces instructions, et me sentant ému d'un intérêt particulier pour cette pauvre fille, je ne balançai pas à me charger de la supplique et à courir sur-le-champ chez Robespierre. Je ne le trouvai pas, il était encore au

comité de salut public, où il avait passé la nuit; son frère l'attendait. Ce dernier était un homme de mérite assez médiocre; il n'aurait certainement jamais fait parler de lui, s'il ne se fût attaché à la fortune de Maximilien. Devenu féroce montagnard, comme il aurait été furibond royaliste, si on l'eût poussé vers ce parti; il exagéra tout; il se montra fanatique, tandis qu'au fond il n'avait pas la force de l'être; méchant sans méchanceté, exalté avec un cœur froid, républicain sans savoir ce que c'était qu'une république, il prononçait les discours les plus incendiaires, comme s'il eût récité une leçon; au demeurant, il possédait les vertus de famille, il était bon frère, il admirait sincèrement Maximilien, et le regardait comme le plus vertueux des hommes; il aimait non moins ardemment sa sœur, demoiselle grave et retenue, pieuse au fond du cœur, mais à sa manière, et il logeait avec elle, quoique celle-ci le querellât souvent, parce que, si elle ne se mêlait pas de politique, elle était intraitable sur l'article des mœurs. Maximilien, comme Augustin Robespierre, la redoutait sur ce point, autant que si elle avait eu de l'autorité sur lui, aussi s'était-il avancé jusqu'à lui dire qu'il avait

épousé l'aînée des filles Duplay, afin de ne pas la courroucer et de ne pas se brouiller avec elle.

Robespierre le jeune, digne de notre exécration par le mal qu'il a fait et le sang qu'il a répandu, possédait du courage, il en donna la preuve, en s'exposant comme un simple soldat à la prise d'Oneille en Piémont, où il avait été envoyé en qualité de représentant du peuple près l'armée d'Italie; il montra un beau caractère dans une mauvaise cause, lorsqu'au 9 thermidor, il demanda de son propre mouvement à partager la proscription de son frère, tandis que personne dans la convention nationale, ne songeait à l'y envelopper. Ce fut à lui que je m'adressai pour obtenir, soit un acte de justice en faveur du père, soit un permis de communiquer avec celui-ci, pour la fille.

Augustin Robespierre se mit à rire, à me voir solliciter avec tant de chaleur. « Êtes-vous son » amant? me dit-il. — Je ne l'ai jamais vue, lui » repliquai-je. — Alors, c'est pure générosité; » mais qui vous a dit que ces gens-là ne sont pas » de vrais conspirateurs. — Eh! pourquoi vou- » lez-vous qu'ils conspirent? quel intérêt y ont- » ils? sont-ce des grands seigneurs ou des prêtres, » et faut-il être toujours armé de malveillance

» et de méfiance? — Ne vous fâchez pas, je parle » pour m'amuser: voyons, que voulez-vous que » je fasse? ce permis ne me regarde nullement, il » faut vous adresser à Fouquier-Tainville, et » comme il ne vous connaît pas, voici un mot » pour lui qui le rendra traitable. Quant à la » pétition, laissez-la, j'en causerai avec Maximi- » lien, et je verrai à vous obliger si le détenu » n'est pas trop coupable. »

Il me donna aussitôt un billet conçu à peu près en ces termes : « Le citoyen Robespierre jeune prie le » citoyen Fouquier-Tainville de donner à la ci- » toyenne Albertine P... la permission de voir son » père incarcéré au Luxembourg : la liberté ou la » mort. » A la suite venait la signature et puis le nombre 42. Je fis observer en riant à Augustin Robespierre, que ce n'était pas le quantième du » mois. « Gardez-vous bien de l'effacer, me » dit-il, de peur que mal ne vous en arrive. »

Cela me fit comprendre qu'il y avait quelque mystère dans l'insertion de ce chiffre, et je ne doutai pas qu'il ne me servît de sauvegarde; c'était cependant un acte bien hardi que d'aller se mettre sans besoin en présence de Fouquier-Tainville; ce monstre ne peut inspirer, malgré tout ce qu'on a écrit sur son compte, autant

d'horreur maintenant, qu'il nous inspirait d'effroi à nous, témoins de ses crimes. Véritable hyène altérée du sang humain, c'était pour lui un besoin que de le répandre; la nature avait voulu graver dans ses horribles traits la perversité de son ame : on pouvait voir, sans doute, des visages plus laids, mais aucun qui portât plus profondément l'empreinte d'une scélératesse consommée. Le jeu de ses muscles était hideux, son sourire était infernal, et la sombre flamme que lançaient ses yeux, n'avait pu être allumée qu'au brasier de Satan; un tic convulsif, un mouvement involontaire de la mâchoire, ajoutait à sa laideur physique : ses cheveux en désordre, ses vêtements délabrés, une chemise sale achevaient de le rendre dégoutant.

Il avait la voix rauque et forte, le geste impérieux et menaçant; il se complaisait à persiffler le malheur, à faire le bel-esprit en présence du supplice. « Cette femme est sourde, lui disait-on » un jour.—Eh bien! répondit-il, elle aura con» spiré sourdement. » C'était avec des manières de tigre qu'il comparaissait au tribunal révolutionnaire : se regardant comme ennemi personnel des accusés, il mettait son amour-propre à les faire condamner; tout lui était odieux, et les

jurés, s'ils montraient une ombre de pitié ou de justice, et les juges s'ils n'appliquaient pas la loi à tort et à travers, et ceux qui comme témoins cherchaient à lui arracher les victimes; alors il devenait comme enragé, il hurlait plutôt qu'il ne parlait, il ajoutait aux charges de la prétendue procédure, il inventait même des griefs afin que le prévenu ne lui échappât point. C'était pour lui un jour de deuil que celui où un acquittement était prononcé, et en pareil cas un jour, il s'écria en regardant avec colère les jurés. « Les s... c..... » ils sont félons à la guillotine. »

Il faut l'espérer, jamais un pareil monstre ne se représentera; et c'était à lui qu'il fallait m'adresser! ce ne fut qu'en me faisant une violence extrême, que je me rendis chez lui. On n'entrait pas facilement dans sa demeure, elle était gardée par des cerbères qui faisaient payer les audiences au poids des écus, non qu'il lui en revînt rien; car, par le contraste le plus bizarre, cet homme qui ne demandait que des supplices, préférait le sang à l'or: il dédaignait d'acquérir la fortune immense que sa position lui eût permis de faire en quelques mois. Simple dans ses goûts, il aimait la table, mais il lui fallait peu pour contenter sa gourmandise toute grossière. Nous

l'avons vu ne laisser à sa veuve qu'une pauvreté complète, et poussée à tel point, que cette misérable femme est morte de faim, au pied de la lettre, dans les derniers mois de 1827, ou au commencement de 1828, je ne me rappelle pas bien l'époque précise. Ce qu'on a pu dire de son avidité est controuvé; c'était un homme trop exalté dans son opinion, pour s'attacher à d'autres combinaisons que celles nécessaires pour la faire triompher.

Le nom de Robespierre fut le talisman qui, à défaut d'espèces, me fit ouvrir son cabinet. Il me reçut en manches de chemise, et encore n'étaient-elles pas propres; un bonnet rouge, sale et gras, couvrait sa tête; il paraissait enseveli derrière un bureau de simple bois blanc, au milieu de plusieurs monceaux de procédures, qui toutes renfermaient des condamnations. Il jeta sur moi un regard sinistre. — « Que me veux tu? me » dit-il, sois bref; mon temps appartient à la » république. »

Je n'avais aucune envie de le lui faire perdre; aussi je me hâtai de lui conter rapidement ce qui m'amenait vers lui, il m'interrompit. « Ton » nom? je le lui dis. — Ta demeure? » je la lui donnai pareillement; et il se mit à écrire:

ceci m'inspira une vive inquiétude, et je me rappelai alors que j'avais à lui remettre le billet de Robespierre jeune. « Que diable ne le montrais-tu d'abord? » me dit-il, avec une mauvaise humeur manifeste. Il le lut, vit sans doute la marque convenue entre eux, car il s'adoucit visiblement, froissa dans ses mains le papier sur lequel il venait d'écrire, et me remit la permission que j'étais venu solliciter. Je le remerciai à la hâte, et je m'enfuis de devant lui, plutôt que je ne m'en éloignai, tant sa présence m'était insupportable; il me semblait que son cabinet exhalait une odeur cadavéreuse, on avait de la peine à y respirer, et les yeux de ce misérable fascinaient comme ceux du basilic.

Une fois dans la rue, je courus porter moi-même à la jeune Albertine P... ce que je venais d'obtenir. Ambert, en me voyant, me demanda si j'avais réussi; et sur ma réponse affirmative, il me conduisit chez sa locataire. Celle-ci me reçut comme un libérateur, elle me remercia avec tant de vivacité, elle anima de tant d'expression toute sa belle figure, que je demeurai comme enchanté. Elle ne retarda point la course qu'il fallait faire pour se trouver en présence de son

père; je lui demandai la faveur de l'accompagner.

« Volontiers, me dit-elle, aussi bien je trouverai en cheminant le temps de vous mieux exprimer ma reconnaissance pour tout ce que vous avez fait pour nous. »

Ces paroles retentirent agréablement dans mon ame, où quelque chose de semblable à de l'amour venait de naître à la vue d'Albertine; je lui donnai le bras, et nous partîmes ensemble. J'eus soin de repousser ce qu'elle voulait me dire de relatif au service que je lui avais rendu, et je ramenai la conversation sur sa famille: je sus que, toute royaliste, elle ne souffrait qu'à cause de ses opinions. Son frère, quoique roturier, avait fait comme s'il eût été noble; il avait émigré, et depuis un an on ne recevait plus de ses nouvelles. Il y avait quelque chose de si entraînant dans l'exaltation d'Albertine, qu'elle m'aurait enflammé si déjà je n'eusse point en grande partie partagé les sentiments qu'elle ressentait. Je la quittai à la porte du Luxembourg, le permis ne portant que son nom, et je restai dans la rue de Tournon, attendant qu'elle revînt.

Ce ne fut qu'au bout de deux heures qu'Albertine quitta son père; elle ne pouvait le revoir

le lendemain, n'ayant de permission que pour quatre fois par décade. En m'abordant elle avait les yeux baignés de larmes : cette entrevue avait dû être déchirante, et cependant elle en éprouvait du bonheur, elle se recommanda plus vivement encore à ma bonne volonté, et me supplia de ne pas me lasser, ne se doutant pas de l'empire qu'elle prenait sur moi. Depuis ce moment, je ne laissai point passer un seul jour sans revenir chez elle, et en même temps je sollicitai avec vivacité les deux Robespierre en faveur du citoyen P... Je ne pus obtenir d'abord une amnistie entière, mais comme il était tombé dangereusement malade dans l'intervalle, il fut accordé, par indulgence spéciale, qu'il serait mis dans une maison de santé, et l'on désigna celle du boulanger Ambert, où logeait un médecin grand patriote, et ami intime de Fouquier-Tainville.

La présence du père, réellement malade, ne me gêna pas ; nous n'étions plus à ces époques ou l'on observait les convenances de la bonne compagnie : les sexes comme les rangs vivaient alors confondus, on avait renoncé forcément à toute étiquette, et, pour sauver sa vie, on prenait les habitudes de la canaille. C'était là le cas de hurler avec les loups, afin de ne pas être dévoré

par eux. Je ne cachai pas long-temps à la jeune Albertine le sentiment qu'elle me faisait éprouver, elle me parut moins satisfaite que peinée de cette révélation ; cependant, elle ne me montrait point d'indifférence ; il y avait en elle quelque chose d'inexplicable, et que je redoutais d'entrevoir ; tantôt elle m'écoutait avec plaisir, et paraissait partager ma tendresse ; tantôt elle m'échappait toute en larmes, me fuyait, et me conjurait de l'abandonner.

Loin de céder à son caprice, je revenais à elle, toujours plus enflammé, et par degrés mon amour s'exaltant, je conçus la pensée de faire d'elle ma femme ; dans un autre temps je n'y aurais pas songé, peut-être, mais alors, où tout ce qui eût pu m'entretenir dans mes premières idées avait disparu, celle-là se présentait naturellement ; plus j'avançais et plus ce désir prenait d'empire sur mon ame ; enfin, ne pouvant plus le maîtriser, j'en fis part à la séduisante Albertine ; elle m'écouta avec toutes les apparences d'une extrême douleur, et loin de me répondre affirmativement, elle me demanda si j'avais bien songé à ce que je voulais faire. « Me connaissez-vous assez, me dit-elle, » pour me donner votre nom et me confier le

» soin de votre honneur; savez-vous si j'en se-
» rais digne? »

Elle prononça ces mots avec une expression tout à la fois profonde et mystérieuse, qui me jeta dans un étrange embarras; il y avait en elle je ne sais quoi de si positif, de si extraordinaire, que je ne sus dans le premier moment comment lui répondre; je n'osai non plus lui demander l'explication de ses paroles, je demeurai immobile devant elle, et gardant un morne silence; elle le rompit en reprenant la parole.

« Vous ne devez pas douter de mon amour,
» vous possédez mon cœur sans partage et
» pourtant je ne serai jamais votre femme; il
» est un aveu pénible, affreux pour moi, et que
» néanmoins je dois vous faire. Je demandais
» au sort de pouvoir m'en dispenser; mais vous
» êtes venu, par votre honorable et séduisante
» proposition, me placer dans la nécessité de
» tout vous dire : votre estime dicte des lois à
» ma vertu. »

Plus surpris encore de ceci, je lui témoignai combien j'avais peine à croire qu'elle ne fût pas digne de moi, je lui dis que si elle voulait m'éprouver, ce soin était inutile, que mon opinion sur son compte était formée, et que je n'en

changerais pas. « Vous le croyez encore, me » répliqua-t-elle en pleurant plus amèrement, » mais dès que j'aurai prononcé les fatales » paroles, vous ne me verrez plus qu'avec un » sentiment d'horreur. » Toujours ému de plus en plus, ne sachant désormais que penser sur son compte, je lui dis qu'elle m'en avait trop révélé pour ne pas achever de me tout apprendre. « Écoutez, me répondit-elle, accordez- » moi une grâce, celle de ne plus me proposer » d'être votre femme, et à ce prix je garderai » mon triste secret; c'est une prière que je vous » fais à genoux, tant en mon nom qu'en celui » de mon pauvre père. »

Vous exigez l'impossible, lui dis-je; cependant je veux bien vous accorder huit jours de répit, mais au bout de ce temps..... « Va » pour huit jours de bonheur encore, me répli- » qua-t-elle, et au bout de ce temps il n'en sera » plus question. » Je dois avouer que mon impatience de pénétrer ce mystère était grande, non moins que la vivacité de mon amour; cependant, comme je tenais à trouver irréprochable la conduite de ma femme, je voulais bien connaître celle à qui j'accorderais ce titre. J'attendis donc les huit jours écoulés; mais le

neuvième, Albertine me fuyait encore; enfin je la saisis dans mes bras vers le soir, et au milieu de l'escalier : « Parlerez-vous, lui dis-je? » — Oui, puisqu'il faut me séparer de vous; » et d'une voix étouffée, qui cependant tonna à mon oreille, elle ajouta : « J'ai été la maîtresse » de Marat!!!..... »

CHAPITRE XL.

La maîtresse de Marat.—Son père veut délivrer la reine. — Un faux ami le trahit. — Elle obtient de Marat, au prix de son honneur, la vie de son père. — Impression que me fait son aveu. — Supplice des membres du parlement de Toulouse. — L'un d'eux est exécuté sans jugement. — Noms des juges qui ont signé cet arrêt en blanc. — Robespierre se rapproche de moi. — Détails sur sa vie privée. — Sujet de nos causeries. — Il aime Scarron et Ossian. — Ses manies de propreté. — Effroi que lui cause une tête de mort.

On peut juger si à cette révélation funeste et inattendue, je ressentis au fond du cœur un coup terrible; je ne pus retenir une exclamation d'horreur et de désespoir, et par un mouvement involontaire, mes bras cessèrent d'embrasser le fatal objet de mon amour. « Je » vous l'avais bien annoncé, me dit-elle d'une » voix entrecoupée de sanglots; je vous l'avais » bien annoncé; pourquoi ne pas m'en croire » sur parole; maintenant, il me reste à vous » demander une grâce, c'est de vous retirer sur » l'heure, de ne pas insister pour rester auprès

» de moi ; pour vous, et pour votre pauvre amie, » partez, partez, je vous en conjure, adieu! »

Je n'eus que la force de lui obéir ; trop d'émotions remplissaient mon ame, pour que je n'eusse pas le besoin de les faire éclater en liberté. J'avoue que la pensée d'avoir été sur le point de prendre pour femme la maîtresse de Marat, me faisait frissonner. Mais quel rapport existait-il dans le passé entre le monstre et cette angélique jeune fille? voilà ce que mon imagition ne concevait point. Je partis lentement, je revins chez moi, et je passai la nuit entière dans les accès du plus sombre désespoir

A sept heures du matin, Auger entra dans ma chambre, il tenait une énorme lettre sur laquelle je reconnus la main qui l'avait tracée ; je vis bien que j'allais trouver là l'explication de cette énigme désolante. Je me renfermai, dès que je fus seul, je rompis le cachet, et je me mis à lire. au milieu des sensations les plus pénibles, une sorte de confession encore toute mouillée des larmes d'Albertine.

Dans cette lettre, elle m'expliquait ainsi les fatales circonstances qui avaient amené ce rapprochement de l'innocence et du crime, et cette union monstrueuse comme le supplice de

Mézence. Peu de temps avant la mort de la reine, le père d'Albertine, royaliste dévoué, avait conçu, en faveur de cette princesse, un projet d'évasion; trahi par un complice infidèle, il allait être arrêté et subir le supplice réservé alors aux honnêtes gens, lorsque par hasard le farouche Marat rencontra la jeune fille chez l'espion à qui son père n'avait pas encore retiré sa confiance; Marat fut séduit par les charmes d'Albertine, et l'ayant suivie dans la rue, il lui fit connaître le danger qui menaçait son père, et lui proposa de sauver une tête si chère au prix d'un horrible sacrifice. La hache était prête, quelle fille aurait hésité? Albertine devint la proie du dégoûtant et sanguinaire conventionnel, qui, fidèle du moins à sa promesse, envoya le lendemain au tribunal révolutionaire, c'est-à-dire à à la mort, le traître qui était seul maître du secret de M. P... Le prétexte ne manqua pas pour sa condamnation. Le père d'Albertine ignora toujours le sacrifice de sa fille; et, pendant trois mois, cette malheureuse fut condamnée à l'intimité de l'homme de sang dont le poignard de Charlotte Corday délivra enfin la France.

Mon cœur se brisa à la lecture de cette pénible révélation; on doit apprécier, si l'on a

aimé, le mal qu'elle me fit; peut-être des ames romanesques ou plus ardentes que la mienne, me reprocheront de n'avoir pas su récompenser, par le sacrifice des préjugés, une si noble confidence; je ne m'en sentis pas le courage. Un invincible dégoût s'éleva dans mon ame pour la maîtresse de Marat, et la pauvre Albertine fut la victime de sa franchise et de son dévouement. Je ne rapporterai pas ici la lettre que je lui écrivis, elle portait l'empreinte du désordre qui m'agitait; mais elle devait sans doute être glaciale, car elle n'était pas à la hauteur du sacrifice que cette malheureuse fille me faisait. Je conservai longtemps son image dans mon cœur, et j'eus le bonheur d'être certain que son père ne lui serait plus enlevé, Robespierre ayant exigé impérieusement de Fouquier-Tainville la remise des pièces qui eussent pu les compromettre; ces pièces n'avaient aucun rapport avec les tentatives pour la délivrance de la reine : il n'y avait contre lui que de ces vagues accusations telles qu'on en faisait alors, et au moyen desquelles on n'entraînait pas moins un citoyen à l'échafaud.

A cette époque, j'appris le supplice de la plupart des membres du parlement de Toulouse; je ne puis passer sous silence la douleur pro-

fonde que me causa l'immolation de la fleur de cette compagnie. La plupart des membres du parlement de Toulouse, amenés à Paris, comparurent devant l'effroyable tribunal révolutionnaire de la Seine. On leur demanda compte de leurs vertus ; on leur fit un crime de leur héroïque résistance à des actes de tyrannie, et on les envoya à la mort. Parmi ces victimes respectables, j'eus à déplorer particulièrement M. de Montegut, le protecteur de ma jeunesse, et son fils, âgé de vingt-six ans ; le président d'Aiguevives, M. de Lamothe, le dernier fils d'une femme bien aimable, et bien digne d'un meilleur sort. Je tiens de l'aîné de ses enfants, qui ne cesse de le pleurer, que ce magistrat fut égorgé sans jugement; l'original de cette pièce inique existe encore aux archives de la Cour royale de Paris ; le réquisitoire, l'acte d'accusation du ministère public manquent au dossier; on trouve seulement au bas de la page où devrait être le jugement les signatures des scélérats qui prenaient le nom de juges ; c'étaient François Dumas, Charles Harny et Charles Bravet ; le greffier, non moins coupable, s'appelait Paris [1].

[1] Voici la liste exacte des membres du tribunal révolutionnaire,

Ils allèrent tous à la mort ces vertueux magistrats, a dit un historien, du même pas qu'ils marchaient dans une cérémonie publique; forts de leur innocence, ils savaient que le Ciel les en récompenserait. Nul ne montra de faiblesse, et mourant pour Dieu, pour le trône, la loi et leur honneur, ils avaient le courage de la vertu et la tranquillité de la résignation. Qu'on me permette de donner des pleurs à ces vénérables victimes, et de dire qu'en n'abandonnant pas le monarque, ils remplirent mieux leur devoir que ceux qui passèrent à l'étranger; c'est une vérité sur laquelle j'insiste d'autant plus que, soit par ingratitude, soit par flatterie, tous les écrivains prétendus royalistes, ne cessent de vanter les émigrés, et passent sous silence les victimes dévouées de l'intérieur. Est-ce qu'il n'y avait pas de la gloire à gagner en demeurant dans le royaume? ne pouvait-on pas

il faudrait qu'elle fût gravée sur l'airain, pour flétrir la mémoire de ces misérables :

Président, Dumas; *vice-présidents*, Coffinhal, Sellier, Naudin, Ruymey; *accusateur public*, Fouquier-Tainville; *substituts*, Gribeauval, Royer, Liendon, Givois; *juges*, Foucault, Vertueil, maire, Bravet, Barbier (de Lorient), Harny, Garnier-Launay, Paillet (professeur de rhétorique à Châlons), Laporte (membre de la commission militaire de Tours), Félix (*idem*), Loyer.

montrer sa bravoure en combattant dans les rangs de la Vendée, ou une fermeté stoïque, à supporter la mort sur un échafaud, en retour de son attachement à la cause royale.

Nous étions en 1794, la guillotine était en permanence. Lyon, Toulon, Marseille, Bordeaux, Amiens, Nantes, Paris et la majeure partie des villes de France nageaient dans le sang : là se signalaient ces féroces proconsuls, ces Barras, ces Châteauneuf-Randon, membres dégénérés de l'ordre de la noblesse; ces Fouché, ces Joseph Lebon, ces Carrier, ces Tallien, ces Dartigoyte, et tant d'autres misérables altérés de meurtre et de rapines; ils abattaient les têtes les plus illustres; ils n'épargnèrent point celle du vertueux Malesherbes; mais en même temps, et comme par une punition du Ciel, ces monstres ne se ménageaient pas entre eux. Les Girondins, à qui on a tant de reproches à faire, et qui, à la grandeur d'un génie surhumain, joignirent toute l'imprévoyance de véritables enfants, furent les premiers à tomber comme leur auguste victime : bientôt vinrent à leur suite les meilleurs amis de Robespierre, ceux qui avaient été les confidents de ses plus intimes pensées; la division s'était mise parmi eux tous, et les uns par férocité, les

autres par ambition, s'étaient fait une guerre implacable; les plus redoutés avaient péri, et Robespierre restait seul.

Déjà, et depuis quelque temps, cet homme n'était plus le même; une sorte de délire s'était emparé de lui, une idée fixe le dominait, et c'est à cette époque que, poussé sans doute par une sorte de manie, il m'abandonna ses Mémoires, dont je pus prendre une copie. Plus nous avancions, et plus il se rapprochait de moi; son amitié m'était à charge, elle pesait douloureusement sur mon cœur, mais je ne savais comment m'en défaire; je ne le voyais que la nuit, et comme en secret, tantôt dans le jardin des Tuileries, tantôt chez moi, et bien rarement chez lui; il semblait vouloir que je ne pactisasse pas avec ses compagnons ordinaires; il causait avec moi des choses les plus indifférentes, de beaux arts, de littérature; il évitait tout entretien politique, et me fermait la bouche ou par un mot amer, ou par un regard sinistre, toutes les fois que je me lançais dans cette route défendue. Qu'on se figure ce que je devais éprouver lorsque, me trouvant tête à tête avec lui, et à la suite des horreurs de la journée, car il n'en avait pas une qui ne fût marquée par de sanglantes exécutions, il me fallait parler

d'Homère, du Tasse ou de Rousseau, analyser Cicéron, Montaigne et Rabelais, avec cet homme dont les mains étaient teintes de sang.

Il aimait les romans, et lisait avec délices les poésies d'Ossian. Par un contraste bizarre, après ces sombres et mélancoliques productions des bardes du Nord, il n'aimait rien tant que les bouffonneries de Scarron; il savait par cœur deux chants entiers de la traduction burlesque de l'Énéide, et je l'ai entendu rire aux éclats en me récitant les vers dans lesquels le parodiste Scarron dit qu'Énée dans les enfers

> Rencontra l'ombre d'un cocher
> Qui tenant l'ombre d'une brosse,
> En frottait l'ombre d'un carosse.

Mais le rire de Robespierre, loin de me porter à la gaîté, me faisait mal; il me jetait dans une tristesse profonde; je croyais entendre rugir un tigre, et même encore aujourd'hui, lorsque le souvenir de ce rire frappe mon imagination, je tressaille involontairement, comme si un démon faisait entendre à mon oreille les éclats de sa gaîté satanique; le rire du monstre ne me quitte pas, et je n'aime point à me le rappeler au

milieu des solitudes de la nature ou dans le calme effrayant de la nuit.

Robespierre avait des habitudes de délicatesse excessives, surtout à l'époque d'alors, et au milieu des hommes dont il était environné; il tenait à porter du linge très fin et très blanc; la femme qui prenait ce soin était querellée souvent à ce sujet, et je l'ai vu faire de plaisantes scènes à sa blanchisseuse. Il fallait que ses jabots fussent plissés avec un soin extrême; il lui fallait des gilets de couleurs claires, rose, bleu tendre, chamois, cœur de chou, des broderies délicates, des cols toujours bien empesés; sa frisure l'occupait beaucoup, ainsi que le choix et la coupe de ses habits; il avait deux montres, portaient aux doigts plusieurs anneaux de prix, et possédait une collection précieuse de tabatières; sa tenue élégante contrastait singulièrement avec la saleté de rigueur chez les autres jacobins; le peuple aurait insulté un inconnu qui se serait vêtu avec cette recherche, qu'il eût traitée d'aristocratique, mais il la trouvait très républicaine dans Robespierre, son favori.

Par un singulier contraste, cet homme si hardi dans ses discours, tremblait d'effroi en face du moindre péril; il ne restait qu'avec peine seul et

sans lumière le soir, le plus léger bruit, le faisait tressaillir d'épouvante, et son œil peignait son effroi. J'avais dans ma chambre une tête de mort, dont je me servais pour étudier l'anatomie, elle lui était importune, il la regardait avec dégoût, et enfin, n'y pouvant plus tenir, il me pria un jour de l'enlever et de ne plus la mettre sous ses yeux. Je demeurai confondu d'un tel acte de faiblesse, qui m'inspira de profondes réflexions : ainsi vont les hommes, leurs passions les entraînent, mais la nature, ou Dieu, a placé dans leur ame quelque chose qui les ramène toujours à la pensée qu'ils mourront un jour, et qui leur fait envisager avec effroi la possibilité d'une punition éternelle.

CHAPITRE XLI.

Conférence avec Robespierre. — Les Anglais veulent traiter avec lui. — Je reçois l'envoyé anglais. — Robespierre vient le visiter. — Départ précipité de l'envoyé. — Présent qu'il me laisse. — Nouvelle conférence avec Robespierre, dans un fiacre. — Propositions que les Anglais lui font.—Indécision de Robespierre. — Il ne se sent pas appuyé. — Son mot sur les usurpations. — Je forme la résolution de rompre avec lui. — Fête de l'Être Suprême. — Occasion manquée par Robespierre. — Il a eu peur. — Sa demi-confidence. — État de son âme. — Je me prépare à fuir. — Chénier vient me sauver. — Mon explication avec Augustin Robespierre. — Il me donne une mission secrète. — Je quitte Paris. — Je suis arrêté.

Le 1er juin 1794, il était onze heures du soir, lorsque Robespierre s'introduisit chez moi avec des formes mystérieuses qui me donnèrent beaucoup à penser. « Je viens vous voir un peu » tard, me dit-il, mais je n'ai pas dans la journée » un moment dont je puisse librement disposer; » les affaires publiques ne me laissent pas res- » pirer, et certes c'est se montrer fort désinté- » ressé que de travailler pour les autres avec » une telle persévérance. »

Je compris qu'il y avait quelque chose de caché sous ces paroles; mais comme elles m'ouvraient une voie que le dictateur m'avait interdite jusqu'alors, je n'y répondis point, ne préjugeant rien de bien de cette nouvelle fantaisie. Je ne m'exprimai que d'une manière vague, de telle sorte que si il avait un but secret, il fallait en venir à s'exprimer avec plus de franchise. Il me comprit; car après avoir marché pendant plusieurs minutes dans la chambre, en ne m'entretenant que de ce qui formait la matière ordinaire de notre conversation, il s'arrêta en face de moi, croisa ses bras, et me regardant fixement : « Je vais bien vous surprendre, me » dit-il, l'Angleterre me propose la paix.

— » A vous! lui répliquai-je sans pouvoir re- » tenir une exclamation d'étonnement, est-ce » à vous, ou à la république? — A moi d'abord, » et à la république ensuite, me dit-il d'une » voix basse qu'il conserva pendant tout le reste » de la conversation, ce cabinet me suppose un » grand crédit, et se flatte que je lui accorderai » des conditions avantageuses, mais je ne m'y » fie guères : au reste, on peut écouter ce qu'ils » diront, sans pour cela s'engager à rien. — » Sans doute, lui répondis-je, il n'y a qu'à les

» voir venir. — Et comment savez-vous ses pro-
» jets? — On a donné commission à M. Edward
» Serton de me voir, de s'entendre avec moi,
» et d'agir en conséquence de ce que nous dé-
» ciderions. — Qu'avez-vous décidé? — Rien
» encore; je n'ai pas vu cet émissaire, je sais
» seulement qu'il arrivera cette nuit à Paris, et
» qu'il viendra descendre chez vous, mon cher,
» si vous le voulez bien. — Chez moi, Maximi-
» lien, y songez-vous? ce serait horriblement
» me compromettre. — Est-ce que je ne suis
» pas là? que craignez-vous, lorsque c'est
» moi qui dirige l'affaire? n'ayez aucune in-
» quiétude, et demeurez persuadé que je ne
» vous abandonnerai pas.

— » Mais pourquoi ce mystère? cet Anglais
» ne peut-il donc se loger dans un hôtel garni?
» — Non il faut que je le voie avant mes col-
» lègues du comité de salut public; il ne vient
» d'abord que pour moi; plus tard il arrivera
» pour eux. — Vous vous méfiez donc d'eux?
» — Je n'ai pas de plus grands ennemis; mon
» influence les blesse; les traîtres complotent
» contre moi; oui, mon cher, le sévère Carnot,
» Barrère l'Anacréon de la guillotine, le féroce
» Billaud-Varenne, l'érudit Fréron, l'im-

» pétueux Tallien, mes collègues au comité » ou à la convention, ne peuvent plus me » souffrir, ils me chargent de toutes leurs ini- » quités, ils font de moi le bouc émissaire; à » les entendre, je suis seul à faire tomber tou- » tes les têtes, comme si seul je me mêlais » de ces choses-là : les malheureux pataugent » dans le sang jusqu'aux oreilles! croyez bien » que je les ai en horreur; je voudrais arranger » les choses de telle façon que la république pût » s'asseoir sur une base large et inébranlable. » Je voudrais rétablir l'ordre, je voudrais im- » primer au gouvernement une marche régu- » lière; mais, comment y parvenir avec tant » de monde, avec des fanatiques si mal inten- » tionnés? Me comprenez-vous?

» Je crois, répliquai-je, commencer à lire dans » votre pensée : vous jouez un jeu auquel vous » n'êtes pas sûr de gagner. — C'est possible; la » chance est pourtant bien belle; mais nous » nous sommes écartés du propos principal. Cette » nuit, entre une et deux heures, sir Serton » viendra frapper à votre porte, vous le rece- » vrez devant les gens de la maison et devant » votre domestique, comme un de vos parents » ou comme un ami d'enfance. Il parle le fran-

» çais sans accent ; j'ai voulu quelqu'un qu'on
» ne pût soupçonner. Il vous demandera de le
» laisser reposer de suite, ne se lèvera que très
» tard demain, se dira indisposé pour ne point
» sortir, et je viendrai dans la soirée. Il n'est
» pas nécessaire que vous restiez à notre confé-
» rence ; cependant vous ne vous éloignerez
» point non plus ; car enfin, il ne faut pas
» éveiller les soupçons ; soyez discret : au reste,
» je ne vous aurais pas choisi si je ne vous eusse
» connu parfaitement. »

Il me quitta après cette sorte de flatterie, et me laissa dans une singulière disposition d'esprit ; je ne savais s'il fallait me réjouir ou m'épouvanter d'être admis dans ces importants secrets. Je voyais à merveille que Robespierre, en voulant traiter à l'insu de ses collègues, devait avoir une arrière-pensée, et les dernières phrases qu'il m'avait dites en me quittant me donnaient beaucoup à réfléchir. Voulait-il imiter Monck? cela me semblait impossible ; on ne tente de tels coups qu'à la tête d'une armée, et les exemples de La Fayette et de Dumouriez n'étaient point encourageants pour ceux qui les imiteraient ; voulait-il entreprendre une manière d'usurpation, perpétuer son pouvoir ? la

chose était plus probable ; ce fut à cette conjecture que je m'arrêtai ; mais dans ce cas il conspirait contre la république, et moi je devenais le confident et le complice de son ambition. Il n'y avait rien là qui pût me plaire ; mais étais-je libre désormais de tirer mon épingle du jeu? certes non, j'étais sous la puissance du monstre, je devais craindre qu'il ne m'envoyât à la mort au moindre soupçon qu'il concevrait sur ma fidélité ; en conséquence, ayant tout pesé, tout examiné, je pris la résolution d'abandonner ma tête à ce nouveau péril qui la menaçait.

Je prévins Auger de la prochaine arrivée de ce parent qui m'était imposé, et il se mit en sentinelle ; au coup d'une heure on frappa à la porte de la rue, le portier ouvrit sur l'invitation de mon domestique, qui introduisit chez moi deux individus, le maître, sir Edward Serton, et le valet, Harris ; je les reçus de mon mieux, sans parler au premier du but principal de son voyage. Nous nous embrassâmes, nous nous entretînmes comme gens qui auraient passé leur vie ensemble ; mais pour abréger cette comédie, je conduisis l'arrivant dans la chambre qu'il devait occuper, où je le laissai pour passer dans la

mienne. Ce ne fut pas le sommeil que je trouvai dans mon lit, tant de pensées et de craintes ne cessèrent de m'agiter, que je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. Le lendemain ne fut pas pour moi un jour tranquille, je craignais une foule d'incidents qui pouvaient devenir dangereux à ma liberté, et par suite à ma vie. Rien de fâcheux n'arriva, je sortis peu, et néanmoins je ne vis pas mon hôte; son valet de chambre seul fut visible, il se chargea de lui faire passer son déjeûner et son dîner.

A neuf heures Robespierre parut, il ne me dit qu'un mot, et me demanda ensuite de le présenter à *mon parent*. Nous entrâmes chez ce dernier; il nous attendait, et bientôt s'engagea une conversation qui se prolongea en tête-à-tête avec Maximilien jusqu'à minuit. Celui-ci était si pressé de partir, que je ne le vis pas lorsqu'il sortit; je me couchai, et la fatigue suppléa cette fois au calme nécessaire pour me faire goûter les douceurs du sommeil. Je me réveillai tard, Auger me remit alors une lettre de *mon cousin*, qui me remerciait de mon hospitalité, prenait congé de moi, et me prévenait que je trouverais dans le secrétaire de sa chambre, dans un tiroir qu'il me désigna, une marque de souvenir de *son père*,

mon oncle. C'était une montre de la plus grande beauté, et enrichie de diamants; le cadeau valait bien une dixaine de mille francs. Je trouvai la chose inconvenante, et il me sembla que l'on portait, en Angleterre, à un bien haut prix l'asile donné pendant vingt-quatre heures; ce brusque départ m'étonna.

Vers le soir, Robespierre me fit dire qu'il m'attendait dans le jardin des Tuileries. J'allai le trouver, nous montâmes en fiacre et le cocher eut ordre d'aller, par les boulevards, à la place de la Bastille. Dès que nous fûmes en chemin, je contai à mon compagnon ce qui s'était passé, l'espèce de fuite de l'Anglais, et le présent insultant qu'il m'avait fait. « Vous êtes » un enfant, me répondit-il, ne voyez vous pas » que tout est de bonne prise sur les ennemis » de la France; les présents, d'ailleurs, sont » une partie essentielle de toute négociation » diplomatique; il est néanmoins libre à vous » de renvoyer la montre à *votre oncle* Geor- » ges III; je ne vous le conseille pas, néan- » moins, il pourrait vous en arriver mal. »

Je le compris, et me tins pour averti; ayant trouvé peu après à me défaire de ce bijou, j'en distribuai le prix aux hôpitaux de la capi-

tale. Robespierre, après m'avoir parlé sur ce sujet, en entama un autre. « Savez-vous que les » Anglais ont perdu la raison, ils m'ont fait » des propositions si extravagantes, que j'ai dû » croire, ou que leur cabinet est frappé de dé- » mence, ou qu'ils se flattent de me faire deve- » nir fou.—Vous vous en êtes méfié, je pense? » —Je vous en réponds : ne voulaient-ils pas » pour condition première que je rappelasse les » Bourbons, que je reconnusse le petit garçon » (Louis XVII, alors détenu) en sa qualité de » roi de France, sous ma régence.

— » Et MONSIEUR! qu'en feraient-ils? —Pas » grand'chose, ils ne l'aiment pas et ils s'en » méfient; ils ne veulent, en aucune manière, » le reconnaître pour régent; il en a pris le titre, » mais vous savez que l'Autriche le lui a refusé » tant que Marie-Antoinette a vécu. Moi régent, » sous la suprématie d'un bambin et en pré- » sence de tous les jacobins, de tous les aristo- » crates! je ne garderais pas cette place vingt- » quatre heures. — Comment ont-ils pu vous » faire une telle proposition? quelles sûretés » vous donnaient-ils? car enfin il vous en fal- » lait. — Oh! les offres déraisonnables n'ont » pas été épargnées; ils prétendaient m'attacher

» au jeune roi par de tels nœuds, que je trou-
» verais à défendre ses droits un intérêt de
» famille.

— » Les scélérats ! m'écriai-je, emporté par
» un mouvement involontaire d'indignation,
» mais c'est affreux ! ne savent-ils pas que la
» chose est impossible ? — Non pas physique-
» ment, me répliqua Robespierre avec une
» nuance d'humeur bien visible. — Physique-
» ment soit, mais moralement, vous ne me le
» contesterez pas. — Vous n'avez point, me dit-il
» sur le même ton, vous n'avez point l'imagi-
» nation brillante, vous ne savez pas créer des
» châteaux en Espagne. — Dites plutôt que c'est
» un château en Enfer, un véritable *pandæmo-*
» *nium*. Maximilien, croyez-moi, un mur d'ai-
» rain vous sépare.... Vous m'entendez ? — Oui ;
» le diable emporte les misérables qui m'ont fait
» tremper dans une foule d'atrocités dont au
» fond je suis innocent ! Au reste, je pense
» comme vous, l'impossibilité m'épouvante,
» c'est un nœud gordien qu'on ne détacherait
» pas ; c'eût été cependant un bon parti.

— » Et, repris-je, sans répondre à la dernière
» partie de son propos, ils ne vous ont offert
» que cela ? — Quand on a vu que je refusais,

» parce que j'ai juré du fond de l'ame, haine à » la royauté, et qu'un honnête homme n'a que » sa parole, ils ont mis en avant, par l'organe » de leur envoyé, une présidence héréditaire » avec la même union; ceci ne m'a pas accom- » modé mieux; alors sir Serton s'est réduit à » quelque chose de plus sage : vingt ans de » présidence élective, cela est honorable, cela » ne gâte rien; on peut présider la république » sans usurper la souveraine puissance. C'est » trois fois la durée de celle du gouvernement » américain; je vois le moyen de pouvoir faire » le bien.

— » Et vous avez décidé? — Rien encore, » on n'arrête pas de tels actes en un moment, » il faut réfléchir, examiner le cas sous toutes » ses faces. Je vous parais bien puissant, je le » suis peut-être, mais c'est d'une façon très » singulière; cela tient à l'opinion publique, à » une magie de terreur, à un fanatisme révolu- » tionnaire qui me soutiendra tant que j'irai » d'exagérations en exagérations. Mais je man- » que de soutiens particuliers, je ne me » connais pas un homme sur qui je puisse m'ap- » puyer, enfin, je suis seul, toute ma force est » en moi, elle ne repose sur personne. — Hen-

» riot? — Est un sot et un ivrogne. — Saint-
» Just?—Un polisson encore au maillot.—Votre
» frère? — Une poule mouillée en tout ce qui
» concerne les affaires d'intérieur. Je ne suis
» pas militaire, c'est là ce qui me tue; un
» homme seul ne parvient à faire une révolu-
» tion que lorsqu'il peut commander à des
» bayonnettes; l'instinct du peuple et du civil
» est pour la liberté, le militaire est imprégné
» de despotisme. Nous serons tôt ou tard dé-
» vorés par les généraux. Voyez l'empire ro-
» main, pour deux ou trois empereurs fournis
» par le sénat, il en a eu plus de cent imposés
» par l'armée.

— » Ainsi vous ne savez que faire? — Je suis
» fort embarrassé. — Et en renvoyant l'An-
» glais, vous avez rompu avec le cabinet de
» Londres? — Oui et non; on veut que je fasse
» une tentative, cela est difficile; j'ai peur de
» me compromettre, tous les yeux sont fixés
» sur moi, on épie mes actions, on interprète
» mes gestes, c'est une inquisition pénible à
» supporter. Cependant je verrai à frapper un
» grand coup, à me montrer en public de ma-
» nière à réunir les regards sur moi; car je vois
» bien que, si je ne me montre pas, je ne vien-

» drai à bout de rien de ce qu'il faut faire » pour rendre à la France sa tranquillité et son » bonheur. »

Je le laissai parler tant qu'il voulut, j'admirais comment l'*incorruptible* se montrait à moi dépouillé de son enveloppe habituelle d'hypocrisie; tant de confiance me faisait peur : je craignais qu'il ne fît un retour sur notre position respective et que je n'en fusse la dupe. Je lui cachai toutes ces pensées, afin de ne pas les lui inspirer. Il me demanda ensuite si les royalistes seraient gens à s'accomoder d'un gouvernement raisonnable. « Mon Dieu, lui dis-je, ils prendront tout » ce qu'on leur donnera; faute d'un roi vous les » verrez aux genoux de quiconque saisira l'au- » torité d'une main ferme. — Et vous, me dit- » il, refuseriez-vous de servir lorsqu'on se serait » débarrassé de la canaille qui nous importune? » — Je ne demande pas mieux que d'être utile à » mon pays, et lorsque l'ordre légal sera réta- » bli.... — Comptez sur moi. »

Il cria alors au cocher de retourner sur ses pas et de nous ramener rue Saint-Honoré, à travers la ville. Je crois que le cocher savait à qui il avait à faire, car il ne murmura point et obéit à l'instant; dès lors la conversation changea, il

ne fut plus question de politique, et nous nous attaquâmes littérairement ; autant que je puis m'en souvenir, il s'agissait de décider qui méritait la préférence, du Tasse ou de l'Arioste ; je quittai Robespierre à sa porte, et je revins chez moi sans savoir ce qu'était devenu l'émissaire anglais, et ne soupçonnant pas par quel acte de vigueur le Catilina moderne donnerait des garanties à ceux qui voulaient le pousser au pouvoir souverain ; je ne doutai pas que cette présidence de vingt ans ne fût une belle et bonne usurpation en règle.

Mais ce qui attira le plus mon attention, ce qui m'inspira une horreur plus complète, ce fut la pensée du mariage que l'on n'avait pas rougi de proposer à ce monstre, et sur lequel je me garderai de m'appesantir, tant cela me paraît inconvenant ; je m'indignais contre l'Angleterre, qui osait trafiquer, dans son seul intérêt, d'un sang précieux. Plusieurs jours se passèrent sans que je revisse le conventionnel ; les gazettes et les affiches placardées sur les murs de Paris, m'annoncèrent que le 8 du mois de juin, la convention procéderait, dans la solennité d'une fête, à la reconnaissance de l'Etre suprême et de l'immortalité de l'ame. On avait fait naguère de

cette grande vérité, la matière d'un décret; les représentants avaient cru devoir apprendre à l'Europe qu'ils ne faisaient pas du matérialisme une religion, c'était un aveu qu'on ne leur demandait pas et que leurs actions démentaient de toute manière.

Robespierre m'envoya dès la veille un billet pour assister commodément à cette cérémonie; le peintre David en avait donné les dessins. Le lieu de la scène fut le jardin des Tuileries et en avant de la façade du château; là, sur un socle élevé, le Fanatisme, ceint de la triple couronne papale, tenant entre ses mains une torche et un poignard, était exposé en regard de l'Athéisme, représenté par une femme aveugle et qui déchirait le livre de la loi; une masse de fagots et d'artifice environnait ces deux statues; tout auprès on voyait un char immense, rempli de musiciens, de chanteurs et de chanteuses costumés à la grecque; ce char, à un signal donné, devait parcourir le jardin, tandis que l'orchestre et les chanteurs exécuteraient des hymnes à l'Être suprême.

Une foule immense remplissait les alentours de l'amphithéâtre sur lequel la convention devait prendre place. Elle arriva enfin, Robespierre

la présidait ; il était vêtu de bleu, et portait à la main un bouquet de fleurs. On remarqua que ses collègues laissaient un intervalle considérable entre eux et lui ; il était comme seul au milieu des chefs du peuple ; et vraiment, à cette heure, il m'en parut le souverain. Je ne doutai pas, en le voyant là, que toutes ses mesures ne fussent prises pour frapper un grand coup, qu'il ne profitât de la circonstance, pour proclamer une amnistie générale, pour anéantir à la face de la nation le régime de la terreur, et par ces actes de fermeté, se rendre digne de la place à laquelle il aspirait.

Il n'en fut rien ; il se contenta de prononcer un discours amphibologique qu'il termina par une phrase désespérante, puisqu'elle annonça pour le lendemain le réveil de la machine de mort, qu'on avait laissé reposer pendant la fête. A la suite de ce discours, Robespierre mit le feu au bûcher, la flamme et les fusées, les bombes, les chandelles romaines, consumèrent les mannequins représentant l'Athéisme et le Fanatisme; on chanta des hymnes ; on cria *vive la république !* et tout fut fini.

Dès lors tout le charme fut détruit; et là où j'attendais un grand usurpateur, je ne retrouvai

plus qu'un scélérat vulgaire. Aussi, dès ce moment, mon parti fut irrévocablement arrêté ; je me décidai à rompre avec cet homme, qui ne possédait même pas l'énergie du crime. Je ne voulais prendre que le temps d'arranger mes affaires de manière à pouvoir quitter Paris sans exposer ma vie, et j'espérais en obtenir l'autorisation à la faveur d'une ordonnance de médecin que je provoquerais par une maladie feinte.

Le surlendemain, à la nuit tombante, Robespierre arriva chez moi. « Eh bien ! vous avez » vu, me dit-il, comment je tiens ma promesse, et si j'ai su me montrer. Que pensez-» vous de ma manière de présider la fête? Ne » me suis-je pas mis furieusement en évidence? » la convention ne semblait-elle pas me faire » cortége? — Oui, répondis-je, les représen-» tants vous tenaient lieu de gardes-du-corps ; » mais j'ajouterai avec franchise que j'attendais » autre chose de vous. — Quoi? — Mais un » discours énergique, une protestation solen-» nelle contre les crimes passés, et l'assurance » d'un gouvernement plus doux pour l'avenir. — » Vous êtes timbré ! ils m'auraient égorgé » sur la place ! j'ai vu dans leurs regards ce que » j'avais à en attendre ; aussi ai-je fini mon orai-

» son autrement que je n'en avais le projet. — » J'entends, vous avez eu peur, et la peur vous » a porté à nous en faire; on ne réussit pas avec » de tels moyens. — Je le crains; mais que » puis-je? Je suis seul, je vous le répète. Et » qui sait si les Anglais ne se jouent pas de » moi? Leur unique but est peut-être de me » pousser à quelque imprudence, de me com- » promettre de manière à me perdre. Je me » méfie d'eux parce que je les connais. — Ainsi » donc vos nouveaux projets maintenant » sont...?— De me venger des traîtres, s'écria- » t-il d'une voix aigre! de les faire tous périr! » Ils m'environnent, ils m'assiégent; je les vois » le jour, j'en rêve la nuit. Que de poignards » doivent être tirés contre moi! que de doses de » poisons on me prépare!... Savez-vous que je » commence à soupçonner mes plus intimes! » la petite Duplay, par exemple, je crains tou- » jours qu'on ne la gagne, ma vie est à sa » merci, et je pourrais bien.... »

Il s'arrêta. « Vous êtes à plaindre, lui » dis-je. — Oui fort à plaindre, et le diable » emporte qui le premier m'a lancé dans la » voie où je suis, je lui ai bien rendu, j'en » conviens, le mal pour le mal, car je l'ai

» joué sous jambe ; mais sans lui, sans lui..... » et Robespierre continua ses plaintes. Je reconnus combien son cœur était torturé, mais en même temps j'acquis la certitude que c'était un homme fini ; il avait voulu soulever un poids au-dessus de ses forces, et lutter avec la seule finesse contre l'énergie des circonstances ; le combat n'était pas égal, aussi y succomba-t-il ; son ame était affaissée, il parlait beaucoup et ne décidait rien, il ne mettait d'activité qu'à former des projets, espérant par là, peut-être, se déguiser à lui-même sa faiblesse. Peu après ce jour, il cessa de paraître au comité de salut public, et sembla abandonner le soin des affaires ; on a cru que c'était pour dissimuler son ambition, c'était tout simplement de sa part paresse d'esprit, lassitude morale ; il ne lui restait plus enfin que l'apparence d'un homme, lorsque ses rivaux provoquèrent son supplice.

Il me quitta, peu satisfait de lui et par conséquent de moi. Le 18 juin je fus surpris de recevoir la visite de Joseph Chénier, avec qui j'avais rompu tout commerce depuis la mort du roi ; il lut sur ma figure l'étonnement que je ressentais de sa venue : « Vous me prenez tou-» jours pour un ogre, me dit-il, vous avez tort,

» je puis vous paraître un républicain fanati-
» que, mais je ne suis pas méchant; je vous en
» fournis la preuve, car je reviens à vous pour
» vous donner un conseil utile : êtes vous tou-
» jours lié avec Robespierre? — Oui, je le vois
» quelquefois. — Eh bien! méfiez-vous de lui.
» — Comment? — Je sors de chez Fouquier-
» Tainville et j'ai vu votre nom sur une liste
» de suspects écrite tout entière de la main de
» Robespierre : vous savez ce qui s'est passé
» hier? — Non, lui dis-je, je ne suis pas sorti, et
» mon travail m'a empêché de lire le journal.
» — Quoi! vous ignorez, reprit Chénier, qu'une
» jeune fille a voulu tenter sur Robespierre
» le même coup que Charlotte Corday sur Ma-
» rat; qu'elle a été arrêtée, munie de deux
» poignards, au domicile de mon collègue; que
» déjà deux cents personnes sont arrêtées pour
» ce fait; je meurs de peur que votre nom ne
» leur soit accolé. — Ce serait un acte d'atroce
» démence, si Robespierre était capable d'un
» tel trait. — En fait-il d'autres? Croyez-moi,
» songez à vous, fuyez si vous le pouvez, chan-
» gez de logement, il n'y a pas une minute à
» perdre. Voici quatre cents francs que je vous
» apporte, si par hazard vous n'aviez pas d'ar-
» gent chez vous. »

L'offre de Chénier, ce qu'il venait m'apprendre, l'annonce de la foudre prête à éclater sur ma tête, me plongèrent dans une agitation difficile à peindre. Tout à coup on frappa rudement à la porte de ma chambre, je crus que c'étaient les sicaires du comité de salut-public ; je fus ouvrir : Robespierre jeune se présenta, il vint à moi vivement. « Connaissez-vous la fille » Renault? me dit-il sans aucun préambule. — » Non, certainement. — Vous la connaissez; » car c'est pour faire sortir son père de prison » que vous avez sollicité mon frère il y a plu- » sieurs mois. — Je vous ai parlé pour le ci- » toyen P..., dont la fille se nomme Albertine, » vous l'avez donc oublié. — Vous avez raison, » me dit-il, nous avons commis une erreur » qui pouvait vous être fatale. Écoutez, venez » avec moi, vous ne seriez pas en sûreté chez » vous, jusqu'à nouvel ordre. »

Je ne me le fis pas dire deux fois; je pris de l'argent, et je sortis avec les deux conventionnels. Nous fûmes chez Robespierre jeune. Là il me donna une commission de surveillance sur les autorités du département de.....; ce titre suffisait pour me mettre à couvert de quelque mauvais coup, et je ne devais le faire

connaître qu'au seul représentant en tournée dans le pays. Cela fait, on m'emballa dans une chaise de poste, et, la nuit venue, je partis pour ma destination.

Ce ne fut pas sans faire des réflexions bien amères, et sans déplorer le malheur des circonstances, qui me plaçait, avec trente millions de Français, sous un joug odieux. Je reconnaissais combien était légère cette amitié de Robespierre, je ne me dissimulais pas que je lui devais moins la vie qu'à son frère, plus hardi que lui, et qui ne m'avait pas confié des secrets aussi importants. Je songeai en même temps à prendre, non la route la plus directe, mais la plus longue; il me semblait que l'on pourrait moins facilement m'atteindre, si l'on en avait envie, tant que je serais sur les grands chemins. Une indisposition facilita l'exécution de mon projet; je séjournai huit jours à Montauban, puis je recommençai mon voyage, allant toujours lentement, si bien que je n'entrai à ..... que le 16 juillet.

Deux heures après mon arrivée, un détachement de la force armée investit l'auberge où j'étais descendu, et l'on m'arrêta au nom de la loi.

CHAPITRE XLII.

Je me fais conduire devant le représentant en mission.— Sa demeure. — L'inscription républicaine. — Mon interrogatoire. — Lettre de Robespierre qui me dénonce. — Visite nocturne. — Je suis recommandé par Augustin Robespierre et Chénier. — Le 9 thermidor. — Ma mise en liberté. — Retour à Paris. — Chénier. — Sa justification. — La famille Beauharnais. — Le bal des victimes. — Mœurs de l'époque. — Femmes célèbres du temps. — Madame Tallien. — Changement de constitution. — Moreau. — Mon opinion sur son compte. — La bourse et la voiture, anecdote galante.

Ma surprise fut extrême de me voir saisir, lorsque je croyais en arrivant à...., y trouver cette sûreté que Paris ne me présentait plus. Etais-je la victime d'une mesure générale, d'une méprise ou de la trahison? c'était ce qu'il me tardait d'éclaircir; je demandai aux membres de l'armée révolutionnaire qui mettaient la main sur moi, de me conduire sur le champ devant le représentant du peuple en mission dans la ville où je me trouvais, j'avais, leur dis-je, a lui confier des choses importantes à la tranquillité de l'état; on n'eut garde de me refuser, je fus conduit auprès du proconsul. Il logeait

dans un des plus beaux hôtels de la ville ; il avait fait périr le maître de cette habitation qui avait eu l'indiscrétion d'exiger un loyer de sa propriété ; l'appartement qu'il occupait était magnifique ; je remarquai dans le salon principal cette inscription singulière : *Le véritable républicain ne jouit du luxe que pour le mépriser et le faire contraster avec l'austérité de ses principes;* et je ne pus m'empêcher de rire en voyant qu'il y avait des Gascons même parmi les sévères imitateurs des Caton et des Brutus. Cette pièce renfermait, au moment où je la traversai, une foule de gens de tout âge et de tout sexe ; chacun venait là pour demander la liberté d'un être qui lui était cher ; les femmes, toujours guidées par l'instinct de leur nature, les plus jeunes surtout, rivalisaient de parure et d'élégance, tandis que des larmes baignaient leurs yeux, et qu'une profonde et sincère tristesse flétrissait leurs traits ; on attendait le proconsul, on espérait parler à sa justice ou toucher son cœur ; le cœur et la justice d'un conventionnel, pauvres gens !

Que faisait cependant l'homme tout puissant ? renfermé dans une arrière-salle de l'appartement avec les quatre ou cinq jacobins les plus forcenés

de la ville, il dressait des listes de proscription et pressait les supplices, non selon l'ordre des crimes, car tous les accusés étaient d'honnêtes gens, mais selon le degré de la richesse, de la naissance et de la vertu; une table placée près de lui était chargée de viandes froides, de pièces de pâtisserie, de fruits, de vins et de liqueurs de toutes sortes; trois ou quatre filles publiques embellissaient cette sanglante orgie, par leurs gestes dégoûtants et leurs propos grossiers.

Ce fut au milieu de cette compagnie que je parus. « Qu'as-tu donc à m'apprendre de si » important, me dit celui de qui dépendait ma » destinée? — Que c'est par erreur que l'on » vient de m'arrêter, et tu en auras la preuve, » citoyen représentant, si tu jettes les yeux sur » cette pièce qui me fera connaître à toi pour ce » que je suis. »

Le proconsul prit la lettre et la lut avec attention; cela fait et au lieu de me répondre d'abord, il tira son porte-feuille de sa poche, y prit une autre lettre et en souriant me la donna à lire : elle était de l'infâme Robespierre, et la voici textuellement, car elle ne se grava que trop dans ma mémoire.

« Citoyen représentant, donne tes soins

» dans l'intérêt de la république, à faire ar-
» rêter et conduire à Paris sous le plus bref
» délai possible, le nommé....., agent de
» Pitt et de Cobourg, qui doit arriver sous peu
» de jours dans la ville où tu es. Il est muni
» d'un titre de mission arraché à la bonne foi de
» mon frère. Salut et fraternité, la liberté ou la
» mort. » La date suivait, ainsi que la signature.

Le représentant, pendant que je prenais lecture de cette abominable lettre, suivait le mouvement de mes yeux avec un air de triomphe tout-à-fait ironique. Quant à moi, foudroyé à la vue de mon arrêt de mort, je demeurais immobile et muet, ne sachant plus que dire ni que faire; le représentant enfin, prit la parole : « Tu vois bien, dit-il, qu'il n'y a pas
» d'erreur dans ton fait, je t'attendais depuis
» plus de quinze jours. Où diable as-tu fait ta
» station? tu as sans doute employé ce temps à
» parcourir la France pour essayer de la mettre
» en contre-révolution; il faut que tu en subisses
» la peine. Tu partiras demain pour Paris, ainsi
» que le demande l'incorruptible Robespierre. »

Je ne songeai ni à attendrir ni à gagner cette ame pétrie de férocité, je ne lui confiai pas ce que je savais des intrigues du monstre qui me

sacrifiait à son inquiète politique, bien persuadé que ce que j'aurais pu dire m'aurait fait plus de mal que de bien ; je persistai dans mon silence, qui lui parut celui de l'accablement et de la frayeur où me jetait la découverte de mon complot; il donna l'ordre, par je ne sais quel égard particulier, qu'on me gardât à vue dans une chambre de son hôtel, jusqu'au moment de mon départ prochain, et il me fit signe de sortir de sa chambre.

Vers minuit, et tandis que me promenant dans la mienne, où je ne pouvais pas dormir, je me livrais à de pénibles réflexions, je fus surpris de voir venir le représentant; il marcha droit à moi, me demanda si l'on m'avait servi à souper; puis ordonnant à l'estafier de garde de passer dans la salle voisine, « Expliquez-moi, me » dit-il, ce qu'il y a d'obscur dans votre af» faire; vous ne me connaissez pas et je vous » connais beaucoup; je sais votre liaison intime » avec Robespierre; comment se fait-il que » vous ayez surpris à son frère le papier que » vous m'avez remis? comment lui, a-t-il pu » vous abandonner et vous poursuivre avec tant » de rigueur? Je vous parais un homme ter» rible ; si je le suis, accusez-en les circon-

» stances; mais qui êtes vous et pourquoi vous » trouvez-vous ici? »

Un pareil changement dans le ton et dans les manières de cet homme me surprit : était-ce un piége qu'il me tendait, ou bien le désir d'arriver à la vérité lui dictait-il sa démarche? ce fut la première question que je me fis; mais y répondant aussitôt intérieurement, je me promis de ne lui révéler que les choses dont il ne pourrait pas abuser contre moi; alors je lui contai que l'aspect de Paris devenant plus sinistre de jour en jour, j'avais cherché les moyens d'en sortir ; que Robespierre jeune, instruit de mon projet, en avait facilité l'accomplissement en me donnant la mission que je ne pouvais plus remplir.

« Il y a dans ceci une apparence de vérité, » me répliqua le représentant, d'ailleurs votre » récit est corroboré par une lettre de Ro» bespierre jeune, certifié en outre par un » autre de mes collégues, votre ami: ils me » mandent de vous accorder secours et protec» tion, et la date de cette pièce est postérieure » à celle de la lettre du frère aîné : ce dernier ne » vous aurait-il pas confié des menées dont il » voudrait faire perdre la trace : avouez-moi ce » que vous savez, j'ai le désir de vous obliger. »

Je l'en remerciai vivement, et je lui dis d'une manière générale, que dans l'intimité il pouvait souvent échapper des choses qu'on regrettait d'avoir avancées, mais que je ne me rappelais rien de cela, Robespierre aîné y ayant sans doute mis plus d'importance que moi. — « Vous savez » au moins, me dit-il, quel est le second de » mes collègues qui s'intéresse à vous? — Je le » devine, répliquai-je, mais je ne vous le nom- » merai pas, car je ne veux risquer de compro- » mettre personne. — Allons, vous êtes un » homme d'honneur, c'est dommage que vous » soyez aristocrate : c'est de Chénier qu'il est » question, voilà son apostille et sa signature. »

En disant ces mots, il me montra la lettre en original d'Augustin Robespierre; j'admirai comment ce dernier, avec qui j'étais peu lié, prenait soin de me sauver, tandis que son frère, dont je n'avais cessé d'être l'ami, en voulait à ma vie; mais je reconnus l'ame noble de Joseph Chénier à la générosité de son procédé. « Savez-vous, » me dit le représentant, que je ne nomme » point à cause de sa famille, et parce que lui- » même m'a supplié de n'en rien faire; savez- » vous mon projet? c'est de désobéir momen- » tanément à l'ordre que l'on m'a envoyé, et

» voici de quelle manière : je vais écrire à Paris
» que vous êtes ici, mais que l'état de votre
» santé ne permet nullement qu'on vous fasse
» voyager ; nous gagnerons du temps, vous
» l'emploierez à solliciter vos amis et peut-être
» vous tirerons-nous de cette fâcheuse affaire. »

Le représentant me quitta après avoir reçu mes remercîments ; je me couchai alors, et quoiqu'encore bien agité, je passai une nuit plus tranquille. Je ne revis plus ce franc révolutionnaire qui, avec tous les vices de ses pareils, avait cependant de bons intervalles. Voulait-il m'obliger personnellement? j'en doute, je crois plutôt qu'il avait le nez fin et qu'il prévoyait une catastrophe prochaine ; je passai ainsi quinze jours qui me parurent durer un siècle. Le 31 juillet de grand matin, un domestique entra dans ma chambre, et me remit un paquet de gazettes de la part du représentant ; je ne savais pas trop ce que cela voulait dire, et j'y jetai les yeux d'abord presque machinalement ; mais tout à coup un cri perçant m'échappe : ces journaux renfermaient le récit des événements des 9 et 10 thermidor. Robespierre était tombé, Robespierre avait péri du supplice qu'il me réservait. Ma joie fut grande je l'avoue ; la nouvelle du

courage héroïque avec lequel Augustin avait voulu partager le sort de son indigne frère, tempéra mon contentement.

Le proconsul parut peu après lui-même, il ne pouvait revenir de la promptitude de cette heureuse révolution; il m'annonça que dès lors j'étais libre et que je pouvais disposer de mon temps et de ma personne. Trop d'intérêts me rappelaient à Paris pour que je voulusse prolonger mon séjour en province; je renouvelai l'expression de ma gratitude à celui qui avait tenu ma vie dans ses mains, et quatre heures après je courais la poste sur la grande route; je trouvai partout sur mon passage la population dans l'ivresse de la joie; les larmes étaient taries, on paraissait avoir oublié ce que l'on avait perdu, pour ne se rappeler que ce que l'on conservait; on chargeait d'imprécations les jacobins, et les anarchistes sentaient leur chute dans celle de Robespierre.

A mon arrivée à Paris, ma première visite fut pour Joseph Chénier; il se jeta tout en pleurs dans mes bras, et je vis cette ame romaine en proie au plus violent désespoir : son frère André, mon ami et le sien, avait péri sur l'échafaud, le 25 juillet, l'avant-veille de la chute de Robespierre.

« Ah! me dit Marie-Joseph : croyez que je » n'ai pu le sauver, et que je n'ai point eu le » temps de le venger, ma douleur, mon déses- » poir ne m'en ont pas laissé la force; mais en- » core quelques jours et j'aurais péri comme » lui, car il m'eût été impossible de m'asseoir à » côté de son bourreau sans le frapper. »

Je ne reviendrai pas sur les absurdes accusations dirigées contre lui, par la méchanceté et la jalousie; Chénier était trop grand pour ne pas avoir des ennemis; sa vie, qu'une seule erreur a souillée d'un crime, fut irréprochable avant et après son régicide; je ne l'excuse pas de ce forfait, dont je proclame au contraire l'atrocité; mais je déclare que l'auteur de Charles IX ne se rendit coupable d'aucun des excès de la révolution, et que certes, lui reprocher la mort de son frère est le comble de l'injustice et de la déraison.

« Ceux qui ne m'aiment pas, disait-il, font » de moi un Caïn; je ne lui ressemble guères, » je suis innocent de la mort de mon Abel, et » pourtant je m'en accuse avec plus d'amertume » qu'ils n'en mettent à me la reprocher; j'aurais » dû mourir avec lui; au reste, je fus trompé » par Fouquier-Tainville, il me promit un sur- » sis, et deux heures après, mon frère était

» condamné. Ceux qui ne savent point ces dé-
» tails me blâment et ne prennent pas la peine
» de s'éclairer ; on est bien malheureux d'avoir
» quelque réputation, la médiocrité nous la fait
» payer bien cher. »

Je respirai enfin dans Paris, lorsque les assassins en eurent disparu ; je me rapprochai de madame Tallien et de la vicomtesse de Beauharnais ; cette dernière était dans le désespoir, son mari, l'un des membres les plus dignes de l'assemblée constituante, et l'un de nos plus braves et de nos plus habiles généraux, venait de périr, pour ainsi dire, la veille du supplice de Robespierre. Cette dame, qui me voyait avec amitié, me permit de mêler mes larmes aux siennes. Je fus touché surtout de la douleur naïve et profonde de son fils et de sa fille, Eugène et Hortense. Le premier me dit un jour, en cachant entre mes genoux sa belle tête, rouge d'indignation : « Je garde l'épée de mon père » pour en frapper un de ceux qui l'ont égorgé. »

—Aimable enfant ! déjà plein de sensibilité et d'énergie, il annonçait par ces paroles ce qu'il devait être dans l'avenir. Le chagrin de sa jeune sœur était plus calme, mais non moins senti. Je les voyais souvent ; ils ne quittaient pas leur

mère, et celle-ci, quoique fort avide des plaisirs de la société, ne connaissait pas de plus douce jouissance que de se trouver avec ses deux enfants.

Après le 9 thermidor, Paris prit une nouvelle physionomie; dès que l'on ne vit plus la mort en permanence, ceux qu'elle avait épargnés se lancèrent avec une fureur scandaleuse dans les fêtes et les plaisirs de tous genres; les idées les plus folles dominaient alors dans la société : on aura de la peine à croire qu'il y eut une réunion qu'on appela le *Bal des Victimes*, où, pour avoir le droit d'être admis et de danser, il fallait prouver par actes patens que l'on avait à pleurer un père, une mère, un frère, une sœur ou un proche parent.

Jamais les mœurs ne furent plus dissolues, jamais les femmes ne se montrèrent plus étourdies, plus inconsidérées et moins soigneuses de leur réputation. Un délire de volupté s'était emparé de toutes les têtes; il y avait un oubli complet des devoirs les plus sacrés; on divorçait avec autant de facilité que si on n'eût eu à signer qu'une séparation de vingt-quatre heures. La société se trouva comme envahie, et fut représentée par des créatures sorties de ses derniers rangs, ou descendues des premiers. On ne se

reconnaissait plus au milieu de ce fracas énivrant, on entendait un langage tout particulier, des mots, des phrases du moment, que la cour de Louis XIV et même celle de Louis XV, n'auraient certainement pas compris. La fortune publique était au pillage, les ducs et pairs de l'époque étaient les fournisseurs, les agioteurs, les meneurs de la bande noire.

Les modes étalèrent un luxe éblouissant; les assassins et les victimes se donnaient la main pour danser des rondes licencieuses, tout se montrait bouleversé; c'était un chaos véritable où les éléments les plus disparates étaient mis en présence, et tourbillonnaient pêle-mêle.

Parmi les dames alors à l'apogée de leur beauté et de leur célébrité, on comptait mesdames Hamelin, Hinguerlaud, Gai, Récamier, Tallien, Beauharnais, etc., toutes attirant les yeux du public, et s'efforçant de mériter une distinction que, dans d'autres temps, elles auraient voulu acquérir d'une manière différente. Madame Tallien, vrai modèle de grâce et de beauté, n'avait pas été heureuse dans ses rapports avec l'opinion; épouse d'un scélérat (car Tallien n'a pas été autre chose, et ses actes sont là pour le prouver), elle fut enveloppée en partie

dans la haine portée au conventionnel, et je l'ai entendu accuser d'avoir donné des preuves de férocité à Bordeaux, tandis que sous d'autres rapports elle se montrait fort sensible. Je me plais à croire fausse et calomnieuse cette accusation; mais elle n'en a pas moins été portée.

La convention nationale s'occupa, sur la fin de son règne, de réparer une partie du mal qu'elle avait fait, elle déchira l'affreuse constitution de 1793, qui n'avait jamais été exécutée, et elle la remplaça par une nouvelle constitution qui, en créant un directoire exécutif et deux conseils, celui des anciens et celui des cinq-cents, se rapprochait déjà beaucoup de la forme monarchique.

Le hasard fit que je me liai avec Moreau. Il était venu à Paris après la chute de Robespierre, et Chénier, qui le voyait dans l'intimité, chercha à nous mettre en rapport. J'avoue que mon premier coup d'œil ne lui fut pas favorable. Il commençait à acquérir la réputation que, dans la suite il porta si loin; aussi sera-ce seulement à l'époque la plus brillante de sa vie que je tracerai son portrait. Il me parut, quand je le vis pour la première fois, trop peu indigné du supplice de son père et trop parfait républicain; le républicanisme lui sortait par tous les pores; ses discours

respiraient un enthousiasme qui ne se peignait pas dans ses yeux ; je crus découvrir dans son regard quelque chose d'indécis, qui ne me parut pas annoncer le grand homme ; c'était une sorte de faiblesse morale, de laisser-aller, qui devait dégénérer en petitesse. La manière affectée avec laquelle il parla de plusieurs généraux, et notamment de Pichegru, me prouva qu'il était jaloux. Je le dis à Chénier, en ajoutant : « Il est » possible que ce soit un grand capitaine, mais » je doute qu'il devienne un grand homme. » Malheureusement ma prédiction s'est vérifiée de point en point

Je goûtai, lorsque finit le régime de la terreur, un repos qui ne m'était plus connu depuis plusieurs années, et j'avoue que, me laissant entraîner par le torrent comme les autres, je jouai de mon reste, et me hâtai de profiter de ma jeunesse qui s'enfuyait ; j'allais atteindre ma trentième année, c'était le moment de devenir raisonnable. Je commençais à sentir l'ambition naître dans mon cœur ; la nature m'annonçait par là que j'entrais dans la maturité. Je n'essaierai pas de raconter toutes les folies de l'époque ; il est cependant une aventure qui fit alors grand bruit, et que je ne crois pas pouvoir

me dispenser de placer ici, parce qu'elle peut donner une idée exacte des mœurs du temps.

M. S... ou le petit S..., ainsi que les dames l'appelaient alors, fait comme le berger Pâris, joli comme les Amours, avait de grands yeux bleus, des cheveux noirs, une tournure agréable, un teint rose et blanc, de l'esprit, de la grâce, de la malice, tout enfin ce qui peut tourner les têtes, et, certes, il en tournait beaucoup. Il rencontrait souvent, dans ce qu'on appelait le beau monde d'alors, une madame de B..., femme de qualité, mais tombée par ses vices un peu plus bas que la boue; sa figure était chiffonnée, sa démarche leste non moins que sa conduite; elle prenait de toutes mains, par système d'équilibre général; elle était peu riche d'ailleurs, et sur le tout, fort envieuse de faire parler d'elle.

S... lui plut, cela n'étonna point; elle voulut l'avoir, c'était une conséquence de son goût; mais lui, à cette époque, léger, folâtre, et occupé comme un homme qui n'a rien à faire, ne trouvait pas le temps de profiter de la bonne volonté de madame de B... Il y avait également de par le monde un M. de Cernin, qui parlait beaucoup pour ne rien dire, qui

faisait des vers que l'on ne lisait pas, mais qu'il nous forçait d'écouter, et c'était un véritable supplice. Je le vois encore entrant dans un salon, s'annonçant avec bruit, trébuchant au tapis, heurtant chaque meuble, dérangeant tout le monde, déchirant dix robes, et se jetant enfin dans un fauteuil, en nous regardant tous, comme pour nous dire : « Me voilà! »

Un beau soir il devient amoureux de madame de B...; il soupire, on lui rit au nez; il parle d'un remboursement considérable qu'il vient de recevoir, on l'écoute avec d'autant plus d'intérêt, que la dame, dans ce moment, avait grand besoin d'un ami délicat et riche; elle a l'air d'aimer, et Cernin est aux anges. Tout à coup S... arrive; c'était à l'une des fêtes de Mousseaux, où affluaient la bonne et la mauvaise compagnie, il se présente frais comme l'aurore, parfumé comme la rose; vingt femmes l'appellent, et, par un caprice singulier, il ne voit que madame de B..., le triomphe de celle-ci est complet; chaque rivale a pu remarquer cette préférence. La conversation est vive; Cernin, qui de sa vie n'a rien vu, s'aperçoit de ce qui se passe, il est inquiet, et le feu d'artifice terminé, il offre sa main, on l'accepte; mais on

propose à S... de venir souper à la maison. La voiture était là, on monte, on se place trois au fond, la dame au milieu, Cernin à droite, S... à gauche. La course est longue, la nuit est noire, Cernin est très inquiet, il craint la concurrence, et le voilà témérairement et sans ombre de délicatesse, qui glisse dans la main potelée dont il s'est saisi, un rouleau de cinquante louis : on accepte l'insolent cadeau ; Cernin est désormais sans crainte.

Il n'a pas calculé le désordre que le mouvement et l'obscurité jettent dans l'intérieur d'une voiture. La main dont il avait fait la conquête n'était point celle de sa belle, mais bien la main de l'espiègle S..., malin comme Richelieu à dix-huit ans. La bourse est pour lui un trait de lumière, il devine tout. Que fait le rusé ? avec autant de modestie que de tendresse, il pose le trésor dans la main de la dame, laissant deviner à de jolis doigts, que les siens pressent avec transport, le trouble de son cœur, un baiser qu'il dérobe est le sceau du traité.

J'abrége le reste : madame de B... a la probité nécessaire à payer de tels emprunts; une migraine subite hâte le départ de Cernin, qui part furieux, et bientôt une soubrette intelligente fait

rentrer S... en grand mystère.... Cernin, loin de dormir, passe une nuit très agitée ; dès sept heures du matin il est aux champs, ou plutôt à la porte de madame de B... Il questionne le suisse, le paie, et apprend ce qu'il soupçonnait. Là-dessus grande fureur, scène indécente faite à la dame, réclamation des cinquante louis, explication subséquente, qu'elle termine par de grands éclats de rire, et dont les suites racontées par elle avec un front d'airain, achèvent de couvrir Cernin de ridicule. Je puis certifier que nous rîmes beaucoup de cette excellente plaisanterie; toutes les femmes disaient, en parlant de S... : « Le fripon a autant d'esprit que de » beauté. »

C'était ainsi que nous échappions à nos douloureux souvenirs ; je dis nous, car je faisais comme les autres. Mais mon temps finissait, et une nouvelle carrière m'était ouverte. La force des choses, mon goût et mes études me poussaient en avant; j'avais conservé de la fortune, et je devins homme d'état à la promulgation de la constitution nouvelle.

CHAPITRE XLIII.

J'entre dans l'administration. — Je deviens membre du conseil des cinq-cents. — Les jacobins. — Les royalistes. — Émissaires de ceux-ci. — La Reveillière-Lépaux. — Les théophilanthropes. — Je fais connaissance avec le général Bonaparte. — Notre première conversation. — Son portrait. — Son opinion sur l'échange de Madame Royale. — Je dîne chez lui. — Mort de Louis XVII. — Mot de Merlin de Douay, à ce sujet. — Bruits qui suivent cette mort.

Délivré de toute crainte pour ma vie, je conçus le projet de ne plus rester oisif, et peu de mois après la cessation du règne de la terreur, j'entrai dans l'administration supérieure du département, dans lequel était située la majeure partie de mes propriétées; je tâchai de remplir en homme d'honneur les nouvelles fonctions qui m'étaient confiées, et bientôt mes concitoyens me donnèrent une preuve de leur estime, en me nommant l'un des membres du conseil des cinq-cents, créé en vertu de la nouvelle constitution.

Ce choix si honorable me conduisit sur un

plus grand théâtre ; il m'ouvrit la route que j'ai depuis parcourue avec tant de bonheur. Je dois avouer que lorsque je me vis investi d'une partie de la puissance législative, je ne pus me défendre d'un mouvement de vanité ; je quittai le département, accablé de commissions, chargé de placets, de demandes de toutes espèces, tant de la part de mes amis, que d'une foule d'inconnus ; il semblait à tous ceux qui m'avaient porté à la législature, que je devais m'occuper beaucoup moins des intérêts généraux, que des leurs en particulier.

Le 4 novembre 1795, les cinq membres du directoire, choisis en exécution de la constitution de l'an III, sous le régime de laquelle nous vécûmes jusques à la prise de possesion toute militaire du général Bonaparte, entrèrent en fonctions comme les deux conseils, celui des anciens, représentait la chambre des pairs, et celui des cinq-cents tenait lieu d'une chambre des communes. La machine du gouvernement ainsi organisée, nous nous mîmes à la faire marcher de notre mieux, c'est-à-dire le moins mal possible : les principaux embarras nous vinrent du dedans plus que du dehors ; les armées de la république, commandées par les

meilleurs généraux du monde, étaient presque partout triomphantes, tandis que l'intérieur, vivement agité à la suite de tant de rudes secousses, ne se tenait guère en repos.

Les jacobins, furieux d'avoir perdu la direction des affaires depuis le 9 thermidor, tentaient de la ressaisir; ils nous environnaient de leurs menées; ils nous circonvenaient de telle sorte, que nous avions bien de la peine à leur échapper, car ils étaient également souples, audacieux, fermes et adroits. Les royalistes, de leur côté, ne se tenaient pas tranquilles, ils intriguaient cependant plus qu'ils ne combattaient à force ouverte : la Vendée était, de toute la France, le seul lieu où leur valeur se signalât; partout ailleurs ils se montraient d'une prudence extrême, qualité qui, en général, les a toujours distingués depuis le commencement de la révolution. On les remarquait à leurs murmures à demi-voix, à leur sourdes menées, à leurs petites conspirations bien étroites, bien locales, et jamais dessinées sur un plan assez vaste pour devenir un jour susceptibles de produire quelque effet. On ne refusera pas de reconnaître avec moi que, par un malheur sans exemple, la cause de l'aristocratie n'a pu, depuis 1789, produire

un seul homme à conceptions supérieures, et dont le génie ait commandé l'admiration. Tous ses chefs se sont distingués par une médiocrité désespérante, tandis que leur jactance a dépassé toutes les bornes; ils aspirent sans cesse à la possession du pouvoir, et, ce pouvoir une fois dans leurs mains, ils ne savent plus comment l'employer.

Porté vers eux par mon penchant et par les habitudes de toute ma vie, je les aurais voulus plus téméraires; il me semblait que par un mouvement général, ils eussent pu arriver à quelque chose, puisque, à les entendre, ils étaient les plus habiles et les plus nombreux; mais ils ont toujours fait comme s'ils eussent été les plus ineptes et les plus faibles, leurs masses ne se sont jamais mises en avant; il n'y a jamais eu parmi eux que quelques imprudents isolés, qui devenaient victimes d'une tentative folle, et faisaient par là plus de mal que de bien à une cause qui ne paraissait soutenue que par le désespoir.

Je ne fus pas long-temps à Paris sans être circonvenu par des émissaires, prétendus ou vrais, des princes de la maison de Bourbon, qui cherchèrent à me faire parler; je me débarrassai d'eux avec politesse, sans leur donner ma confiance:

leur seule vue me déplaisait ; je ne pouvais croire au triomphe d'une cause confiée à de pareils agents : il faut les avoir vus de près pour se faire une idée de leur médiocrité et de leur jactance imprudente. L'un d'eux me remit néanmoins une lettre de MONSIEUR : je la reçus avec respect ; mais, dans ma réponse, je déclarai à son Altesse Royale qu'elle ne devait pas se flatter de réussir tant qu'elle emploierait de pareils agents.

Chaque parti cherchait à nous gagner : je fus aussi le point de mire des jacobins, et cela parce que j'avais eu le malheur d'être lié avec Robespierre. Ces terroristes, employant des formes moins polies que celles de leurs adversaires, ne tardèrent pas à vouloir me faire peur, dès qu'ils eurent reconnu que je n'étais pas de leur bord ; ils me montrèrent le peuple pour eux, la puissance prête à tomber dans leurs mains, et me prévinrent en même-temps que si je voulais les servir, je m'en trouverais bien, et me menaçant de toute leur colère, si je me refusais à m'unir avec eux. Ils ne réussirent ni à me gagner, ni à m'effrayer ; ils m'étaient en horreur, et pour aucun prix je ne me serais rallié à leur sanglante bannière.

Il n'y eut pas jusqu'à Laréveillière-Lépaux,

l'un de nos cinq directeurs, qui ne se mît en tête de m'enrôler sous l'étendard de ses rêveries théocratiques. Le pauvre homme avait rêvé d'abord qu'il était en état de conduire un grand empire, et ensuite qu'il lui fallait créer une religion. Il avait cette apparence de raison, cette abondance de paroles diffuses que certaines gens prennent pour du talent et même pour de la profondeur. Illuminé à sa manière, glacé cependant jusqu'au fond du cœur, il se battait les flancs pour se procurer cet enthousiasme qui fait les prophètes et les législateurs sacrés; il y avait dans ses manières exaltées quelque chose de si commun, qu'il glaçait d'ennui et de froid : c'était peine perdue de lui demander de la chaleur et du sentiment, il parlait toujours de la nature, et il n'y avait rien de naturel en lui; au demeurant, c'était un assez mauvais régulateur de la chose publique; ses intentions pouvaient être bonnes, mais il était impossible de s'en contenter.

Chacun sait que ce fou d'une nouvelle espèce avait imaginé un culte dont il cherchait à propager la doctrine. Il donnait à ses sectaires le nom de *Théophilantropes*, nom que le peuple de Paris, toujours porté à plaisanter, même des

choses sérieuses, ne tarda pas, sans motif réel cependant, à parodier par celui de *tous filous en troupe*. Les Théophilantropes ne reconnaissaient qu'un seul Dieu, à qui ils offraient les prémices des moissons et des fruits. Leurs autels avaient pour ornement une corbeille richement dorée, remplie de fleurs et de végétaux de toutes espèces. Les prêtres de ce culte étaient vêtus de longues tuniques de mousseline blanche, attachées par des ceintures bleues à franges d'argent. Les sectaires se réunissaient le dimanche, ils chantaient des hymnes en commun, et leurs orateurs prononçaient des discours, dans lesquels une morale pure était dégagée de toute théologie.

A la même époque, je fis la connaissance du général Bonaparte, le héros du 13 vendémiaire; ses exploits dans cette journée ne lui attirèrent pas l'amour des Parisiens. J'étais chez le directeur Barras, et comme on parlait de cette affaire mémorable, je pris la défense de celui qui avait procuré à la convention l'honneur de la victoire; je me fondais sur ce système, qu'un militaire ne doit pas raisonner, mais obéir. Le général Bonaparte était derrière moi; je ne le savais pas, d'ailleurs, je ne l'avais jamais vu. Il attendit la fin de la conversation, qui

avait lieu entre Benjamin Constant, Carnot, Regnault de Saint-Jean d'Angely, Gohier et moi; et lorsqu'il vit que je quittais les autres interlocuteurs, il vint à moi, et me remercia vivement.

« Votre suffrage, dit-il, m'est d'autant plus » agréable, que la voix universelle m'accuse; et » c'est à tort : que voulaient les sections? le sa- » vaient-elles? avaient-elles un plan médité et » possible à exécuter? qui se serait emparé du » pouvoir après la réussite? les jacobins ou les » aristocrates? ni les uns ni les autres n'au- » raient servi la cause de la nation. J'ai fait ce » que j'ai cru devoir faire, et je recommen- » cerais demain s'il le fallait; l'intérêt des » masses doit passer avant tout. D'ailleurs, » où a-t-on appris qu'un parti, qu'un pou- » voir, ou qu'un homme qui a le sens com- » mun se laisse accabler sans se défendre? La » résistance est de droit naturel : malheur à » celui sur qui elle frappe. »

Il me fut facile de reconnaître à ces mots un esprit ferme dans ses résolutions. Bonaparte, âgé alors de vingt-six ans, avait la mine et la parole austères; sa tournure était peu imposante, ses grands yeux bleus lançaient des flammes; sa bouche possédait un sourire gracieux qui donna

depuis tant de charme à l'expression de sa figure. Je ne parle point d'après l'évènement; mais il est certain qu'à cette heure, tout annonçait dans le général Bonaparte un de ces personnages destinés à paraître avec éclat sur la scène du monde. Une femme superficielle, un élégant de l'époque auraient levé les épaules de pitié, rien qu'à voir sa coiffure, ses cheveux plats et pendants, coupés en oreilles de chien, et cachant son visage jaune, qu'ils faisaient paraître encore plus long et plus maigre; mais il s'appuyait avec tant de grâce sur son sabre, il y avait un tel aplomb dans la pose habituelle de son corps, et de tels éclairs de supériorité dans tous ses gestes et dans les mouvements de la tête, qu'un observateur n'aurait pas balancé à lui prédire une brillante carrière.

L'amitié de Barras, que lui avait mérité l'amour de la vicomtesse de Beauharnais, devenue bientôt sa femme, le plaça dans le chemin de la fortune; on sait combien il fut habile à y marcher, et si, une fois lancé, il perdit l'occasion de s'avancer sur la route de la gloire et des grandeurs.

J'aurai par la suite beaucoup à dire sur cet homme prodigieux, avec qui je ne cessai pas d'être en rapport, depuis le 18 brumaire jusqu'au

jour où il alla expier sa gloire sur le rocher de Sainte-Hélène. Je reviens à ma première conversation avec lui, conversation dont toutes les particularités sont gravées dans ma memoire. Lorsqu'il eut cessé de parler, je lui répondis ; je fus sobre de compliments, ne pouvant point en prodiguer à un succès qui avait fait couler le sang français, et je me contentai de le louer sur ses manœuvres savantes et sur leur prompt résultat.

« Oui, me dit-il, elles ont fini avec éclat le » règne de la convention. Un nouveau gouver- » nement commence, je ne voudrais pas avoir » travaillé à le consolider s'il exposait jamais » l'indépendance de la patrie. — Le pire, gé- » néral, serait de le renverser. — Oh ! pour » cela on ne doit pas le craindre de ma part ; je » ne dis point comme la chauve-souris de la » fable, *vive l'un, vive l'autre.* » Je trouvai bizarre qu'il ne citât pas le vers tel qu'il est : *vive le roi, vive la ligue ;* et n'est-il pas singulier qu'il ait pris en ma présence un pareil engagement, cet homme destiné par la force des choses, d'abord à renverser la constitution de l'an III, et ensuite à museler la liberté française? Nous continuâmes de causer à demi-voix ; puis, par une brusque transition, que je ne m'expliquai pas sur le

moment, et qui, dans la suite, m'inspira de profondes réflexions, il me demanda s'il était bien décidé que la fille de Louis XVI dût être échangée contre les conventionnels détenus dans les prisons de l'Autriche; je lui dis que la chose était certaine.

« Je veux, me répliqua-t-il, en douter jusqu'au dernier moment, tant il me paraît peu avantageux à la chose publique qu'elle sorte de France; on se hâtera dans l'étranger d'en faire un instrument de menace contre nous; on la mariera de manière à nous la rendre redoutable, peut-être à quelque prince de la maison d'Autriche ou au duc d'Angoulême, cela confondra des droits avec des prétentions, et la république en pâtira. Oui, poursuivit-il, il faudrait la garder; vous autres, messieurs les politiques, vous ne voyez rien de ce qu'il faudrait voir. »

Pouvait-il déjà soupçonner que ce ne serait pas à la république, mais à lui que cette union deviendrait funeste? ce serait lui accorder une prévision bien extraordinaire; mais qui pourrait assigner des bornes à l'étendue de cette intelligence supérieure? Je me suis souvent demandé quel aurait été le destin de Madame Royale si on l'avait trouvée dans la prison du Temple,

lorsque le premier consul s'empara du pouvoir. Je tais par respect mes conjectures, mais la France entière les a faites comme moi. Le général me quitta peu après ce dernier propos, fort satisfait de ma manière de voir, il le dit à Regnault de Saint-Jean d'Angély le même soir, et j'en eus la preuve lors de sa nomination au commandement en chef de l'armée d'Italie, que Barras lui fit obtenir le 23 février 1796. Je fus l'un des premiers qu'il engagea à dîner.

« C'est dommage, me dit-il en cette cir-
» constance, qu'on ne m'ait pas donné un chargé
» général de l'administration, je vous aurais
» emmené avec moi, si d'ailleurs vous n'eussiez
» pas été législateur. — Grand merci de votre
» bonne volonté, général, lui répondis-je,
» laissez-moi à la tribune, je pourrai vous y
» servir. — Je compte sur vous, on ne m'y
» laissera pas tranquille, car je vais travailler à
» faire parler de moi. » On sait s'il a tenu parole.

Il partit quelques jours après, et je ne fis plus que suivre avec intérêt le cours de ses victoires. On le vit successivement triompher dans le Piémont, à Montenotte, à Millésimo, à Dégo, à Ceva, à Mondovi. Bientôt Bonaparte fut dans la haute Italie, tout pliait

devant lui, et personne n'ignore par quels exploits mémorables il signala cette première campagne.

Pendant qu'il triomphait, nous faisions des lois, nous résistions aux ennemis de l'intérieur, et quelques événements signalaient notre législature. Je place en première ligne le supplice de Charette, pris les armes à la main, et dont le directoire ne respecta pas le malheur ; je n'oublierai pas non plus la mort de l'auguste enfant-roi, qu'une politique infernale conduisit par degrés à son dernier jour. Nous fûmes quelques-uns qui nous occupâmes de lui, nous voulions l'arracher à ses fers, et nous eûmes l'imprudence de manifester ce dessein. « Croyez-moi, nous dit Merlin de Douay, » laissez-le sans vous occuper de lui, votre in» térêt lui deviendra funeste. » D'autre part les Vendéens, à qui l'on avait promis de le rendre, réclamaient l'exécution de cette promesse, Louis XVII mourut pour nous mettre tous d'accord. Il courut mille bruits sur ce trépas ; il y eut même des personnes qui soupçonnèrent que le prince n'avait pas péri. Deux imposteurs prirent successivement son nom ; le premier fut Hervagault, fils d'un tailleur de Saint-Lô ; le second, venu à une époque plus

rapprochée de celle où nous vivons trouva des partisans nombreux, et en a même conservé encore. Il n'y a pas long-temps que j'entendais un brave marquis, me détailler tous les droits de Mathurin Bruneau à la couronne de France; il se montrait convaincu de l'identité de sa personne avec celle du fils de l'infortuné Louis XVI et de Marie-Antoinette. Il est certain qu'en tous temps on trouvera des esprits crédules ou faibles, prêts à adopter toutes les rêveries qu'on leur présentera.

Le jeune prince ne mourut que trop réellement : si le ciel nous l'eût conservé, il aurait tenu le sceptre d'une main ferme, et monarque dès le premier âge de sa vie, il se serait montré d'autant plus digne de la couronne, que le malheur l'aurait préparé à la porter.

Le 11 mai 1796 on nous dénonça la conspiration de Babœuf, tendant à nous ramener sous le joug de l'infernale constitution de 1793, que ses auteurs n'avaient pas osé eux-mêmes faire sortir du carton dans lequel on l'avait cachée immédiatement après l'avoir mise au jour. Il se trouva, parmi les membres du corps législatif, des hommes assez aveugles pour tremper dans cette atroce menée, ils

cherchèrent à cacher leur coopération au coup prémédité, mais elle nous fut connue, et nous les traitâmes comme ils méritaient de l'être.

CHAPITRE XLIV.

Règne du directoire. — Madame de V..... — Rewbel. — Soirées chez madame de V..... — Les deux espions. — Conspiration de Brottier et de la Villeheurnois. — Pichegru ; son portrait ; sa statue. — Mes travaux législatifs. — Le directeur Barthélemy. — Ses opinions. — Notre conversation au 16 fructidor. — M. Ramenon. — Le 18 fructidor. — Traité de Campo-Formio. — Événements de 1798. — L'expédition d'Égypte. — Barras. — Ses proclamations en 1793. — Il est jaloux de Bonaparte. — Plaintes de celui-ci. — On l'envoie en Égypte.

Le règne du directoire fut celui de l'intrigue, de la rapine, de la débauche et des mauvaises mœurs ; jamais ce que l'on appelle en France les gens comme il faut ne montrèrent plus d'amour du plaisir, plus d'avidité d'un gain illicite, plus, en un mot, de tout ce qui pouvait les déconsidérer ; la bonne compagnie de cette époque était étrangement mêlée.

Les banquiers, les spéculateurs, les fournisseurs de toute espèce, tenaient le haut bout ; c'étaient leurs femmes qui donnaient le ton, elles

se montraient au peuple, au milieu d'un luxe effréné et qui outrageait toutes les lois de la pudeur et de la modestie. Elles se vêtissaient si légèrement, elles laissaient à nu tant de parties de leur corps, qu'on pouvait facilement se faire une idée de celles qu'on ne voyait pas; il semblait qu'après le règne de la terreur, celui de l'extravagance était nécessaire, et jamais reine n'avait eu des sujets plus dévoués; les fêtes en plein air, les promenades aux Tuileries, au bois de Boulogne, dans les jardins particuliers appartenant à la noblesse émigrée, formaient les points de réunion du matin; le soir on courait à Frascati, aux spectacles, aux diverses maisons de jeu.

J'ai connu une de ces maisons, tenue à cette époque par madame de Vi....., née d'A....., et mariée au général G....; cette dame avait été fort jolie, elle en conservait de beaux restes, et son esprit était à l'avenant, mais tourné complétement à la malice; elle n'épargnait personne et tenait un registre exact de toutes les fautes, sottises, imprudences, turpitudes, galanteries, vices et crimes (l'époque fournissait de tout), des personnes qu'elle connaissait directement ou indirectement; et Dieu sait avec quelle abondance

elle se servait de ces matériaux pour entretenir la conversation; elle s'occupait des autres avec tant de soin, qu'elle s'oubliait elle-même, et pourtant, si elle y eût songé, elle aurait pu nous raconter des choses très piquantes.

Elle était liée avec le gros et épais Rewbel, le directeur, alsacien renforcé, dont le républicanisme était rempli de morgue et d'insolence, et qui, au nom de l'égalité, prétendait à une supériorité de position sociale que la république ne reconnaissait pas. Rewbel, tout en s'occupant d'affaires de l'état, ne négligeait pas les siennes propres; il faisait beaucoup de remue-ménage parmi les fournisseurs et les traitants de l'époque, de telle sorte que les pots-de-vin lui profitaient extrêmement; plus bavard qu'orateur, plus financier qu'habile politique, il avait vu dans la marche des choses un bon moyen de faire fortune, et il en avait profité. Rewbel comptait parmi ces Catons modernes, qui exploitaient avantageusement leur rigidité apparente; c'était un Fabricius pour la parade, et un Verrès en action; car à cette époque le vernis du patriotisme recouvrait bien souvent un tartufe de nouveau genre, tous les hypocrites ne le sont pas de la même manière, il y en a eu parmi les jacobins,

comme il y en a maintenant parmi les congréganistes.

Le directeur savait tirer parti de madame de V....., il se servait d'elle pour se mettre en rapport avec ceux qui pouvaient grossir son trésor; le boudoir de la dame était devenu une succursale de la bourse, on y parlait agiotage autant que plaisir, on y perdait en même temps sa fortune et son cœur; car il ne venait pas là seulement des hommes d'affaires, mais des femmes charmantes, de douces créatures d'une facilité extrême dans le commerce de la vie, qui jouaient, aimaient, trafiquaient à la fois, et cela avec autant de vivacité que de délicatesse et d'abandon. Les hommes de bonne compagnie allaient là; car où n'allait-on pas dans le temps du directoire? les maisons vraiment respectables étaient fermées, ou ne s'ouvraient qu'à une vieille intimité, et à Paris l'honnêteté est sans doute quelque chose, mais avant tout passe le besoin de se divertir.

C'est chez madame de V..., logée alors rue Richelieu, dans son hôtel, qu'arriva cette aventure que l'on a si souvent racontée depuis, de ces deux espions qui ne se connaissaient pas, et qui à un dîner, s'étant poussés de paroles imprudentes, l'un et l'autre, à dessein de compromettre

leur interlocuteur, s'arrêtèrent réciproquement sur l'escalier, et terminèrent par de grands éclats de rire un acte commencé du ton et dans le but le plus sérieux; cela fit du bruit et nuisit beaucoup aux soirées de madame de Vi...., qui fut obligée de les interrompre pendant quelque temps. Je l'avais connue avant la révolution, je la voyais encore quelquefois, et sa société m'aurait été très agréable, sans sa méchanceté froide et caustique tout ensemble, qui avait quelque chose d'infernal.

Nous approchions du 18 fructidor, jour fameux dans les annales de notre histoire moderne. Le directoire avait beau faire, il ne jouissait d'aucune considération; on ne voyait dans ses membres que des hommes placés au sommet de la machine administrative, pour faire plus rapidement leur fortune. Carnot dont encore j'ai à peine prononcé le nom, parce que j'espère le retrouver plus tard, Carnot, faisait tache par son intégrité, ainsi que Barthélemy, son collègue, au milieu de tous ceux que la roue du destin avait amené à la royauté *quintumvirale* du Luxembourg; car c'est là que se tenait le siége du directoire. Carnot, républicain dans l'ame, méprisait l'avidité de ses collégues. Barthé-

lemy, peut-être au fond royaliste, aurait voulu parvenir au rappel du roi; l'un et l'autre travaillaient dans un sens opposé, et cependant s'étaient rencontrés sur la même route. Il y avait alors dans les deux conseils des gens qui conspiraient, Pichegru était à leur tête.

Pichegru comptera parmi ces hommes qu'une inquiétude d'esprit indéfinissable entraîne sans cesse hors de la sphère du devoir; il devait à la république une grande gloire militaire, il avait rendu son nom célèbre en la servant, il aurait dû la chérir en fils reconnaissant, mais il se forma d'autres pensées; les hochets offerts par la royauté égarèrent sa vaniteuse ambition; il ne lui suffit plus d'être général illustre, il aspira aux décorations du courtisan. Il y a toujours, même dans les ames les plus élevées, de certaines cordes qu'on ne peut toucher qu'à leur désavantage. Le grand Pichegru consentait, pour un peu de fumée, à renier ses Dieux.

La nature l'avait fait homme de guerre, elle lui avait donné ce coup-d'œil d'aigle qui fixe la victoire sur les champs de bataille, mais elle lui refusa toutes les qualités d'un homme d'état; c'était un véritable enfant en politique, il s'avisait de conspirer à livre ouvert,

en face du directoire, et ne s'imaginait pas que les directeurs pussent le prévenir : « Ils n'ose- » raient, disait-il, violer la constitution ; » et il s'exprimait ainsi tandis qu'il s'apprêtait à la vio- ler lui-même. Singulière confiance, piège dans lequel ceux qui complotent tombent trop sou- vent! la première chose qu'ils font dans l'intérêt de leur paresse ou de leur jactance, c'est de supposer leurs adversaires sourds et muets, et d'agir en conséquence. Cette faute peut être si- gnalée dans toutes les conspirations connues, et Pichegru ne sut pas l'éviter. Je sais positi- vement que parmi les conditions qu'il avait faites à la maison royale, se trouvait celle d'une statue, qu'on lui érigerait, de son vi- vant, comme au restaurateur de la monarchie. Louis XVIII a éxécuté fidèlement cette clause de leur contrat, non point il est vrai, pendant la vie du général, mais après sa mort. Nous avons vu, dans la cour du Louvre, ce bronze sans gloire. La légitimité d'une cause n'enlève jamais la tache de la trahison ; j'en appelle à la mémoire de Moreau et de Pichegru !

Je voyais autour de moi se nouer ces diverses intrigues ; je voulais y demeurer étranger, et j'y réussis, aussi eus-je le bonheur d'échapper au

coup d'état du 18 fructidor ; ma conduite modérée et prudente ne m'avait mis en évidence ni dans un sens ni dans un autre ; je m'occupais beaucoup de finances, j'étais toujours employé dans les comités qui avaient rapport à cette partie de l'administration ; on faisait là force chiffres, et on politiquait peu ; j'étais néanmoins lié avec le directeur Barthélemy, homme d'honneur, de mœurs douces, naturellement porté au bien, et royaliste non moins par sentiment que par conviction ; cette affection, qu'il ne s'avouait peut-être pas dans toute son étendue, occupait le fond de son ame, et lorsqu'il croyait ne travailler que pour son pays, une arrière-pensée lui montrait la monarchie constitutionnelle comme la seule qui pût assurer l'indépendance et la liberté de la France.

Barthélemy avait suivi avec distinction la carrière diplomatique ; il s'y était acquis une réputation méritée, par l'urbanité de ses formes et la supériorité de ses talents ; il portait la franchise d'un homme de bien, là où l'on ne montre presque toujours que l'astuce de la mauvaise foi. Ambassadeur en Suisse, il se fit aimer et estimer à une époque où, en général, on ne faisait que craindre nos diplomates ; il quitta Bâle pour

monter au fauteuil de directeur, et à son départ il fut accompagné hors de la ville par les autorités civiles et militaires du pays; sa réputation l'avait devancé à Paris, et toutes les personnes qui aimaient la patrie, espérèrent beaucoup d'un si digne magistrat.

Nous nous occupions souvent, dans nos conversations privées, du moyen d'assurer la tranquillité publique, et nous étions forcés, après avoir épuisé la matière, de convenir que la paix ne peut exister long-temps que dans un état gouverné par un roi héréditaire, appuyé sur un pacte librement consenti par les citoyens; il y avait alors presque du danger à s'avouer des choses pareilles, aussi n'en traitions nous que tête à tête, ou avec Cambacérès, jurisconsulte habile, jacobin un instant par frayeur, parce que le courage moral ne se commande pas, et qui ne pouvait jamais assez déplorer la part qu'il avait prise au meurtre de Louis XVI. Cambacérès voyait plus loin que le directeur, et peu de temps avant le 18 fructidor, il cherchait à éveiller l'attention de notre ami commun, sur ce qui se tramait à son insu par les révolutionnaires. « Vous vous en» dormez, lui disait-il, dans votre sécurité, et

» vous vous réveillerez perdu, le danger s'accroît
» et vous enveloppe : prenez-y garde, vous ne
» reconnaîtrez son imminence que lorsqu'il ne
» vous sera plus possible d'y remédier. »

Barthélemy, quelque peu nonchalant, et craignant d'être forcé de se soustraire à sa paresse habituelle, fermait les yeux à l'évidence; quant à moi elle me frappait et je n'étais pas sans inquiétude, je prenais des mesures de sagesse, des précautions prudentes, afin d'être prêt à tout événement. Le 16 fructidor, venant me promener dans le jardin du Luxembourg, je rencontrai le directeur Barthélemy. Nous jasâmes quelque temps de la situation des affaires; mon ami, dans un mouvement de confiance, épancha dans mon cœur ce qu'il avait gardé jusque-là au fond du sien; il m'avoua que depuis long-temps on le pressait de s'allier à la cause royale; peut-être que son aveu ne fut pas tout entier, du moins me parut-il être enveloppé de beaucoup de réticences. Nous fûmes interrompus dans notre conversation par la venue de Chénier et d'un M. Ramenon, sorte de personnage mystérieux, dont la vie brillante était un phénomène, qui tenait un grand état de maison et recevait tous ceux qui voulaient venir chez lui, sans que l'on

sût de quel pays il était, à quel parti il appartenait, ni quelles ressources fournissaient à ses folles dépenses.

Chénier me l'avait fait connaître, et Chénier pourtant s'en méfiait. Ce jour-là, M. Ramenon fit un grand étalage de l'annonce d'une fête somptueuse qu'il voulait donner le 19 fructidor, et à laquelle il eut soin d'inviter Barthélemy : celui-ci accepta sur nos instances, ne se doutant pas de l'obstacle que la journée du 18 devait apporter à l'accomplissement de la promesse. Il nous quitta peu après; et, d'après ce qu'il m'avait dit, je fus beaucoup plus fâché que surpris, lorsque le surlendemain trois membres du directoire, Barras, Rewbel et Laréveillière-Lépaux, attentèrent à l'inviolabilité de leurs deux collègues et de plusieurs membres des deux conseils : Carnot, plus leste ou plus heureux, s'échappa; Barthélemy fut arrêté, on le déporta avec ses compagnons d'infortune, Merlin de Douay et François de Neufchâteau prirent les places que les deux proscrits laissèrent vacantes dans la magistrature suprême.

Ce grand coup d'état, dont le succès fut assuré par le dévouement d'Augereau, qui ne craignit pas d'arrêter de sa propre main Pichegru, obtint

obtint l'assentiment de toute la république, des armées et de Bonaparte : celui-ci l'approuva par une proclamation et l'appuya de toute la force de sa renommée personnelle. La France, pour long-temps encore, retomba dans toutes les craintes et le despotisme d'un gouvernement arbitraire ; les directeurs l'administrèrent comme leur conquête ; leur règne fut dépourvu de toute gloire particulière, de toute considération ; mais il se perpétua à la faveur des exploits des grands capitaines de l'époque.

Le 17 octobre 1797, fut signé à Campo-Formio, le traité de paix entre la France et l'Autriche ; cette puissance nous céda la Belgique et la partie de l'Italie qui lui appartenait, nous en augmentâmes la république Cisalpine. Alors prit fin la durée du gouvernement de Venise ; ses possessions furent partagées entre l'empereur d'Allemagne et les républiques fédératives nouvellement formées ; nous vîmes avec peine la destruction de cet état antique, si habilement constitué ; il eût mieux valu le conserver en brisant la tyrannie patricienne, et en donnant à la bourgeoisie les droits qu'elle avait perdus depuis tant de siècles. Le directoire sur ce point pensait comme les deux conseils ; mais déjà il n'osait

plus témoigner une volonté contraire à celle du général Bonaparte; ce fut ce dernier qui disposa, d'un trait de plume, des destinées de cette Venise, qui avait jadis résisté à toute l'Europe.

L'année suivante, 1798, fut fertile en événements : nous nous emparâmes de la Suisse, et nous changeâmes les constitutions de ses divers états; le Saint-Père fut dépossédé de Rome et de tout le patrimoine de saint Pierre; le roi de Sardaigne, chassé de ses états de terre ferme, fut contraint d'aller chercher un asile dans son île, où il demeura jusqu'en 1814; enfin, aux derniers jours de décembre, nos troupes déjà rentrées à Rome, d'où le général Mack les avait chassées un instant, menaçaient Naples de leurs armes victorieuses, et détrônèrent en janvier suivant, cette autre branche de la race des Bourbons qui régnait sur les Deux-Siciles.

Mais l'événement le plus mémorable de cette année fut l'embarquement du général Bonaparte dans le port de Toulon, à la tête d'une nombreuse armée destinée en apparence à faire la conquête de l'Égypte, mais qui en réalité ne devait servir que de compagne d'exil à un héros qui manifestait une ambition devenue enfin dangereuse à celle de son protecteur Barras : celui-ci,

copie de la lettre qu'il lui écrivit le surlendemain du 18 fructidor, je vais la transcrire, et je préviens à l'avance que celle à qui elle était adressée, appartenait à une des meilleures familles de la Bretagne.

« La bombe a éclaté, ma toute belle; réjouis-» toi, car tu sais comme je t'aime; nous avons » damé le pion à ces imbécilles d'honnêtes gens, » qui voulaient, l'un la république et l'autre la » royauté; je reste, moi, l'un des cinq rois de » la France et même le premier, parce qu'il y a » en moi quelque chose de ce bois dont on fait » les monarques. Mon Dieu! les plaisantes » mines que celles de mes collègues, gros bour-» geois renforcés de républicanisme, et dont » les manières ne valent pas celles de nos la-» quais d'autrefois; il y a cependant François » de Neufchâteau, qui ressemble presque à un » valet de chambre de bonne maison; Merlin » est tout procureur des pieds à la tête, et les » deux autres ne valent pas mieux. Comme cela » est mal élevé! quel ton canaille! quelles ha-» bitudes à l'avenant! aussi je me secoue d'eux » le plus possible, et j'ai un vrai besoin de me » rapprocher de toi et de tous ceux des nôtres » avec lesquels nous nous entendons.

» On va crier contre moi, on hurlera au des-
» potisme : laissons-les dire et allons notre train ;
» j'ai vu Ouvrard, c'est un Turcaret habile, le
» drôle ira loin ; il trouverait le moyen d'acheter
» toute la France sans bourse délier, et encore
» de faire de gros bénéfices : je verrai à lui
» accorder ce qu'il demande, puisque tu t'y
» intéresses. Je te conseille de le mener ron-
» dement, et d'en finir avant la conclusion.
» Adieu, je vais faire de la politique. Quand tu
» viendras..... etc. »

Barras avait d'abord voulu faire de Bonaparte son Séïde; mais lorsqu'il se fut aperçu que ce dernier ne voulait pas de lui pour son Mahomet, lorsque la gloire du grand homme eut excité l'envie dans ce cerveau rétréci, il commença à le craindre et finit par le détester. La paix avait ramené Bonaparte à Paris; ce général manifestait d'une manière non équivoque le mécontentement de son ambition, il croyait avoir assez fait pour la chose publique, et il trouvait mauvais qu'au lieu de l'appeler à la direction des affaires, on crût le récompenser avec de l'argent et des fêtes; il murmurait, et la plainte d'un grand homme était déjà une tempête qu'il importait de conjurer.

Sa conduite menaçante inquiétait des hommes,

qui, après être descendus dans leur intérieur, avaient été contraints de s'avouer qu'ils ne lutteraient pas avantageusement à force ouverte contre lui. On n'avait pu s'en défaire en secret : une tentative d'empoisonnement n'ayant pas réussi, il fallut trouver un expédient pour le contenter, sans lui abandonner une partie du pouvoir qu'on prétendait garder ; on imagina l'expédition d'Égypte, il en accepta le commandement, peut-être dans la pensée que l'armée unirait tellement sa fortune à la sienne, que rien ne saurait plus les séparer, et qu'il pourrait l'employer à l'accomplissement des secrets et vastes desseins qui reposaient dans son ame. Ainsi, d'un côté on l'envoyait à un exil honorable, et lui, de l'autre, se proposait de se servir des moyens qu'on lui confiait au désavantage de ceux-là même qui se flattaient de se défaire de lui.

CHAPITRE XLV.

Madame Bonaparte. —Je retrouve madame Campan.—Comment elle parle du passé. — Son pensionnat. — Comment on y élevait les jeunes filles. — Bonaparte me parle de mes rapports avec la famille royale. — Je me lie avec lui. — Ses idées sur la forme à donner au gouvernement de la république. — Sa liaison avec Talma. — Sa lettre inédite à celui-ci. — Son mot sur la discrétion. — Cause de son éloignement pour Cailhava. — Sa sèche réplique à ce poète.— Notre entrevue avant son départ. — Le général Maximilien Caffarelly. — Départ pour l'Égypte.—Prise de Malte.—Débarquement à Alexandrie. — Parseval Grandmaison. — Ses distractions.—Sa rencontre avec Chazet. — Il oublie son nom. — Les bas de soie. — Kléber. — Ses manières.

Ma liaison déjà ancienne avec la vicomtesse de Beauharnais ne cessa pas après qu'elle fut devenue madame Bonaparte; et pendant l'absence de celui-ci, depuis sa nomination au commandement en chef de l'armée d'Italie, jusqu'à son retour, je fus admis dans l'intimité de ses cercles : nous parlions du passé, nous formions des plans pour l'avenir, et j'étonnerai peut-être une partie de mes lecteurs, en leur disant que les châteaux en Espagne de cette dame avaient alors pour but

principal le retour des Bourbons : elle les aimait de toute son ame, et ses regrets pour eux étaient sincères.

Je retrouvai chez elle une personne que j'avais vue dans un lieu bien autrement éminent : c'était madame Campan, femme de chambre de la reine, et que déjà la voix publique, qui se trompe peu, accusait d'avoir abandonné les intérêts de cette princesse, pour se livrer à ceux de la révolution. Il m'est prouvé qu'il en était quelque chose, je crois pourtant que l'on a exagéré; mais au moins, lorsque je l'ai revue après de grandes catastrophes, elle me parla de son ancienne maîtresse sans beaucoup d'émotion, et la satire sortait de sa bouche plus souvent que l'éloge. Elle avait une foule d'anecdotes piquantes et malignes à nous raconter, je n'en ai pu retrouver une seule dans ses très peu véridiques Mémoires, qui sont entièrement fondus et remaniés, comme je l'ai dit et prouvé ailleurs. Je regrette que la combinaison qui a présidé à leur nouvel esprit nous ait privés de tout ce qu'elle avait écrit, tant sur la république que sur l'empire ; si nous les avions obtenus dans leur intégrité, tels que le fils de madame Campan me les a communiqués en 1814, on y aurait lu avec

plaisir des détails bien curieux sur la famille Impériale, pour laquelle elle éprouvait un amour plus positif que celui qu'elle aurait dû avoir pour la malheureuse reine.

Madame Campan, ruinée par les événements politiques, se fit maîtresse de pension à Saint-Germain en Laye ; elle établit une maison dont le but était de remplacer, pour l'éducation, les couvents détruits. La mode accueillit son projet : toutes les familles de parvenus se hâtèrent de lui confier leurs filles, espérant qu'elles prendraient les belles manières de l'ancienne cour, auprès de la femme de chambre de Marie Antoinette ; et en effet, cette dame donna aux jeunes personnes qui lui furent confiées, les habitudes de Versailles. Ce n'étaient pas peut-être les plus propres à faire de bonnes mères de famille, mais cette éducation était excellente à produire d'élégantes créatures, tout occupées du soin de briller dans un cercle, ou de parler aux [illegible]urs dans la mystérieuse solitude d'un boudoir.

L'éducation dirigée par madame Campan eut toute la légéreté et l'irréflexion de l'époque ; on éleva les pensionnaires de l'établissement de Saint-Germain, non dans la retraite et aux vertus paisibles, mais au milieu du bruit, et comme

si elles eussent dû, en sortant de là, ne devoir leur existence qu'à une coquetterie fondée sur le secours des talents agréables. On vit pour la première fois, dans un tel lieu, des bals, des fêtes, des réunions brillantes; on donna en spectacle celles que, jusque là, de sages règles avaient renfermées dans l'obscurité du cloître, et de jeunes cœurs mis en présence de toutes les passions se formèrent à l'art de l'intrigue, à un âge ou de telles impressions ne peuvent que faire germer des idées bien dangereuses. On jouait la comédie à Saint-Germain; les hommes étaient introduits aux soirées de la maison; le plus léger prétexte leur en facilitait l'entrée: c'était un désordre, une imprévoyance inconcevables, et tout le monde trouvait cela bien!

Madame Bonaparte confia à cette institutrice sa fille Hortense, ainsi que la sœur cadette du général Bonaparte, devenue depuis reine de Naples, et qui porta sur le trône cette facilité de manières qu'elle devait à son éducation. Je dois croire que madame Campan ne cacha pas au général mes anciens rapports avec la reine et MONSIEUR, car il fut le premier à m'en parler: un jour me prenant à part, il me demanda si je correspondais avec le comte de Lille (c'était

le titre d'incognito de son Altesse Royale dans l'étranger). Comme rien ne me portait à dissimuler, je répondis négativement, et je lui disais la vérité ; je déclarai surtout que j'étais bien déterminé à ne point me mettre en rapportavec des intermédiaires que je méprisais ou que je suspectais.

« Et vous ferez sagement, me dit le général ; » c'est un crime que de communiquer avec les » ennemis de la patrie, et les princes de la » maison de France doivent être considérés » comme tels, tant qu'ils la menaceront de leurs » armes. — Que feriez-vous pourtant, général, » si vous étiez à leur place, repliquai-je, aban- » donneriez-vous la possession d'un aussi beau » royaume? — Non, sans doute; mais je tâche- » rais de n'avoir pour uniques auxiliaires que » mes vertus et mes partisans dans l'intérieur. » Une guerre civile, quoique affreuse, est res- » pectable; mais c'est un sacrilége lorsqu'on » appelle l'étranger. »

Je conservai dans mon souvenir ces divers propos, et je commençai, dès cette époque, à prendre l'habitude d'écrire chaque jour, sur un cahier préparé à cet effet, tout ce que j'entendais dire de remarquable ; souvent je le faisais

en rentrant chez moi, lorsque la chose que l'on venait de m'apprendre ou la conversation que je venais d'avoir, me paraissait intéressante. Le général Bonaparte se plaisait à causer avec moi; il n'avait pas tardé à s'appercevoir qu'il était placé très haut dans mon estime, et, par conséquent, que je ne balancerais pas à lier ma fortune à la sienne. J'étais si épouvanté des horreurs du règne conventionnel, j'avais tant de mépris pour les concussions et les turpitudes du directoire, que j'étais prêt à me rallier à celui qui saisirait d'une main ferme les rênes du gouvernement, et dès le retour de Campo-Formio, et pendant les préparatifs de l'expédition d'Égypte, je dévoilai librement ma pensée à madame Bonaparte, qui se hâta d'en parler à son époux.

Le général avait pour moi quelque bienveillance; j'étais d'ailleurs du nombre de ceux dont il croyait la coopération utile à ses desseins secrets; aussi, pour achever de me ranger parmi ses fidèles, il employait à mon égard une foule de petites coquetteries qui, je l'avoue, me flattèrent infiniment. Il y a tant de charme à se voir l'objet des attentions d'un héros, qu'on se laisse aller facilement à une séduction aussi glorieuse.

Un matin qu'après un déjeuner fait en famille chez lui, nous nous promenions dans son jardin de la rue de la Victoire, il s'arrêta tout à coup, et me prenant par un des boutons de mon habit, geste qui commençait à lui devenir familier. « Eh bien ! mon cher, me dit-il en me regar- » dant fixement, aimez-vous beaucoup notre » constitution actuelle ? la jugez-vous propre à » faire complètement le bonheur de la nation ? »

Je vis où il en voulait venir, et comme je pensais ainsi que lui sur le fond de la chose, je pus lui répondre vite et sans embarras : « La » constitution, telle qu'elle est, renferme un » grand vice : cinq membres sont trop pour » former un bon pouvoir exécutif. — N'est-il » pas vrai, répliqua le général charmé de mon » aveu, que deux consuls, deux grands pré- » fets, deux tribuns majeurs, chefs de la répu- » blique, n'importe au fait leur titre, auraient » une force bien plus énergique pour diriger la » marche des affaires, et un moyen plus efficace » pour centraliser les pouvoirs ? je l'ai dit cent » fois à Barras, mais il ne me comprend pas ou » ne veut point me comprendre ; il assure que » tout est pour le mieux, et il se trompe.

— » Jugez-vous à propos que je lui en

» parle, lui dis-je? — Non, non, une telle » démarche serait inutile; si elle ne devenait » pas dangereuse, elle le mettrait au moins de » mauvaise humeur; ceci doit demeurer entre » nous, n'en soufflez mot à personne. Je te- » nais à connaître votre opinion : elle se rap- » porte à la mienne, cela me suffit. » Et nous changeâmes de propos. Nous parlâmes de Talma, singulièrement aimé du général Bonaparte, et qui avait joué la veille le rôle de Néron dans Britannicus, avec un talent extraordinaire. Cet acteur avait été lié avec le héros de l'Italie pendant la mauvaise fortune de celui-ci, après le siége de Toulon. J'ai vu dans ses mains un billet conçu à peu près en ces termes :

« Je me suis battu comme un lion pour la répu- » blique, mon bon Talma, et en récompense elle » me laisse mourir de faim. Je suis au bout de mes » ressources; ce misérable Aubry (le ministre » de la guerre) me laisse sur le pavé lorsqu'il » pourrait faire de moi quelque chose; je me » sens de force à primer les généraux Santerre et » Rossignol; et l'on ne trouvera pas un petit » coin dans la Vendée ou ailleurs, pour m'em- » ployer! Tu es heureux, ta réputation ne dépend » de personne. Deux heures passées sur des

» planches te mettent en présence du public, qui » dispense la gloire ; nous autres militaires, il » nous la faut chercher sur une plus vaste scène, » et on ne nous permet pas toujours d'y monter. » Ne regrette donc pas ta position ; reste sur ton » théâtre, qui sait si je reparaîtrai, jamais sur le » mien ! j'ai vu hier Monvel ; c'est un parfait » ami. Barras me fait de belles promesses ; » les tiendra-t-il ? j'en doute. En attendant, je » suis à mon dernier sou, aurais-tu quelques » écus à mon service ? je ne les refuserais pas, » et je t'en assure le remboursement sur le pre- » mier royaume que je conquerrai avec mon » épée. Mon ami, que les héros de l'Arioste » étaient heureux ! ils ne dépendaient pas d'un » ministre de la guerre. Adieu, Tout à toi.

» BONAPARTE. »

J'aurais depuis payé l'original de cet écrit une somme considérable ; mais Talma n'y consentit jamais, et, dans une circonstance où je le suppliais de m'en faire cadeau ou de me le vendre, il me dit que la reconnaissance lui faisait un devoir de le conserver précieusement et pour lui seul. On l'aura trouvé sans doute dans ses papiers à l'époque de sa mort. Je me suis laissé éloigner

par cet incident de ma conversation avec le général Bonaparte, j'y reviens. Je suivis son propos sur Talma ; et puis au moment de nous séparer, je lui renouvellai l'assurance de mon amitié, et surtout la promesse que je saurais me taire. « Vous ferez bien, me dit-il, le silence » est l'ame des affaires. » Et depuis lors, nous nous entendîmes parfaitement.

Malgré le profond mystère qui couvrait l'expédition préparée à Toulon à cette époque, des esprits pénétrants devinèrent vers quelle partie du globe cette masse d'hommes devait débarquer un jour. Napoléon, car ce nom vient souvent au bout de ma plume, quoiqu'au temps de la république il ne fût pas encore employé pour désigner le héros, Napoléon, dis-je, ne pouvait souffrir que l'on traitât ce sujet devant lui ; si bien que lorsque des imprudents se permettaient quelques allusions sur ce point, il les rembarrait d'importance, les prenait en aversion, et leur gardait une rancune dont ils eurent à souffrir dans la suite ; car il était toujours fâcheux d'avoir été noté défavorablement dans une des cases de sa mémoire étonnante. Il est plusieurs individus que, lors de son élévation à l'empire, il a toujours repoussés, et cela à cause des indiscrétions commises

pendant les derniers mois qui précédèrent son embarquement à Toulon. Parmi ceux qui portèrent ainsi le poids de leur étourderie malencontreuse, je signalerai un homme de beaucoup d'esprit, le poète comique Cailhava, dont on a trouvé le nom dans plusieurs pages de ces Mémoires; il ne put obtenir presque aucune faveur du gouvernement impérial; et, à une certaine époque, il fut le seul homme de lettres distingué, avec Sicard et Delille, qui ne portât pas la croix de la Légion-d'Honneur, voici l'origine de cette disgrâce.

Je donnais un jour à dîner à plusieurs de mes amis : Cailhava était du nombre; j'avais invité le général Bonaparte, qui refusa parce que ce jour-là il avait une conférence avec le directoire; il vint pourtant passer chez moi une partie de la soirée, comme il me l'avait promis. L'auteur comique, bon compagnon s'il en fut jamais, était rempli d'admiration pour notre héros; il ne trouva seul un instant adossé contre un meuble; charmé de rencontrer une circonstance qui lui permettait de lui parler, il accourut et, croyant bien faire: « Général, lui dit-il, vous » partez pour la terre des Ptolémées, ainsi nous » ne sommes encore de l'histoire de César qu'à » son expédition dans les Gaules. »

Ce propos, fort bien tourné, et prononcé à haute voix, de manière à attirer l'attention de quatre ou cinq des assistants, n'eut pas le don de plaire, il donna de l'humeur à celui à qui on l'adressait, le général ne put retenir son mécontentement; et, du ton le plus sec, répondit tout de suite :

« Je ne sais, citoyen, où je vais, et, dans » tous les cas, je ne suppose pas qu'on me le » demande sérieusement, c'est le secret de l'É- » tat; quant à César que vous faites intervenir » ici, je ne sais trop pourquoi, il eût dû ter- » miner sa carrière, dans l'intérêt de sa gloire, » après la campagne des Gaules; alors il serait » mort en héros, tandis qu'en asservissant sa pa- » trie, il périt justement du trépas des tyrans. »

Ces mots aigres furent entendus mieux encore que le compliment qui les avait motivés; on les répéta, on les commenta, et mon pauvre ami en fut tout décontenancé. Deux ou trois minutes après, le général vint à moi, et me prenant par le bras, me dit avec chaleur : « Ces gens qui se mêlent de ce qui ne » les regarde point, sont vraiment insuppor- » tables : à quoi bon me comparer à César, cela » peut faire songer à des choses qui me nui- » raient si l'on s'en occupait trop. »

Je voulus excuser Cailhava, Bonaparte répliqua : « Oui, l'intention n'était pas mauvaise; » mais à quoi sert qu'elle soit bonne, si elle » amène un fâcheux résultat. On a tort de sé- » parer les deux parties d'un même tout; je » n'excuse pas une maladresse dont je suis at- » teint, parce qu'on n'aura pas lancé précisé- » ment contre moi la flèche qui m'a frappé. »

Ce fut en vain que je tâchai de réparer une imprudence bien pardonnable, le coup était porté, et Cailhava, dès ce moment, devint pour Bonaparte un objet d'antipathie sur lequel il eut toujours de la peine à faire reposer la plus légère faveur. Deux ou trois jours avant son départ pour Toulon, le général me fit appeler chez lui à onze heures du soir; je le trouvai dans une petite chambre d'entresol, où il venait travailler lorsqu'il ne voulait pas être dérangé; c'était son sanctuaire, et nul n'y pénétrait qu'avec sa permission expresse, et donnée seulement pour une fois.

« Mon cher législateur, me dit-il, voilà que » je m'en vais, je me recommande aux soins de » mes amis, pour me soutenir pendant mon » absence; puis-je compter sur vous? »

Je lui en donnai l'assurance.

« Mais de toute manière, me dit-il, pactisez-

» vous avec moi comme on fait avec le diable?— » Oui, répliquai-je en riant, de corps et d'ame. » — Eh bien ! alors, voyez souvent Lucien, » prenez le vent ensemble; concertez-vous tous » deux. Songez que dorénavant mes intérêts » seront liés aux vôtres. Je pars, je ne sais pour » combien de temps; je vais ajouter peut-être » quelques lauriers à ceux que j'ai déjà eu le » bonheur de cueillir, et ce sera, croyez-le » bien, pour l'avantage de mes amis autant que » pour le mien propre; les événements hâte- » ront ou retarderont mon retour. Je ne veux » revoir Paris que lorsque ma présence y sera » nécessaire; sans cela, qu'y ferais-je, le peuple » m'oublierait, à force de m'y voir inutile : ce- » lui-là est le plus habile qui sait se montrer à » propos. »

Il ne m'en dit pas davantage, on annonça le général Caffarelly, qu'il avait envoyé chercher, et je me retirai. Ce nouveau venu était un homme de mérite supérieur, et destiné par la nature aux plus hautes fonctions. Officier du génie en 1789, il embrassa les opinions nouvelles, et ne crut pas devoir émigrer. Cependant en 1792, à l'armée du Rhin, où il était employé, il refusa de reconnaître les

décrets de l'assemblée législative, postérieurs au 10 août, par lesquels on déclarait la déchéance du roi. Il ne balança pas à déclarer qu'il était prêt à marcher contre les factieux qui opprimaient la représentation nationale. Sa destitution fut la suite de cet acte de dévouement; mais son heureuse étoile le sauva de la mort; arrêté, et puis mis en liberté, il se réfugia sous les drapeaux de la victoire, et se rendit illustre par une suite de hauts faits, qui se termina en Égypte où il fut tué.

La venue du général Maximilien Caffarelly m'ayant fait quitter Bonaparte, je ne revis plus ce dernier qu'après son retour, et peu avant le 18 brumaire. Il quitta Paris à l'époque dont je parle, se rendit à Toulon, prit le commandement de l'armée, et mit à la voile le 19 mai 1798. Malte investie, capitula le 12 juin suivant. Bonaparte fit en quelques heures, par la seule terreur de son nom, ce que toutes les forces de l'empire Ottoman avaient plusieurs fois tenté sans succès. Cette république de nobles disparut à la première sommation, et ceux dont le devoir était de se battre toute leur vie, ne surent pas soutenir une attaque d'un quart d'heure. Les chevaliers en masse manquèrent d'énergie, sans doute, mais le grand-maître fut surtout un lâche; il devait,

au lieu de capituler, s'ensevelir sous les ruines de l'ordre. Jamais tant de faiblesse ne fut exposée à une pareille épreuve ! où étaient les d'Aubusson, les La Vallette, les de Pins, et tous ces héros de la religion? Il n'était demeuré d'eux que leurs armoiries; voilà tout ce que leurs successeurs en avaient conservé. Les chevaliers français, toujours avides de gloire, et pour se laver de l'affront dont leurs camarades les avaient souillés, accompagnèrent presque tous le vainqueur dans son entreprise, l'Égypte revit encore les soldats de la croix, et plusieurs d'entre eux vengèrent, à la journée des Pyramides, le grand désastre de la Massoure.

Bonaparte, après cette prise de possession, qui ne fut pas une conquête, poursuivit sa route, et débarqua devant Alexandrie le 1er juillet. Je ne le suivrai pas dans cette expédition, je n'y étais pas, et je ne me soucie de parler que de ce que j'ai vu; j'en ai cependant connu quelques particularités par l'un de mes anciens amis, Parseval Grandmaison, membre de l'Institut d'Égypte, et depuis de l'Académie française; il faisait partie de cette course aventureuse en qualité d'homme de lettres; car on avait voulu que toutes les notabilités fussent représentées au Caire.

Qui n'a pas connu Parseval ne peut se faire une idée de ses distractions ; c'était le héros de Regnard confondu avec celui de Labruyère : que n'a-t-il pas oublié? dans quels singuliers accidents son humeur distraite ne l'a-t-elle pas jeté? négliger les rendez-vous de plaisir ou d'affaires, les invitations faites ou reçues ; mettre pour adresse sur une lettre : *à Sa Majesté l'empereur et roi*, tandis qu'il écrivait à son apothicaire ; courir tout Paris pour chercher la rue dont il venait de sortir, tout cela n'était pour lui que des actions journalières.

Un jour, dans ses courses, il rencontra le chansonnier censeur Chazet, surnommé si plaisamment, par l'abbé Féletz, l'*Inévitable*, et qu'il connaissait beaucoup. « Bonjour, Parseval. — » Bonjour, monsieur.—Vous ne reconnaissez pas » Chazet.—Ah! vous venez de quitter Chazet, » je vous en félicite; ma crainte est de le rencon- » trer; il me fait rire quand il singe le gentil- » homme, et il m'endort quand je lis ses ouvra- » ges.—Mais vous êtes aimable, Parseval, de me » dire ces duretés en face, à moi, Chazet.—Ah! » vous êtes Chazet; ma foi, mon ami, pardon- » nez-moi! que diable ne vous nommiez-vous? » on ne sait pas toujours à qui on parle. »

Un jour nous entrions ensemble chez le comte Daru. Le suisse nous dit qu'il n'y était pas, et demanda nos noms. « Mon nom, s'écria Parse- » val, est-ce que vous croyez que cela se trouve » de suite ? » Riant comme un fou, je le dis pour lui; il se tourne alors de mon côté, et avec un sang-froid admirable: « Je vous remercie, me » dit-il, il n'y a que vous pour savoir à point ces » choses-là. » Nous arrivons chez Cailhava; la jolie et spirituelle Adèle, fille de celui-ci, s'aperçoit qu'il a un bas de laine et un bas de soie; elle le lui fait remarquer. « Vous aurez oublié » votre bas habillé chez vous, ajoute-t-elle. » — Non, il doit être sous l'autre; » et il avait raison.

Parseval, à part ses distractions multipliées, est un véritable littérateur; il fait des vers à merveille, et a doté la France d'un poème épique intitulé *Philippe Auguste;* et *les Amours épiques*, autre production de sa verve, lui assurent un rang distingué sur le Parnasse français. Aimé de ceux qui l'entourent, il porte dans le monde une bienveillance extrême pour les auteurs ses confrères, il a de l'émulation, et pas de jalousie; les succès d'autrui ne lui font pas de peine, et la chute d'un auteur ne lui cause aucun plaisir.

Parseval, pendant la traversée, était sur le même vaisseau que Kléber, ce héros à la taille homérique, et dont la valeur calme et impétueuse tout à la fois, rappelait celle du divin Diomède; Kléber, avait été créé grand capitaine par la nature, qui ne lui refusa aucune beauté physique ni aucune vertu militaire; né tacticien, administrateur, homme d'état, s'il donnait quelques heures à ses passions, il savait les regagner par son activité et la rapidité de son regard d'aigle. Ce fut la fortune de Bonaparte qui l'assassina en Égypte; car s'il fût revenu en France, peut-être cette fortune n'aurait-elle pu soutenir le choc de la sienne; il fallait que l'une des deux étoiles rivales s'éclipsât, pour que l'autre pût jeter une aussi vive lumière.

Kléber, aux plus brillantes qualités, à la réunion de tout ce qui assure à un homme la supériorité sur ses contemporains, joignait des habitudes communes, des goûts vulgaires, et par des propos aussi communs que grossiers, désenchantait ceux qui, en l'approchant, auraient voulu qu'il pût ne pas descendre de la hauteur à laquelle il était monté; par un contraste choquant, les mots les plus sales, les contes les plus orduriers étaient presque toujours dans sa bouche.

CHAPITRE XLVI.

Fautes du directoire. — Insurrection du midi. — Documents inédits. — L'institut philantrophique. — Ses statuts. — Ses agents. — Inepties des commissaires royaux. — La Pourquerie Dubourg. — L'abbé Roque de Montgaillard. — Sa famille. — Il vient intriguer à Toulouse. — M. de Vaure. — Le général baron Rougé. — Le comte Jules de Paulo. — Comité royaliste de Toulouse. — Le baron de Villeneuve Beauville.—L'avocat Jamme.— Nouveau comité. — Portrait de ses membres. — Étendue de ses relations.— Louis XVIII fixe le jour du soulèvement. — État de la France.— Portrait de quelques chefs royalistes. — Quinquiry d'Olive. — Roquemaurel. — Assemblée générale. — On arrête les points de l'attaque. — Le général Rougé chargé de s'emparer de Toulouse.

L'absence de Napoléon parut fatale à la fortune de la France; nous perdîmes dans la campagne suivante les conquêtes que nous devions en grande partie à l'épée de ce héros. Les Russes, sous la conduite de Suwarow, nous enlevèrent l'Italie, et le 4 juin 1799 le prince Charles gagna la bataille de Zurich; celle de Novi, livrée le 15 du même mois, nous fut également

funeste; mais déjà avant ces revers ceux qui les avaient précédés étaient venus relever singulièrement les espérances des royalistes; ils se flattèrent d'atteindre bientôt au moment où ils pourraient renverser le directoire, qui leur était insupportable, et dont le joug pesait d'une manière si avilissante sur notre belle patrie; et de rétablir à sa place, sur sa base antique, le trône de la monarchie légitime. Les mesures atroces prises à la même époque, par un gouvernement timide et par conséquent cruel, exaspérèrent les esprits; cette loi des ôtages, qu'il lança et qui parut encore plus odieuse que celle des suspects, due à Merlin, de Douay, enflamma d'indignation tous les cœurs, principalement dans le midi de la France, où éclata au mois d'août de la même année, une insurrection dont les résultats auraient pu être immenses.

On connaît peu cette partie de notre histoire moderne; la Vendée attira toujours à elle toute l'attention, soit par la durée de sa résistance, soit par la grandeur de ses héros, soit par l'importance des combats qui s'y livrèrent; la chose a été poussée au point que l'on a ignoré généralement, et que beaucoup de gens ignorent encore, que dans les départements de la Haute-Garonne,

du Gers et de l'Arriège, des Français fidèles au roi, essayèrent de renverser la république, dans un temps où la réussite n'était pas impossible; on ne trouve jusques à présent, dans aucun ouvrage, le récit de ce qui se passa à cette époque; le seul abbé de Montgaillard en a dit en passant un mot dans sa volumineuse histoire de la révolution; mais la nature du rôle qu'il a joué dans cet événement, l'a empêché de le traiter comme il aurait pu le faire, s'il eût consulté ses souvenirs, et s'il eût écouté sa conscience et ses remords. Je tâcherai de remplir cette lacune en me servant tantôt d'un mémoire, que je dois à l'amitié d'un jeune littérateur de ce pays, qui le tenait lui-même, d'un officier-général, l'un des principaux chefs de l'insurrection royaliste, tantôt du souvenir des récits que m'ont faits nombre d'insurgés, tous gens pleins d'honneur et de probité. Je présume que l'on me saura gré de jeter quelque lumière sur cet incident qui, quoique de peu de durée, ne prouva pas moins que la résistance de la Vendée, le désir d'une partie des Français de rentrer dès cette époque sous le sceptre paternel de la maison de Bourbon.

Tant que Louis XVIII ne fut que régent, au nom de son neveu, il ne songea point à

établir des relations directes entre lui et les provinces situées au-delà de la Loire ; mais dès que la couronne lui fut échue en partage, alors il porta l'œil du maître sur les provinces méridionales, non moins que dans les autres parties de la France ; il organisa un vaste plan, et il espéra réunir dans les mêmes nœuds les contrées qui s'étendent depuis l'Océan jusques aux pieds des Alpes. *L'Institut philantropique* fut la conception qu'il imagina, on devait sous ce nom indifférent en apparence, et qui semblait n'annoncer qu'un établissement de charité, cacher les complots de plusieurs esprits ardents, et réunir tous ceux qui, faute de chefs, ne pouvaient qu'exhaler leur dévouement en de vaines plaintes.

Le roi commença par choisir des sujets fidèles, il leur donna le titre de ses commissaires, et les envoya parcourir les contrées du midi. Leurs instructions portaient ordre de tout observer, de retenir l'impatience des forts, de stimuler le royalisme des faibles, et surtout de rallier à un centre commun les opinions singulièrement divergentes. Les messagers, véritables *Missi dominici,* tels qu'on les trouve dans nos époques du moyen âge, apportèrent les

éléments d'une association que l'on organisa. Le midi de la France fut divisé en arrondissements composés de cinq, six et jusques à sept provinces, ou fractions de provinces, suivant leur étendue topographique et l'importance des localités. La capitale de toute l'insurrection projetée, fut Lyon, soit en récompense de la première tentative de cette ville, soit parce que, plus rapprochée de la frontière, elle avait plus de facilité pour correspondre avec l'agence générale du roi, pour les départements de la rive gauche de la Loire, régence établie dans la Saxe. Je trouve à ce sujet des détails précieux, et passés presque inaperçus dans un ouvrage récent, dans lequel l'auteur étale cette manie malheureuse et personnelle à presque tous les royalistes, qui les pousse à se donner chacun en particulier, comme ayant contribué plus que tout autre au rétablissement de la monarchie, tandis qu'en résultat ils n'ont rien fait. Voici ce qu'il dit, et sur ce point il est croyable.

« L'objet apparent de cette immense asso-
» ciation était de soutenir et de défendre la
» constitution existante alors, ainsi que le gou-
» vernement qui nous l'avait imposée; mais son
» but véritable, son but essentiel, était au

» contraire de renverser cette constitution, ainsi » que le gouvernement usurpateur, pour relever l'autel et le trône légitime.

» La masse des associés ignorait et devait » ignorer le but dans lequel nous marchions, » il n'y avait d'initiés dans le secret, qu'un très » petit nombre d'adeptes; le langage de la » clémence et de l'oubli, l'obéissance aux lois » et aux autorités constituées, étaient bien re- » commandés, et tous les chefs avaient l'ordre » secret de conserver avec soin, même au mo- » ment de l'insurrection projetée, les couleurs » et les formes républicaines; c'était, en un » mot, un petit gouvernement organisé dans » un grand, mais qui, par son excellente orga- » nisation civile et militaire, par l'union, la » confiance, la subordination, l'énergie et le » courage qui y régnaient, devait amener tôt » ou tard le grand et précieux résultat que se » proposait le chef suprême de cette institution.

» Les opérations de l'institut avaient deux » objets principaux, l'un civil et l'autre mili- » taire.

» Les agents civils devaient s'attacher à for- » mer et à diriger l'opinion publique, à sur- » veiller les révolutionnaires, à recueillir les

» renseignements utiles ou nécessaires, à mul-
» tiplier le plus promptement possible les asso-
» ciés, à activer les insouciants, à éclairer, à
» ramener les hommes trompés ou égarés, à
» neutraliser ceux qu'il était impossible de con-
» vertir, à protéger les ministres de la religion,
» les émigrés rentrés, les nobles qui n'avaient
» pas émigré, et généralement tous les individus
» persécutés à cause de leurs opinions politiques
» ou religieuses, à donner des secours de toute
» espèce aux prisonniers, à faciliter leur évasion,
» à leur donner des défenseurs lorsqu'ils étaient
» traduits devant les tribunaux, à influencer
» autant que possible les assemblées primaires
» et électorales, et enfin à surveiller avec soin
» les manœuvres et les intrigues des ennemis
» de la maison de Bourbon.

» L'armée de l'institut était composée de
» deux corps de troupes très distincts, l'un ap-
» pelé *troupes d'élite*, composé de déserteurs,
» de conscrits réfractaires, de fugitifs, de pros-
» crits et de tous les hommes de bonne volonté,
» pris dans toutes les classes de la société et
» surtout parmi les artisans et les ouvriers; c'é-
» tait l'armée active ou agissante, destinée à se
» porter partout où besoin serait.

» L'autre, appelé *troupes auxiliaires*, et com-
» posé des hommes âgés, des pères de famille,
» des chefs de maison, était destiné à la garde
» des villes, à l'exécution des ordres de la po-
» lice royale, au maintien de l'ordre, de la sûreté
» publique, etc. On avait établi dans chaque
» arrondissement une hiérarchie d'employés :
» un visiteur en était le chef, il correspondait
» avec l'*administrateur* de chaque province,
» celui-ci commandait à *l'affidé* de chaque divi-
» sion, qui transmettait à son tour les ordres à
» *l'aide* ou *adjoint* de chaque commune, tous ne
» correspondant qu'avec leur supérieur direct,
» ignoraient le nom de celui qui était au-dessus.

» Les *visiteurs* seuls, dans l'intérieur, étaient
» nommés et brevetés par le roi, qu'ils repré-
» sentaient dans l'arrondissement confié à leur
» direction. Ils étaient tout à la fois chefs civils
» et militaires; les administrateurs et tous au-
» tres employés sans distinction, devaient leur
» être subordonnés, tant dans le civil que dans
» le militaire. La chaîne de ces associations
» secrètes embrassait tout le territoire méri-
» dional, entre les deux mers; elle s'étendait
» depuis le Var jusqu'au Jura, comprenait les
» départements de la Dordogne et des deux

» Charentes, et réunissait les provinces de » l'ouest à celle de la Guienne, et à tout le » midi, des Pyrénées aux Cévènes. »

On voit par là avec quelle habileté était conçu ce plan, que Sa Majesté Louis XVIII avait entièrement fourni et écrit, dit-on, de sa main, mais, pour en tirer un bon parti, il aurait fallu en confier l'exécution à des esprits supérieurs, et malheureusement, comme je l'ai déjà dit, et par une fatalité singulière, tous les royalistes mis à la tête des affaires, ne se distinguaient que par leur ignorance et leur nullité. On ne trouva en eux que des gens faibles, sans moyens, luttant d'audace en parole et de poltronerie dans l'exécution, parlant du danger en Spartiates, et le fuyant en Napolitains; à peine dans le nombre trouvait-on quelques hommes fermes et véritablement braves, les autres (je parle des chefs), se montrèrent des lâches lorsqu'ils ne furent pas des traîtres; on n'en a eu que trop la preuve.

Le roi se trouvait encore à Vérone, lorsqu'il envoya dans la France méridionale des commissaires chargés de ses pouvoirs, avec autorisation de les déléguer lorsqu'ils le jugeraient avantageux à ses intérêts. Le premier de ces commissaires qui se présenta dans le départe-

ment de la Haute-Garonne, fut M. de la Pourquerie Dubourg, ancien militaire et peu propre à la haute mission qui lui était confiée; il ne possédait rien de ces formes douces et insinuantes qui sont si nécessaires à ceux qui se trouvent dans sa position, il se montrait dur, bouffi, arrogant, entier, impérieux, et convaincu que le salut de la monarchie dépendait entièrement de lui. Dissipateur et besoigneux, il mangea en toute hâte les fonds qu'il tenait du roi, et il lui fallut bientôt venir à des emprunts qui le déconsidérèrent promptement. La mauvaise direction de ses démarches, sa faiblesse, son hésitation, le firent soupçonner par plusieurs personnes, d'être un traître, de jouer un double jeu, et d'être à la fois l'agent du roi et du directoire. C'est à tort que l'on éleva ces soupçons sur son compte, il n'y avait en lui rien de perfide, il était seulement incapable, et c'était bien assez pour tout perdre.

L'agent qui véritablement mangeait à deux rateliers, était l'abbé Roque de Montgaillard, qu'il est temps enfin de faire arriver sur la scène. C'était un petit bossu, rempli de fiel et de malice, un composé du singe au physique, et du chat au moral; il y avait en lui un besoin

constant de tout souiller de la bile qui l'étouffait. Loin d'être descendu d'une race illustre, et d'appartenir aux anciens seigneurs de la terre de Montgaillard, dans le Lauraguais; il était issu, lui et les siens, du sieur Roque, simple homme d'affaires de ce lieu : la chose est patente et connue dans le Languedoc, et hors l'abbé et son frère, personne n'en doute.

Lorsque le directoire, qui soupçonnait un complot à Toulouse, voulut y envoyer un agent à lui, Roque Montgaillard lui recommanda l'abbé, et celui-ci partit muni des instructions secrètes de Barras, tandis que, d'une autre part, il en recevait de Louis XVIII. C'était un émissaire d'autant plus dangereux, que comme il était de Toulouse même, il connaissait personnellement ceux à qui il s'adresserait, et pouvait par là les entraîner dans le piége avec plus de facilité.

Le visiteur de Bordeaux, M. Dupont Constant, prétend avoir de son côté transmis les pleins-pouvoirs dont il était muni à M. de Vaure Clairfons. Certes il ne pouvait plus mal choisir, non que ce personnage fût un perfide; mais quoique d'une ancienne famille, il ne possédait ni la fortune, ni la considération nécessaires à devenir le chef d'un parti qui comptait

parmi ses membres les premières maisons du pays. M. de Vaure manquait d'ailleurs des connaissances indispensables à ce poste éminent; il n'avait aucune instruction ni en administration ni en diplomatie, et fort bon peut-être pour un coup de main, comme militaire, il n'aurait pas su diriger un grand mouvement, tracer un plan de campagne et le suivre dans tout son développement.

Il y aurait eu un meilleur choix à faire, c'eût été de prendre pour chef principal de l'entreprise le général baron Rougé. Celui-ci avait vu de près l'ennemi et savait comment s'y prendre pour le battre; intrépide jusqu'à la témérité, prompt à prendre un parti, habile à l'exécuter, rien ne l'arrêtait dans sa course, et il emportait de front les obstacles qu'il ne pouvait pas tourner. Le danger plaisait au général Rougé, comme à un autre le repos; il n'avait pas émigré, il avait servi la république, et après avoir travaillé pour la gloire, il voulut s'occuper de procurer à sa patrie le bonheur et la tranquillité en la replaçant sous le gouvernement royal. Il était en retraite ou en congé à Toulouse à cette époque; on l'employa d'abord en sous ordre; mais dès qu'il eut mis le pied

à l'étrier, il prit le premier rôle, parce que dans les temps difficiles on ne classe pas les hommes, ce sont eux-mêmes qui se mettent à leur place.

A côté du général Rougé parut un jeune gentilhomme à la taille gigantesque, à la figure agréable, beau, fier, hardi, impétueux, galant auprès des dames, poli avec les hommes, mais de cette politesse cérémonieuse qui vise à la supériorité. Il avait ce courage qui fait regarder la mort avec indifférence, il savait l'affronter avec une témérité sans égale; c'était un véritable héros de roman. Il est à regretter que la nature, en accordant au comte Jules de Paulo des dons aussi brillants, lui eût refusé les qualités nécessaires pour en faire un bon usage. Léger, superficiel, sans capacité, sans prévoyance, il avait la bravoure du soldat et non le génie du grand capitaine; bon pour un coup de main, pour charger en enfant perdu, il était hors d'état de prendre ces mesures habiles, ces dispositions savantes qui forcent la victoire; il croyait que toute la science de la guerre consiste à aller toujours en avant, de ne reculer jamais, et que l'on est à couvert de toute responsabilité morale, lorsque l'on a croisé le sabre avec l'ennemi, et versé comme lui

son sang pour la cause qu'on défend. Avec ces vertus, avec ces désavantages, le comte de Paulo était aimé, et la foule aventureuse préférait se perdre avec lui, que de triompher sous la direction d'officiers non moins braves mais plus instruits.

M. de la Pourquerie Dubourg, arrivant à Toulouse, et déjà signalé au directoire par l'abbé Montgaillard, prit des précautions minutieuses pour ne pas se laisser dépister par les autorités constituées; il craignait de compromettre l'importance de sa mission. Grâce à sa prudence, il put enfin se mettre en rapport avec plusieurs Toulousains, dévoués à la famille royale, et qui ne demandèrent pas mieux que de le seconder. Il eut des conférences multipliées avec M. de Vaure, le baron de Villeneuve Beauville, honnête gentilhomme, assez spirituel, et pourtant d'une nullité désespérante; c'était le chef des politiques du Jardin Royal : à la tête de ses vieux amis, il triomphait chaque jour dans leurs promenades belliqueuses, des armées de la république, qu'ils battaient régulièrement par de savantes manœuvres tracées sur le sable avec le bout de leurs cannes; le chevalier d'Auffrery, maltais aimable, le comte de Parazols,

ancien lieutenant-colonel de la garde constitutionnelle de Louis XVI, et peut-être de tous le seul propre à cette besogne ; les avocats Jamme et Giz, le premier, gascon, étincelant d'esprit et de malice, vif, habile en intrigue, sachant se servir de ses amis pour son avancement, les servant à son tour avec un dévouement extrême, et mettant de la probité là où en général on ne place que de l'égoïsme. M. Jamme était jurisconsulte profond, beau parleur, aimable académicien ; il s'était montré avec beaucoup de zèle et de fermeté en 1788, à l'époque des querelles de la cour et des parlements ; défenseur des libertés publiques, il passa plus tard, lors de la révolution, dans les rangs de ceux qui défendaient les droits du trône ; royaliste non moins chaud qu'il était ardent ami, il inspira ces qualités à ses enfants, dont un trouva la mort dans l'insurrection qui se préparait. Le général Rougé et le comte de Paulo furent admis par M. de la Pourquerie Dubourg à ces conciliabules, où l'on cherchait les moyens et les voies les plus propres à favoriser le succès de l'entreprise.

Un grand nombre de plans furent proposés; la jalousie de chacun des membres du comité

les porta à refuser celui du général Rougé, qui peut-être aurait obtenu un bon résultat. On parla beaucoup, comme c'est l'usage dans toute réunion, et l'on ne décida rien, ce qui est encore fort commun en pareil cas; il fallut forcément reculer le moment de se montrer. Le commissaire royal fut rappelé tout à coup par Louis XVIII, sans qu'on sût le motif de ce rappel, qui ne devint pas pourtant une disgrâce; car le prince, à ce qu'on croit, l'employa depuis ailleurs.

De nouvelles instructions arrivèrent de Blackembourg, où le roi se trouvait alors; elles revêtirent M. de Vaure du titre de commissaire principal de Sa Majesté. Il dut en même temps, et conformément à la volonté royale, s'adjoindre un conseil secret, qui dirigerait avec lui l'impulsion à donner à l'insurrection. Là parurent MM. de Villeneuve Beauville, d'Auffrery, Martin Lacroix et de Montoussin, ces deux derniers parfaits royalistes, très honnêtes, très dignes de l'estime de leurs concitoyens, sans être pour cela capables de les couduire à la victoire. Ces délégués, dès qu'ils se furent constitués, étendirent leurs relations dans treize départements: c'étaient ceux de la Gironde, de Lot-et-Garonne, du Lot, de

l'Aveyron, du Tarn, de l'Hérault, du Gard, de l'Aude, du Gers, des Hautes, des Basses-Pyrénées, des Pyrénées-Orientales, de l'Arriège et de la Haute-Garonne, où se trouvait le chef-lieu des opérations. On forma dans chaque département des affiliations secrètes, cachées sous le titre de sociétés philanthropiques, comme je l'ai dit plus haut, et on ne les composa que d'hommes propres à prendre une part active à ce qui serait tenté. On n'y était admis que sur les preuves d'un dévouement absolu, et après avoir prêté un serment de fidélité au roi. Cette société, quoique divisée en de nombreuses ramifications, conserva toujours son secret, et s'organisa en compagnies particulières, en attendant la formation générale des corps.

Les choses ainsi préparées, on en fit donner avis au roi, afin de savoir ce qu'il fallait faire et en quel temps il serait convenable d'agir. En réponse à cette demande, et vers le milieu du mois de juillet 1799, de nouveaux ordres de Louis XVIII furent apportés de Blackembourg et transmis à M. de Vaure; ils portaient en substance :

1° Que tout fût disposé de manière à pouvoir opérer dans le département de la Haute-

Garonne un soulèvement général dans le mois d'août ;

2° Que le comte de Caraman (Riquet de son nom et aujourd'hui duc), ou le marquis de Bouillé commanderaient en chef l'insurrection royale dans les treize départements ;

3° Que les généraux Rougé et de Guintran étaient nommés pour commander, le premier dans la Haute-Garonne, le second dans le Tarn et à Montauban.

Ces ordres une fois reçus, on s'empressa de les transmettre dans tous les chefs-lieux ; partout des mesures furent prises pour en assurer le succès, et tout, du moins en apparence, semblait promettre un heureux résultat. La circonstance, d'ailleurs, était éminemment favorable; la Vendée se réveillait vers l'Ouest et menaçait de nouveau la république; tandis que l'armée austro-russe, déjà presque sur le Var, inspirait de plus pressantes craintes au Directoire, l'intérieur de la France était travaillé par un malaise universel, par un besoin extrême d'échapper aux fureurs de la démocratie; partout on désirait n'avoir qu'un seul maître, bien préférable à une multitude de tyrans ; on ne voulait plus que du gouvernement d'un seul; certes c'était l'instant le plus

propice pour le roi, mais la suite des choses devint telle, que ce fut Bonaparte qui en profita.

Cependant tout marchait dans le midi en exécution de la volonté du monarque. Le 2 août, M. de Vaure reçut par un courrier extraordinaire, secrètement dépêché par Sa Majesté, l'ordre de faire éclater l'insurrection dans la nuit du 8 au 9 du même mois ; c'était le moment fixé pour ébranler les treize départements ensemble. M. de Vaure, fidèle à son mandat, réunit chez M. de Villeneuve Beauville les principaux chefs de l'entreprise, auxquels il joignit dans cette circonstance MM. de Villeneuve Crousillac, de Guintran, lieutenant-général dès avant la révolution, de Quinquiry d'Olive, le plus fou, le plus brusque, le plus intrépide et le plus fidèle des royalistes ; homme sans tête et tout de cœur, qui aimait la royauté à cinquante ans comme on aime sa maîtresse à dix-huit ; M. de Roquemaurel, issu d'une des plus anciennes et des plus nobles familles du midi ; de Saint-Germain Lavalade, franc et dévoué ; de Papus, non moins porté à servir la cause du trône ; de Boussac Dufaur d'Encuns, issu de la maison du célèbre Pibrac, chancelier de la reine de Navarre et du roi de Pologne Henri III ; de Quilla de Saint-

Félix Las Varennes, d'Esquirol, et enfin un nouveau venu qu'on présenta sous le nom de M. Delaunay, se disant aussi commissaire du roi.

L'assemblée formée, M. de Vaure prit la parole; il annonça que l'heure d'agir était venue, que Sa Majesté l'avait fixée irrévocablement, que l'on ne pouvait plus reculer, puisqu'un soulèvement universel devait éclater la même nuit, dans treize départements contre une cruelle et méprisable tyrannie; que tout faisait espérer un succès complet, et qu'il n'y avait plus qu'à prendre les derniers arrangements, afin que tout fût préparé, et que les efforts de chacun en particulier concourussent à l'exécution générale de l'entreprise. Tous les membres du conseil s'engagèrent à seconder de leur mieux les commissaires du roi. Il fut convenu que MM. de Vaure, Delaunay et plusieurs autres chefs s'empareraient, à la tête des compagnies royales, dans la ville de Toulouse, des places du Salin, d'Azessat, Roaix et du pont, entre onze heures et minuit, tandis qu'à la même heure, le général baron Rougé occuperait les dehors de la ville, principalement dans la partie des promenades publiques dites du Boulingrin, de la grande

allée et du Jardin Royal, afin de pouvoir communiquer avec les insurgés qui, dans l'intérieur auraient pris possession des portes Saint-Michel, Montolieu, Montgaillard et Saint-Étienne, qui correspondaient avec ce point d'attaque.

Le baron Rougé devait avoir sous son commandement les troupes organisées dans les campagnes environnantes, au midi et à l'est de Toulouse. On comptait sur sa bravoure, son activité et ses talents militaires, et tandis qu'à la tête des siens il s'avancerait vers la ville, il devait être averti que le mouvement s'était opéré dans l'intérieur par trois fusées que l'on ferait partir; aussitôt, prenant le commandement supérieur et l'initiative de l'attaque, il devait marcher droit à l'arsenal, en même temps qu'il ordonnerait l'arrestation des membres de l'administration du département et de la commune. Ceci arrêté, de nouveaux serments lièrent les conjurés; ils se promirent par une parole sacrée et réciproque, de se trouver à leur poste et d'y mourir s'il le fallait, pour le service du roi. Mais malheureusement l'abbé de Montgaillard était dans la confidence, et tout fut perdu, comme je le raconterai dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XLVII.

Le général Rougé rassemble les royalistes. — Il vient sous les murs de Toulouse. — Les chefs de l'insurrection dans la ville manquent au rendez-vous. — Mot de l'avocat Gez sur leur lâcheté. — Caissel, président du département. — Paul Vaïsse, président de la commune. — Intrigues de l'abbé de Montgaillard. — Effroi des royalistes dans Toulouse. — Soupçons contre M. de Launay. — Le général prend position sur Pech-David. — Les généraux Comme et Aubugés. — Premier combat, favorable aux royalistes. — Retraite dans l'Arriège. — M. de Gilède. — La famille d'Ounous. — Combat de Pamiers. — L'armée royale à Muret. — Déroute de l'Ile-en-Jourdain. — État de l'armée royale. — Son organisation. — Le comte Jules de Paulo agit séparément. — Retraite sur Saint-Gaudens. — Victoire au pont de Carbonne. — Le général Rougé se refuse au massacre des prisonniers républicains. — Il écrit au roi d'Espagne.

Le général Rougé, après la levée du conseil, se hâta de sortir de la ville, et courut dans la campagne rassembler son monde. Ses dispositions avaient été si bien prises, qu'il put facilement les mettre tous sur pied; bourgeois et paysans se levèrent avec enthousiasme au nom de Dieu et du roi, et tous prêts à verser leur sang pour la monarchie et pour l'église, vinrent

sous le commandement du baron Rougé, se former en bataille presque sous les murs de Toulouse. Ils composaient un corps de plusieurs mille hommes, et, à onze heures précises dans la nuit indiquée, ils se trouvèrent tous au poste qu'on leur avait désigné, et où ils attendaient le signal; ils attendirent en vain, on ne le donna pas. Quel que soit le motif qu'allègueront pour se justifier ceux que leur conduite accuse, ils ne sauront contester un fait, c'est que les autorités de Toulouse, qu'ils se figurèrent instruites du complot, restèrent néanmoins toute cette nuit dans une inaction complète; et en supposant même que le projet des autorités ait été connu, il est certain qu'elles n'avaient pris aucune mesure propre à le déjouer.

Dans la ville les simples soldats se rendirent aussi à leurs postes respectifs, mais les chefs principaux n'y parurent pas; on murmura, le mot de trahison, fut prononcé; on accusa peut-être à tort, dit le général Rougé, le sieur de Launay d'avoir été dans cette circonstance moins le commissaire de Louis XVIII, que l'agent du directoire pour surprendre le secret des conjurés. La terreur saisit ceux-ci, chacun se cacha; nul, selon l'expression de l'avocat Gez, plus brave que les

autres, ne trouva une cave assez profonde, ni un grenier assez élevé pour se soustraire à la vengeance des jacobins. Cette lâche désertion serait vraiment inexplicable, si on ne savait les efforts que fit l'abbé de Montgaillard pour intimider ses compatriotes. La proximité du jour fixé pour l'insurrection, était venue mettre un obstacle à ce que la municipalité, qu'il prévenait de tout, pût prendre des moyens vigoureux pour comprimer une révolte aussi rapide que dangereuse.

La ville de Toulouse avait alors pour chefs de son administration départementale, Caissel, homme de petite capacité et d'ailleurs tout juste assez jacobin pour n'être pas signalé comme royaliste; il aimait en apparence le nouveau système, et au fond il regrettait la tranquillité de l'ancien, non toutefois que dans la circonstance il comptât parmi les modérés; car il avait fait comme les gens faibles, il s'était monté à un ton d'exagération qui ne lui était pas naturel, aussi le jugeait-on sur les apparences, et les regards superficiels ne voyaient pas que, sous cette exaltation de commande, il y avait toute la nonchalance de la nullité. Les autres membres du département avaient presque tous de bonnes

intentions ; quelques-uns même, tels que le sieur Pont-de-Viés, possédaient des connaissances administratives ; aucun, toutefois, n'était pourvu de cette impétuosité de cœur qui pousse les citoyens à la guerre civile.

Paul Vaïsse, président de l'administration de la commune, était une bête féroce dans toute la force du terme ; terroriste, sot, méchant et stupide, il était capable de faire beaucoup de mal ; au demeurant, c'était aussi une ame molle, sans vigueur réelle, trouvant de la force dans sa rage jacobine, mais rien dans son esprit ; il aurait marché au hasard au milieu des torrents de sang, et il lui eût été impossible d'inventer les ressorts habiles d'un massacre savamment organisé. Plus tard cet imbécille furieux, mis de côté après le 18 brumaire, entra dans une conspiration d'agents provocateurs, et y dévoila toute sa fanatique stupidité.

Certes, ce n'étaient pas de pareils personnages qu'il fallait redouter les mesures. Mais l'abbé Roque de Mongaillard sut faire si bien par ses intrigues qu'il épouvanta les chefs du conseil royaliste ; tous se dispersèrent, aucun ne se montra à l'heure du danger ; et là se manifesta dans tout son éclat cette lâche incapacité, cette fai-

blesse morale qui s'est fait voir presque toujours dans les prétendus amis de la monarchie ; choisie dans la foule des nobles du Midi, la masse était bonne, mais elle n'a jamais pu se montrer avec gloire ; ceux appelés à la diriger, furent constamment des poltrons de la première classe, et c'est surtout en 1815 qu'ils en donnèrent des preuves frappantes. Aucun ne se montra que lorsque tout danger fut passé, et hors, je crois, l'intrépide Léopold de Rigaud, pour qui le péril était un jeu, les autres ne surent l'envisager qu'en tremblant.

L'abbé de Montgaillard, dis-je, et M. de Launay d'une autre part, n'eurent pas grande peine à faire peur à des gens naturellement épouvantés ; ceux qui avaient fait les plus beaux discours, MM. de Vaure, de Villeneuve Beauville, furent ceux qui cherchèrent *la cave la plus profonde ou le grenier le plus élevé* ; ils ne trouvèrent en eux aucune étincelle de courage, le moment du danger venu ; les officiers et les soldats dont ils devaient prendre le commandement et diriger l'enthousiasme, se voyant abandonnés, se retirèrent en les chargeant de malédictions. Rien ne fut plus funeste à la cause royale que l'énormité de cette couardise.

Les autorités, averties par l'abbé de Montgaillard, furent tellement prises au dépourvu, qu'en effet comme je l'ai dit elles n'eurent recours la même nuit à aucune mesure répressive ; il eût été bien facile de les surprendre et de les traquer dans la maison commune, si les chefs de l'insurrection intérieure n'avaient pas eu de l'eau glacée dans les veines au lieu de sang ; mais, grâce à eux tout fut perdu, et tout le serait encore dans les mêmes circonstances, s'il fallait avoir recours à de pareilles gens. L'abbé de Montgaillard ayant joué son rôle, et au lieu d'être arrêté comme il eût dû l'être, s'il avait agi franchement, prit un passeport pour Paris. Quelques jours après le mouvement insurrectionnel, on le plaça dans un hôpital militaire ; j'adjure le baron de Puymaurin d'affirmer ou de nier si ce que j'avance à cet égard n'est pas conforme à la plus exacte vérité. Il a connu comme moi toutes ces turpitudes, et il en sait à fond le fort et le faible. M. de Launay fut arrêté un instant, mais il paraît qu'il était porteur d'un sauf-conduit du directoire, car on le relâcha tout de suite, et il s'évada aussi de Toulouse, où il laissa son honneur, si les accusations que l'on porte contre lui sont exactes.

Cependant le général Rougé, qui n'avait

garde d'imiter ses collègues dans leur poltronnerie, demeura dans une pénible attente, jusqu'à trois heures du matin, sous les murs de Toulouse, avec le calme du courage et l'impatience de l'indignation. Ne voyant rien venir, n'entendant aucun bruit, n'apercevant pas les trois fusées, il jugea convenable de se replier avec son corps d'armée sur le canal du midi. Là, de tous les Toulousains qui lui avaient fait de si belles promesses, il fut rejoint par un enfant nommé Pujol, maintenant chapelier dans cette ville, établi dans la rue Saint-Rome; ce jeune royaliste, qui représentait seul tous ses concitoyens, vint le prévenir que tout avait manqué, dit-il, par la trahison de M. de Launay et de l'abbé de Montgaillard. Était-ce vrai, relativement au premier? quoi qu'il en soit, il paraît certain qu'aux approches de la nuit on avait vu ce personnage entrer dans une des salles de la mairie, où s'assemblait l'administration communale, voilà du moins tout ce que le monde raconta. Toutefois son arrestation et sa prompte mise en liberté sont encore plus certaines. Il est possible que M. de Launay fût un fidèle serviteur du roi, mais un serviteur sans énergie, et qui, de même que ses coopérateurs, n'aura pas trouvé en lui ce courage

moral, le plus rare sans doute chez les hommes, et si supérieur au courage physique.

Malgré ce contre-temps, c'était peut-être encore l'heure favorable à s'emparer de Toulouse de vive force, et on aurait pu le tenter. Souvent un coup désespéré assure la victoire ; le général Rougé ne le fit pas, ignorant d'ailleurs quelles mesures pouvaient avoir été prises dans l'intérieur pour lui résister avec succès. On vit bientôt arriver sous le commandement de M. Esquirol, qui ne reculait pas à l'appel de l'honneur, de nouveaux détachements des cantons de Montastun et de Castanet qui venaient se réunir à la petite armée; le général Rougé instruit que le canton de Lanta avait pris les armes ainsi que le reste de la banlieue, il se flatta de rassembler avant peu une force assez considérable pour contraindre les autorités de Toulouse à une capitulation. En conséquence, il se dirigea à la tête de trois mille hommes environ, armés d'un petit nombre de fusils de chasse ou de munition, de faulx, de fourches, d'aiguillons et de toutes sortes d'instruments aratoires; il se dirigea, dis-je, vers les côteaux de Pech-David qui, au midi, s'avancent vers la ville ; placés entre la Garonne à l'ouest, et le canal du midi à l'est, ces côteaux

où commencent les Pyrénées et qui longent la route de Montpellier, vont par-derrière s'unir à ceux de l'Arriège. Le général étendit sa ligne depuis la rive de la Garonne jusqu'au canal, et là il attendit de pied ferme que les ennemis vinssent à lui.

Tout était en confusion dans Toulouse, où l'on craignait un soulèvement en faveur des insurgés. On avait peu d'hommes de guerre à opposer à la révolte, et l'on doutait de l'habileté des généraux appelés à les commander. Ces troupes avaient à leur tête le général Aubugès, véritable enfant de la révolution, fou, braque, hardi, mais sans talens militaires, non plus que son collègue Comme, quoique ce dernier fût mieux en apparence. Cependant et attendu qu'une trop longue hésitation devenait dangereuse, les troupes républicaines, soutenues par quelques pièces d'artillerie et par la quatorzième demi-brigade de chasseurs à cheval, s'avancèrent vers les trois heures de l'après-midi contre le baron Rougé. Ce premier engagement fut favorable aux royalistes, qui contraignirent leurs adversaires à rentrer honteusement dans la ville.

M. Rougé, pour profiter de cet avantage, expédia sur-le-champ des ordres à tous les offi-

ciers supérieurs des cantons environnants, afin que, ramassant leur monde, ils vinssent entourer Toulouse de toutes parts, et coopérer à une attaque générale. Ses ordres étaient précis et détaillés; mais, soit inexpérience, soit crainte, soit tout autre motif, on ne les exécuta pas; la nuit s'écoula dans une vaine attente, et le 8 au matin, les républicains voyant que le nombre des royalistes n'était pas augmenté, et que les campagnes du nord et de l'ouest restaient tranquilles; reprirent courage et tentèrent un nouvel effort, que cette fois le succès couronna.

Le général fut attaqué avec opiniâtreté sur toute la ligne dans sa forte position, et sa droite fut rompue à la suite d'un combat prolongé; il se vit dès ce moment obligé de quitter la plaine et d'effectuer sa retraite sur les hauteurs de Pech-David; puis la continuant sans être inquiété, tant il était encore redoutable, il parvint dans Auterive, commune importante, située sur la rive droite de l'Arriège; là il fut renforcé par le bataillon que commandait M. de Gilède père, composé des gens d'Auterive même; il se dirigea ensuite sur Sainte-Gabelle, où il effectua sa jonction avec le comte Jules de Paulo; ce der-

nier amenait avec lui les compagnies formées autour de son château de Terraqueuse, que les républicains incendièrent peu de jours après, et dans les communes voisines; il avait pour adjoint M. Valmalette.

L'armée royale ainsi renforcée, partit pour Saverdun, dans le département de l'Arriège, où de nouvelles troupes, sous les ordres de MM. d'Arlingue et de Marveilles se réunirent à elles; on fit halte sur la route, dans une maison appartenant à M. d'Ounous, membre aujourd'hui de la chambre des députés; il était absent alors; mais sa femme prodigua aux royalistes, dont elle partageait les sentiments, des rafraîchissements de toutes espèces, et cette conduite ne laissa pas que de lui valoir plus tard des persécutions de la part des républicains. Je ferai ici la remarque, que la famille d'Ounous, aussi respectable par ses vertus que par son dévouement à la cause royale, est protestante; je dois dire ce sujet, que les membres de la religion réformée ont toujours été portés, dans le haut Languedoc, pour la maison de Bourbon, et qu'on ne trouve pas dans cette partie de la France ces haines religieuses si funestes à la tranquillité publique dans le Gard; les deux

cultes vivent dans la meilleure intelligence, et les événements politiques, les articles des gazettes fanatiques n'ont pu encore troubler cette heureuse union.

L'armée filait vers Pamiers, lorsqu'elle fit la rencontre de deux colonnes de républicains, qui s'avançaient pour la combattre; le général Rougé, quoique surpris à l'improviste, fit ses dispositions; mais tel était encore le peu d'expérience des insurgés, que, parvenus à la portée du canon, ils ne purent essuyer que la première décharge, et entrèrent aussitôt en pleine déroute; les efforts de leurs officiers furent inutiles, tout se dispersa, chacun chercha son salut dans la fuite, sans songer qu'il y a souvent moins de péril à combattre qu'à reculer.

Le baron Rougé, dans ce moment critique, resta seul sur le champ de bataille, avec un canonnier et une pièce de canon qui fut démontée du premier coup; il calcula aussitôt toute l'étendue de ce désastre, qui ne lui ôta rien néanmoins de sa fermeté; il prit le parti de se retirer, non pour chercher un asile, mais pour se procurer les moyens de combattre encore; il savait qu'un nombre considérable d'insurgés s'était réuni à Muret, où on avait arboré les couleurs royales,

et où un clergé édifiant s'empressait de relever les autels renversés, et de chanter de nouveau la grand'messe avec toute la pompe de l'Eglise. On ne pouvait sans doute qu'applaudir à ces actes de piété ; mais l'essentiel était d'accommoder les choses de manière qu'on ne pût les discontinuer dorénavant : ce fut à quoi tendit le baron Rougé. Son armée se renforça de tous les fuyards de Saverdun qui, revenus de leur terreur panique, promirent de faire merveille ; il apprit que des soulèvements avaient eu lieu dans trois cantons du département du Gers, à Lombès, Mauvesain et l'Ile-en-Jourdain ; que les troupes royales, commandées sur ce point par MM. de Belloc, de Laurat, Lassalle, Béchon, Ourchein et d'Uzech, avaient été défaites, la ville de l'Ile-en-Jourdain pillée et partie de ses habitants massacrés par les républicains. Le chevalier d'Albis commandait les royalistes à cette époque fatale ; vainqueur d'abord à Clermont, il fut défait plus tard. M. Rougé sut enfin la dispersion du corps mis en mouvement dans le Tarn et aux environs de Montauban, par les ordres de M. de Termes, aide-de-camp de M. de Guintran ; on lui raconta aussi la funeste déroute de Lanta, où les royalistes avaient aban-

donné le champ de bataille jonché de leurs morts, après une vaillante résistance.

Ces nouvelles qui venaient coup sur coup étaient peu rassurantes, et ne promettaient pas un heureux avenir à la cause royale. La seule armée qui existât encore, manquait d'argent, de munitions et d'armes, peut-être aussi était-elle agitée par les divisions de ses chefs, par leurs prétentions rivales; tous voulaient commander et nul ne voulait obéir, chacun proposait un plan et mettait son amour-propre à le faire prévaloir; c'était la confusion de la tour de Babel. Néanmoins douze mille hommes campaient à Muret, ville bâtie à trois lieues de Toulouse, sur la rive gauche de la Garonne, et à mesure qu'on remontait le cours du fleuve; leur nombre augmentait à toute heure. Il y avait pour briser le joug du directoire un tel élan, qu'on avait plutôt peine à retenir l'impétuosité des troupes que besoin de l'exciter; le baron Rougé, jugeant des autres d'après lui, se flattait d'apprendre à chaque minute la nouvelle de la levée en masse des treize départements, et pour lui, c'était beaucoup de prolonger la guerre jusque-là.

Il passa en revue les divers corps de l'armée royale, voici leur organisation : le général

baron Rougé, commandant en chef, ayant pour principal aide-de-camp M. de Murtos, ex garde du corps; M. Dufaur d'Encuns, *chef d'état-major;* de Beyne Reissac, Courtade, d'Auzielle, de Laboucherolles, Latour, Brunet, *officiers d'état-major;* d'Estadens, *commissaire ordonnateur;* de Berdolle Gondourville, *commissaire des guerres;* Gasc, *trésorier;* le chevalier de Laburthe, *adjoint;* le bataillon de Muret était commandé par MM. Galias et Fraiche; celui de Lavernose par M. de Sirgan; celui de Longage par M. de Sainte-Marie; celui de Rieumes par M. de Papus-Parade; celui de Sainte-Foix par M. de Puntous; celui de Seisse par M. d'Uguin, fils d'un président au parlement de Toulouse, et l'une des victimes de la révolution; celui de Frouzens, par M. Marin aîné, qu'on appelait le beau Marin; habile joueur de harpe, il avait consacré son épée à la cause du roi, et, en troubadour chevalier, employa son talent admirable à secourir dans l'émigration ses compagnons d'infortune; le bataillon de Plaisance avait à sa tête M. Boutonnier; celui de Cazères M. de Villeneuve; celui de Carbonne MM. Boussac et de Montgazin; celui de Toulouse était commandé par MM. Tourreil Pratviel, ce dernier ex garde du corps, homme

brave et tout à la fois cher aux dames, royaliste de corps et d'ame, et n'ayant jamais dévié dans ses sentiments; celui de Castanet, par MM. de Lacroix et de Roquemaurel; celui de Montgiscard par MM. Esquirol et Delpy; celui de Nailhoux par M. Armain; celui de Villefranche de Lauragais, par M. Cayla; celui de Lanta par M. de Gilède, celui de Caraman par M. de Saint-Félix; celui de Fronton par M. Vaquier; celui de Leguevin par M. Desegaults, chevalier de Saint-Louis, ex officier d'artillerie, et qui avait servi dans le même régiment que Napoléon Bonaparte, celui de Levignac par M. de Fleyre; celui de Colomiers par M. Lesplanne-Granedel; et enfin la cavalerie, assez mal montée, et encore plus mal équipée, reconnaissait pour chef, M. de Marin, ex officier des carabiniers.

Le comte Jules de Paulo élevait déjà des prétentions funestes, il voulait marcher seul, et il parvint à entraîner plusieurs compagnies dont il forma un corps séparé; son bouillant courage lui laissait croire qu'il suppléerait l'expérience par des coups de sabre, et que pour saisir la victoire il suffisait de le vouloir.

Les républicains ne s'endormaient cependant pas, ils firent leurs dispositions, soit du côté de

l'Arriége, soit du côté du Gers, pour prendre en flanc l'armée royale, et ils venaient en outre droit à elle, par la route de Toulouse; ces divers mouvements, propres à jeter la confusion dans une armée encore mal organisée, et plus encore l'espérance de recevoir des secours du roi d'Espagne, que l'on se flattait de compter au premier rang des soutiens de l'insurrection, décidèrent le général Rougé à s'éloigner de Toulouse, qu'il n'était plus possible de surprendre, pour se porter sur Saint-Gaudens, position militaire très importante et où l'on pouvait se défendre avec avantage; on quitta donc Muret.

Aux approches du pont de Carbonne, jeté sur la Garonne, on rencontra un premier corps de républicains, qui fut dispersé; l'armée s'arrêta à Carbonne, elle y apprit que l'ennemi venait de s'emparer du château et du parc de la Terrasse appartenant à M. d'Hautpoul, et qu'il se préparait, non-seulement à disputer le passage, mais même à cerner les royalistes. Le général Rougé, sans perdre de temps, fit dire à l'officier qui commandait l'avant-garde, de tenir bon, puis à la suite d'un conseil de guerre tenu chez M. Boussac, et après avoir reconnu la position des républicains, il donna le signal

d'une attaque générale; le combat fut vif et dura plus de deux heures; les ennemis furent culbutés sur tous les points, ils laissèrent sur le champ de bataille, dans la plaine et dans le parc de la Terrasse, environ quatre cents morts, sans compter ceux qui se noyèrent dans la Garonne; on fit neuf cents prisonniers. Quelques voix, mais en bien petit nombre, osèrent demander qu'on les massacrât, puisqu'on ne pouvait pas les garder: le général Rougé repoussa avec une noble indignation cette affreuse proposition; il leur rendit la liberté après leur avoir fait donner leur parole d'honneur de ne plus porter les armes contre les royalistes, joignant à cet acte de prudence la précaution de leur faire couper les cheveux pour qu'on pût les reconnaître s'ils faussaient la parole donnée.

L'armée royale, à la suite de ce combat, parcourut comme en triomphe tout le pays, depuis Carbonne jusques à Saint-Gaudens; elle fut accueillie dans cette ville aux cris de *vive le roi!* et avec toutes les démonstrations de l'allégresse; on renversa les emblêmes de la république, on déracina l'arbre de la liberté, et le drapeau tricolore fut traîné dans la poussière; on vit peu après arriver deux députations des commissaires du

roi dans les départements des Hautes et Basses-Pyrénées; elles venaient offrir, au nom de leurs commettants, la réunion de leurs forces à celles de la Haute-Garonne; mais on manquait d'armes et de munitions : le général Rougé n'en avait pas à leur donner, aussi les engagea-t-il à se tenir tranquilles, puisque ces zélés royalistes n'étaient point en état de témoigner utilement leur dévouement à la monarchie légitime; le général, en même temps, cherchant à se procurer tous les secours possibles, écrivit au roi d'Espagne pour lui donner connaissance du mouvement, et le prier de lui prêter un appui prompt et puissant; il se flattait que la cour de Madrid ne balancerait pas à lui faire passer les munitions qui lui étaient si nécessaires. Ce loyal militaire, avec une bonhommie sans égale, jugeait le roi d'Espagne d'après lui-même; il ne savait pas que ce monarque imbécille ne voyait déjà que par les yeux de son favori, Manuel Godoy.

CHAPITRE XLVIII.

Victoire remportée par le comte de Paulo à Saint-Martory. — Le baron Rougé, trompé par de faux bruits, va au-devant d'un corps d'émigrés qui n'existe pas. — Terreurs qui compromettent l'existence de l'armée royale. — Déroute de Montrejean. — Retraite du général Rougé en Espagne. — Le chevalier de Lamothe et Louis XVIII, anecdote. — Les républicains massacrent leurs prisonniers. — Les insurgés sont traduits devant une commission militaire, qui les condamne à mort. — Action héroïque de M. d'Olive Quinquiry et de sa famille. — Atrocités commises par les républicains. — M. de Puibusque. — Lettre inédite du général Rougé à S. A. R. Mgr. le Dauphin. — Situation de la France. — Propositions faites à Moreau. — La famille Bonaparte engage Napoléon à revenir d'Égypte. — Lettre inédite qu'il m'écrit à ce sujet.

Tandis que le général Rougé prenait ces mesures, il fut rejoint à Saint-Gaudens par le comte Jules de Paulo, qui venait de battre les ennemis communs; il avait appris en arrivant à Martres, qu'un général républicain était entré tout récemment à Saint-Martory, accompagné de quelque infanterie de ligne, de la garde nationale du département de l'Arriége, et d'un corps d'artillerie. Un étroit passage sépare en ce lieu la Garonne des rochers voisins, un petit nombre

d'hommes suffit à la défense de ce chemin, ainsi fortifié par sa position; et néanmoins, dans la circonstance, s'il n'était pas forcé, la partie de l'armée royale commandée par le comte Jules de Paulo allait être perdue sans ressource, puisqu'elle se trouverait entre deux feux, celui des troupes de l'Arriége, qui l'attaqueraient en face et celui des troupes arrivant de Toulouse, qui la prendraient sur les derrières; la retraite d'ailleurs n'était pas possible, les localités s'y opposaient, il fallait donc vaincre ou mourir. L'intrépide Paulo n'hésite pas, il s'avance à la tête de ses cavaliers peu aguerris, qui croyaient marcher à une défaite certaine; parvenu jusqu'au pied d'une vieille tour, bâtie en ce lieu pour la garde du défilé, et où le général royaliste s'attendait à trouver les avants-postes républicains, il n'apperçoit ni vedettes ni sentinelles; tant d'imprévoyance, à laquelle il ne peut croire, lui semble un piége; il avance avec précaution. Des paysans annoncent bientôt que les républicains, endormis dans leur sécurité, et croyant les royalistes à une distance plus éloignée, ne songent qu'à se divertir, et ont négligé de se garder comme la prudence l'ordonne impérieusement en pareil cas.

Le comte de Paulo se hâte de profiter de l'occasion ; il presse la marche, et à la tête de sa colonne, il est déjà dans Saint-Martory, avant qu'aucun cri d'allarme se soit fait entendre. Cependant les républicains ont enfin connaissance de sa venue ; le général rallie ses soldats, ils courent aux armes, l'artillerie est pointée ; mais Jules de Paulo s'élance sur ce chef imprévoyant, l'attaque corps à corps, le blesse et le renverse ; les pièces de canon tombent au pouvoir des royalistes, qui, à leur tour, les dirigent contre les gardes nationales Arriégeoises, et le passage est complétement forcé. Après cette expédition brillante, le comte de Paulo accéléra sa marche sur Saint-Gaudens pour se réunir au général Rougé, et son entrée dans cette ville eut toutes les apparences d'un triomphe.

Le baron Rougé ayant laissé dans Saint-Gaudens quelques troupes sous les ordres de M. de Sirgun, s'achemina vers Montrejean, n'ayant qu'à se louer des soins et des témoignages de dévouement que M. de Lassus-Camon prodigua à l'armée royale. Une fois parvenu dans Montrejean, le baron Rougé apprit par vingt bouches différentes, qu'un corps de quinze cents émigrés avec armes et bagages, s'était porté au village de Fox,

frontière de l'Espagne, et attendait là que le passage fût ouvert par les autorités espagnoles. Cette nouvelle était trop importante pour y croire légèrement; ce fut néanmoins ce qui arriva. Le général, loin de la révoquer en doute, voulut aller lui-même au-devant de ces braves, pour leur faciliter le chemin jusqu'à lui; il partit avec cinq cents hommes, laissant pendant son absence, le commandement en chef au comte de Paulo; il prit dans sa route la ville de Saint-Béat, défendue par des troupes républicaines et par quatre pièces de petite artillerie, que ces troupes abandonnèrent en se retirant. Ce succès était quelque chose, il eût été bien surpassé par le renfort de quinze cents émigrés; mais c'était une fable. Cette armée, qui paraissait être sortie de dessous terre, n'existait nulle part; il n'y avait à Fox qu'un seul réfugié français, M. de Revel, natif du département du Gers, qui se réunit aux royalistes, et qui, malgré sa bonne volonté, ne put leur être que d'un bien faible secours.

Le baron Rougé, frappé d'étonnement, et reconnaissant alors combien on avait trompé sa bonne foi, se hâta de revenir sur ses pas et de rejoindre son armée, deux jours après l'avoir

quittée. Une si courte absence avait déjà produit un effet bien funeste ; il trouva les divers corps agités et désorganisés par les bruits les plus absurdes; on l'accusait, lui personnellement, d'être passé en Espagne, et d'emporter en fuyant le trésor de l'armée, qui en totalité était de sept mille francs. Ces récits mensongers prenant d'autant plus de consistance que les poltrons avaient intérêt à les propager, une grande partie des troupes s'était débandée, le tiers, à peine, était demeuré sous les armes; c'était néanmoins le moment du danger le plus pressant: l'ennemi s'avançait sous les ordres du général Barthier, chef de l'armée des Hautes-Pyrénées, et sous celui du général Comme, et de l'adjudant-général Vicose, qui commandait les Toulousains.

Au point du jour, le comte de Paulo vint avertir le baron Rougé que les républicains occupaient les hauteurs qui environnent Montrejean; celui-ci ordonna de faire battre la générale, et courut en même temps reconnaître la position de l'ennemi; il vit à son arrivée sur la ligne, que les troupes royales ayant été relevées des postes qu'il avait fait occuper à son arrivée à Montrejean, les républicains s'étaient empressés de prendre

possession de ces fortes positions pour y établir des pièces d'artillerie qui battaient toute la plaine. Malgré la plus vive canonnade de la part des ennemis, les colonnes se déployèrent et marchèrent en avant; le centre, commandé par le comte de Paulo, et la droite commandée par MM. de Galias et de Toureil, combattirent avec intrépidité; la gauche, mise sous les ordres de M. Paignon, et sur laquelle se dirigeaient tous les efforts des républicans, se replia en désordre; le général Rougé se porta rapidement de ce côté, pour tâcher de la rallier, il le tenta en vain, et pendant ce temps les deux autres corps de bataille s'apercevant de ce qui se passait, plièrent à leur tour, et se débandèrent en un instant.

Le terrain en cet endroit est montagneux; il fut impossible de retenir les troupes, et de les ramener au sentiment de leur devoir. La déroute devint complète. On se sauva comme on put, qui de çà qui de là; jamais on ne vit confusion pareille. Les royalistes perdirent à cette affaire au moins cinq cents hommes tués; ils abandonnèrent autant de blessés que l'on massacra impitoyablement sur le champ de bataille. Le général Rougé, au milieu de cette funeste débâcle, n'ayant pu rallier que deux cents

hommes, perdant d'ailleurs toute espérance de pouvoir continuer la guerre, n'attendant plus rien surtout du roi d'Espagne, qui avait donné l'ordre infâme de livrer à la république tous les insurgés qui pénétreraient dans ses états, et voyant enfin que, de tous les départements qui devaient se lever en masse, celui de la Haute-Garonne était le seul qui eût agi; le général Rougé, dis-je, crut devoir terminer une lutte qui s'était prolongée depuis le commencement jusqu'à la fin du mois d'août 1799.

En conséquence, et bravant la rigoureuse mesure ordonnée par le roi d'Espagne, il conduisit les deux cents hommes demeurés fidèles jusqu'au premier village espagnol; là il leur distribua les sept mille francs qui composaient la caisse de l'armée, ayant égard à la position sociale et aux besoins de chacun. Cette somme s'étant trouvée insuffisante, il partagea entre les derniers soixante louis sur quatre-vingts qui formaient sa bourse particulière, et puis après on se sépara, afin de pouvoir isolément se soustraire avec plus de facilité à la police espagnole.

Le comte de Paulo, contraint aussi à chercher un asile hors de sa patrie, passa d'abord en Espagne et puis en Angleterre; il obtint plus tard

une amnistie du premier consul, tant pour lui que pour l'état-major royaliste. Il rentra alors en France ; et revint à Toulouse, où il mourut à la fleur de son âge, en 1803 ou 1805. Le baron Rougé eut beaucoup à faire pour éviter de grands périls tant qu'il fut sur le territoire espagnol ; mais il n'eut qu'à se louer de l'accueil flatteur qu'il reçut en Portugal, et surtout à Lisbonne, tant de la part du roi, à qui il fut présenté par le duc de Coigny, ambassadeur de Louis XVIII, que des émigrés français, formant les régiments commandés par les ducs de la Châtre, de Mortemart et de Castrie, et dont le chevalier de Lamothe était le vaguemestre général; ce dernier était connu par son dévouement à la cause royale, et ses sentiments étaient bien appréciés du Roi qui lui en donna un jour une preuve bien honorable : il s'agissait de remplir une mission qui présentait les plus grands dangers, et chacun de ceux à qui on l'offrait trouvait un prétexte plausible pour s'en exempter. Instruit de ce qui se passe, le chevalier de Lamothe accourt et supplie le Roi de lui accorder la préférence. Touché de cet élan généreux, Louis XVIII lui répondit : « Je savais d'avance, chevalier, que » vous me rendriez ce grand service; je me

» connais en hommes et je vous ai apprécié » depuis long-temps. »

Le baron Rougé passa ensuite en Angleterre, où le roi actuel, Charles X, alors MONSIEUR, le combla de ses bontés; treize mois après, ce militaire voyant qu'il ne pouvait être d'aucune utilité au roi dans les circonstances présentes, obtint de lui l'autorisation de rentrer en France. Il y revint sous la paix du consulat sans être inquiété; mais il ne fut pas employé, car il ne demanda point à l'être. Il se déclara en 1815 avec énergie pour la cause royale, et ce fut lui qui décida le général Decaen à quitter Toulouse, en lui signifiant que s'il tardait à proclamer Louis XVIII, lui, général Rougé, allait attaquer la ville avec les troupes insurrectionnelles qui se rassemblaient sous ses ordres.

Après avoir ainsi conduit la fortune des deux chefs de l'armée royale aussi loin qu'il a été possible de le faire, je reviens aux républicains vainqueurs à la bataille de Montrejean. Loin de se conduire en ennemis généreux, ils abusèrent étrangement de la victoire; ils répandirent sans pitié le sang des français, soit qu'ils les eussent faits prisonniers, soit que le gouvernement espagnol, à sa honte éternelle, leur livrât

les réfugiés; tous ceux qu'on put saisir furent conduits à Toulouse et entassés dans les prisons des Cordeliers et de la Conciergerie; on séquestra leurs propriétés, et on livra leurs personnes à une commission militaire qui, chaque jour, en condamnait à mort un certain nombre que l'on exécutait sur-le-champ. Parmi ces malheureux se trouvaient M. de Berdolle, qui se sauva en contrefaisant l'insensé; M. Auguste Daguin, qui confia le soin de sa défense à un ami de sa famille. Celui-ci accourut à Paris; je le vis, je le mis en rapport avec Cambacérès, alors simple jurisconsulte, et tous trois, en réunissant nos efforts, nous parvînmes à arracher au gouvernement une décision, qui enleva les accusés à la commission militaire pour les faire passer sous la jurisdiction de leurs juges naturels; c'était tout gagner; car peu après, et par l'effet de l'heureuse révolution du 18 brumaire, tous les prisonniers recouvrèrent leur liberté et leur fortune; bon nombre de gens de Toulouse qui doivent l'une et l'autre à Napoléon, ne lui en ont montré aucune reconnaissance.

Ainsi se termina cette entreprise fortement conçue et mollement exécutée; qui, aurait pu, quinze ans plus tôt, remettre la France sous le

gouvernement de la maison de Bourbon, et épargner à la patrie tant de sang répandu depuis et une double invasion. Les commissaires du roi avaient déployé une habileté extrême dans le mode dont ils s'étaient servis pour organiser les compagnies philanthropiques ; mais lorsqu'il fut temps d'agir, ceux qui en belles paroles avaient annoncé le plus de fermeté, furent ceux qui craignirent le plus de se montrer, et tout manqua par leur faiblesse intempestive. Cette faute fut d'autant plus grande, que si le soulèvement des treize départements avait eu lieu à la fois, la Provence suivait le branle donné, et tout le midi s'appuyait, pour opérer la contre-révolution, sur l'armée austro-russe qui, comme je l'ai déjà dit, était sur le Var.

Parmi les faits particuliers qui signalèrent cette insurrection, je ne puis passer sous silence le trait héroïque de M. d'Olive Quinquiry qui, seul avec sa famille, s'étant retranché dans son château, situé sur le territoire de la commune de Flourens, attendit de pied ferme la venue d'une colonne républicaine, l'obligea à faire le siége d'une bicoque, défendue par un seul homme, une femme, quelques jeunes filles et de petits garçons, et la contint pendant toute une journée,

en faisant un feu si bien nourri, que les républicains ne doutèrent pas qu'un corps d'insurgés ne fût retranché derrière ces vieilles murailles; enfin à la faveur d'une nuit épaisse, M. d'Olive et les siens parvinrent à se sauver dans les bois voisins. Leur demeure abandonnée fut incendiée par les ennemis. Ceux-ci se souillèrent d'un acte de cruauté bien plus odieux encore à l'affaire de Lanta; là combattait un M. de Puibusque, gentilhomme d'une des plus anciennes familles de la province, il est vaincu et tué; sa fille était auprès de lui, les républicains la saisissent, et celui qui venait d'immoler son père, essuie sur les lèvres de cette infortunée son sabre dégoûtant du sang paternel.

Je terminerai cette partie de mes Mémoires en rapportant une lettre inédite, que le général baron Rougé adressa, vers le mois de mai 1825, à S. A. R. Monseigneur le Dauphin, à qui il envoyait un mémoire sur l'insurrection royale du Midi; cette lettre est tombée en mes mains par une circonstance particulière, et je ne crois pas commettre d'indiscrétion en la publiant.

« MONSEIGNEUR,

» Il y a environ un mois qu'il fut demandé » par le comte Partounaux, membre de la com-

» mission nommée pour faire un rapport sur » le fait de l'insurrection royale, qui eut lieu » dans le département de la Haute-Garonne, » des éclaircissements à M. le baron de Puy- » maurin, notre député. Celui-ci s'empressa de » me demander ce rapport pour le transmettre » à la commission; ce même rapport, Votre Al- » tesse Royale me permettra d'avoir l'honneur » de le mettre sous ses yeux, elle préjugera les » conceptions profondes de ce travail qui, re- » cevant dans l'ensemble son exécution, ho- » norerait à jamais le Midi, puisqu'il aurait » remis il y a vingt-cinq ans, sur le trône de ses » ancêtres, Sa Majesté Louis XVIII. Si je me » suis tu jusqu'à ce jour, où il a été fait une » demande, c'est parce que je ne voulais pas » parler de moi pour donner des torts aux » autres. Recevez, Monseigneur, etc. »

Au demeurant, le général baron Rougé est encore plein de vie, à la grande satisfaction de ses nombreux amis, et je suis persuadé qu'il ne démentira aucun des faits que j'avance dans ces Mémoires.

Je reviens maintenant à ce qui se passait à Paris. L'impéritie du directoire, j'en demande pardon à M. Gohier, avait amené une suite de

malheurs qui rendaient la position de la France excessivement critique : de toutes parts les armées de la république battant en retraite, se rapprochaient de nos frontières. Masséna était bloqué dans Gênes. Moreau s'illustrait en défendant le terrain pied à pied ; mais, toutefois, il reculait. La chouannerie menaçait dans l'intérieur de recommencer la Vendée avec son héroïsme et ses victoires, moins cependant sa probité. La ville du Mans venait d'être surprise, et dans le midi du royaume, un violent et dangereux incendie avait failli s'allumer rapidement aux pieds des Pyrénées. La faiblesse, la lâcheté de quelques chefs des royalistes dans ce pays, étaient les seules causes du défaut de succès des ennemis du directoire. On poussait contre ce gouvernement un cri d'indignation universel ; dans tous les départements on voulait sa chute, on la demandait à tous ceux qu'on croyait en position de la décider : on n'avait garde, en de telles conjectures, de négliger de s'adresser au général Moreau ; mais cet habile capitaine recula devant la pensée de changer la forme du gouvernement. On sait qu'il refusa de se mettre à la tête d'un parti nombreux et sage, qui ne demandait pas mieux que de se rallier à lui. Sa conduite doit-elle être louée ? je ne répondrai ni

par oui, ni par non; il est cependant, je crois en politique, des circonstances où trop de modération n'est pas un bien, et où, dans l'intérêt commun, il faut essayer des partis qui, au premier coup d'œil, peuvent paraître téméraires, et même coupables.

Quelque mystère que les mécontents eussent mis dans leurs démarches, il en transpira quelque chose; ces bruits parvinrent aux oreilles de la famille Bonaparte qui en fut singulièrement alarmée. Déjà depuis long-temps elle aimait à se bercer de l'idée que le conquérant de l'Italie et de l'Égypte devait, à son retour, saisir les rênes de l'administration; elle frémit en reconnaissant qu'il n'était pas seul l'objet des espérances du peuple, et qu'un autre que lui pouvait être appelé à la souveraine magistrature par les suffrages des citoyens. Dans cette inquiétude, craignant tout de l'ambition active d'un compétiteur, les membres de la famille de Napoléon lui écrivaient lettres sur lettres, le conjurant de tout abandonner sur les bords du Nil, pour venir aux rives de la Seine relever la splendeur de la patrie. On en fit tant, que ce héros, singulièrement intrigué de son côté, ne sachant que faire, se défiant de ses proches qui, pour leur plus grand avantage, pouvaient lui exagérer

l'état des choses, écrivit à plusieurs de ses amis, à ceux qu'ils savaient ne pas s'enthousiasmer ou s'épouvanter facilement; je fus du nombre, ainsi que Regnault Saint-Jean d'Angély, et deux ou trois autres. Voici ce qu'il m'écrivit :

« Eh bien ! mon cher législateur, que fait-on » à Paris? des sottises, des extravagances. Nous » tâchons ici de ne pas vous imiter, et nous » nous en trouvons bien. On me conte d'étranges » billevesées; il y a des gens qui passent leur » vie à enfiler des rapsodies, ils en font des » chapelets de nouvelles dont on nous régale, » nous, pauvres exilés. Certes, je ne puis croire » que l'on aille chercher un appui là où l'on ne » trouverait qu'un bâton pourri enveloppé de » clinquant, et que l'on se flatte de mieux diriger » les affaires, en mettant à leur tête des esprits » incapables de les gouverner. On m'écrit là-des- » sus des particularités qui me confondent. On » s'amuse à me représenter que tout est perdu; » si je veux en croire certains badauds, le mé- » contentement serait universel, et le premier » qui se présenterait pour en profiter enleverait » l'enjeu. Il n'y a peut-être pas un mot de vrai » de tout cela; les choses vont leur train ni bien, » ni mal : cependant il en est une qui me

» frappe, c'est qu'en partant je vous ai laissé la
» paix, et que maintenant vous avez la guerre;
» c'est que l'Italie était toute sous notre in-
» fluence, et que maintenant elle n'est plus à
» nous; cela ne vaut rien. On a donc gâché ce
» que j'avais fait, de telles affaires ne me con-
» tentent pas. Je tiens beaucoup sans doute à
» conserver l'Égypte, mais j'aime encore mieux
» que la France soit grande et libre; car je suis
» Français de la plante des pieds au bout des
» cheveux, entendez-vous, et ils en ont menti
» ceux qui disent le contraire.

» D'après ceci, attendez-vous à mon appari-
» tion subite, pour peu que je sois nécessaire,
» et, sur ce point je demande conseil à votre
» amitié; je vous conjure de me le donner avec
» toute franchise; je vous en voudrais beaucoup
» si je venais à savoir que vous ne m'eussiez pas
» dit la vérité entière. Puis-je être utile? au-
» rais-je des amis si j'arrivais impromptu?
» voilà sur quoi il faut me répondre, mais sans
» flatterie; la flatterie perd ceux qui sont en
» pied, à plus forte raison ceux qui n'y sont pas
» encore. Voyez Regnault, il m'est très attaché,
» je compte sur lui. Voyez Pontécoulant, c'est
» un homme de grand sens; ses formes sont

» agréables, et si vous ne le connaissez pas,
» vous serez charmé de vous lier avec lui. Si
» vous rencontrez le citoyen Talleyrand, faites-
» lui mes compliments; ce serait un beau coup
» de deviner sa pensée; je n'imagine pas qu'il
» me soit très opposé; ne négligez pas non plus
» Fabre de l'Aude, et *tutti quanti*, sans oublier
» Cambacérès et Lebrun, ce sont deux fortes
» capacités, je ne douterai pas de ce qu'ils me
» feront savoir. Mes frères, ma femme, tous les
» miens ont trop d'envie de m'embrasser pour
» que je me fie à leurs assurances; ils se voient
» trop en moi, c'est naturel; mais moi, pour
» réussir, il faut que je me voie dans les autres.
» Je ne vous parlerai pas de l'Égypte, c'est
» un beau pays, dans les illusions de Volney ou
» de Savary; mais, en réalité, cela ne vaut
» pas la France. Je tâche de civiliser les natu-
» rels du pays, je n'en viendrai pas à bout; il
» faudrait couper toutes les têtes et faire table
» rase pour introduire brusquement de nouveaux
» usages; d'ailleurs, la diversité des religions sera
» toujours ici un grand obstacle, il ne devrait y
» avoir dans un état qu'un seul culte, cette
» divergence offre un trop fort appui à tous
» ceux qui veulent troubler l'empire; la secte la

» plus faible ou la plus forte penchera constam-
» ment pour celui qui voudra la faire dominer,
» ou qui tendra à lui conserver la suprématie.
» Je relis ma lettre, elle est bien longue;
» comme on devient diffus, lorsqu'on n'y songe
» pas! Adieu! je vous embrasse tous.

« BONAPARTE. »

Je vis à travers ce bavardage, qui me parut affecté, le but véritable de sa lettre, et j'en fis mon profit. Je me conformai à ses instructions, et dans ma réponse, parlant selon ma conviction, je prouvai à mon illustre correspondant qu'il devait revenir, et qu'il serait bien reçu. Regnault, qui était à Paris son agent secret, et qui l'aimait jusqu'à l'idolâtrie, comme il l'a prouvé depuis, le pressait encore plus que moi. « Il nous le faut
» ici, me disait-il, et, en un tour de main, il
» aura fait maison nette; la nation a besoin,
» pour être retrempée, de l'ancien gouvernement
» des Francs, d'une autorité toute militaire;
» nous ne reviendrons à l'ordre qu'en marchant
» au pas; il faut du tambour à notre oreille
» pour nous faire faire quelque chose de bien. »

CHAPITRE XLIX.

Conférence avec Lucien et Cambacérès. — Espérances de Sieyes. — Portrait de Lucien. — Ennemis du général Bonaparte. — Barras. — Le général Moulin. — Gohier. — Dispositions de l'armée et du peuple. — Roger Ducos. — Dîner chez madame Bonaparte. — Sieyes apprend à monter à cheval. — Madame Bonaparte et madame Gohier — Grands airs de celle-ci. — Nouvelle du débarquement de Bonaparte. — Changement de position des convives. — — Je vais chez Cambacérès. — Ma conversation avec lui. — Embarras des directeurs. — Conseil qu'ils tiennent. — Arrivée de Bonaparte.

Ainsi que Bonaparte m'en avait témoigné le désir dans la lettre que je viens de rapporter, je crus devoir provoquer une conférence avec Lucien et Cambacérès; elle eut lieu chez ce dernier. Là je me récriai sur la méfiance que le général témoignait, je me plaignis à son frère de ce qu'on ne lui avait pas fait connaître combien le peuple était malheureux, et avec quelle impatience il soupirait après le retour d'un héros qui était depuis plusieurs années le but unique de toutes ses espérances; Cambacérès après moi s'étendit sur le même sujet; il fit voir clairement que la France était à la veille d'une

catastrophe funeste, si une main puissante ne venait à son secours.

Tandis que nous exprimions ainsi notre pensée, la figure de Lucien s'épanouissait; je remarquai entre lui et le maître de la maison, certains signes d'intelligence dont je fis mon profit à l'heure même, en me plaignant à tous deux de ce qu'on avait l'air de vouloir me sonder, lorsque déjà on devait avoir la certitude que j'étais autant l'ennemi du directoire que l'ami du général. Cambacérès me prit alors par le bras, et ayant l'air de me présenter à Lucien, comme si je le voyais pour la première fois, lui dit avec une gaité dont les élans lui étaient peu ordinaires : *Dignus est intrare in nostro docto corpore.* A ces mots nous nous prîmes tous les trois à rire, et puis Lucien s'excusant vis-à-vis de moi, sur l'importance de la chose, me pria de lui pardonner si d'abord il ne m'avait point parlé à cœur ouvert; à la suite de ce préambule, il me confia, sous le sceau du plus grand secret, que selon toute apparence son frère était en mer pour revenir parmi nous.

A cette nouvelle, que corroborait pour moi la lettre que le général m'avait écrite, et dont je continuai à faire un profond mystère, je sentis mon cœur rempli de joie; j'envisageai d'un regard l'avantage que la France retirerait de ce coup hardi,

et je songeai en même temps que je ne pouvais qu'y gagner, demeurant convaincu qu'on ne m'oublierait pas. Je ne dissimulai aucune de mes sensations, et je m'engageai à soutenir de toute mon influence, dans le conseil des cinq-cents, les mesures qui tendraient à nous délivrer du directoire. Lucien nous quitta lorsqu'il se fut assuré de moi, et je demeurai avec Cambacérès; celui-ci me pria de l'excuser s'il ne m'avait rien dit sur ce qui se tramait; mais le secret d'autrui n'étant pas le sien, il ne lui avait pas été possible de tenir à mon égard une autre conduite. « Je ne vous ai pourtant pas oublié, ajouta-» t-il, car vous avez été placé par moi sur la » liste de ceux sur qui nous pouvons compter. »

Il poursuivit, et il m'apprit que si on réussissait, il était destiné à occuper une place très éminente dans la nouvelle administration; Bonaparte appréciait ses talents et ne redoutait pas son caractère; cet habile politique se serait bien gardé d'élever aussi haut qu'il éleva Cambacérès, un homme en qui il aurait connu ce genre d'ambition qui aspire à pousser par lui-même la roue de sa fortune; il savait que l'archi-chancelier, satisfait d'être beaucoup par le secours d'autrui, ne songerait jamais à monter davantage en employant ses propres moyens.

Je sus que Sieyes était en apparence à la tête du mouvement qu'on préparait; ce personnage inquiet et dévoré par des pensées présomptueuses, s'était fait une opinion ridicule à l'égard du général Bonaparte; il le croyait propre à gagner des batailles et non à diriger les affaires; il se flattait de régner avec lui et sur lui, en lui abandonnant le soin de conduire les armées à la victoire, tandis qu'il se réserverait la direction du gouvernement intérieur et la correspondance avec les puissances de l'Europe; c'était son hochet, son *dada*, sa chimère permanente; il ne lui fut possible d'envisager plus sainement les choses, que lorsque le premier consul l'eut rejeté presque avec violence dans la foule de ceux dont l'ex abbé avait voulu faire non ses égaux, mais ses sujets; j'appris encore de Cambacérès, que Treilhard, Réal et plusieurs fortes têtes de la révolution se ralliaient à de nouvelles espérances, et que l'on se flattait de réussir par leur concours.

Lucien Bonaparte était à cette époque franchement d'intelligence avec son frère; il avait apporté, avec toute l'impétuosité des passions d'un Corse, un ardent amour de la liberté; il voulait bien le pouvoir dans sa famille, mais non la tyrannie, et comme toutes les ames géné-

reuses, il s'était forgé une utopie, il admettait la possibilité d'une magistrature prépondérante, sans que les droits du peuple eussent à en souffrir; l'ame de Lucien était noble, ferme et élevée; quelques petitesses la déparaient, il se montra jaloux de son frère, il mit de la gloire à lui résister, et son orgueil ne lui montra pas le côté odieux ou ridicule de cette lutte fratricide; il chérissait les arts; il s'amusait à être poète lorsqu'il aurait pu être roi; toutes les vertus de famille, du père, de l'époux, du citoyen, remplissaient son cœur; il avait de la grâce dans les manières, de la bonté dans les sentiments, on le trouva d'autant plus digne d'une couronne, qu'il dédaigna de la porter, car le monde dont le tact est exquis, nous apprécie plutôt en raison de ce que nous refusons que pour ce que nous acceptons. Lucien plus tard suivit une autre marche, il accourut au secours de son frère, lorsque son frère chancelait en 1815. A ce moment il fit taire son opinion pour n'écouter que sa tendresse, et l'intérêt de ses proches; il avait résisté aux séductions de la grandeur et de la puissance, il ne put résister aux sollicitations du malheur; il y eut quelque chose de sublime dans ce dévouement, que le vulgaire s'est obstiné à ne point apprécier, car souvent il ne juge que sur les apparences;

c'eût été un bonheur que Lucien eût voulu d'un trône, il y aurait porté de hautes qualités, et certes, une fois qu'il s'y serait assis, Napoléon eût trouvé en lui une assistance que ses autres frères ne lui donnèrent pas; ceux-ci, je n'en excepte pas Murat, n'étaient rien par eux-mêmes, sous le rapport politique; c'étaient de grands enfants dont il fallait prolonger indéfiniment la tutelle.

L'entreprise que l'on préparait en 1799, quoiqu'elle se présentât d'une manière favorable, n'était pas sans quelque péril; il restait dans les deux conseils des hommes qui rêvaient toujours la république impérissable; ceux-là, il faut en convenir, n'étaient pas les moins habiles ni les moins courageux; on devait croire qu'au moment du péril ils se rallieraient nécessairement à Barras dont on vantait l'énergie, je ne sais trop pourquoi; à Moulin, l'un des directeurs, dont on se plaisait à faire un homme de mérite, et à Gohier l'honnête homme, car tel était le sobriquet honorable qu'on lui avait donné; on se figurait que ces trois directeurs ne se laisseraient pas enlever le pouvoir sans se défendre, et l'on apercevait derrière eux une foule de généraux tous ennemis secrets du vainqueur de l'Italie et de l'Égypte, car la jalousie

avait trouvé le moyen de se glisser dans des cœurs qui n'auraient dû être sensibles qu'aux impressions de la gloire.

De notre côté, nous trouvions pareillement de grands motifs d'espérance. Barras nous était connu, nous connaissions sa facilité, sa superbe et son imprévoyance; son amour du pouvoir et des femmes; son désir de faire parler de lui, et son besoin de ne rien faire; sa promptitude à imaginer, et sa lenteur dans l'exécution; il voudrait sans doute garder le sceptre, mais il ne ferait rien pour le défendre : c'était, en un mot, une tête chaude avec une ame blâsée, et dans laquelle il n'y avait plus rien. Le général Moulin, dont on essayait de nous faire peur, était une de ces médiocrités désespérantes, montées haut, on ne sait pourquoi, qui s'y soutiennent par la force des choses, et qui tombent lorsqu'elles n'ont plus qu'elles-mêmes pour s'appuyer; il n'avait laissé aucun souvenir dans l'armée, il ne s'était pas fait une réputation comme administrateur; inconnu du soldat, à peine il était aperçu du peuple; et certes, au moment de pousser le cri de détresse, si c'était lui qui en devait être chargé, il était bien à craindre qu'aucun écho ne lui répondît dans la nation; on ne voyait dans le brave Moulin, qu'un des

rois fainéants du directoire. Gohier, jurisconsulte, ne possédait non plus aucune de ces qualités brillantes, qui, comme un torrent, entraînent les esprits dans les révolutions; il voulait le bien, le cherchait, le demandait à tous et ne savait ni le trouver ni le faire; il avait des intentions excellentes, il était franchement républicain; mais il ne nous fallait plus de la république, et de modestes vertus ne nous convenaient pas dans nos chefs; l'honnête Gohier était un peu *ganache*, et il aurait pu compter dès lors, si ce n'eût été la différence des opinions, parmi les voltigeurs de Louis XIV; je me plais néanmoins à rendre justice aujourd'hui encore à ses qualités; c'est un excellent citoyen, digne de nos respects quoiqu'il n'ait été qu'un homme d'état médiocre, tant il y a qu'alors il nous faisait guères peur.

La plus grande partie de l'armée avait pour Bonaparte une vénération qu'on pouvait prendre facilement pour de l'idolâtrie; elle ne parlait de lui qu'avec enthousiasme; elle avait en lui cette confiance qui assure la victoire, elle semblait prête à se précipiter sur ses pas dans tous les chemins qu'il voudrait lui tracer. Le peuple, fatigué d'une tyrannie collective, ému du midi à l'ouest par la guerre civile, menacé à l'est et vers le nord par les étrangers, accablé d'impôts

et de surcharges, vexé de toutes manières, sans commerce, sans industrie, soupirait après un changement, il ne désirait plus conserver pour lui-même cette souveraineté dont il n'avait connu que les charges et jamais les douceurs; il était prêt à l'abdiquer de sa pleine volonté, en faveur de celui qui lui plairait davantage, et Bonaparte était son héros. Dans ces dispositions universelles, les chances lui étaient bonnes, elles devaient surtout le devenir plus encore par l'incurie de ceux qui prétendaient conserver le pouvoir, et par la supériorité du génie de celui qui tendait à le leur enlever; aussi ne gardâmes-nous des craintes que jusqu'à l'heure de l'attaque; dès que nous fûmes en présence de l'événement, nous n'eûmes plus que de l'espoir.

Au nombre des motifs qui établissaient notre sécurité, nous ne plaçâmes jamais la coopération du directeur Roger Ducos dont nous étions sûrs; il avait été jugé au premier coup d'œil; il se montra pareil à ces météores qui ne brillent que lorsqu'ils s'éteignent; sans doute il pouvait prêter pendant une heure l'appui de son titre; mais il fallait se garder de le mettre en avant, il aurait trop sonné creux, le pauvre homme! il avait pu être bon pour faire un directeur, mais il n'eût pas été possible d'en faire un véritable

gouvernant ; on aurait dit que le gouvernement d'alors avait pris à tâche de se recruter dans tous les genres de nullités, à tel point étaient faibles tous ceux qu'il employait; c'était la même ignorance, la même incurie, la même paresse, la même épidémie d'imbécillité dont la France a été frappée comme d'une peste, depuis 1821 jusques à 1827.

Deux jours après mon entrevue avec Lucien et Cambacérès, je fus invité à dîner chez madame Bonaparte; j'arrivai de bonne heure, la famille seule m'avait devancé ; la maîtresse de la maison me fit un accueil gracieux, et me dit avec un sourire charmant : « Je sais que » que vous êtes de nos amis, et du petit nombre » de ceux qui ne nous abandonnent pas. » Je répondis convenablement à cette phrase significative, et peut-être allais-je entamer une conversation intéressante sur un point important, lorsque l'on annonça les directeurs Sieyes et Gohier. Le premier s'était mis en tête depuis quelques jours, d'apprendre à monter à cheval, dans la pensée qu'un homme destiné à devenir le chef d'une grande nation, devait être en mesure de se montrer de sa personne à la tête des troupes, non-seulement en calèche, mais à la manière des héros. M. Sieyes, perdu dans la

contemplation de soi-même, rêvait toutes sortes de gloire, celle des armes comme les autres; ses collègues, qui ne pouvaient deviner un mérite qu'il cachait si bien, s'amusaient excessivement de cette manie ridicule; ce jour-là, Gohier en riait beaucoup et il persifla Sieyes devant nous, ce dernier se montra de fort bonne composition, dans l'espoir sans doute de prendre bientôt sa revanche.

Les amis du général Bonaparte se défiaient de Gohier; on n'avait pu le gagner, on tâchait de le circonvenir, et madame Bonaparte lui prodiguait les cajoleries les plus affectueuses; elle s'était liée d'amitié avec la femme de ce directeur; celle-ci se figurait que tant de prévenances n'avaient pour but que de conserver sa bienveillance et celle de son époux; aussi se prêtait-elle de bonne grâce à la mystification; rien n'était plaisant comme le ton protecteur qu'elle prenait vis-à-vis de madame Bonaparte, les intimes s'en amusaient. Joséphine, née dans la bonne compagnie, accoutumée à l'art du persiflage, jouait son rôle à ravir, elle affectait pour madame Gohier des déférences et un air de respect qui étaient vraiment fort comiques.

Ce soir là particulièrement, le ton de ces deux

dames contrastait au dernier point : plus l'heure du retour du général approchait, plus sa femme se montrait humble et complimenteuse, plus au contraire madame Gohier, fière de sa position, malgré sa simplicité apparente, se donnait la satisfaction de paraître supérieure à l'épouse d'un grand homme; de ce sentiment sortaient des paroles d'un haut pâtronage, des phrases mielleuses, dites avec le ton tranchant de la dignité; certain air de suprématie éclatait dans le son de sa voix, dans ses gestes, dans la manière de jeter son schal sur un fauteuil, dans la position de son corps à moitié renversé sur un canapé, enfin dans tout ce qui constitue l'aisance impertinente de celui qui veut nous convaincre que nous sommes au-dessous de lui.

Joséphine souffrait tout et faisait une mine charmante à sa *protectrice;* elle avait pour elle les égards les plus empressés, les manières les plus flatteuses; pas un regard, pas un mot, pas un sourire ne décelaient sa pensée véritable; elle paraissait aussi humble au dehors qu'elle était triomphante au dedans; on voyait qu'elle savait son Versailles par cœur. Sieyes et moi, placés à quelque distance de ces dames, admirions

cette scène de comédie qui se prolongeait déjà depuis assez de temps, lorsque la porte de la salle à manger s'ouvrant avec violence, donna passage à un messager d'état, dépêché par Barras ; l'émissaire remit à la fois, une lettre à Sieyes, une à Gohier et une autre à madame Bonaparte, c'était l'annonce du débarquement du général à Fréjus.

Cette nouvelle tombant au milieu de nous d'une manière inopinée, nous jeta dans une singulière émotion; ceux dont elle faisait croître les espérances, furent ceux qui dissimulèrent le mieux leur véritable sentiment. Gohier apprécia toute l'importance de cette nouvelle; car se levant aussitôt de table, et s'adressant à son collègue, il l'engagea à venir au Luxembourg avec lui. Ils partirent ensemble sur-le-champ; je trouvai leur résolution mal conçue; il eût été plus convenable de montrer moins d'étonnement. Avant de partir, ils complimentèrent Joséphine sur le retour de son mari, et Gohier le fit avec un embarras visible. Madame Bonaparte pouvait à peine retenir les larmes de joie que cette nouvelle lui faisait verser; le bonheur rayonnait sur sa figure, on aurait dit que son ame avait embrassé, d'un seul coup-d'œil, la haute fortune

à laquelle elle allait parvenir. Madame Gohier, de son côté, semblait avoir perdu quelque chose de sa confiance et de la supériorité de sa position ; un instinct secret lui laissait apercevoir dans ce qui se passait, un revirement tel que madame Bonaparte, son inférieure il y avait à peine quelques minutes, semblait presque déjà devenue son égale, en attendant qu'elle montât plus haut.

De trop grands intérêts occupaient alors, les convives d'un dîner si bizarrement interrompu, pour nous laisser le loisir de suivre les fluctuations du cœur d'une femme dans les développements de l'orgueil et du dépit ; nous ne songions qu'à la venue de Bonaparte, aux changements qu'elle apporterait dans la situation de la France et dans la politique étrangère; nous sentions que, grâces à ce nouveau levier, le ressort de l'état allait se redresser et être remonté avec une force nouvelle ; chacun de nous avait à lier sa partie, à choisir la meilleure route, et pour plusieurs ce n'était pas chose facile que de se décider pour la voie la plus sûre. Je n'étais pas dans cet embarras : un seul coup d'œil échangé entre Lucien et moi, m'avait mis à mon aise; il me tardait de sortir de table pour me rendre chez Camba-

cérès, que je voulais instruire de ce qui se passait; aussi, dès que l'on fut au café, je m'évadai sans rien dire. Lucien m'ayant aperçu, courut après moi dans le vestibule. « Où allez-vous, me dit-» il, êtes-vous de ces gens qui, dans un com-» bat, se débandent au moment de la victoire? » — Je vais chez Cambacérès, lui dis-je; vous » voyez que ce n'est pas fuir. — Je me préparais » à lui écrire, vous m'épargnerez ce soin; dites-» lui qu'il n'y a pas une minute à perdre, et » qu'il se tienne prêt à tout événement. »

Je pris ma volée, et bientôt j'arrivai chez mon homme; la nouvelle que je lui apportais le sur-prit, quoiqu'il dût s'y attendre. « Quoi! déjà, me » dit-il, son empressement est extrême; la poire » peut-être n'est pas mûre. — Oh! lui répliquai-» je, on secouera l'arbre pour la faire tomber; » trop de retard nuirait plus que trop de hâte. » Mon ami, nous touchons à une grande crise, » ne le croyez-vous pas comme moi? — Ma » foi, s'il faut vous dire toute ma pensée, je le » crains. — Pourquoi n'en profiteriez-vous pas? » — Je compte bien en profiter; mais la suite... » — Ne vous alarmez pas d'un avenir que nous » ne pouvons connaître, ne songeons qu'au » présent, qui nous est si avantageux. Que » pouvons-nous redouter? — Toutes les con-

» séquences qui découlent d'un gouvernement » militaire. — Ne serons-nous pas là? — Oui, » nous y serons pour assister à ce qu'on fera; pour » donner notre avis, si on nous le demande; » pour nous taire, si on ne nous dit rien; et » pour obéir dans tous les cas, et ce sera le plus » positif de la chose. — Préféreriez-vous le di- » rectoire? — Moi, le préférer! j'aimerais mieux » me jeter dans le parti du diable. J'ai par-des- » sus les oreilles des gens de la république. J'ai » appris à mes dépens combien elle est mau- » vaise en soi, et je suis bien décidé à ne plus » me laisser prendre à de belles paroles. Je me » porterais plutôt aux plus violentes extrémi- » tés, quoique je ne sois pas pour les moyens » extrêmes. »

Le lendemain, la nouvelle du retour de Bonaparte se répandit dans Paris, et dès quelle eut pénétré dans les divers quartiers, la révolution fut déjà complétement terminée; chacun dès lors ne songea plus qu'à soi, et le directoire était renversé, quoiqu'il continuât à rester en place. La majorité de ses membres, Barras, Gohier et Moulin, comprirent à la première vue la grandeur du péril qui les menaçait, ils virent que leur pouvoir factice ne résisterait pas à l'épée du premier capitaine de l'époque, et qu'il y a dans

la gloire un ascendant qui l'emporte presque toujours auprès du peuple; cependant ils ne voulurent pas quitter la partie sans l'avoir défendue, et ils essayèrent de détourner le coup qu'ils voyaient prêt à tomber sur eux. Les cinq directeurs, comme s'ils eussent été unis des mêmes sentiments, s'assemblèrent la nuit suivante, et l'on mit en délibération ce qu'il fallait faire dans la circonstance. Barras ouvrit l'avis de s'emparer de la personne du général Bonaparte, comme ayant quitté son armée sans permission, et de le faire juger par une commission militaire; on lui savait deux griefs dignes de mort, l'abandon de son poste et la violation des lois sanitaires : il ne faisait pas sa quarantaine à Fréjus, et néanmoins il arrivait d'un pays où la peste régnait en permanence.

Sans doute il y avait du péril à frapper un tel coup, mais il pouvait réussir; Moulin se rangea à cet avis, que Roger-Ducos combattit avec véhémence; Sieyes fit comme lui, et cette division sur un point qui aurait dû être adopté à l'unanimité, occasiona peut-être ces événements qui rrivèrent peu de temps après. Sieyes demanda uelles preuves on avait des intentions hostiles d général Bonaparte contre la représentation

nationale, ne fallait-il pas croire plutôt qu'il venait au secours de la république, compromise par la position des choses? Il termina en disant qu'on devait contenter Bonaparte par des honneurs extraordinaires, et le remettre surtout à la tête des armées, parce que son nom répondait de la victoire.

Ce discours donna de justes soupçons à Barras et à Gohier; ils commencèrent à deviner que Sieyes était capable de rouler dans son imagination quelque projet d'accomodement avec le nouveau compétiteur qui s'avançait. Ces deux directeurs, avec Moulin dont ils étaient sûrs, et Roger Ducos, dont ils ne se méfiaient pas, résolurent de prendre toutes les mesures commandées par la prudence, pour déjouer ce que l'on tenterait, si par hasard il se tramait quelque chose. Mais toutes leurs résolutions devaient être dorénavant frappées d'inexécution, leur règne cessait, pour le bonheur de la France. Bonaparte, débarqué à Fréjus, le 9 octobre 1799, arriva à Paris le 16 du même mois.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME DEUXIÈME.

Pages.

CHAP. XXV. La vicomtesse de Fossais. — Quelques femmes de qualité. — Ma conversation avec madame de Fossais. — Repas donné par les gardes-du-corps aux officiers du régiment de Flandre, le 10 octobre 1789. — Marat. — Son portrait. — Sa colère. — Le marquis de Favras. — Mon oncle me mène chez MONSIEUR. — Portrait de ce prince. — Ce qu'il me dit. — Je conduis chez lui le marquis de Favras. — Ma rencontre avec Marie-Joseph Chénier. — Je pars pour Paris. 1

CHAP. XXVI. MONSIEUR pendant les journées des 5 et 6 octobre. — Robespierre me fait connaître le danger que je cours en m'unissant au marquis de Favras. — Démarche de MONSIEUR pour se justifier d'avoir mis Favras en avant. — Son discours à la commune. — Patriotisme de ce prince. — Réponse de Bailly. — Mes amours avec madame de Land... — M de Villeb... — Son portrait. — Une scène de somnambulisme. . . . 24

CHAP. XXVII. Suite de mes amours avec madame de Land... — La curieuse. — La pluie et le fiacre. — Conversation avec M. de Villeb..... — Rupture avec madame de Land.... — Scène de bal masqué. — Talma. — Son portrait. — Molé. —

Pages.

Il joue le role de Marat. — Fleury. — Madame Dugazon.—M. Gustave Dugazon.— L'abbé de Chapt. —Le marquis de Ferrières.—Ma rencontre avec Robespierre auprès du petit Luxembourg. —Camille Desmoulins. — Conversation entre lui, Robespierre, Fabre d'Églantine et moi. 47

Chap. xxviii. Barrère.—Vadier.—Conférence de mon oncle avec Mirabeau.— Lettre de la reine. —Querelle entre Mirabeau et Maury.— L'abbé de Montesquiou. —Son portrait. —Opinion de Mirabeau sur son compte. —La reine et mon oncle.—Ma conversation avec Robespierre. — Avec Mirabeau.— Monsieur cherche à éloigner le roi de ce député. —Ce que lui dit la reine à ce sujet.—Entrevue de Mirabeau avec Louis XVI et Marie Antoinette.—Suites de cette entrevue. —Mot de Mirabeau.—Bergasse.—Brillat-Savarin. — De Sèze. 68

Chap. xxix. Bertrand Molleville. —Ses intrigues. —Ce que Mirabeau pensait de lui.—Montmorin. —La Luzerne.—Saint-Priest. — Latour du Pin Gouvernet.—Mathieu de Montmorency propose l'abolition de la noblesse.— Ce qu'en dit Mirabeau. — Mots de Maury à ce sujet.— Réponse du maréchal de Ségur à la vicomtesse de Laval. —Le chevalier de Cubières.— Mes relations avec la comtesse de Rusmenska. — M. de Fa... — Anecdote qui le concerne. — Fâcheux dénouement de mes amours avec madame de Rusmenska. — Disgrâce de mon oncle. 91

Chap. xxx. Dîner avec Robespierre, Petion et

Pages.

Manuel. — Propos de table. — Mot terrible de Robespierre. — L'abbé Sieyes. —Je le compare à M. de Bonald.— Visite à Bailly, avec Manuel. Théroigne de Méricourt.—Son interrogatoire. — Faiblesse de Bailly. — Conversation avec Mirabeau.— Madame B....— La France divisée en départements. — Constitution civile du clergé. — Mot profond de Maury. — Danger d'avoir des cardinaux en France. — Franchise de Maury. — Plaisanterie de mon oncle. . . . 112

Chap. xxxi. Alix Romanel. — Robespierre se déchaîne contre Mirabeau.—Il est un de ceux qui empoisonnent cet orateur célèbre. — Détails inédits sur ce crime. — Noms de ceux qui y prirent part. — Mirabeau se sent empoisonné. — Sa mort. — Ce qu'en pense le marquis de Ferrière. — Ce qu'en dit Chénier.—Douleur de la reine. — Elle la manifeste à mon oncle. — Elle questionne mon oncle sur ma liaison avec Robespierre. — Ma visite à la reine. 134

Chap. xxxii. Madame Campan. — Mon entrevue avec la reine. — Elle veut que je gagne Robespierre.— Je porte ses propositions à celui-ci.— Il les refuse. — Son mot sur Marat. —Danton; son portrait.— Mot de Mirabeau sur Danton.— Colère de la reine contre Robespierre. — Fuite de la famille Royale. — Madame Campan en instruit M. de Lafayette. — Comment celui-ci s'y prend pour assurer le secret. —Chénier m'apprend la fuite du roi.— Ma conversation avec David le peintre et Fabre d'Églantine; avec Robespierre.— Il se plaint de Monsieur.—

Pages

Bailly à la journée du 17 juillet. — Ses nobles réponses. — Il proclame la loi martiale. — Lafayette, par son ordre, fait tirer sur le peuple au Champ de Mars. 156

CHAP. XXXIII. Déclaration de Pilnitz. — Le roi prête serment à la constitution. — Intrigues pour détourner Louis XVI de cette démarche. — Ce qu'il en dit à M. de Montmorin. — Défiance de la reine et du roi contre les princes. — La reine envoie mon oncle vers MONSIEUR. — J'émigre avec lui. — Propos de Robespierre. — Nos compagnons de route. — Mademoiselle de Marsanc..... — Mon voyage. — Arrivée à Coblentz. — Conversation avec le comte de Vaudreuil. — Délire des émigrés. — Détails sur l'émigration. — Madame de Balby. — Le comte d'Avaray. — Le comte de Blacas. — Le duc de La Châtre. — Le duc de Grammont. — MONSIEUR. 180

CHAP. XXXIV. Madame de Polastron. — Le Bailli de Crussol. — Calonne. — Le baron de Breteuil. — Le maréchal de Broglie. — Tableau de l'émigration. — Dilapidation des agents supérieurs. — Basse flatterie d'un courtisan. — Idées des émigrés. — Quelques exemples de leurs erreurs. — M. de Fa...., et madame de Poulpry. — Le comte de la Chapelle. — Avidité des intrigants. — Opinion des émigrés sur MONSIEUR. — Sur le comte d'Artois. — Le comte de Vauban. — Ce qu'il me dit. — Querelle entre le duc de D..... et le comte d'E.... — L'abbé Maury. — Son opinion sur ce qui se passe à Coblentz. — Conférence de mon oncle avec MONSIEUR. —

Pages.

Audience que ce prince m'accorde.—Formation des corps militaires. — Les émigrés et les Allemands 201

Chap. xxxv. Orgueil de la noblesse dans l'émigration. — Le gentilhomme et le roturier. — Histoire tragique. — Mort de mon oncle. — Je rentre en France avec de faux papiers. — Situation de Paris. — Le comte de Goyon. — La reine m'accorde une audience. — Ce qu'elle me dit sur Monsieur et sur l'émigration. — Ma conversation avec M. Bertrand de Molleville.— Quelques réflexions 224

Chap. xxxvi. Je revois Robespierre. — Propos effrayant.— Anecdote sur Vadier.— Je retrouve Casimir de Peymaurin. — Reboul. — Cambon. — Le général Desperrières.—Le garde du corps Pâris. — Dîner chez Robespierre.— Condorcet. — Barbaroux. — Hérault de Séchelles. — Couthon. — Ingrand. — Lettre de Piorry. — Propos de table. — Mot de Marat. — Ma conversation avec Chénier.—J'instruis la reine du complot que l'on prépare. — Ce qu'elle me répond. — M. Mandat. — Détails de notre entrevue. — Opinion de M. Mandat sur le roi. 245

Chap. xxxvii. La baronne de Reich, émissaire de Coblentz. — Madame de Tourzel; son portrait. —Elle refuse de recevoir l'émissaire des princes. —Je conduis madame de Reich chez M. de Laporte. — Elle disparaît le lendemain. — Madame Roland; son portrait. — Je lui suis présenté par Barbaroux. — M. Roland. — Les Girondins. — Auteurs du 10 août. — Les

Pages.

Marseillais arrivent à Paris.—Ce que l'un d'eux raconte à mon valet de chambre. — Le 10 août. — Je vais au château. — M. Mandat est appelé à la commune. — Il y va malgré mon avis. — Le roi nous abandonne. — Mon frère de lait m'enlève du château. — Je parcours la ville. — Propos singulier d'un inconnu. — Je vais chez Robespierre. — Son attitude en ce moment. . 267

CHAP. XXXVIII. J'écris à Robespierre.—Sa réponse. — Mon entretien avec lui. — Venue de Barrère. — Le passeport dangereux. — Ce que pense le conventionnel Cambon des souverains de l'Europe.—Le chevalier de Brassac, le massacre et le violon. — Discours de Billaud Varenne aux égorgeurs de septembre. — Quelques conventionnels. — Madame Roland. — La convention nationale. — Conversation avec Chénier. — Avec le garde du corps Pâris, le 20 janvier 1793. — Mort du roi. — Charlotte Corday. — Ma dernière rencontre avec Camille Desmoulins et Fabre d'Églantine. 287

CHAP. XXXIX. Mort de la reine.—Mort de madame Roland.—Mon entretien avec les commissaires de ma section. — Je vais au club.—Description de ses séances. — Bizarre dénonciation faite par le club d'Aurillac. — Visite de mon boulanger. — Portrait de Robespierre jeune. — Notre conversation.—Son billet à Fouquier-Tainville. — Le chiffre mystérieux. — Je vais voir celui-ci. — Son portrait. — Horrible mot de lui. — Notre conversation. — Albertine P... — Je l'accompagne au Luxembourg. — Mon

Pages.

amour pour elle. — Je fais sortir son père de prison. — Elle refuse de m'épouser. — J'en veux savoir le motif.—Fatale révélation. . . . 303

Chap. xl. La maîtresse de Marat. — Son père veut délivrer la reine.—Un faux ami le trahit. — Elle obtient de Marat, au prix de son honneur, la vie de son père. — Impression que me fait son aveu. — Supplice des membres du parlement de Toulouse. — L'un d'eux est exécuté sans jugement. — Noms des juges qui ont signé cet arrêt en blanc. — Robespierre se rapproche de moi. — Détails sur sa vie privée. — Sujet de nos causeries. — Il aime Scarron et Ossian. — Ses manies de propreté. — Effroi que lui cause une tête de mort. 324

Chap. xli. Conférence avec Robespierre. — Les Anglais veulent traiter avec lui. — Je reçois l'envoyé anglais.—Robespierre vient le visiter. — Départ précipité de l'envoyé. — Présent qu'il me laisse. — Nouvelle conférence avec Robespierre, dans un fiacre. — Propositions que les Anglais lui font. — Indécision de Robespierre. — Il ne se sent pas appuyé. — Son mot sur les usurpations. — Je forme la résolution de rompre avec lui. — Fête de l'Être Suprême.—Occasion manquée par Robespierre. — Il a eu peur. — Sa demi-confidence. — État de son ame. — Je me prépare à fuir.— Chénier vient me sauver. — Mon explication avec Augustin Robespierre. — Il me donne une mission secrète. — Je quitte Paris. — Je suis arrêté 335

Pages

CHAP. XLII. Je me fais conduire devant le représentant en mission. — Sa demeure. — L'inscription républicaine. — Mon interrogatoire. — Lettre de Robespierre qui me dénonce. — Visite nocturne. — Je suis recommandé par Augustin Robespierre et Chénier. — Le 9 thermidor. — Ma mise en liberté. — Retour à Paris. — Chénier. — Sa justification. — La famille Beauharnais. — Le bal des victimes. — Mœurs de l'époque. — Femmes célèbres du temps. — Madame Tallien. — Changement de constitution. — Moreau. — Mon opinion sur son compte. — La bourse et la voiture, anecdote galante. 357

CHAP. XLIII. J'entre dans l'administration. — Je deviens membre du conseil des cinq-cents. — Les jacobins. — Les royalistes. — Émissaires de ceux-ci. — La Réveillière-Lépaux. — Les théophilanthropes. — Je fais connaissance avec le général Bonaparte. — Notre première conversation. — Son portrait. — Son opinion sur l'échange de Madame Royale. — Je dîne chez lui. — Mort de Louis XVII. — Mot de Merlin de Douay, à ce sujet. — Bruits qui suivent cette mort. 376

CHAP. XLIV. Règne du directoire. — Madame de V.... — Rewbel. — Soirées chez madame de V... — Les deux espions. — Conspiration de Brottier et de la Villeheurnois. — Pichegru; son portrait; sa statue. — Mes travaux législatifs. — Le directeur Barthélemy. — Ses opinions. — Notre conversation au 16 fructidor. — M. Ramenon. — Le 18 fructidor. — Traité de Campo-Formio.

Pages.

— Événements de 1798. — Barras. — Ses proclamations en 1793. — Sa lettre inédite. — Il est jaloux de Bonaparte. — Plaintes de celui-ci. — On l'envoie en Égypte. 391

CHAP. XLV. Madame Bonaparte. — Je retrouve madame Campan. — Comment elle parle du passé. — Son pensionnat. — Comment on y élevait les jeunes filles. — Bonaparte me parle de mes rapports avec la famille Royale. — Je me lie avec lui. — Ses idées sur la forme à donner au gouvernement de la république. — Sa liaison avec Talma. — Sa lettre inédite à celui-ci. — Son mot sur la discrétion. — Cause de son éloignement pour Cailhava. — Sa sèche réplique à ce poète. — Notre entrevue avant son départ. — Le général Maximilien Caffarelly. — Départ pour l'Égypte. — Prise de Malte. — Débarquement à Alexandrie. — Parseval-Grandmaison. — Ses distractions. — Sa rencontre avec Chazet. — Il oublie son nom. — Les bas de soie. — Kléber. — Ses manières. 409

CHAP. XLVI. Fautes du directoire. — Insurrection du Midi. — Documents inédits. — L'institut philantrhopique. — Ses statuts. — Ses agents. — Ineptie des commissaires royaux. — La Pouquerie Dubourg. — L'abbé Roque de Montgaillard. — Sa famille. — Il vient intriguer à Toulouse. — M. de Vaure. — Le général baron Rougé. — Le comte Jules de Paulo. — Comité royaliste de Toulouse. — Le baron de Ville-

Pages.

neuve Beauville.—L'avocat Jamme.—Nouveau comité. — Portrait de ses membres. — Étendue de ses relations. — Louis XVIII fixe le jour du soulèvement. — État de la France. — Portrait de quelques chefs royalistes. — D'Olive de Quinquiry. — Roquemaurel. — Assemblée générale. — On arrête les points de l'attaque. — Le général Rougé chargé de s'emparer de Toulouse. 428

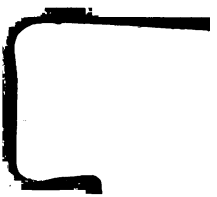
Chap. xlvii. Le général Rougé rassemble les royalistes.—Il vient sous les murs de Toulouse. — Les chefs de l'insurrection dans la ville manquent au rendez-vous. — Mot de l'avocat Gez sur leur lâcheté. — Caissel, président du département. — Paul Vaïsse, président de la commune. — Intrigues de l'abbé de Montgaillard. — Effroi des royalistes dans Toulouse. — Soupçons contre M. de Launay. — Le général prend position sur Pech-David. — Les généraux Comme et Aubugès. — Premier combat, favorable aux royalistes. — Retraite dans l'Ariège. — M. de Gilède. — La famille d'Ounous. — Combat de Pamiers. — L'armée royale à Muret. — Déroute de l'Ile-en-Jourdain. — État de l'armée royale. — Son organisation. — Le comte Jules de Paulo agit séparément. — Retraite sur Saint-Gaudens. — Victoire au pont de Carbonne. — Le général Rougé se refuse au massacre des prisonniers républicains. — Il écrit au roi d'Espagne. 449

Pages.

CHAP. XLVIII. Victoire remportée par le comte de Paulo à Saint-Martory. — Le baron Rougé, trompé par de faux bruits, va au-devant d'un corps d'émigrés qui n'existe pas. — Terreurs qui compromettent l'existence de l'armée royale. — Déroute de Montrejean. — Retraite du général Rougé en Espagne. — Le chevalier de Lamothe et Louis XVIII, anecdote. — Les républicains massacrent leurs prisonniers. — Les insurgés sont traduits devant une commission militaire, qui les condamne à mort. — Action héroïque de M. d'Olive Quinquiry et de sa famille. — Atrocités commises par les républicains. — M. de Puibusque. — Lettre inédite du général Rougé à S. A. R. Mgr. le Dauphin. — Situation de la France. — Propositions faites à Moreau. — La famille Bonaparte engage Napoléon à revenir d'Égypte. — Lettre inédite qu'il m'écrit à ce sujet. 468

CHAP. XLIX. Conférence avec Lucien et Cambacérès. — Espérances de Sieyes. — Portrait de Lucien. — Ennemis du général Bonaparte. — Barras. — Le général Moulin. — Gohier. — Dispositions de l'armée et du peuple. — Roger Ducos. — Dîner chez madame Bonaparte. — Seyes apprend à monter à cheval. — Madame Bonaparte et madame Gohier. — Grands airs de celle-ci. — Nouvelle du débarquement de Bonaparte. — Changement de position des convives. — Je vais chez Cambacérès. — Ma con-

Pages.
versation avec lui. — Embarras des directeurs. — Conseils qu'ils tiennent. — Arrivée de Bonaparte 485

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

NOV 3 0 1929